PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

FRENCH

ex libris Marchal
ecd. Lugd. 1780

Uh 8 54 2461

2 0025

ÉLITE

DES

POÉSIES DÉCENTES.

Ye 190

ÉLITE
DES
POÉSIES DÉCENTES.

Os tenerum pueri, balbumque poëta figurat;
Torquet ab obscœnis jam nunc sermonibus aurem;
Mox etiam pectus præceptis format amicis.
HOR. L. II. Ep. 1.

L.P. Berenger et l'abbé La Serre

TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

A LYON,
Chez les *FRERES PERISSE*, Libraires,
rue Merciere.

M. DCC. LXXII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

LIBRARY
APR 27 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1711
.A7
1971

PREFACE.

Les Poëtes accoutument l'oreille à l'harmonie ; la préciſion avec laquelle ils rendent leurs idées, aide à les graver dans la mémoire ; le preſtige dont ils revêtent leurs penſées, les rendent plus frappantes : mais plus la Poéſie a de charmes, plus auſſi elle offre de dangers, lorſque s'écartant de ſon but, elle devient l'avocat de nos erreurs, ou l'apologiſte de nos foibleſſes. Rien cependant n'eſt plus rare que de trouver des Poëtes dont on puiſſe lire tous les ouvrages ſans compromettre ſes mœurs ou ſa foi ; & dans les recueils même les plus épurés, on a inſéré des pieces dont la lecture eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elles ne préſentent la volupté que ſous les dehors de la décence.

Cet inconvénient a été ſenti de toutes les ames honnêtes, & les meres de famille ſur-tout demandent depuis long-temps

un recueil de Poéſies dans lequel leurs enfants puiſſent trouver des modeles de goût, ſans qu'il y ait à riſquer pour leurs mœurs. Il a paru quelques ouvrages qui ſembloient remplir leurs vues. L'*Élite des Poéſies morales* & le *Parnaſſe Chrétien* ne contiennent que des pieces épurées ; mais les éditions de ces deux recueils ſont épuiſées, & leurs Auteurs, trop ſéveres dans leur choix, ſe ſont interdit la variété, qui eſt la premiere ſource du plaiſir, & preſque le ſeul mérite de ces ſortes d'ouvrages.

Les poéſies choiſies de Rouſſeau, & celles de La Mothe ont moins d'uniformité ; elles offrent des pieces de différents genres, ſur des ſujets variés ; mais on y trouve, depuis le commencement juſqu'à la fin, la même maniere & le même coloris.

Telles ſont les raiſons qui ont engagé le Public à demander depuis long-temps l'Ouvrage que nous lui préſentons aujourd'hui. Notre premier plan étoit de

ne recueillir que les pieces excellentes ; mais il ſe trouve dans des ouvrages médiocres des morceaux capables de former le goût, & des principes de vertu propres à en développer le germe : ces deux motifs nous ont invité à augmenter un recueil qui offriroit ſans doute moins d'avantages s'il avoit moins d'étendue.

Il eſt peu de Poëtes que nous n'ayions mis à contribution, parce qu'il en eſt peu auxquels il n'ait échappé quelques morceaux remarquables par la beauté poétique, ou eſtimables par la pureté des principes : on a trouvé de l'or dans le fumier d'Ennius.

On ſent bien que nous n'avons aucune prétention à la gloire. La vanité peut-elle trouver ſon compte à parcourir des Journaux & à copier des vers ? Un genre de travail où il ne faut que de la patience, ne promet guere de ſuccès brillants. Mais en renonçant à la célébrité, nous avons cherché l'utilité publique : c'eſt auſſi l'objet qu'on a eu dans

la *Poétique élémentaire*, dont ce Recueil n'eſt qu'une ſuite. Si les Journaliſtes, qui en ont parlé avantageuſement ; ſi pluſieurs Colleges qui l'ont adoptée, font le même honneur à ce Recueil, l'Éditeur ſe trouvera bien dédommagé de ſes ſoins ; il eſt déja récompenſé par le témoignage intérieur qu'il peut ſe rendre d'avoir voulu être utile.

TABLE

TABLE GÉNÉRALE DES AUTEURS

Dont les Pieces composent cette Collection.

M. ANDRÉ.

Élégie à Madame la Préſidente de Meſlay, ſur la mort de ſa fille. I. Page 15

*Madame la Marquiſe d'*ANTREMONT.

Épître à ſon Alteſſe Électorale, Madame l'Électrice de Saxe, en lui envoyant un petit recueil de Poéſies. III. 375

M. D'ARNAUD.

Le papillon, Idylle à Madame de ***. I. 158

Le vallon, Idylle à Madame de ***. I. 163

Le courtiſan, Conte. I. 172

A la nation, Poëme. I. 268

La phyſique de Deſcartes, Poëme. I. 435

Les regrets de S. Auguſtin, ſur la mort de ſainte Monique, Élégie. II. 399

Épître au Pere La Neuville. III. 232

Le juge récuſé, Rébus. III. 342

M. ASSELIN.

La grace, Poëme. III. 330

I, indique le premier volume; II, le ſecond; III, le troiſieme.

M. l'Abbé AUBERT.
L'éphémere & le frélon, Fable. I. 171
Fanfan & Colas, Fable. I. 394
La linotte, Fable. II. 34
Le renard peintre, Fable. II. 146
L'araignée & les mouches, Fable. II. 232
Les mites, Fable. II. 417
Les forçats, Apologue. II. 423
L'âne & son maître, Fable, III. 51
La poule & les poussins, ou l'œil de mere. III. 340
M. le Marquis de S. AULAIRE.
Rondeau au Cardinal de Fleury, qui lui avoit dit que le Roi ne lui feroit payer ses pensions que jusqu'à l'âge de 120 ans. I. 36
M. BARATON.
Le chapitre des chanoines, Fable. II. 230
L'ingratitude. III. 199
M. BARBE, *Prêtre de la Doct. Chr.*
Le coucou & l'hirondelle. II. 275
Apologue. II. 388
La force de l'exemple, Fable. II. 397
L'isle de Tilibet, Fable. II. 425
La précipitation, Fable. III. 262
L'offre trompeuse. III. 263
Les deux intérêts, Fable. III. 373
MM. BARDY, *de Montpellier, Pensionnaires du College de l'Oratoire de Lyon.*
La Rose & la fleur d'orange, Fable, II. 420
M. BARTHE.
Épître à M. Dulard. I. 39
Portrait de la bonne compagnie. I. 70
Mlle DE BASTIDE.
Vers sur le portrait de Madame sa mere. I. 238
M. DE LA BEAUMELLE.
Le christianisme, Ode. III. 71

Le Pere BENOIT, *Jéſuite.*
Le mérite & la fortune, Fable. III. 300

BENSERADE.
Le loup & le chien, Fable. II. 393
L'homme & le voleur, Fable. II. 409

M. L. BERENGER, *de l'Oratoire.*
Le roſſignol & l'alouette, Fable. I. 400
L'enfant & ſon pere, Fable. II. 407
Le pavot & la violette, Fable. III. 326
La renoncule & l'œillet, Fable. III. 341
La boule & le tourneur, Fable. III. 350
La poudre à poudrer & la poudre à canon, allégorie. III. 367
L'âne, fable. III. 380
Les roſſignols, Fable. III. 434

MLLE BERNARD.
L'imagination & le bonheur, Fable allégorique. I. 431
Requête au Roi. III. 32

M. BERNARD.
Le cheval, le bœuf, le mouton & l'âne. III. 88

BERNARD.
Deſcription des batailles de Parme & de Guaſtalle. III. 452

M. LE C. DE BERNIS.
Les Poëtes lyriques, Ode. I. 184
Épître à M. le Baron de Montmorenci. II. 436
Épître à M. de Fontenelle. II. 444
La cour. III. 337
Diſcours ſur l'indépendance, à M***. III. 475

M. BERSARD.
Le Quaker & le chien, Fable imitée de l'Anglois. III. 100

La linotte & le bonheur, Fable imitée de l'Allemand de Lichtvver. III. 109

BERTAUT.

Stances. I. 149

M. BITAUBÉ.

Moi, Ode. I. 58

M. BLIN DE SAINMORE.

Idas, traduction libre de la cinquieme Idylle de M. Geſſner. I. 161

Épître à M. Maurice, Comte de Brulh. II. 127

Le retour d'Apollon, à M. le Cardinal de Bernis. II. 218

Diſtique pour le portrait de M. Borie, Médecin. II. 396

Épître à ſon Éminence le Cardinal de Bernis, ſur ſa promotion au Cardinalat. III. 77

Épître à Racine. III. 100

Madame du BOCCAGE.

Vers ſur Renelash. II. 187

BOILEAU.

Chanſon à Madame de Pontchartrain. III. 318

M. DE BONNARD.

Épître à un nouveau Major. II. 426

M. BORDES, *de l'Académie de Lyon.*

La guerre de 1755, Ode. III. 319

M. BORY, *de l'Oratoire.*

L'amitié, Ode. I. 409

Le luxe, Ode. III. 457

M. le Chevalier de BORY, *de l'Académie de Lyon.*

Imitation de l'Ode d'Horace: *Rectiùs vives.* II. 386

Le Préſident BOUHIER.

Épigramme. III. 263

M. DES BOULMIERS.
Épître à un jeune Prince. I. 288
BOURSAULT.
Naïveté du domeſtique d'un chanoine. II. 293
Le faucon malade. II. 298
Vanité confondue, Épigramme. II. 309
Un partiſan, Épigramme. II. 316
Les faux grands, Moralité. II. 324
Le charlatan & l'âne, Conte. II. 342
Le lion, l'ours, le tigre & la panthere, Fable. II. 353
Portrait de la cour. II. 361
M. BRET.
Le ſommeil du tyran, Fable orientale. I. 204
Rébus. II. 406
L'origine des fables. III. 263
BRULART.
L'amitié, Ode. II. 295
Idylle à M. de Segrais. II. 347
Le P. BRUMOI.
Compliment. I. 84
Le Comte de BUSSY.
Épigramme. III. 121
CAILLI.
Épigramme ſur une femme qui vouloit paroître belle. I. 218
Le Prince CANTEMIR.
Vers ſur la critique. III. 445
M. CARRICHON.
Le torrent & le ruiſſeau, Fable, au Roi, lue dans la premiere ſéance du College de Lyon. II. 320

CASSAGNES.
Vers ſur la mort. II. 20

M. DE CAUX.
L'horloge de ſable. III. 196

Le Pere du CERCEAU.
Le vieux plaideur, Conte. II. 144
Portrait de Charles XII, Roi de Suede. II. 151
Épître à M. Joly de Fleury, Procureur Général du Parlement, ſur la décadence du bon goût. II. 160
Les tiſons. II. 176
Épître à M. Étienne, Libraire, ſur ce qu'il avoit prié l'Auteur de lui permettre d'imprimer ſes poéſies. II. 202
Remerciement au Roi. II. 221
Vers ſur la machine de Marly. II. 251

M. DE CHAMFORT.
Épître d'un pere à ſon fils, ſur la naiſſance d'un petit-fils. II. 355
Couplet chanté devant le Roi de Danemarck. III. 297

CHAPELLE.
Lettre à M. Carré. II. 199

CHARLEVAL.
Stances ſur l'amitié. I. 204
Madrigal à M. Conrard, Secretaire de l'Académie Françoiſe. I. 209

M. CHARPENTIER.
Inſcription pour la pompe du pont Notre-Dame, traduite du latin de Santeuil. II. 381

CHAULIEU.
Épître à M. Rouſſeau. I. 235

Ode ſur Fontenai. II. 109
Vers à M. le Prince d'Auvergne. II. 288
Madrigal. II. 383

MLLE CHERON.
Les ceriſes renverſées, Poëme héroïque. I. 356

CHEVREAU.
Épître. II. 290
Le ſage du monde. II. 362

M. le Comte de CHOISEUL.
Épigramme. II. 306

M. CLAIRAUT.
Vers à M. de Voltaire. I. 355

M. CLÉMENT, *de Rouen.*
Les cruches ſavantes, Conte. II. 409
Le mangeur de mûres, Conte. III. 371

M. CLÉMENT, *de Geneve.*
Satyre à M. Paliſſot de Montenoy. III. 89

M. LE CLERC, *Avocat au Parlement.*
Épître à M. Rouſſeau. II. 1

Le P. CLERIC, *Jéſuite.*
Adam après ſon péché, Élégie couronnée au jugement des Jeux Floraux en 1724. II. 247

M. COLARDEAU.
Couplets à M. le Curé de P**, pour le jour de ſa fête. I. 33
Le patriotiſme, Poëme. I. 375

M. COMBES, *de l'Oratoire.*
L'oiſeleur & la voliere, Fable allégorique, lue dans la premiere ſéance de l'Académie du College de Lyon. II. 317
Épître à la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Soiſſons. III. 56

M. DE LA CONDAMINE.
Vers sur la mort de M. le Dauphin. III. 289
Le pain mollet, Anecdote historique. III. 439
CORNEILLE.
Portrait de Mérouée. II. 240
M. COSSON.
Ode à M. Legendre, Étudiant en Mathématique au College Mazarin, à l'occasion de sa these soutenue en présence de l'Académie Royale des Sciences, qui en avoit agréé la dédicace. II. 222
L'Abbé COTIN.
Vers sur un portrait flatté. III. 450
M. DE COULANGES.
Chanson. I. 366
M. DE LA COUR.
Parole de Socrate. I. 393
M. COURNAND, *de l'Oratoire.*
Épître d'un Officier Russe, écrite de Scio, à son ami à Moscovv. III. 137
Épigramme sur deux Médecins, imitée de Rolli. III. 329
Les quatre saisons. III. 344
Stances à Madame la Comtesse de Provence, à son passage à Lyon. III. 377
M. D'ARDENNE.
L'utilité des prix académiques, Ode qui a remporté le prix à l'Académie de Marseille. I. 11
Le pere & son fils, Conte. I. 17
Le commerce, Ode qui a remporté le prix de la Poésie, au jugement de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille en 1731. I. 219
DESBARREAUX.
Sonnet. III. 211

M. DESFORGES.
L'uſurier & ſon Curé. I. 144
Le menteur & ſon valet. I. 146
Le muet juſtifié. I. 147
La force du naturel. I. 148
Madame DESHOULIERES.
Rondeau. I. 237
Imitation de la premiere Ode d'Horace, à M. Colbert. I. 245
Éloge de la ſanté. II. 125
Moralité ſur le jeu. III. 279
M. DESMAHIS.
Épître à M. de Voltaire. I. 311
Épître à M***. III. 369
DESPRÉAUX.
Épître à M. le Marquis de Thermes. II. 102
NÉRICAULT-DESTOUCHES.
Les bons guides. II. 182
M. Michel DIAN, *de Lyon, Penſionnaire du College de l'Oratoire.*
La bergere & la Napée, Fable imitée de Desbillons. III. 362
M. DORAT.
Vers ſur la chûte d'une tragédie. I. 260
Épître au Roi de Danemarck. I. 264
A Madame Neker, en lui envoyant l'épître au Ro de Danemarck. I. 286
Hymne à la bienfaiſance. I. 291
Vers à Madame Burette, qui avoit envoyé à l'Auteur ceux qu'elle a eu l'honneur de préſenter au Roi. I. 424
A mes ennemis; car tout le monde en a. II. 333
La leçon d'un vieillard, Apologue. II. 434
Le jet-d'eau & le réſervoir, Fable. II. 442

Épître à M. de Voltaire, sur la complaisance qu'il a d'écrire à tout le monde. III. 238

M. DROBECK.
Le plaisir & l'ennui, Fable. II. 341

M. DUBELLIS.
Les spectacles, Ode qui a remporté le prix de Poésie par le jugement de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille. I. 205

M. L. DUTEMS.
Ode contre l'amour. I. 80

M. D'ÉTELAN.
Sonnet. Le miroir. II. 69

Le Marquis de LA FARE.
Ode. La mort est inévitable, & il n'y a ni vertus ni talents qui nous en puissent exempter. II. 364
Réflexions d'un Philosophe sur une belle campagne, Ode. II. 372
Épigramme. III. 170

M. DE LA FARGUE.
Compliment à une mere sur la nouvelle année. I. 85
Compliment. III. 264

FAVARD.
Le serin & le moineau, Fable. III. 244
Chanson. III. 338

LA FAYE.
Éloge des vers, Ode. II. 9
Épigramme. II. 67
Autre. II. 76

M. DE FÉNÉLON.
Chanson. I. 348

FERRAND.
Épigramme. I. 244

M. FEUTRY.
Le temple de la mort, Poëme. I. 302
Les tombeaux, Poëme. I. 318
In-promptu à M. l'Intendant de Soiſſons. III. 435

M. DE FLEURIEU.
Vers lus après ſon retour d'Italie, dans une ſéance de l'Académie de Lyon. II. 389

FONTENELLE.
Épigramme contre Deſpréaux. III. 176

M. FRANÇOIS *de Neufchâteau en Lorraine.*
Épigramme. I. 237
Vers à l'Académie de Dijon, pour la remercier de la place d'Académicien aſſocié, dont elle l'a honoré. II. 40

M. FRÉRON.
Vers préſentés au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, à Verſailles, le 28 Septembre 1765, par l'Auteur. I. 125
Apologie de l'art, Épître adreſſée le premier jour de l'an à un amateur de la belle nature, en lui envoyant des magots, des papiers de la Chine, & d'autres colifichets. I. 422
Épître à M. Morand, célebre Chirurgien de Paris. III. 171

M. FRÉRON, *fils.*
Vers au Roi Staniſlas. III. 292

M. DE FUMARS.
L'aigle & le cerf-volant, Fable. I. 444
L'enfant dans le bateau. II. 449

M. GAILLARD.
Les volcans, Ode qui a remporté le prix au jugement de l'Académie, le 25 Août 1769. III. 42

M. GANEAU.
Le payſan, le cheval & la guêpe, Fable. II. 457
M. GENEST.
Ode qui a remporté le prix de Poéſie, par le jugement de l'Académie Françoiſe, en 1673, ſur l'honneur que le Roi a fait à l'Académie, en acceptant la qualité de ſon protecteur, & en la logeant au louvre. I. 18
Épître à M. de la Baſtide. III. 24
GILBERT, *auteur de l'Hypolite.*
Moralité. I. 56
GODEAU.
Cantique de S. Simeon. III. 124
GOMBAULD.
Épigramme. I. 217
Autre. III. 395
GOMBERVILLE.
Vers. I. 259
Moralité. III. 31
Autre. III. 87
A un vieux financier. III. 191
M. DE LA GRANGE-CHANCEL.
Élégie ſur la mort du jeune Chevalier de La Grange. I. 233
Ode à Madame la Princeſſe de Conti, Douairiere. II. 172
L'Abbé de G**.
Le cheval & le chien, Fable. III. 229
La lionne & le roitelet, Fable. III. 230
L'arc-en-ciel. III. 231
Conte. III. 243
GRESSET.
Épitaphe à M. de Boullongne, Contrôleur général des Finances. I. 254
Au Roi de Danemarck. III. 53

M. DE GRIGNI.
A M. Puget de Lyon, connu par ſes expériences ſur l'aimant. I. 285

Le P. GROZELIER, *de l'Oratoire.*
La bergere & la Naïade, Apologue. III. 361
Le peintre qui contente & qui mécontente tout le monde. III. 455

M. GUICHARD.
Épigramme. III. 442

M. HELVETIUS.
Le plaiſir, Ode anacréontique. II. 308

M. JANNART, *de l'Oratoire.*
Iſraël, témoin paiſible des plaies dont l'Égypte eſt frappée, Ode couronnée au Palinod de Caën, en 1734. II. 258

M. D'IFS, *de l'Académie de Caën.*
La conquête de l'Angleterre, Poëme. I. 385

M. IMBERT.
Épigramme. II. 397
Autre. II. 406
Autre. II. 423
Le voleur ſcrupuleux, Conte. II. 434
Rébus. II. 448
Madrigal à un ami, dans la chambre duquel l'Auteur avoit fait des vers. III. 147

M. ISNARD, *de l'Oratoire.*
L'idolâtrie, Ode. II. 236
Les progrès de la Sculpture, ſous le regne de Louis le Grand, Ode couronnée à l'Académie Françoiſe en 1733. III. 430

M. ISOARD DE L'ISLE, *de l'Oratoire.*
Ode à l'ombre de Rouſſeau. I. 112

LA FONTAINE.
Traduction d'une Épigramme eſpagnole de Villamediana. I. 38
Épître dédicatoire d'un recueil de poéſies diverſes, publiée par l'Auteur en 1679, à Monſeigneur le Prince de Conti. I. 430
Élégie ſur la diſgrace de M. Fouquet, Surintendant des Finances. II. 72
Épitaphe de Moliere. II. 144
Autre. III. 23
Le ſoleil & les grenouilles, Imitation d'une fable latine de Commire. III. 394
A M. l'Évêque d'Avranches, en lui donnant un Quintilien de la traduction d'Horatio Toſcanella. III. 395
Sur la ſoumiſſion que l'on doit à Dieu. III. 419
La ligue des rats, Fable. III. 426
LA FOSSE.
Les étoiles conjurées contre le ſoleil, Poëme allégorique. II. 311
M. LA HARPE.
Le Philoſophe des Alpes, Ode. I. 315
M. DE S. LAMBERT.
Narration paſtorale. III. 225
M. DE LA MONNOYE.
Rondeau. II. 143
D'un barbier & d'un gueux, Conte. II. 154
Le duel aboli, poëme. II. 155
Le maître & ſes eſclaves, Conte. II. 159
La gloire des armes & des lettres ſous Louis XIV, Poëme. II. 168
Madrigal ſur la traduction de Virgile par Ségrais. II. 295

Épigramme miſe à la fin de la traduction en vers françois des Odes d'Horace, par M. Pellegrin. III. 147
Épitaphe ſatyrique de M. de la Riviere. III. 237
L'éducation de Monſeigneur le Dauphin, Poëme au Roi, qui a remporté le prix propoſé par l'Académie Françoiſe, en 1677. III. 265

M. DE LA MOTTE.
L'émulation, Ode à M. de Fontenelle. I. 238
Le mérite perſonnel, Ode à Rouſſeau. II. 115
Le Parnaſſe, Ode. II. 183
Les grillons, Fable. II. 191
Le Souverain, Ode. II. 208
Le perroquet, Fable. II. 229
Vers ſur l'avarice. II. 235
Vers aux Rois. II. 240
Le renard & le lion, Fable. II. 398
Les Poëtes, Ode. III. 200

M. DE LA PLACE.
Épitaphe de M. le Préſident Hénault, de l'Académie Françoiſe. II. 364

Le P. de LA RUE.
Ode ſur l'immaculée conception. II. 147

M. LA SERRE.
A Meſſieurs les Prévôt des Marchands, Échevins & Commandant de la ville de Lyon, Épître dédicatoire d'un exercice. I. 25
A M. de la Verpilliere, nommé Prévôt des Marchands de Lyon en 1765. I. 63
Compliment à M***. I. 87
Épitre à la Nobleſſe, à M. le Marquis de Rochambeau, Gouverneur de Vendôme. I. 116

Les grands hommes de Dijon, Ode. II. 62
Madrigal pour un jeune homme qui répondoit dans un exercice sur les Satyres de Boileau. II. 277
Madrigal à Madame la Comteſſe de Châteauvieux, en lui envoyant des vers de M. Dulard. II. 278
Lettre à M. de L***. II. 325
Les vrais plaiſirs, Stances à la Dauphine. III. 143
Le poëme lyrique, Ode lue à l'aſſemblée publique de l'Académie de ***. III. 214

M. l'Abbé de L'ATTAIGNANT.

Bouquet à Madame de Rohan, Abbeſſe de Marquette. I. 107
Épigramme ſur une perſonne qui avoit fait de mauvais vers contre l'Auteur. I. 230
Madrigal à Mlle de Bourcolle. I. 231
Épitaphe de M. le Maréchal de Lovvendal. *ibid.*
Autre, pour le même. I. 232
Compliment à M. le Duc de Brionne, lorſqu'il reçut le cordon bleu. *ibid.*
Les triolets, ſur M. le Maréchal de Richelieu. III. 55
Portrait de nos petits-maîtres, Vaudeville. III. 283
Les pantins, Chanſon. III. 284
A M. Le Tourneur, Maître de claveſſin de Madame la Dauphine & de Meſdames. III. 288
Chanſon à M. de Lovvendal. III. 297

M. le Comte de LAURENCIN, *Chev. de S. Louis.*

La mort du juſte, Idylle qui a remporté, en 1771, le principal prix à l'Académie de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, fondée à Rouen. III. 470
Réponſe à M. l'Abbé M***, qui l'avoit félicité ſur le prix qu'il venoit d'obtenir. III. 474

M. le Chevalier de LAURÈS.
La navigation, Ode aux François. I. 293
Rien n'excite plus les talents que l'amour de la patrie, Ode couronnée à l'Académie Françoiſe en 1750. I. 418
Les honneurs accordés au mérite militaire par Louis XIV & par Louis XV, Poëme qui a remporté le prix de l'Académie Françoiſe en l'année 1751. II. 343
La paſſion du jeu. II. 349

M. l'Abbé LE BEAU DE SCHOSNE.
Vers gravés au bas du portrait du Roi de Danemarck, lors de ſon voyage à Paris, au mois d'Octobre 1768. II. 363

M. LE BRUN.
Le triomphe de la grace, ſur la retraite de Madame ***. I. 445
Conte. III. 69
Épigramme. III. 81

M. LE FRANC DE POMPIGNAN.
La calomnie, Ode aux manes de Rouſſeau. I. 27

M. LE LABOUREUR.
Madrigal. II. 225
Portrait du Prince de Condé, Madrigal. II. 233
Le paſſant & la tourterelle, Dialogue. III. 464

M. LE MIERE.
A M. le Baron de Scheffer, Sénateur de Suede, ſur l'Édit de proſcription qu'il a fait rendre contre les uſtenſiles de cuivre. I. 300
Le lever du ſoleil. I. 407
Les hommes unis par les talents, Poëme couronné à l'Académie Françoiſe en 1757. I. 425
Épitre au ſommeil. II. 327

Le commerce, Poëme qui a remporté le prix de Poéſie à l'Académie Françoiſe en 1755. II. 402
Épigramme. II. 419
Épître à M. D***, à l'occaſion du Poëme de la Peinture. II. 458
L'empire de la mode, Poëme qui a remporté le prix de l'Académie Françoiſe, en l'année 1754. III. 148
A M. R***. de Marſeille, qui avoit adreſſé des vers à l'Auteur. III. 445

M. l'Abbé LE MONNIER.
Le fils ingrat, Fable. I. 248
L'enfant bien corrigé. III. 246

M. l'Abbé LE NOBLE.
Épître à M***. III. 353

M. LE NOBLE.
Les membres révoltés, Conte. I. 138

M. LÉONARD.
Le bonheur. I. 155
Zirphile & Daphnis, Idylle. I. 446
Le matin, Idylle. II. 394
Cantique du matin, Idylle. II. 428
L'amour filial, Idylle. II. 431
Le ſoir, Idylle. II. 446
Épître à un ami, ſur le dégoût de la vie. III. 81
Diſcours ſur l'humanité. III. 97

LE PAYS.
Placet. I. 57

M. LE PRIEUR.
Vers à M. l'Abbé de Voiſenon, à l'occaſion de ſa convaleſcence. II. 346
Épître à un commerçant, qu'on ſuppoſe vouloir acheter des lettres de nobleſſe. II. 366

Vers faits à l'occaſion d'une des dernieres tragédies de M. de Voltaire. III. 449

M. l'Abbé de LILLE.

Épître ſur l'utilité de la retraite pour les gens de lettres. I. 45

Épître ſur les voyages, qui a remporté le prix de l'Académie de Marſeille, en 1765. I. 85

Épître à M. Laurent, à l'occaſion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un ſoldat invalide. II. 21

M. le Chevalier de L'ISLE, *Lieutenant de la Colonelle au Régiment de Champagne.*

Le jardinier & ſon maître, Fable, à M. Thomas. I. 123

M. LINANT.

Les progrès de l'éloquence, Poëme. I. 344

LINIERES.

Épigramme. I. 190

Le Pere LOMBARD, *Jéſuite.*

Combats intérieurs de S. Auguſtin avant ſa converſion, Élégie couronnée au jugement de l'Académie des Jeux Floraux, en 1738. I. 77

Leçons aux enfants des Souverains. II. 137

M. DE LOUVOIS.

Le rat & le raton, Fable. III. 260

Madame de MAISON-NEUVE.

Vers préſentés au Roi, au ſujet de la cinquantieme année de ſon regne. I. 415

M. l'Abbé de MALESPINE.

Les plaiſirs de l'eſprit, Ode qui a remporté le prix de l'Académie royale des Sciences & Beaux Arts de Pau, en l'année 1768. III. 114

MALHERBE.

Ode tirée du Pſeaume CXLV. I. 243

Conſolation à M. Du Perrier, Gentilhomme d'Aix en Provence, ſur la mort de ſa fille, Ode morale. III. 192
Épigramme ſur la Pucelle d'Orléans. III. 199

MALLEVILLE.
Rondeau ſur Bois-Robert. II. 101

MANGENOT.
Moralité. III. 396

M. MARMONTEL.
Les charmes de l'étude, Épître aux Poëtes. I. 330
La gloire de Louis XIV, perpétuée dans le Roi ſon ſucceſſeur, Poëme qui a remporté le prix de l'Académie Françoiſe en 1746. III. 381
La clémence de Louis XIV eſt une des vertus de ſon auguſte ſucceſſeur, Ode qui a remporté le prix de l'Académie Françoiſe en 1747. III. 385

MAROT.
Épître à François premier. I. 152
D'un Abbé & de ſon valet. II. 124

LA MARTINIERE.
Épigramme. II. 160

MAYNARD.
Vers au Cardinal de Richelieu. II. 130
Épigramme. II. 158
Chanſon. II. 192
Ode à un vieux courtiſan. III. 131

Le Pere MENARD.
L'athéiſme confondu, Poëme. II. 226

M. MESLÉ.
Vaudeville ſur la naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne. I. 349

M. MEUNIER.
Épître à M. B**. I. 369

M. MICHEL, *d'Avignon, Écolier de Rhétorique & de l'Académie du College de l'Oratoire à Lyon.*
La Peinture, Poëme couronné aux Jeux Floraux, le 3 Mai 1767. I. 193

DE MONCRIF.
Moralité. III. 442

Madame de MONTÉGUT.
Le printemps, Ode qui a été couronnée par l'Académie des Jeux Floraux en 1741. II. 414

M. DE MOREAU.
Vers ſur la ſtatue du Roi, qui devoit être placée aux Champs Élyſées, I. 57

M. MUTET.
La vengeance d'Achille, Cantate. I. 37

M. OLIVIER, *de l'Académie de Marſeille.*
La puiſſance de Dieu, Ode tirée du Pſeaume XXVIII. I. 85

M. PANARD.
Épigramme. II. 155
Dialogue, III. 204
Vers. III. 236
Autres. III. 237
Autres. III. 243
L'iroquois à la foire, Vaudeville. III. 280
Les étonnements, Vaudeville. III. 327

M. PAPON, *de l'Oratoire.*
Le Monarque, Ode aux Rois. II. 270

PAVILLON.
Les Muſes au Roi. II. 293
Placet au Roi, pour M. l'Abbé Tallemand. II. 306

M. PERRAULT.
Deſcription du paradis terreſtre. II. 234

Ode au Roi, sur la naissance de M. le Dauphin. II. 282
Le génie, Poëme à M. de Fontenelle. II. 301
Le siecle de Louis le Grand, Poëme. III. 400

M. PESSELIER.
A la jeunesse. I. 372
Le lion & ses courtisans, Fable. I. 438
L'ours & ses convives, Fable. II. 413

M. PEYRAS.
L'enfant & les fleurs, Moralité. III. 399

PIRON
Épigramme. I. 409
A Madame de France, en lui présentant une Ode adressée au Roi, sur sa convalescence. II. 116
Stances sur le comique larmoyant. II. 278
Épigramme contre l'Abbé Desfontaines. II. 392
Autre, contre le même. *ibid.*

M. DE POMBRIANT.
Élégie sur la Poésie, couronnée à Toulouse en 1722. III. 159

Le R. P. PORÉE.
Prologue d'une piece intitulée : Les vocations forcées. II. 195
La foudre, Ode. II. 285

M. l'Abbé PORTES.
La loi de Dieu, ou le décalogue, Poëme. II. 267

L'Abbé PRÉVOST.
Chanson. I. 366

PROCOPE, *Médecin.*
Le Médecin malade. III. 427

RACAN. (*Honorat de Beüil, Marquis de*)
Douceurs de la vie champêtre. I. 102

Penſée. III. 67
Ode à M. le Comte de Buſſy de Bourgogne. III. 286

RACINE.
Ode. I. 388
Épître à M. de Valincourt, ſur l'abus que les Poëtes font de la Poéſie. II. 450
Épigramme ſur le Germanicus de Pradon. III. 389
Couplet ſatyrique contre Perrault, auteur du parallele des anciens & des modernes. III. 438

Le P. RAINAUD, *de l'Oratoire.*
Joſué, Poëme. I. 136
Le commerce, Ode. I. 223
Les progrès de l'art du génie, ſous le regne de Louis le Grand, Ode couronnée à l'Académie Françoiſe en 1737. III. 421

REGNIER DESMARAIS.
Vers ſur la conquête de la Franche-Comté, en 1674. I. 180
Vers pour la ſtatue de Louis XIV. I. 181
Chanſon. I. 343
Stances ſur la naiſſance de Jeſus-Chriſt. III. 122

REGNIER.
L'attelage, II. 299
Rondeau. II. 333
Epître à M. Boſſuet, Évêque de Meaux, Précepteur de M. le Dauphin. II. 336
Ode contre les impies. III. 21

RICAUD.
Le vieillard goutteux, Fable. II. 339

M. RICHER.
Les bergers, Fable. III. 70
L'écolier & le ver à ſoie. III. 76
Le coq & le limaçon, Fable. III. 436
Le ſolitaire & l'importun, Apologue. III. 447

M. DE RIVERI.
L'araignée, Fable imitée de l'Allemand de M. Gellert. III. 46

M. le Marquis de ROCHEMAURE.
Le jugement dernier, Ode. III. 62

M. ROBÉ.
L'immortalité, Ode. I. 71

M. ROUBIN, *d'Arles.*
Placet au Roi. I. 182

J. B. ROUSSEAU.
Épigramme. I. 172
Vers. I. 260
Épigramme. II. 71
Autre. II. 92
Épitaphe. II. 362
Définition du temps. II. 383
Dialogue chanté chez M. d'Ussé, en présence de S. A. R. le Duc d'Orléans, avant la représentation de l'École des maris. III. 48
Cantate contre l'hiver. III. 135
Les quatre âges de l'homme. III. 254
L'affectation, Ode. III. 364
Épigramme. III. 391

J. J. ROUSSEAU.
La Ruilliere, Épître à M***. III. 1

M. DE RUFFEY.
Vers à M. le Marquis du Terrail, sur le lot considérable qu'il a gagné à la loterie de la Compagnie des Indes. II. 66
Fable allégorique à son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Condé, protecteur de l'Académie. II. 68

M. DE RUILHIERES.
Diſcours en vers ſur les diſputes. II. 55
Quatrain ſur des tourterelles que M. & Mme ***. nourriſſoient dans leur maiſon de campagne. III. 299

M. SABATIER, *de Tournon.*
L'enthouſiaſme, Ode. I. 164
La ruine de Jéruſalem par Titus, Ode avec les chœurs. I. 175
L'amour de la patrie, Ode à M. le Duc de Fitz-James. I 381
Épître à M. l'Abbé Poule, prédicateur du Roi, ſur la méthode de diviſer les diſcours. II. 13

M. le Baron de S. JULIEN.
Le Peintre Poëte, ou les paſſions. II. 93

M. le Marquis de S. MARC.
Conte. II. 430

M. DE SAINT-MARTIN.
Sonnet. Peinture de la cour. II. 76

M. DE S. MAURICE, *l'aîné, de Montpellier.*
L'académie des ſinges, Fable. III. 68

M. DE S. PERAVI.
Stances ſur la vie. II. 322

M. DE S. ROMAN.
Le luxe. III. 342

Le P. SANADON.
L'amour métamorphoſé, Couplet anacréontique, chanté par un buveur. II. 424

Le P. SANLECQUE.
Sonnet à M. de Pont-Chartrain, au ſujet de la ſurvivance de ſa charge de Secretaire d'État, qui venoit d'être donnée à ſon fils. III. 220

SCARRON.
Épitaphe. I. 263
Tout dépérit avec le temps, Épigramme. I. 264
Placet à la Reine mere. II. 197
Placet au Cardinal de Richelieu. II. 219
Mademoiſelle de SCUDERI.
Madrigal. III. 29
Épigramme ſur les fleurs cultivées par le grand Condé. III. 41
M. SEDAINE.
Épître à mon habit. I. 142
M. DE SELIS.
Épître à M. Greſſet. II. 45
M. DE SENECÉ.
Vers pour mettre au bas du portrait de Benſerade. II. 45
M. DE SIVRI.
L'amitié, Idylle traduite de Bion. II. 430
M. l'Abbé TALBERT, *Chanoine de l'Egliſe de Beſançon.*
Stances ſur l'induſtrie, qui ont remporté le prix à l'Académie de Pau. II. 376
M. l'Abbé TALLEMAN.
A M. Le Brun. I. 15
M. TANEVOT.
Épître à MM. les Docteurs de la maiſon & ſociété de Sorbonne & de la faculté de Théologie. III. 178
M. l'Abbé TESTU.
Madrigal ſur la naiſſance de M. le Duc de Bourgogne. II. 319
Les avares détrompés à l'heure de la mort, Moralité. II. 330

THÉOPHANE, *Archevêque de Nowogrod.*
Épître au Prince Cantemir, sur les satyres dont il ne s'étoit point encore déclaré l'auteur. II. 23

THÉOPHILE.
Stances. Le matin. I. 150

M. l'Abbé THIOLLIERE.
L'horloge de sable. III. 204

M. THOMAS, *de l'Académie Françoise.*
Les devoirs de la société, Ode. I. 64
Ode à M. Moreau de Séchelles, au nom de l'université. I. 127
Vers à M. le Comte de Choiseul, Ministre & Secretaire d'État, présentés le jour que le Roi l'a créé Duc & Pair de France, sous le nom de Duc de Praslin. I. 262
Épître au peuple. III. 125
A M. de Cheneviere. III. 218
Ode sur le temps, qui a remporté le prix de l'Académie Françoise en 1762. III. 271

M. DE LA TOUCHE.
Épître à l'amitié. I. 1

M. TRIQUOYS, *d'Orléans.*
Jephté, Poëme couronné au jugement des Jeux Floraux en 1727. II. 262

TRISTAN.
Sonnet sur les miseres de l'homme. III. 222

Madame TRONCHIN.
Bouts-rimés. I. 443

VADÉ.
Le Joueur de gobelets & les villageois, Fable. I. 24
L'écolier & la férule, Fable. I. 68
L'enfant & la poupée, Fable. I. 285

Le caroſſe & le moulin à vent, Fable. I. 314
Chanſon. III. 219
Autre. III. 221
Autre. III. 223
Autre. III. 300
Autre. III. 303

Madame de VALIERE.
Vers. III. 203

M. VASE.
Épitaphe. III. 451

M. l'Abbé de VAUROUX.
Le moucheron philoſophe, Fable. II. 334

M. B. VERNET.
Conte. II. 421
Vers à M. l'Abbé L*. S**. III. 278

M. DE VIGUIER DE SEGADENNES.
La miſere de l'homme, Ode couronnée au jugement des Jeux Floraux, en 1727. II. 242

M. WILLEMAIN D'ABANCOUR.
Éſope & l'âne, Fable imitée de l'Allemand. III. 47

M. l'Abbé de VILLIERS.
De l'art de prêcher. II. 140

M. CHALAMONT DE LA VISCLEDE.
Les paſſions, Ode. I. 322
L'envie, Ode. I. 326

M. l'Abbé VOISENON.
Le ver luiſant, Fable. III. 414

VOITURE.
Lettre au grand Condé, ſur ſa maladie. III. 253

M. DE VOLTAIRE.
Épigramme. I. 181
Vers ſur la mort de Madame du Châtelet. I. 341
Autres, ſur le même ſujet. *ibid.*

Épître à M. l'Abbé de Rothelin. I. 351
Réponſe aux vers de M. Clairaut, I. 356
A M. Néricault Deſtouches, invitation à dîner. I. 364
Placet de l'Auteur à Monſeigneur le Régent, pour obtenir ſon rappel. I. 365
Épître au Roi de Pruſſe. I. 367
Vers envoyés à M. Sylva. I. 368
Au Roi de Pruſſe. I. 369
Étrennes à feu Monſeigneur le Dauphin. I. 373
Réponſe aux vers de M. F**. de Rouen. I. 375
Vers au Roi Staniſlas. I. 417
Placet pour un homme à qui le Roi de** devoit de l'argent. I. 434
Portrait de M. de la Faye. I. 435
Épître au lac de Geneve. I. 439
Épître à M. Aved, Peintre célebre. I. 459
Madrigal à Madame de Nointel. II. 40
Portrait de Madame la Ducheſſe de La Valiere. II. 70
Le Poëme de Fontenoy. II. 78
Épigramme ſur une ſtatue de Niobé. II. 150
Inſcription pour le portrait de M. de Maupertuis. II. 277
Épître à M. de S. Lambert, au ſujet de ſon poëme des ſaiſons. II. 313
Étrennes à Madame la Marquiſe du Châtelet, avec la réponſe. II. 332
Quatrain. II. 419
Épître à Madame de***. La vie de Paris & de Verſailles. II. 464
Épître au Préſident Hénault. III. 173
Inſcription pour la maiſon de M. Gendron. III. 177
A Madame Élie de Beaumont. *ibid.*

Lettre au Roi de Pruſſe. III. 251
Autre, au même. III. 275
A M. le Chevalier de la Tremblaye. III. 296
Épître ſur la calomnie. III. 303
Épître à un Miniſtre d'État, ſur l'encouragement des arts. III. 309
Vers à M. François de Neufchâteau, qui lui avoit envoyé un exemplaire de ſes ouvrages. III. 376
Madrigal aux habitants de Lyon. III. 379
Galimathias pindarique, ſur le carrouſel de l'Impératrice de Ruſſie. III. 391
Épitaphe de M. Henri, Duc de Rohan. III. 450
Épître à M***, du camp devant Philipſbourg, le 3 Juillet 1734. III. 456
Diſcours ſur la modération, à M. H****. III. 465

PIECES ANONYMES

DU PREMIER VOLUME.

Bon mot de Henri IV. Page 22
Vers à M. de K*** le fils, adreſſés le jour de ſa naiſſance. 23
Le rat & ſes camarades, Fable. 26
Placet de deux écoliers à M. de Pignerol, pour obtenir la permiſſion d'aller à la chaſſe. 32
L'abeille & la fourmi, Fable. 42
Le buveur, chanſon. 43
Fragment de Madame Deshoullieres. 51
L'adverſité, Ode. *ibid.*
Le maître & le diſciple, Fable. 62

Épigramme. 64
Le ſerment, Conte. 70
Le rat & le chat, Fable. 83
Étrennes à M. de Boulogne, en lui envoyant un petit chien d'émail enchaîné. 107
Traduction en vers de la cinquieme ode du quatrieme d'Horace. 118
Trait de bienfaiſance du Roi. 122
Vers pour la ſtatue d'Auguſte. *ibid.*
Trait de bienfaiſance de la Reine. 126
Épigramme. Les Muſes au Roi, ſur la promptitude de ſes conquêtes. 134
Les deux hommes laids. 135
Le chêne & l'arbriſſeau, Fable. 140
Vers. 173
Le tilleul & le pinçon, Fable. 191
Madrigal à une perſonne généreuſe. 193
Plutus, Cupidon, Thémis. 199
Stances à M. le Maréchal de Saxe, à l'occaſion du mariage de Monſeigneur le Dauphin. 200
Épigramme. 201
Madrigal à M. le Maréchal de Saxe, lorſque le Roi lui donna le gouvernement des Pays-Bas. 202
Inſcription pour la ſtatue du Roi, érigée à Rheims en 1765. 203
A Madame de ***, ſur le gain d'un procès. *ibid.*
La véritable philoſophie, Ode. 209
La religion, Ode. 214
Compliment. 217
Vers d'une épouſe expirante. 218
Chanſon des Grenadiers du Régiment de Champagne, à M. le Prince de Condé. 227
Vers préſentés a un pere le jour de S. Louis. 229
Compliment. 230

Plainte d'un roſſignol pris au filet, qu'on s'efforçoit en vain de faire chanter. 230
Placet préſenté à M. d'Argenſon, pour le prier d'exempter un domeſtique, de la milice. 242
Épître à Madame ***. 251
Sur un homme traîné ſur la claie pour s'être donné la mort. 263
Madrigal. 302
Vers à M. de Voltaire. 374
Les tempêtes, Cantate. 391
Ode à la probité. 396
Ode ſur l'ingratitude. 402
Le baſſon. 414
Étrennes à M***. 416
L'âne voyageur, Fable. 429
Épigramme. *ibid.*
Le bon Seigneur, Égloguc 452
La Religion en pleurs gémit ſur le tombeau de M. F* J**, Évêque de S**, Élégie. 448
Madrigal à la louange de Louis XIV. 453
Élégie ſur la mort d'une fouine apprivoiſée. *ibid.*
Le corbeau malade, Fable tirée d'Éſope. 458

DU SECOND VOLUME.

Ode pour l'ouverture d'un exercice. 30
Ode ſur la mort de M. Jolyot de Crébillon. 35
Épigramme. 74
Autre. 75
Vers au Roi, à l'occaſion de la paix de 1762. 77
Épigramme. 113
Autre, ſur un babillard importun. 115
Autre. 117
Épître à M. le Vicomte d'Andreſel, Ambaſſadeur

de France à la Porte, préſentée le premier Janvier 1725. 117
Épigramme. 122
Autre, à une Dame qui ſe plaignoit de ce que l'Auteur n'avoit point fait de vers pour elle. 126
Requête d'un jeune Poëte aux maîtres du Parnaſſe. 127
Épigramme. 130
Autre. 131
Le Chriſt, Ode préſentée à la Reine. 132
Épigramme ſur les ſacrifices à Hercule. 136
Autre. 168
Autre. 192
Autre. 194
Le berger & la tourterelle, Fable. 198
Les plaintes de l'Europe, Poëme. 214
Quatrain gravé ſur le collier du chien de Mademoiſelle de M***. 236
Chanſon. *ibid.*
Le Grand Seigneur & le Viſir. 250
Les contradictions de l'homme, Ode couronnée au jugement des Jeux Floraux en 1735. 252
Vers à la Reine. 257
Madrigal au Roi. 261
Vers à chanter ſur la vertu. 265
Stances ſur la ſenſibilité. 274
Lai. 280
Traduction des vers mis au bas du portrait de Cromvvel, qu'il envoya à la Reine Chriſtine. 281
La taupe & ſa mere, Fable. *ibid.*
L'hyene du Gévaudan, Apologue. 289
Inſcription pour un tableau de Mignard, qui repréſente la famille royale. 300
Le Roi de Perſe, Fable. 310

Vers de M. Charpentier, Doyen de l'Académie des Inſcriptions. 311
Les fleurs, Chanſon. 330
Sonnet contre M. de Colbert. 382
La bouteille de ſavon, Fable. 384
Épitaphe de Pradon. 385
Épigramme contre Regnard & Riviere Dufreſni, Auteurs des Joueurs. 393
Épigramme ſur une femme qui parloit ſans langue. 405
Épitaphe de Timon le miſanthrope, tirée de l'Anthologie. 406
Tableau de la vie humaine. 407
L'encens & la poudre à canon. 408
Jupiter & l'homme, Apologue. 412
Épigramme ſur un ignorant qui ſe préſentoit pour être Académicien. 425
Bouquet. 431
Couplet ſur le Menuet d'Exaudet. 456

DU TROISIEME VOLUME.

Les obſeques du rat, Fable. 30
Épître d'un pere à ſon fils, ſur les voyages, qui a eu l'*acceſſit* de Poéſie au jugement de l'Académie des Belles-Lettres de Marſeille, en 1765. 33
Épigramme ſur le Drame intitulé: *Le Déſerteur*. 38
Chanſon. 39
Épigramme contre le ſiecle. 40
Moralité. *ibid.*
Épigramme. 52
Autre. 66
Le ſot opulent, Conte. *ibid.*
Épigramme. 67
Autre. 75

Épigramme. 77
Autre, sur les envieux. 96
Épître à M. J. J. R. D. G. 110
Ode sur le soin que le Roi prend de l'éducation de la noblesse dans S. Cyr; qui a remporté le prix de Poésie au jugement de l'Académie Françoise. 118
Sur la mort. 142
Traduction libre de l'ode de M. Haller, intitulée: *Les Alpes.* 151
Chanson à Monseigneur l'Archevêque de Lyon, dans une séance publique de l'Académie du College de l'Oratoire. 162
Couplets à Madame T***. 165
L'amour & la folie, Fable. 166
Inscription pour le portrait de Pythagore. 173
Épitaphe de S. Pavin. 176
Chanson sur l'amitié. 210
Autre. 212
Autre, sur la prise de Menin. 219
Autre. 221
Épitaphe plaisante. 224
Étrennes. 232
Épigramme. *ibid.*
Autre. 236
Lettre sur les avantages de la poste. 255
La rosse & le picotin d'avoine. 259
Vers sur un recueil d'épigrammes. 262
Paroles d'un buveur surpris par un orage. 277
Caprice. 285
Chanson à Stanislas, Roi de Pologne. 291
Air de Nina. 292
Épigramme. 293
Le bouton de rose. *ibid.*
L'aveugle. *ibid.*

L'Amour & le vendangeur. 298
Ode anacréontique à Madame la Ducheſſe de Mazarin, qui avoit fait préſent d'une belle harpe à l'Auteur. 309
Chanſon faite à table. 312
Ode à la poltronnerie. 313
L'homme inutile, Poëme. 333
L'homme & la marmotte, Fable. 336
Épigramme. 337
Le fou guéri, Conte. 343
Épigramme. 351
L'âne poëte, Fable. *ibid.*
Bouquet au R. P. le J***. 390
Vers à un homme qui ſe vantoit de ſa nobleſſe. 393
Éloge de philomele. 417
Épigramme. 429
Portrait de Meſdemoiſelles de ***. 437
Épigramme. 438
Vers ſur la mort. 443
Épigramme. *ibid.*
Autre. 445
Autre. 446
Vers pour le portrait de M. l'Abbé de Voiſenon, de l'Académie Françoiſe. 447
Epigramme. 448
Autre. 450
Conte. 451
Vers pour être mis au bas du buſte de M. de Fleſſelles, Intendant de Lyon. 461
Critique des poëmes lyriques. 462
Vers pour être mis au bas du buſte de M. de la Verpilliere, Prévôt des Marchands à Lyon. 463
L'aigle & le paon, Fable. 465
L'iſle des oiſeaux, Rêve. 478

ÉLITE

ÉLITE
DES
POÉSIES DÉCENTES.

ÉPITRE
A L'AMITIÉ.

NOBLE compagne des disgraces,
Sœur & rivale de l'amour,
Sans ses défauts ayant ses graces
Et ses plaisirs sans leur retour;
Qui t'enrichis, qui nous consoles
Des pertes cheres & frivoles
Qu'il fait dans nos cœurs chaque jour;
O toi, dont les douceurs chéries
Font l'objet de mes rêveries
Entre ces fleurs, sous ce berceau;
Amitié! doux nom qui m'enflâme!
Besoin délicieux de l'ame,
Je reprends pour toi le pinceau.

Mais où t'adreſſer mon hommage ?
Où te trouver, charme vainqueur ?
Quels lieux embellit ton image,
Comme elle eſt peinte dans mon cœur ?
Au ſein des cités répandue,
Cherchant l'opulence & les rangs,
Vas-tu, complaiſante aſſidue,
Languir à la ſuite des Grands ?
Te trouverois-je confondue
Dans la foule de tes tyrans ?
Mais non, ce n'eſt que ton fantôme
Qu'on voit errer ſous les lambris :
Des ruines & des débris,
L'ombre des bois, un toit de chaume,
De noirs cachots ſont ton pourpris.
Tu fuis le faſte & l'impoſture,
Tu vas, loin des folles rumeurs,
Chercher au ſein de la nature
La paix, l'égalité, les mœurs.

Sous le foyer qui l'a vu naître,
Tu prends plaiſir à viſiter
Le ſage occupé de ſon être,
Le ſeul qui ſache te connoître,
Le ſeul qui ſache te goûter ;
Tu viens, dans les belles ſoirées,
Quand les jeunes amants des fleurs
A leurs beautés défigurées
Rendent la vie & les couleurs ;
Tu viens ſans bruit, mais gaie & tendre ;
Tu viens avec la liberté
Agréablement le ſurprendre
Sous le tilleul qu'il a planté,
Et ſans attendre qu'il t'invite,

Tu cours, aimable paraſite,
T'aſſeoir à table à ſon côté,
Te rapprochant des mœurs antiques,
Et préférant les mets ruſtiques,
Sur ſa table ſervis ſans choix,
A ces feſtins aſiatiques,
Où l'on s'ennuie avec les Rois.

Dans cette ſage & libre orgie,
Quels traits, quel mêlange charmant,
Et de candeur & d'énergie,
Et de ſublime & d'enjoûment!
Quel long & doux épanchement
D'eſprit, de cœur, de caractere!
Quel intérêt! quel agrément!
Quel plaiſir pur que rien n'altere!
La nuit n'eſt pour vous qu'un moment;
Et le ſoleil vous trouve encore,
Au milieu des parfums de Flore,
Sous le tilleul, la coupe en main,
Libres des ſoins du lendemain,
Dans le ſein de la confiance,
Diſputant d'arts & de ſcience,
Et des erreurs du genre humain.

O joie! ô douceur inconnue
Au vice, à la frivolité!
Viens donc ainſi, Nymphe ingénue,
Porter dans mon obſcurité
Le jour de la félicité;
Parois ſous ce berceau champêtre,
Et, par ta préſence, éclaircis
Les vapeurs qu'autour de mon être
Exhale l'eſſaim des ſoucis;

Sois mon oracle & mon modele,
L'appui, la compagne fidelle
Et le témoin de tous mes pas.
Sans ces ſolitaires repas,
Que ſont les douceurs de la vie,
Les biens les plus dignes d'envie ?
Qu'eſt-ce que tout où tu n'es pas ?

Je vois ſous la pourpre ſuprême,
Entre les bras du bonheur même,
Gémir les dieux du genre humain,
Peſer l'orgueil du diadême
Et la foudre qu'ils ont en main ;
Et s'échappant, loin de leur tèmple,
A l'univers qui les contemple,
Dans l'ombre te chercher en vain ;
Je les vois deſirer d'être hommes,
Envier l'état où nous ſommes,
Pour ſe repoſer dans ton ſein.

Sans toi l'homme s'affaiſſe & tombe
Dans le néant de la langueur :
Arbriſſeau foible & ſans vigueur,
Il cede aux vents, il y ſuccombe,
Et rampe en proie à leur rigueur ;
A l'abri même des tempêtes,
Au milieu des jeux & des fêtes,
Son cœur s'abat & ſe flétrit ;
Tel qu'une vigne fortunée,
Qui loin de l'aquilon fleurit,
Sous un ciel pur qui lui ſourit,
A ſa foibleſſe abandonnée,
Vers le ſable penche entraînée,
Et ſous ſes propres dons périt.

Par toi l'homme augmente ſon être ;
Il ſe reproduit dans autrui ;
Et ſous le dais & ſous le hêtre,
Tu lui fais moins ſentir l'ennui,
Ou mieux goûter le plaiſir d'être,
Par la douceur de ton appui.
De ſes beſoins vive interprete,
Malgré ſes ſoins à les cacher,
Tu vas, généreuſe & diſcrette,
Par la route la plus ſecrette,
Au fond de ſon cœur les chercher ;
Tu le calmes dans ſes alarmes ;
Tu taris le cours de ſes larmes ;
Tu romps l'effort de ſa douleur,
Et tu retiens, & tu déſarmes
Son bras armé par le malheur :
Tu portes plus loin tes ſervices ;
Tu l'arraches du ſein des vices ;
Heureuſe dans l'art d'émouvoir,
Ta voix auſſi douce que libre,
Par ſon inſinuant pouvoir,
Remet ſon cœur dans l'équilibre,
Et le rappelle à ſon devoir.
Quel eſt ton ſuprême mérite ?
Seul bien qu'il doive ſouhaiter,
Tu lui reſtes, quand tout le quitte,
Sans lui laiſſer rien regretter.

Viens donc, compagne chaſte & pure,
Fille du ciel, objet vainqueur,
Viens ſous mon toit, viens dans mon cœur
Habiter avec la nature :
Du fond de mon obſcurité
Je t'appelle ſans impoſture ;

J'ignore la cupidité.
Ah! si, dans mon indifférence,
Par toi je me laisse charmer,
C'est sans projet, sans espérance;
J'aime pour le plaisir d'aimer.

Qu'un autre, dégradant son être,
Aille sous ton nom courtiser
Ces Grands si peu dignes de l'être,
Que l'on apprend à mépriser
En apprenant à les connoître;
Profanant tes sacrés liens,
Que dans l'ombre son ame vile
En fasse un instrument servile,
Pour n'usurper que de faux biens;
Pour moi, de ta beauté suprême
L'esprit frappé, le cœur épris,
Je ne cherche en toi que toi-même,
Toi seule, à mes yeux, fais ton prix.

Mais quoi! se peut-il qu'on t'immole,
Source féconde en vrais trésors,
Au foible espoir d'un bien frivole,
Qui de nos mains fuit & s'envole,
Et ne laisse que des remords?
Que sont un sceptre, une couronne,
Un dais que la foudre environne,
Au prix d'un seul de tes transports?
Disparoissez, vapeur légere,
Vuide aliment du fol orgueil,
Grandeur, richesse mensongere,
Qu'engloutit la nuit du cercueil;
Vains simulacres qu'on renomme,
Du monde réel ennemi,

Fuyez, il me ſuffit d'être homme,
Et d'avoir un fidele ami.

O tendre moitié de mon être,
Objet divin, ſois raſſuré !
Oſe éprouver, oſe connoître
Mon cœur par l'honneur épuré :
Tu le verras toujours fidele,
Suivre ton char dans les déſerts,
T'aimer, t'adorer dans les fers,
Et te trouvant toujours plus belle,
Trouver dans ton ſein l'univers.

Mais auſſi daigne me conduire,
Daigne dans mon choix m'éclairer :
En te cherchant, je puis errer ;
Mon cœur trop facile à ſéduire,
Par ſon penchant peut m'égarer.
Je pourrois devenir peut-être
Ami comme on devient amant :
Un amant aime ſans connoître ;
L'amour eſt l'enfant d'un moment.
Qu'au deſſus des folles tendreſſes,
A la raiſon je ſois ſoumis :
Le ſentiment fait les maîtreſſes,
Et la raiſon fait les amis.

Vers ton temple regle ma marche ;
Veille, préviens toute démarche
Dont je pourrois me repentir,
Et ne laiſſe ſur mon paſſage
Que cœurs bien faits, dignes d'un ſage ;
Nobles & vrais, nés pour ſentir.
Écarte ces cœurs intraitables,

Toujours d'eux-mêmes différents,
Altiers, bizarres, indomptables,
De leurs amis jaloux tyrans ;
Ces cœurs équivoques & sombres,
D'éternels soupçons accablés,
Enveloppés d'épaisses ombres,
Même avec toi dissimulés ;
Ces cœurs qu'endurcit l'opulence,
Fiers de paroître protéger,
Dont l'insultante bienveillance
T'avilit sans te soulager ;
Ces cœurs qu'accable un faste extrême,
Froids, stériles, inanimés,
Insensibles au bien suprême,
Au bien d'aimer & d'être aimés ;
Ces cœurs légers, ces esprits vuides,
D'objets nouveaux toujours avides,
Ardents & glacés tour à tour,
Qui, sans repos, sans consistance,
Te font, livrés à l'inconstance,
Autant d'outrages qu'à l'amour ;
Ces cœurs, vers la terre sans cesse
Par leur propre poids entraînés,
Pétris des mains de la bassesse,
Par l'or à ton char enchaînés,
Qui, prévoyant de loin l'orage,
Sans bruit désertent tes lambris,
Par un lâche & dernier outrage,
Ne retournent dans ton naufrage
Que pour t'en ravir les débris ;
Ces cœurs affreux, ces cœurs infames,
Contre leurs bienfaiteurs trompés,
Marchant dans l'ombre enveloppés
De noirs complots, de sourdes trames,

Et qui ſous ton ſacré manteau,
De la rampante perfidie,
Par les ténebres enhardie,
Cachant l'homicide couteau,
Volent en leur fureur tranquille,
D'un air affable & careſſant,
Dans tes bras, leur unique aſyle,
T'aſſaſſiner en t'embraſſant;
Ces eſprits faux, vains & futiles,
Auſſi malfaiſants qu'inutiles,
Du blâme avides écumeurs,
Par l'organe de qui circule
Le fiel amer du ridicule
Sur les talents & ſur les mœurs;
Dont la méchanceté frivole
Te perd gaiement pour un bon mot,
Et pour prix de tes ſoins t'immole
Au vil amuſement du ſot.
Je veux, me reſpectant moi-même,
Que mon ami me faſſe honneur,
Qu'on m'eſtime parce que j'aime;
L'eſtime eſt le premier bonheur.
Qu'un double lien nous uniſſe,
Mais par d'irréprochables nœuds:
Je n'en veux point dont je rougiſſe;
Qui peut rougir n'eſt plus heureux.

Mais dans ce calme des prairies,
De mes profondes rêveries,
Qui rompt le fil intéreſſant?
Un jour plus pur dore ces rives,
Le verd de ce berceau naiſſant
Devient plus doux, ces eaux plus vives,
Et ce zéphyr plus careſſant.

O charme ! ô joie inattendue !
Je vois ſous ces ombrages frais,
Je vois l'Amitié deſcendue,
Mon cœur me rappelle ſes traits :
Paré des mains de la nature,
Son viſage brille ſans fard,
Ses yeux charment ſans impoſture,
Son front s'épanouit ſans art ;
Sur ſes levres avec les graces
Siege l'utile vérité ;
La paix, les mœurs, la liberté
Suivent ſon char, ſement ſes traces
Des roſes de la volupté.
O toi ! l'honneur de la nature,
Belle des outrages du temps,
Dont notre hiver fait le printemps,
Paſſion d'un cœur qui s'épure,
Aſyle de tous les inſtants,
Nymphe dont j'adore l'image,
Qui viens à moi les bras ouverts,
Reçois mon éternel hommage.
C'eſt toi qui m'inſpiras ces vers ;
Embellis-les de tous tes charmes ;
Qu'avec de ſi puiſſantes armes
Ils parcourent tout l'univers,
Moins pour conquérir les ſuffrages,
Pour ravir l'encens des mortels,
Que pour forcer leurs cœurs volages
A le brûler ſur tes autels.

DE LA TOUCHE.

L'UTILITÉ
DES PRIX ACADÉMIQUES.

ODE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

à l'Académie de Marſeille en 1733.

ÉLIDE, jadis ſi chantée,
Non, je ne puis goûter tes jeux;
Leur pompe a beau m'être vantée,
Qu'eſt-ce qu'un prix ſouvent douteux?
Dans un tourbillon de pouſſiere
Un char vole dans la carriere (*a*)
Plus prompt que l'œil du ſpectateur;
A ſes côtés ſuit la victoire:
Qui va-t-elle couvrir de gloire,
Des courſiers ou du conducteur?

Quels objets ſurprenants m'attirent!
Des rivaux (*b*) courent s'embraſſer!
Ah! ciel! j'en vois qui ne reſpirent
Que le ſang qu'ils comptent verſer. (*c*)
Il coule. Quelle barbarie!
La nature émue, attendrie,

(*a*) Courſe des chariots.
(*b*) La lutte.
(*c*) Les gladiateurs.

En frémit, m'arrache à ces lieux :
A ces spectacles tu préſides,
Alecto, des jeux homicides
Sont dignes d'amuſer tes yeux.

✣

Nos combats ſont bien plus tranquilles;
Minerve en dicta le projet;
Nobles, intéreſſants, utiles,
L'eſprit en eſt l'ame & l'objet :
A le former nos jeux aſpirent,
Ils nous enflamment, nous inſpirent,
Chaque inſtant hâte les ſuccès :
La regle inſtruit, l'exemple pique,
L'eſprit au loin ſe communique,
Tout ſe reſſent de ſes progrès.

✣

Je te conçois, heureux prodige;
Un ſeul prix arme cent rivaux;
C'eſt le point fixe qui dirige
Leur ambition, leurs travaux;
Tous animés par l'eſpérance,
Un d'entr'eux plus hardi s'élance,
Touche au but, ſe fait couronner :
Ces émules qu'on voit paroître,
Suivent de près le char du maître,
Mais ne ſont là que pour l'orner.

✣

Calmez-vous, troupe impatiente,
Vos efforts ne ſont pas déçus :
Non, le triomphe que je chante
Sert le vainqueur & les vaincus.
Tel que ce géant (a) formidable,
Qui devenoit plus redoutable

(a) Anthée.

Chaque fois qu'il fut terraſſé,
Mes chûtes même m'affermiſſent,
Sur l'arene à mes pieds frémiſſent
Ceux par qui je fus renverſé.

✣

Heureuſe à jamais la contrée
Qu'illuſtrent de tels combattants!
L'ignorance fuit éplorée
Du milieu de ſes habitants;
La gloire avec fierté l'en chaſſe,
Un ſavoir brillant la remplace.
O que le goût eſt différent!
Où l'on rougiſſoit de s'inſtruire,
Un eſpoir flatteur n'a qu'à luire,
On y rougit d'être ignorant.

✣

L'Éloquence & la Poéſie,
Nos jeux les ravirent aux cieux:
D'un noble feu l'ame ſaiſie,
Nous parlons la langue des Dieux.
Mais j'admire d'autres merveilles (*a*):
Nul ſecret n'échappe à nos veilles,
Les voiles tombent devant nous;
Prodige obſcur, hardi ſyſtême,
Tout s'arrange, l'Olympe même
De nos lumieres eſt jaloux.

✣

O vous! de qui l'intelligence
Eut les ſuccès les plus brillants,
Nos couronnes ſont la ſemence
Qui fit éclorre vos talents;
C'eſt l'aiguillon qui les anime:

(*a*) Académies des Sciences.

Que ne peut la soif de l'estime !
L'univers lui doit sa splendeur.
Héros guerriers ou pacifiques,
Arts utiles & magnifiques,
Cette soif fit votre grandeur.

✣

Quels changements vois-je paroître ?
L'esprit orné polit les mœurs ;
La lumiere vient-elle à croître,
Les vertus germent dans les cœurs ;
La nuit sombre de l'ignorance,
Des vices accroît la licence,
Elle enfante l'égarement ;
A l'aide de nos exercices,
Et de l'ignorance & des vices
Nous triomphons également.

✣

Villars, de qui la terre entiere
Admire & prône la valeur,
Qui, domptant ton ardeur guerriere,
Sus calmer l'Europe en fureur,
Tu voulus, pour combler ta gloire,
Aux doctes filles de Mémoire
Prêter un appui généreux (*a*) :
Les dons faits à ces Immortelles,
Tu les rends immortels comme elles ;
Ton nom ne peut durer moins qu'eux.

M. D'ARDENE.

(*a*) M. le Maréchal de Villars a fondé à perpétuité le prix annuel que distribue l'Académie de Marseille, dont il étoit Protecteur.

A MONSIEUR

LE BRUN.

AU ſiecle de Louis l'heureux ſort te fit naître;
Il lui falloit un Peintre, il te falloit un Maître
Qui fournît à ton art plus d'un noble deſſein.
Nous allons triompher d'Athenes & de Rome.
Il n'eſt que toi, Le Brun, pour peindre un ſi grand homme,
Comme il n'eſt que Louis pour occuper ta main. *

L'ABBÉ TALLEMAN.

* *Dî bene te facto Ludovici, Brune, dederunt*
Pictorem eximii Principis eximium.
Tantum Herea unus potuiſti pingere: & unus
Materies artî par fuit ille tuæ.

COMMIRIUS.

ÉLÉGIE

A MADAME LA PRÉSIDENTE

DE MESLAY,

SUR LA MORT DE SA FILLE.

TA fille ne vit plus; ſon ombre fugitive
A paſſé ſans retour ſur la fatale rive;
Elle erre loin de toi dans ces champs fortunés
Qu'aux mortels vertueux le ciel a deſtinés.

L'ombre fuit à l'aſpect d'un beau jour qui l'efface;
Du fougueux aquilon le zéphyr prend la place;
D'un ciel calme & ſerein un orage eſt ſuivi;
Mais rien ne te rendra le bien qui t'eſt ravi:
De ce digne préſent de la bonté céleſte,
Un triſte ſouvenir eſt tout ce qui te reſte.
Irréparable perte, & ſource de regrets
Que le temps dans ton ſein ne tarira jamais!
Émilie épuiſa les dons de la nature;
La décence formoit ſa modeſte parure:
Le ciel dans ſon eſprit avoit mis la douceur,
Les graces ſur ſon front, la vertu dans ſon cœur.
Des amants vertueux la troupe fortunée
Briguoit avec ardeur ſon illuſtre hyménée.
Tranquille, ſans deſirs, & ſoumiſe à tes loix,
Ta fille n'attendoit d'époux que de ton choix.
Les flambeaux de l'hymen déja brilloient pour elle,
Déja tu préparois une union ſi belle,
Où le cœur enchaîné ſous un joug glorieux,
Aime, & ne rougit point de ſes pudiques feux.
Lorſque de ſon bonheur ton ame eſt occupée,
Du glaive de la mort Émilie eſt frappée;
Une langueur cruelle, un poiſon dévorant
Se gliſſe à pas tardifs dans ſon corps expirant.
En ces moments affreux, rappellant ſa conſtance,
Ta fille, d'un œil ſec, voit la mort qui s'avance,
Conduiſant après ſoi le deuil & la pâleur,
Imprimer ſur ſon front le ſceau de ſa fureur;
Elle voit ſes beaux jours, au milieu de leur courſe,
Ses jours, faits pour ſon Dieu, retourner à leur ſource;
Et dédaignant l'eſpoir d'un deſtin éclatant;
Elle prend ſon eſſor vers le ciel qui l'attend.
Enfin l'heure eſt venue; un funeſte nuage,
De ſon voile funebre a couvert ſon viſage.

Une mere éperdue, un pere dans les pleurs,
Honorent ſon tombeau des plus vives douleurs.
Le monde qui la perd cherche dans ſon aurore
Ce bel aſtre éclipſé qui pour lui brille encore ;
Et l'humble piété lui dreſſant des autels,
Préſente ſon exemple aux aveugles mortels.

M. André.

LE PERE ET SON FILS.

CONTE.

C'est dans l'Empire de la Chine
Que ſe paſſa ce que je vais conter.
Un Magiſtrat enclin à la rapine,
Malverſa tant, qu'on le fit arrêter.
Son procès fait, Dame Juſtice
Le condamna bel & bien au ſupplice.
Ce Juge prévaricateur
Avoit un fils ; il court chez l'Empereur,
Y fond en pleurs, s'abat au pied du trône,
Offre à payer de ſa perſonne,
Veut mourir pour ſon pere. Auſſi-tôt attendri,
Le Souverain ne fut indulgent à demi ;
A ce Juge inique il fit grace ;
Et loin de punir en ſa place
Cet enfant, ce généreux fils,
Des enfants d'alors vrai phénix,
Il l'honora de ſa plus tendre eſtime,
Lui donna part à ſa faveur,
Voulut en fus, par des marques d'honneur
Le décorer. Pour cela, non : le crime
Dont par malheur mon pere s'eſt taché,

Par ces distinctions me seroit reproché :
Dans un siecle tel que le nôtre,
Grand Prince, il ne faut point de singularité,
Qui nous honore d'un côté,
Et nous fasse rougir de l'autre.

Par M. D'ARDENE.

ODE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX de Poésie, par le jugement de l'Académie Françoise, en 1673.

Sur l'honneur que le ROI *a fait à l'*ACADÉMIE FRANÇOISE, *en acceptant la qualité de son* PROTECTEUR, *& la logeant au Louvre.*

UNE nouvelle joie, une gloire nouvelle,
Doctes Sœurs, vous engage à de nouveaux efforts :
Haussez votre voix immortelle,
Faites tout retentir de vos divins accords ;
Des siecles précédents oubliez les exemples,
Si vous avez reçu de l'encens & des temples
De ces fameux Héros par vos mains couronnés,
Le plus parfait des Rois à son tour vous couronne ;
Et l'asyle éclatant que sa bonté vous donne,
Vaut mieux que les autels qu'ils vous avoient donnés.

On sait, Muses, on sait votre premiere histoire,
Et que de l'Orient les Sages si vantés,

Ouvrant le chemin de la gloire,
Montrerent aux mortels vos naiſſantes beautés;
On ſait qu'aux doux climats de la ſavante Grece,
De la cime du Pinde & des bords du Permeſſe,
Vos attraits adorés régnoient de toutes parts;
On ſait qu'aux plus beaux jours de Rome triomphante,
Auguſte vous tendit une main careſſante,
Et vous fit trouver place au nombre des Céſars.

Mais regardez la France en merveilles féconde,
Si riche des tributs de la terre & des mers,
Paris, qui, comme un autre monde,
Renferme dans ſes murs mille peuples divers;
Admirez ce palais, contemplez ces rivages
Où l'univers charmé vient rendre ſes hommages
Au ſuprême pouvoir d'un Roi victorieux;
Et parmi tant d'éclat & de magnificence,
Avouez qu'au ciel même, où vous prîtes naiſſance,
Auprès de Jupiter vous ne ſeriez pas mieux.

Ne craignez plus du ſort la haine conjurée;
Ici, vos bons deſtins pour jamais établis,
Auront l'éternelle durée
Que le ciel a promiſe à l'Empire des lis:
On ne vous verra plus tremblantes, alarmées,
Au fier débordement des barbares armées,
De vos lyres à peine emporter les débris;
Du Vandale & du Scythe éprouver les outrages,
Et dans l'embraſement de vos plus chers ouvrages,
Au lieu de vos concerts, frapper l'air de vos cris.

Dans ce brillant palais, loin de toutes alarmes,
Sous la protection du plus puiſſant des Rois,

Vous n'entendrez le bruit des armes
Que pour vous exciter à chanter ſes exploits ;
Vous ſerez chaque jour heureuſement ſurpriſes
Au ſpectacle pompeux des provinces conquiſes,
Des tyrans ſurmontés, des barbares défaits ;
Et ſa valeur enfin calmant toute la terre,
Les peuples apprendront qu'il ne cherchoit la guerre
Que pour leur acquérir une éternelle paix.

❁

Une tranquille paix, douce & délicieuſe,
Où, Bellone oubliant l'uſage de ſes dards,
L'ame la plus ambitieuſe
Combattra ſeulement pour le prix des beaux arts ;
L'amour ſeul aura droit de faire des conquêtes ;
Tous les jours des humains ſeront autant de fêtes ;
Les aſtres indulgents ſuivront tous nos deſirs :
Vos céleſtes concerts charmeront tous les âges,
Et vous inſpirerez aux cœurs les plus ſauvages
La joie & les vertus, la gloire & les plaiſirs.

❁

Vous verrez triompher la ſavante aſſemblée
Qui ſoutient de vos loix l'auguſte majeſté,
Et qui de vos tréſors comblée,
S'éleve ſur vos pas à l'*immortalité* ;
Sous ces lambris dorés, au milieu des trophées,
Vous entendrez pouſſer à ces nouveaux Orphées
Des airs que vous pourriez vous-mêmes avouer.
Si jamais les François n'eurent un ſi grand maître,
Leurs climats fortunés n'avoient jamais vu naître
Des ſujets mieux inſtruits en l'art de bien louer.

❁

Redoublez leur ardeur, ſecondez leur envie,
En faveur du Héros, mêlez vos chants aux leurs ;

Chaque inſtant de ſa belle vie
Fait éclorre pour vous une moiſſon de fleurs.
Voyez-le maintenir les loix renouvellées,
Accabler de bienfaits les vertus rappellées,
Sur les monts applanis faire joindre les mers,
Redonner l'abondance aux campagnes ſtériles,
Changer d'affreux ſablons en de ſuperbes villes,
Et rouler à ſon gré le ſort de l'univers.

✣

Voyez de ſa valeur les incroyables preuves,
Et par-tout obéir à ſes commandements,
Les hommes, les remparts, les fleuves,
La rigueur des ſaiſons, l'orgueil des éléments.
Au généreux Dauphin étalez cette image;
Mais réglez les tranſports de ſon jeune courage:
Les triomphes du Pere empêchent ceux du Fils.
Enſeignez-lui du Roi la ſageſſe profonde;
Qu'il ſache ſeulement l'art de régir le monde,
Il n'aura rien à vaincre, & tout ſera ſoumis.

✣

Mais dans le doux repos qui vous rend ſi charmantes,
Au ſommet du bonheur où vous allez monter,
Quels hymnes, ô Vierges ſavantes!
Envers le grand Louis pourront vous acquitter?
Tous vos arcs triomphaux, tous vos chants de victoire,
Tous vos ſoins vigilants à tracer ſon hiſtoire,
De ſes rares faveurs ſont un ſurcroît nouveau,
Puiſque par ſes hauts faits fidelement guidées,
Vous allez ſurpaſſer vos plus grandes idées,
Et tout ce que votre art eut jamais de plus beau.

Par M. GENEST.

BON MOT
DE HENRI IV.

PARMI les Courtisans qui lui rendoient hommage,
Un jour HENRI LE GRAND dans la foule apperçut
Un homme assez mal mis, & fort laid de visage:
Ne le connoissant pas, ce Monarque conçut
Le desir de savoir le rang du personnage.
Il l'appelle... & lui dit: Quel est donc votre emploi?
Qui servez-vous? ... Le rustre amoureux de son être,
Répondit d'un ton fier: Je n'appartiens qu'à moi,
Je vous plains, mon ami, lui repliqua le Roi;
Vous ne pouviez jamais avoir un plus sot maître.

EPIGRAMME.

SI tu plaides, tu dois t'attendre
Que l'Huissier, l'Avocat, le Juge auront leurs droits;
Le plus court seroit, cher Clitandre,
De payer ceux à qui tu dois.

Et judex petit, & petit patronus:
Solvas, censeo, Sexte, creditori.
MART. Ep. 13. LII.

VERS
A M. DE K*** LE FILS,

Adreſſés le jour de ſa naiſſance.

MONSIEUR, ſoyez le bien-venu;
Vous avez très-bien fait de naître.
De grands hommes ont ſoutenu
Qu'il vaut mieux n'être pas que d'être:
Tous ont été très-petits comme vous;
Comme eux devenez grand bien vîte,
Pour juger par vos yeux, ſi le monde pour nous
Eſt un ſi miſérable gîte:
Vous trouverez qu'il eſt charmant,
Tant que vous ne verrez que papa, que maman:
Où ſont donc, direz-vous, les vices?
Je n'apperçois que des vertus,
De l'eſprit, du ſavoir... Eh! que faut-il de plus?
Oh! que j'aime le monde! il eſt plein de délices;
Mais ſi vous ſortez de chez vous,
Vous changerez bien de langage;
Vous rencontrerez mille fous,
Avant de rencontrer un ſage;
Vous verrez ſuccéder par-tout
Et l'ignorant & l'hypocrite;
Vous verrez louer le faux goût,
Et perſécuter le mérite;
Et vous direz alors, ſur un ton moins touchant:
Oh! que je hais le monde! il eſt ſot & méchant.

LE JOUEUR DE GOBELETS ET LES VILLAGEOIS.

FABLE.

L'IGNORANCE eſt un mauvais juge,
Dont bien des gens ne ſe trouvent pas mal;
Mais contre les arrêts de ſon faux tribunal,
La raiſon eſt un bon refuge.
Eſcroquillard, fameux eſcamoteur,
Dans un village, un beau Dimanche,
Dreſſa ſon théatre impoſteur
Sur deux treteaux que couvroit une planche,
Puis au bruit du tambour il ſe fit annoncer.
C'eſt par ici, Meſſieurs, allons, prenez vos places,
Dans l'inſtant je vais commencer.
Tous mes benêts pipés par ſes grimaces,
De l'admirer ne pouvoient ſe laſſer.
Après maints tours de paſſes-paſſes,
Ils ne ſavoient que dire & que penſer:
Leurs yeux frappés de ce rare ſpectacle,
Prenoient pour autant de miracles
Chaque parole & chaque changement;
Ils ne concevoient pas comment,
Sans y toucher, une muſcade,
Par le pouvoir du ſeul commandement,
Alloit joindre ſa camarade.
Allons, Meſſieurs, à ce tour-ci;
Par la vertu de ma baguette,

Je

Je vais changer cet écu que voici,
En plomb.... Partez.... La choſe eſt faite :
Le voyez-vous ? Çà ; maintenant,
Que le plomb redevienne argent :
Soufflez deſſus.... Chaque maroufle
Tour à tour de bonne foi ſouffle,
Et l'écu paroît de nouveau....
Ah ! mon Dieu, Seigneur ! que c'eſt beau !
Quel eſprit ! C'eſt pire qu'un homme,
Que cet homme-là..... Çà, Meſſieurs,
Leur dit Eſcroquillard, le temps m'appelle ailleurs.
A leur dépens muni d'une aſſez bonne ſomme,
Son départ fut ſon dernier tour.
Le village long-temps parla de l'homme habile.

Que de villageois à la ville !
Que d'eſcamoteurs à la Cour !

A MESSIEURS

LES PRÉVOT DES MARCHANDS, *ÉCHEVINS ET COMMANDANT* DE LA VILLE DE LYON.

ÉPITRE DÉDICATOIRE *D'UN EXERCICE.*

ILLUSTRES Magiſtrats, recevez notre hommage,
Animez-nous par vos regards.
Du rang & du pouvoir le plus bel appanage

Eſt de faire régner les vertus & les arts.
De Louis nos Bergers peindront le caractere ;
Ils peindront de nos cœurs les tendres mouvements ;
En célébrant Louis, ils ſont ſurs de vous plaire ;
Ils expriment vos ſentiments.

Toi, (a) dont il diſtingua la prudence & le zele,
Chef de nos Citoyens, notre appui, leur modele,
A tes anciens bienfaits, joins des bienfaits nouveaux ;
Applaudis aux efforts de notre foible enfance ;
Que l'honneur de te plaire, objet de nos travaux,
En devienne la récompenſe.

Quel aiguillon plus vif, & quel eſpoir plus doux !
Eſt-il de plus grands avantages
Que de mériter les ſuffrages
D'un Mortel éclairé qui les réunit tous ?

LA SERRE.

(a) M. de la Verpilliere, Prévôt des Marchands.

LE RAT
ET SES CAMARADES.
FABLE.

UN Laboureur, riche Fermier,
Qu'on appelloit le coq de ſon village,
Avoit dans un vaſte grenier
Un gros amas de bled. Un rat du voiſinage
En déroboit furtivement :
Le galant faiſoit bonne chere,
Et régaloit ſplendidement
Ami, parent, voiſin, compere,

Commere auſſi : la joie alla bon train ;
Chacun, tant que dura le grain,
Lui fit fête ; maint paraſite
Et maint flatteur, aſſidus courtiſans,
Se déclaroient ſes partiſans,
Vantoient hautement ſon mérite.
Tel un écornifleur, expert en ſon métier,
A la table d'un Financier,
Qu'il exalte, qu'il préconiſe,
Pour payer ſon écot, en louanges s'épuiſe.
Quand ce fut le temps de ſemer,
Le villageois, du bled vendit une partie ;
L'autre, dans ſes guérets deſtinée à germer,
Enſemença ſon champ : la ſource en fut tarie.
Quelle étrange péripétie !
Le grenier fut vuide un beau jour.
Le rat abandonné mourut dans la miſere :
Plus de grains, plus de bonne chere ;
Adieu tous nos amis de Cour.

LA CALOMNIE.

ODE

AUX MANES DE ROUSSEAU.

QUEL eſt ſous ce cyprès funebre
Ce triſte monument arroſé de tes pleurs,
Polymnie ? & pourquoi cette lyre célebre
N'exprime-t-elle, hélas ! que tes vives douleurs ?
Je vois auprès de toi l'Amour briſer ſes armes,
Et les Graces en deuil, les yeux baignés de larmes,

Jetter des fleurs sur ce tombeau ;
Parmi les noms fameux de Pindare & d'Horace ,
Le doigt de la gloire y retrace
Le nom & les malheurs de l'immortel Rousseau.

✣

Manes sacrés, ombre chérie ,
O mon Maître ! reçois le tribut de mes pleurs....
Mais quel destin jaloux a privé ta patrie
Du déplorable soin de tes derniers honneurs ?
Ah ! j'apperçois autour de ton urne plaintive
Ce tyran dont la rage à te nuire attentive ,
Troubla le repos de tes jours ;
Sa haine contre toi toujours plus obstinée ,
Couvre ta tombe profanée
D'un vol impétueux d'implacables vautours.

✣

O monstre ! enfant de l'imposture ,
Affreuse *Calomnie* , exécrable fléau ,
C'est par toi que la fraude & l'effronté parjure ,
De la vérité même éteignent le flambeau.
Du prix de la vertu le crime se couronne ;
La perfidie aiguise, & l'envie empoisonne
Les traits dont s'arme la fureur.
Sur ton char effrayant , attelé par la haine ,
Je vois la discorde inhumaine
Semer autour de toi le trouble & la terreur.

✣

De tes loix ministres dociles ,
L'artifice odieux , la sombre trahison
Allument dans le cœur de cent nouveaux Zoïles
Les transports effrénés qu'excite ton poison.
Aux plus noirs attentats l'injustice enhardie ,
Dans l'ombre de la nuit conduit leur troupe impie ;
Et la vengeance aux yeux hagards

Abreuve dans le fiel les fleches homicides,
Qu'à chaque inſtant leurs mains perfides
Sur l'innocence en pleurs lancent de toutes parts.

✣

Voyez leur cohorte barbare
Pénétrer ces palais conſacrés au loiſir:
La licence y compoſe un tribunal bizarre,
Où tout cede à la loi que dicte le plaiſir.
Sur un trône de fer l'odieuſe Satire
A côté du menſonge exerce ſon empire
Sur l'innocence & la vertu;
Et ſa bouche cruelle, au gré de ſon caprice,
De l'affreuſe empreinte du vice
Fait rougir le mérite à ſes pieds abattu.

✣

Non, il n'eſt plus pour vous d'aſyle,
Vertus, talents, honneurs; l'éclat dont vous brillez
Attire le venin que leur bouche diſtille;
Les aſpics aſſoupis par lui ſont éveillés;
Leur gloire ſe meſure à la grandeur du crime;
S'il tombe ſous leurs coups une illuſtre victime,
Leur triomphe en paroît plus beau:
L'obſcurité contr'eux eſt la ſeule défenſe,
Et la foudre que leur main lance
Ne frappe que le cedre, & fait grace au roſeau.

✣

Eh quoi! ce terme lamentable,
Ce ſéjour éternel d'une éternelle paix,
La mort, qui du ſupplice affranchit le coupable,
Ne peut-elle ſauver l'innocent de leurs traits?
Au fond de ces tombeaux, qui vous force à deſcendre?
Cruels, de ces Héros laiſſez en paix la cendre:
Pourquoi de leur grandeur jaloux,
Vos efforts veulent-ils ravir à leur mémoire

La ſplendeur de l'antique gloire
Dont leurs Manes fameux iouiront malgré vous.

✣

O Thémis ! ſur ton trône auguſte
La juſtice s'aſſied avec la vérité ;
Ton temple reſpectable eſt l'aſyle du juſte,
La terreur du menſonge & de l'iniquité....
Que vois-je ? ſur tes yeux la fraude & le parjure
Ont étendu leur voile, ourdi par l'impoſture ;
A travers ce nuage épais,
Des plus noirs attentats innocemment complice,
Ta main que ſéduit l'injuſtice,
Accable la vertu, couronne les forfaits.

✣

Ainſi l'infame calomnie
Trompa l'œil vigilant des Miniſtres des loix,
Quand du ſein fortuné d'une ingrate patrie
Le Pindare françois s'excitoit à ta voix :
Il part, & loin des bords de nos triſtes contrées,
On voit auprès de lui les Muſes éplorées,
Errer de climats en climats :
D'un exil rigoureux partageant les diſgraces,
Elles ſavent fixer les graces
Par-tout où le deſtin daigne guider ſes pas.

✣

Tandis que la Seine indignée,
De ſon chantre fameux regrettoit les accords,
Le fortuné Batave, & l'Autriche étonnée,
De ſon brillant génie admiroient les efforts ;
Le Danube ſortant de ſes grottes humides,
Interrompoit le cours de ſes ondes rapides,
Au ſon de ces concerts nouveaux ;
Et l'Eſcaut enchanté ſur ſes paiſibles rives,
Voyoit ſes Nymphes attentives,

Pour entendre ſa voix, quitter le ſoin des eaux.

Quel feu divin ! quelle harmonie
Sur ſes bords animoient ſes ſons mélodieux !
Tantôt du fier Pindare adoptant le génie,
Il chantoit des héros les exploits glorieux :
Quelquefois d'une main inconſtante & légere,
Nouvel Anacréon, de l'enfant de Cythere
Il retraçoit les jeux divers ;
Et tantôt de David imitateur fidele,
Il touchoit la harpe immortelle,
Et célébroit les dons du Dieu de l'univers.

Souvent de ta chere patrie
Le tendre ſouvenir irritoit ta douleur,
Illuſtre malheureux, & ton ame attendrie,
D'un deſtin ennemi déploroit la rigueur.
Peut-être, diſois-tu, qu'à mes larmes propice,
Le ciel, de mes tyrans confondra l'injuſtice ;
Peut-être que la vérité,
De ma muſe proſcrite embraſſant la défenſe,
Fera briller mon innocence
Aux regards éclairés de la poſtérité.

Nos yeux ont percé le nuage :
La vérité tardive a recouvré ſes droits ;
De ta vertu flétrie elle a vengé l'outrage,
Et la poſtérité te parle par ma voix.
Le preſtige eſt détruit ; les ailes de la gloire
Aux yeux de l'avenir porteront ta mémoire ;
Et cet opprobre injurieux
Dont tes fiers ennemis, d'une main envieuſe,
Noircirent ta vie orageuſe,
Effacé de ton front, ne tombe que ſur eux.

Chere Ombre, ſi tu peux m'entendre,
Si la voix des vivants peut percer chez les morts,
Daigne accepter les pleurs que je mêle à ta cendre,
Et ne dédaigne point mes timides accords:
Ta gloire & tes malheurs ont dicté mon hommage;
Du tendre ſentiment l'affectueux langage
Eſt le langage de mon cœur.
Telle jadis ta muſe aux manes de Malherbe
Dreſſa ce monument ſuperbe
Qui bravera du temps l'impuiſſante rigueur.

PLACET
DE DEUX ECOLIERS,
A M. DE PIGNEROL,
Pour obtenir la permiſſion d'aller à la chaſſe.

DANS ces jours bienheureux, conſacrés au repos,
Nous allons tous quitter la ville,
Et faire dans nos bois répéter aux échos
Le nom & les hauts faits du fameux Hauteville:
Alors ſi les oiſeaux, par leurs chants importuns,
Interrompent les nôtres,
Permettez-nous, Seigneur, d'en tuer quelques-uns
Pour faire peur aux autres.

COUPLETS
*A M. LE CURÉ DE P***,*
POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

Air : *On ne s'aviſe jamais de tout.*

SAGE Liſis, quelle foule s'empreſſe !
L'airain ſonnant retentit dans les airs ;
Le feu s'allume & brille en longs éclairs :
Entends-tu tous ces cris d'alégreſſe ?
Liſis, tu ſais pourquoi :
C'eſt pour toi
Qu'on s'aſſemble,
Et qu'enſemble
Vient tout le hameau :
Nos beaux jours ſont ton ouvrage :
Reçois l'hommage
De ton troupeau. } bis.

Depuis vingt ans, ſur ces paiſibles rives,
Tu fais chérir & ton zele & tes ſoins ;
Loin que le temps nous porte à t'aimer moins, (a)
Nous ſentons nos tendreſſes plus vives ;
Nul ne voudroit changer
De Berger ;
Ta houlette,
Ta muſette

(a) On ne dit pas, *porter à aimer moins.*

Eſt chere au hameau ;
Ses beaux jours ſont ton ouvrage:
Reçois l'hommage
De ton troupeau.

Qui ne te doit le bonheur de ſa vie?
Sous tes regards ont commencé nos jours;
Tes ſoins ſont tout pour embellir leur cours;
C'eſt par toi qu'enfin l'hymen nous lie;
Dans nos goûts, nos deſſeins,
Nos deſtins,
Tu nous guides;
Tu préſides
Au ſort du hameau ;
Nos beaux jours ſont ton ouvrage :
Reçois l'hommage
De ton troupeau.

Loin d'affecter une ſageſſe auſtere,
Tu nous permets d'agréables loiſirs ;
Souvent tu viens animer nos plaiſirs ;
Ta vertu n'a point de front ſévere ;
Tu ſais tout à la fois,
A ton choix,
Plaire, inſtruire,
Tu ſais rire
Des jeux du hameau ;
Ses beaux jours ſont ton ouvrage :
Reçois l'hommage
De ton troupeau.

De tes vertus pour chanter l'aſſemblage,
Que n'ai-je un luth au lieu d'un flageolet !

Mais bien ſouvent un éloge déplaît, (a)
Et l'encens n'eſt pas fait pour le ſage.
Liſis, il eſt des chants
Plus touchants;
Viens entendre
Le cri tendre,
Le cri du hameau;
Ses beaux jours ſont ton ouvrage:
Reçois l'hommage
De ton troupeau.

Parmi les fleurs nouvellement écloſes,
Nous n'avons plus les roſes du printemps;
Mais va, nos cœurs ſont à toi dans tout temps; (b)
Ces cœurs-là valent mieux que des roſes: (c)
Ce don cher & flatteur
Pour ton cœur,
Doit paroître
Et doit être
Le don (d) du hameau;
Jouis-en, c'eſt ton partage,
Et c'eſt l'hommage
De ton troupeau. } bis.

Par M. COLARDEAU.

(a) *L'éplait* ne rime pas avec *flageolet*.

(b) *Sont à toi dans tous temps*, ces monoſyllabes ſont durs.

(c) Vers charmant.

(d) *Ce don qui doit paroître & doit être le don* .... phraſe obſcure & entortillée.

RONDEAU

DU MARQUIS DE S. AULAIRE,

AU CARDINAL DE FLEURY,

Qui lui avoit dit que le Roi ne lui feroit payer ſes penſions que juſqu'à l'âge de 120 *ans.*

A Six-vingts ans vouloir que je limite
De mon hiver (*a*) la courſe décrépite,
C'eſt ignorer que par enchantements
A notre Cour les jours coulent ſi vîte,
Que les plus longs ne ſont que des moments.
Quand vous aurez chaſſé le Moſcovite,
Et rabaiſſé l'orgueil des Muſulmans,
On voudra voir quelle en ſera la ſuite
A ſix-vingts-ans.
Nos paſtoraux enchantés & dormants
Sous les berceaux que notre Fée (*b*) habite,
Attendront là ces grands événements;
Car, Monſeigneur, vous n'en ſerez pas quitte
A ſix-vingts ans.

(*a*) Dit-on, *la courſe de mon hiver*? Une *courſe* peut-elle être *décrépite*?

(*b*) Madame la Ducheſſe du Maine.

LA VENGEANCE D'ACHILLE.

CANTATE.

Toi, qui des immortels ſignales la puiſſance,
Digne ſoulagement des grands cœurs outragés,
Du ſein de l'amertume où mes ſens ſont plongés,
Éclate, ô Vengeance !
Patrocle eſt mort, & ſon ombre en courroux
Ne ſe contente point d'une douleur ſtérile :
C'eſt du ſang qu'il lui faut ; & je veux qu'à mes coups
Mon ami reconnoiſſe Achille.
Hâtons-nous, pourſuivons ce ſuperbe vainqueur ;
De ſes murs renverſés fermons-lui le paſſage ; (4)
Courons : que la mort, le ravage
Au ſein d'Hector porte enfin la terreur,
Et que ma main fumante de carnage
De ſes flancs déchirés puiſſe arracher ſon cœur !
Hector, tu périras : ta force & ton courage,
Ne valent pas l'excès de ma fureur.
Il dit, & le Troyen qui chantoit ſa victoire,
Voit ſes rangs diſperſés, tout ſon camp ſaccagé :
C'eſt Achille qui vient, devancé par ſa gloire ;
Hector n'eſt plus, & Patrocle eſt vengé.
Ombre magnanime,
Patrocle, reçoi
La ſeule victime

(4) Ce vers n'eſt pas clair.

Digne encor (*a*) de toi.
Tombe, Cité fiere;
Tu perds ton appui,
Dans la pouſſiere
Rentre avec lui,
Ombre magnanime,
Patrocle, reçoi,
La ſeule victime
Digne encor de toi.

Par M. MUTEL.

(*a*) Cheville.

On a invité les Muſiciens à travailler ſur ces paroles, & l'on ſouhaite qu'ils en rendent toute l'énergie ; elles peuvent produire les plus beaux effets de Muſique.

TRADUCTION

D'UNE

ÉPIGRAMME ESPAGNOLE

DE VILLAMEDIANA.

UN Peintre indigne du pinceau,
Peignoit d'une horrible maniere,
Le ſuperbe & ſavant oiſeau
Qui nous annonce la lumiere.
Un vrai coq entrant d'aventure
Où ce brouillon peignoit le ſien,
Lui montra qu'il n'entendoit rien
Dans ce bel art de la Peinture.
Ce Peintre ignare, en rougiſſant,

Aſſouvit ſur cet innocent
Ce qu'il a de rage & d'envie.

O cruelle brutalité !
Le pauvre coq perdit la vie
Pour avoir dit la vérité.

Par M. DE LA FONTAINE.

VERS.

CE n'eſt ni la faveur des Rois,
Ni les ſuffrages populaires
Qui peuvent ſoumettre à nos loix
Nos fiers & mortels adverſaires ;
La vertu ſeule a ce pouvoir ;
Elle fait qu'un eſclave eſt libre dans ſes chaînes ;
Qu'un juſte malheureux rit au milieu des gênes,
Et que même la mort ne peut les émouvoir. *

* *Quiſnam igitur liber? Sapiens ſibi qui imperioſus ;*
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent.

ÉPITRE
A M. DULARD.

CE n'eſt pas toi que l'on refuſe,
Damis ; tu veux que mon pinceau
Te crayonne un léger tableau
De cette ville qui m'amuſe :
L'amitié m'en fait une loi ;

Mais je fuis le ton d'un ouvrage :
Songe que je parle avec toi
Sans art, comme ſans verbiage ;
Et de tant d'êtres ſi divers
Peins-toi le bizarre aſſemblage
Par le déſordre de mes vers.

Grands talents, ſpectacles magiques,
Tantôt courus, tantôt ſifflés,
Seigneurs vils, *Midas*, bourſouflés,
Bas flatteurs, amis politiques,
Peuple vain, luxe faſtueux,
Équipages tumultueux,
Cabriolets à jeune guide,
Populace de beaux eſprits,
Marquis bruyants à tête vuide,
. . . . . .
De tous les objets dans Paris
J'admire la ſource féconde ;
Et cette Reine des cités,
A mes yeux toujours enchantés,
Préſente l'abrégé du monde.

De l'enjoûment chaque mortel
Y reçoit & donne l'exemple ;
On court ſans ceſſe à ſon autel,
Et tout Paris lui ſert de temple.
La triſteſſe, le froid bon-ſens,
Sont les victimes qu'on immole ;
Les ris ſont prêtres de l'idole,
Et la ſaillie eſt ſon encens.

Dans les cercles chacun déploie
L'art profond de tout effleurer.

Un nœud léger d'or & de ſoie
Unit les cœurs ſans les ſerrer.
Vous pâliſſez : les fronts pâliſſent,
Et vos plaiſirs & vos douleurs
Dans les regards ſe réfléchiſſent,
Mais ſans pénétrer juſqu'aux cœurs :
Telle eſt une brillante glace,
Tels ces marbres durs & polis,
Où les objets ſont reproduits,
Mais s'arrêtent à la ſurface.

Les travers y ſont conſacrés ;
Les ridicules, effroyables ;
Les défauts, ſouvent adorés ;
Les vices mêmes, agréables.....

On y parle Philoſophie ;
Pour Philoſophe, on ne l'eſt pas.
Le maſque de la modeſtie
Sert l'orgueil de tous les états.
On y cenſure par envie ;
On raille, on médit par manie ;
On ne brille que par éclats ;
Et par air on eſt même impie.

Je ne puis donc plus que te lire,
O des neuf Sœurs amant chéri !
J'étois trop heureux de m'inſtruire
Près d'un Philoſophe poli,
Qui ſait penſer & qui ſait rire ;
De voir dans un maître un ami ;
D'entendre celui que j'admire.
Amitié, doux enchantement,
Que d'autres, en des vers ſublimes,
Nous tracent ton portrait charmant,

Sans te définir par maximes,
Je te connois par ſentiment.

BARTHE.

L'ABEILLE ET LA FOURMI.

FABLE.

LA fourmi diſoit à l'abeille :
Mais je ne conçois pas du tout votre dédain ;
Vous vous croyez une merveille ;
N'avons-nous pas même art, même deſtin,
Même induſtrie & ſageſſe pareille ?
Chacune à ſa façon fait ſon petit butin :
Sur l'œillet, la roſe ou le thym.
Vous allez fourrager & chercher votre vie ;
C'eſt fort bien fait, je n'en ai point d'envie :
Moi, je trouve la mienne en dérobant le grain,
Dont en hiver ma cellule eſt remplie.
Tout eſt égal, ce me ſemble, entre nous.
Oh ! dit l'abeille, il eſt vrai que la roſe,
En me laiſſant nourrir de ſes parfums ſi doux,
Dont le matin Flore l'arroſe,
Fournit à mon art quelque choſe ;
Mais dérober ſans fruit, voilà votre métier ;
Vous volez le grain tout entier.
Ma fable eſt, je crois, aſſez claire.
Quant au ſens qu'elle peut avoir,
Interrogez pourtant un plagiaire ;
Il n'y voit rien, ou ne veut rien y voir.

LE BUVEUR.

CHANSON.

UN ſot qui veut faire l'habile,
Dit qu'en liſant il prétend tout ſavoir.
Un fou qui court de ville en ville,
En les voyant, dit qu'il prétend tout voir.
Et moi, je dis, d'un ton plus véritable,
Que ſans ſortir de table,
Et ſans avoir lu,
Je ſais tout, & j'ai tout vu,
Lorſque j'ai bien bu.

Dans Platon ni dans Épicure
Je ne vois pas qu'il ſoit bien établi,
S'il eſt du vide en la nature,
Ou ſi l'eſpace eſt d'atomes rempli.
Dans un buveur la nature décide
Qu'elle abhorre le vide;
Car il eſt certain
Que j'abhorre un verre en main
Quand il n'eſt plus plein.

Un nouvelliſte politique,
Qui tient conſeil dans la cour du palais,
Demande au plus fort de ſa clique
Si nous aurons ou la guerre ou la paix.
Moi, curieux d'une ſeule nouvelle,
Lorſqu'il pleut ou qu'il gele,
Du ſoir au matin

Je demande à mon voiſin,
Aurons-nous du vin ?

Un uſurier, de ſon grimoire,
Par ſon calcul tâchant de m'affronter,
Toute la nuit compte ſans boire;
Moi, je la paſſe à boire ſans compter.
A me tromper je mets toute ma gloire;
Je prends plaiſir à croire,
Comptant par mes doigts,
Que je n'ai bu qu'une fois,
Quand j'en ai bu trois.

De l'homme voici la chimere:
Tout ce qu'il voit eſt fait exprès pour lui;
C'eſt pour lui que tourne la ſphere;
Tout l'univers pour lui ſeul eſt conſtruit:
Sur un tel fait ſes arguments plauſibles
Ne me ſont pas ſenſibles;
Mais je m'apperçoi
Que ce vin eſt fait pour moi,
Lorſque je le boi.

Ni de Cujas ni de Bartole
On ne ſuit point exactement la loi,
Tous les contrats du protocole
N'établiront jamais la bonne foi.
Les francs buveurs de leur vin font à table
Un partage équitable.
C'eſt l'uſage ancien:
Bois ton verre, & moi le mien;
Chacun boit ſon bien.

Si Raphaël peint le ſublime ;
Si Le Correge a peint Graces & Ris ;
Si Le Brun ſes tableaux anime,
Et ſi Rubens excelle en coloris,
Mieux que Calot, en groteſque figure
Je charge la nature :
Le plaiſant tableau
Que je peins dans mon cerveau
Par ce vin nouveau !

Un Grenadier, en pleine guerre,
Eſt moins cruel que je ne ſuis ici ;
Il met ſon ennemi par terre,
Et moi, je mets par terre mon ami.
A dire vrai, la mort eſt peu durable,
Et bien plus douce à table.
Meurs donc ſans chagrin ;
Tu voudras encor demain
Mourir de ma main.

EPITRE

SUR

L'UTILITÉ DE LA RETRAITE

POUR LES GENS DE LETTRES.

TOI, qui malgré nos mœurs, nos écrits & ton âge,
A ton cinquieme luſtre es déja vieux & ſage,
Tendre & fidele ami, quel attrait dangereux
T'arrache à la retraite où tu vivois heureux ?

Tu vas donc, égaré ſur l'océan du monde,
Affronter cette mer en naufrage féconde!
Ah! ſouffre que, plaignant l'erreur où je te vois,
La ſincere amitié te parle par ma voix.
« Ce monde ſi vanté, que ton cœur idolâtre,
» Eſt, dis-tu, des talents l'école & le théatre;
» Là, je médite l'homme, & lis au fond des cœurs;
» Là, je viens pour les peindre, étudier les mœurs. »
Sans doute, ſi tu veux, Eleve de Thalie,
Crayonner le tableau de l'humaine folie,
Permets-toi dans ce monde un ſéjour paſſager;
Obſerve nos erreurs, mais ſans les partager:
Au ton fade ou méchant, qu'on nomme *l'art de plaire*,
Y viendrois-tu plier ton mâle caractere?
Voudrois-tu t'y glacer dans de froids entretiens,
Orner la médiſance, ou diſcuter des riens;
Applaudir un Roman, décrier une femme,
Abjurer le bon ſens pour la folle épigramme?

Dans nos cercles oiſifs, dans ce vain tourbillon,
Tranſporte Mallebranche, ou Paſcal, ou Newton;
Vois leur étonnement; vois leur ſombre ſilence;
Ils regrettent l'aſyle où l'ame vit & penſe.

Viendras-tu te ſoumettre aux petits tribunaux
Où, la navette en main, préſident nos Saphos,
Où ce ſexe, autrefois content de nous ſéduire,
Juſques ſur les talents exerce ſon empire,
Efféminé à la fois les eſprits & les mœurs,
Étouffe la nature en la chargeant de fleurs;
Et, bornant des beaux arts la carriere infinie,
Veut réduire à ſes jeux les élans du génie?
Non, ne mets à ſes pieds ton cœur ni tes écrits;
L'aigle altier n'eſt point fait pour le char de Cypris.

Je ſais que du bon ton le vernis & la grace
Prêtent, même à des ſots, une aimable ſurface;
Donne aux propos légers ce feu vif & brillant
Qui luit ſans échauffer, & meurt en pétillant.
Mais ces foudres brûlants d'une mâle éloquence,
Ce ſentiment profond que nourrit le ſilence,
Ce vrai ſimple & touchant, ces ſublimes pinceaux
Dont le Chantre d'Abel anime ſes tableaux:
Veux-tu les demander à ces eſprits futiles?
Sybaris étoit-il le berceau des Achilles?

Dans ce monde impoſteur tout eſt couvert de fard;
Tout, juſqu'aux paſſions, eſt eſclave de l'art,
Ces tranſports effrénés dont le rapide orage
Bouleverſe le cœur, ſe peint ſur le viſage,
Sous les dehors trompeurs de la ſérénité,
Y cachent leur tumulte & leur férocité:
La haine s'y déguiſe en amitié traîtreſſe;
La vengeance y ſourit, & la rage y careſſe.....

Un autre écueil t'attend; ce tyran des eſprits,
La mode oſe régler nos mœurs & nos écrits.
Veux-tu ſubir le ſort du bel eſprit vulgaire,
Qui dégrade ſon ſiecle, en vivant pour lui plaire;
Qui, conſacrant ſa plume à la frivolité,
Pour briller un inſtant, perd l'immortalité?
Oui, du ſiecle où tu vis reſpecte les ſuffrages;
Mais placé dans ce point, embraſſe tous les âges,
Raſſemble autour de toi les Grecs & les Romains,
Sois l'émule & l'ami des plus grands des humains;
Allume ton génie aux rayons de leur flâme;
Qu'ils revivent pour nous, reproduits dans ton ame;
Et, citoyen ſavant de cent climats divers,
Du fond de ta retraite habite l'univers.

Mais j'entends à la Cour une voix qui t'appelle.
Ami, quitteras-tu ton asyle pour elle?
Va, ne sers point les Grands, tu leur feras la loi;
Ne descends point pour eux; qu'ils s'élevent à toi.
De l'adulation la basse ignominie,
En avilissant l'ame, énerve le génie;
De nos brillants jardins les stériles ormeaux
Courbent servilement leurs timides rameaux.
Vois ce chêne nourri dans sa forêt sauvage;
Il porte jusqu'aux cieux son superbe feuillage.

Ainsi, loin de la Cour, ce Corneille fameux,
Honoré de nos jours dans ses derniers neveux,
Relevoit le théatre, où son ame respire,
Et, sans flatter ses Rois, illustroit leur empire:
Tels Homere & Milton fouloient aux pieds le sort;
Obscurs pendant leur vie, & Dieux après leur mort.
Suis leur exemple, ami, fuis loin de ces esclaves
Qui vont aux pieds des Grands mendier des entraves.

Plus malheureux encor ces lâches beaux esprits,
Parasites rampants, qui vivent de mépris,
Qui, dépensant leur ame en de froides saillies,
Transforment en bouffons les Muses avilies,
Portent des fers dorés à la Cour des Crésus,
Et mettent leur génie aux gages d'un Crassus.

L'homme peut, j'en conviens, sans trahir sa noblesse,
Sur l'homme son semblable appuyer sa foiblesse:
Tout mortel isolé n'existe qu'à demi:
Mais cent Rois à tes yeux valent-ils un ami?
Oui, pour te consoler dans le sein de l'étude,
Que la tendre amitié charme ta solitude.

Amitié,

Amitié, doux penchant des humains vertueux,
Le plus beau des beſoins, & le plus ſaint des nœuds!
Le ciel te fit pour l'homme, & ſur-tout pour le ſage;
Trop ſouvent l'infortune eſt ton triſte partage;
Ta bienfaiſante main vient eſſuyer ſes pleurs:
Trop heureux deux mortels dont tu charmes les cœurs!
Leurs plaiſirs ſont plus vifs, & leurs maux s'affoibliſſent;
En ſe réuniſſant, leurs ames s'agrandiſſent.

Mais ce n'eſt plus le temps; la haine & la fureur
Ont changé le Parnaſſe en théatre d'horreur;
Les arts, préſents du ciel accordés à la terre,
Ces enfants de la paix ſe déclarent la guerre,
Et tandis que Bellone ébranle les États,
Leur empire eſt en proie à de honteux combats:
Sur les flots agités par les vents & l'orage,
L'aſtre brillant du jour ne peint point ſon image.
Viens, ſors de ce chaos d'où fuit la vérité,
Où meurent les talents, l'honneur, l'humanité;
Où rampe avec l'orgueil l'intrigante baſſeſſe:
Eſt-ce là qu'on entend la voix de la ſageſſe?

Dans la retraite, ami, la ſageſſe t'attend;
C'eſt là que le génie s'éleve & s'étend;
Là, regne avec la paix l'indépendance altiere;
Là, notre ame à nous ſeuls appartient toute entiere:
Cette ame, ce rayon de la Divinité,
Dans le calme des ſens médite en liberté;
Sonde ſes profondeurs, cherche au fond d'elle-même
Les tréſors qu'en ſon ſein cacha l'Être ſuprême;
S'échauffe par degrés, prépare ce moment
Où, ſaiſi tout à coup d'un ſaint frémiſſement,
Sur des ailes de feu l'eſprit vole & s'élance,
Et des lieux & des temps franchit l'eſpace immenſe,

Ramene tour-à-tour ſon vol audacieux;
Et du ciel à la terre, & de la terre aux cieux,
Parcourt les champs de l'air, & les plaines de l'onde,
Et remporte avec lui les richeſſes du monde.
Vous ne connoiſſez point ces tranſports raviſſants,
Vous, héros du beau monde, eſclaves de vos ſens;
Votre eſprit égaré, ſans lumiere & ſans force,
N'apperçoit qu'un objet, & n'en voit que l'écorce;
L'aſtre majeſtueux dont le flambeau nous luit,
N'eſt pour vous que le jour qui ſuccede à la nuit:
Mais du ſage attentif frappe-t-il la paupiere,
A de hardis calculs il ſoumet ſa lumiere;
Déja, le priſme en main, il diviſe ſes traits;
De ſa chaleur féconde il cherche les effets;
Il voit jaillir ſes feux de leur brûlante ſource;
Il meſure cet aſtre, il lui marque ſa courſe,
Et, cherchant dans les cieux ſon Auteur immortel,
S'éleve juſqu'au trône où ſiege l'Éternel.

O retraite ſacrée! ô délices du ſage!
Ainſi, fier de penſer, loin du monde volage,
Il voit des préjugés le rapide torrent
Entraîner loin de lui le vulgaire ignorant;
Et, ſuivant des humains la courſe vagabonde,
Jouit, en le fuyant, du ſpectacle du monde.

Hélas! ſi des humains les inſtants ſont ſi courts,
Faut-il dans de vains jeux perdre nos plus beaux jours?
Faut-il que la langueur de notre ame aſſoupie,
Même, avant notre mort, nous prive de la vie?
Dans l'avenir plutôt dreſſons-nous des autels,
Ami, ce temps qui fuit peut nous rendre immortels.

M. l'Abbé de Lille.

FRAGMENT
DE Mme DESHOULLIERES.

DE ce ſublime eſprit dont ton orgueil ſe pique,
Homme, quel uſage fais-tu ?
Des plantes, des métaux, tu connois la vertu,
Des différents pays les mœurs, la politique ;
La cauſe des frimas, de la foudre, des vents,
Des aſtres le pouvoir ſuprême,
Et ſur tant de choſes ſavant,
Tu ne te connois pas toi-même. *

* *Hoc altum ingenium quod vana ſuperbia jactat,*
Dic, homo, quâ ſanas arte ſalubre tibi ?
Non te plantarum vires, verumque locorum
Ingenium, venti, fulmina vixque latent.
Aſtra quid & poſſint ſubjecta in corpora noſti,
Tuque lates tibimet, dum tibi cuncta patent.

L'ADVERSITÉ.
ODE.

A La honte de l'homme, une heureuſe impuiſſance
Eſt un frein néceſſaire au tyran de ſon cœur ;
Souvent à ſa foibleſſe il doit ſon innocence ;
La crainte enchaîne ſa fureur.

L'hiſtoire des héros eſt le tableau des crimes ;

A peine la vengeance a marqué leurs victimes,
Que je vois déchirer leurs flancs.

Funeſte ambition, pourſuis-tu la victoire ?
Les villes ſont en cendre, & les champs de la gloire
Sont couverts de torrents de ſang.

✣

Mortels, Dieux des mortels, vous que la foule encenſe,
Vous qu'enchaîne l'erreur ſous un joug faſtueux,
Dites-nous, les ſoucis, l'orgueil de la puiſſance
Savent-ils faire des heureux ?

Sous ces lambris dorés, ſéjour de l'impoſture,
Où l'art, pour l'embellir, efface la nature,
Tout irrite & ſert vos deſirs.

La couronne a ſon poids, la grandeur ſes miſeres.
O nouveaux Damoclès ! ces biens imaginaires
Enfantent-ils les vrais plaiſirs ?

✣

Sous un climat de fer l'homme rebut de l'homme,
Aux fureurs, aux travaux doit la paix de ſon cœur ;
Sans trouble, ſans murmure, à l'abri d'un vil chaume
Il reſpire le vrai bonheur.

Il ignore à jamais les plaiſirs tyranniques,
L'aimable illuſion, dont les voiles magiques
Aveuglent & charment nos ſens.

Les Dieux, d'un ciel d'airain lui font un ciel tranquille,
Des paiſibles vertus ſa retraite eſt l'aſyle ;
Son cœur, des plaiſirs innocents.

✣

Mars avec le printemps ramene les alarmes ;
Mais les jours de l'hiver ſont les jours de la paix.
Mere du doux repos, la nuit ſeche les larmes ;
Ses ténebres ſont des bienfaits.

Infortune, tes cris ont déſarmé l'envie :
Quel prodige ! à tes pieds l'implacable furie
Étouffe ſes ſerpents affreux.

Amitié, plaiſir vrai, préſent de la ſageſſe,
Vis-tu ſur les autels de l'aveugle Déeſſe,
Ou dans les cœurs malheureux?

✣

La rigueur de mon ſort à mon bonheur conſpire.
Un pli de roſe bleſſe un Grand dans les plaiſirs ;
Le plus léger brouillard trouble l'air qu'il reſpire ;
Le dégoût glace ſes deſirs.

Ainſi la fréle nef, amour des Néréides,
Porte les alcyons ſur les plaines liquides,
Loin des fougueux tyrans des airs.

Tandis qu'un autre Argo vole aux lointaines plages,
Triomphe des écueils, affronte les orages,
Et ſemble ſubjuguer les mers.

✣

Vérité, voix du ciel, que l'homme craint d'entendre,
De la faveur des Grands retrace moi les jeux ;
Qu'aux tréſors de Plutus je ceſſe de prétendre,
Et que je tremble d'etre heureux.

Le calme de la mer eſt un repos perfide ;
La foule éleve un temple au courage intrépide,
Le ſage, au mérite abattu.

Me plaindrois-je du fer qui guérit mes bleſſures ?
Sort cruel, contre moi que peuvent tes injures ?
Elles me laiſſent ma vertu.

✣

Sur un trône eſcarpé, que l'hiver environne,
Dieu des Alpes, tu vois la trace des guerriers :
Annibal aux ſommets inconnus à Bellone,
Moiſſonne les plus beaux lauriers.

Que la nature & l'art défendent tes frontieres ;
Que mille affreux rochers uniſſent leurs barrieres,
Vains obſtacles à ſa valeur.

Ciel ! il ceſſe de vaincre : a-t-il ceſſé de vivre ?
A quels revers honteux la molleſſe le livre !
Capoue eſt l'écueil du vainqueur.

✣

Le jour de ta défaite eſt le jour de ta gloire ;
Peuple-Roi, tes malheurs enfantent tes héros ;
Ton aigle de ſon ſang rachete la victoire,
Ta ſplendeur s'accroît de tes maux.

Fais à jamais la gloire & le ſort de la terre ;
Mais crains ſous tes lauriers, fier enfant de la guerre,
L'écueil de la proſpérité.

O rouare ! ta grandeur s'éclipſe avec Carthage,
Tu tombes.... tu devois ta gloire à ton courage ;
Ton courage, à l'adverſité.

✣

Oui, la diſgrace forme & pare le grand homme,
Fait d'un héros un ſage, un Roi d'un conquérant.
Sans les revers Camille auroit-il ſauvé Rome ?
Fabius ſeroit-il ſi grand ?

Gloire de Marius, du vulgaire ignorée !
Ses longs malheurs ſur lui jettent l'horreur ſacrée
Que reſpecte encor l'univers.

Marcellus doit ſon nom, Fortune, à tes outrages ;
Hercule, à ſes travaux ; Ulyſſe, à ſes naufrages ;
Porus étoit Roi dans les fers.

Au flambeau des revers j'apprends à me connoître.
Amis de ma fortune, étiez-vous mes amis ?
Aveugle Dieu des cœurs, as-tu pu faire naître
Les biens que tu m'avois promis ?

Inſtruit par les fléaux qui traverſent ma vie ;
Frappé d'un nouveau jour, j'entrevois ſans envie
L'enchantement de la grandeur.

Au ſort des malheureux mon ſort me rend ſenſible :
J'ignore de quel prix eſt la gloire terrible ;
Je connois le prix du malheur.

Tel qu'un fils de Neptune, affermi par ſa chûte,
Retrouvoit ſa vigueur dans ſon épuiſement :
Tel brille d'un héros à tous les traits en bute,
La vertu, dans l'abaiſſement.

Que Curtius eſt grand au bord du précipice !
Régulus dans les fers ! .... La honte du ſupplice
Prête-t-elle un luſtre nouveau ?

C'eſt la haine des Dieux qui fait un Dieu d'Alcide ;
Les chaînes dont l'envie accabloit Ariſtide
Étoient un glorieux fardeau.

Connoît-il le bonheur, ſe connoît-il lui-même,

Ce mortel entraîné de projets en projets?
Ciel! tu vois ſon cœur vuide au ſein du bien ſuprême,
Et malheureux par tes bienfaits.

L'humanité gémit des ſuccès de la guerre:
Ces monuments, la honte & l'orgueil de la terre,
Dégradent la proſpérité.

Qui nous a détrompés, aveugles que nous ſommes?
Qui des Rois deſtructeurs fit les amis des hommes?
Le jour de la calamité.

Les revers de Louis ont conſacré ſa gloire;
Pour lui, contre lui-même ils avoient combattu:
Il vit d'un œil ſerein l'erreur de la victoire;
Son égide fut ſa vertu.

Également héros dans le calme & l'orage,
Il combat en Céſar, regne en Roi, dompte en Sag
L'orgueil de la proſpérité.

Que le ſort inconſtant le couronne ou l'opprime,
Il eſt dans la ſplendeur, craint, adoré, ſublime;
Il eſt grand dans l'adverſité.

MORALITÉ.

JE fais peu de cas de la gloire
Qui nous ſuit dans la tombe noire;
Le moindre crieur d'almanachs
Qui ſait le beau ſecret de vivre,
Vaut mieux que cent héros de cuivre
Faits de la main de Phidias.

Ces vers ſont de Gilbert, auteur de l'Hippolyte, où l'on trouve cet hémiſtiche ſi connu: *C'eſt toi qui l'as nommé.*

PLACET.

SIRE, je l'ai perdu, ce procès si terrible,
Qui peut m'enlever tout mon bien :
Hélas ! ce tout n'est presque rien ;
Mais ce rien m'étoit tout, & tout perdre est sensible.
Je le perds, & pourquoi ? Pour m'être associé
D'un homme qui montroit de sages apparences :
Il a, ce faux prudent, dissipé vos finances ;
Pour lui dois-je être châtié ?
D'un innocent ayez pitié :
Votre ame à la justice en tout temps est ouverte ;
Vous ou moi, nous perdrons ; consultez votre cœur ;
Qui de nous deux dans un malheur
Peut mieux supporter une perte ?

René Le Pays, né à Fougère en Bretagne en 1636, fut surnommé le Singe de Voiture. Un procès considérable qui lui fit perdre sa fortune, avança ses jours ; il mourut en 1690.

VERS

SUR LA STATUE DU ROI,

Qui devoit être placée aux Champs Élysées.

LORSQUE, pour élever au grand Roi qu'il révere,
Un monument de son amour,
Paris cherchoit un lieu dans son vaste contour,
Digne de recevoir une image si chere,
Minerve à Marigny fit entendre ces mots :

« Pour placer dignement le portrait d'un Héros
» Pacifique & vainqueur, toujours clément & juſte,
» Il faut que ſa préſence auguſte
» Annonce le ſéjour, image de ces lieux,
» Où, quand vous le perdrez, le placeront les Dieux ».

Par M. DE MORAUD.

MOI.

ODE.

Rois, favoris de la fortune,
Princes, Guerriers, Dieux des mortels,
A qui la foibleſſe importune
Éleve, en tremblant, des autels,
Sans votre ſecours je puis plaire;
Je puis, ſans que Phébus m'éclaire,
Entrer dans le ſacré vallon;
Je ſuis moi-même mon Mécene,
Mes Rois, mes Dieux, mon Hypocrene,
Mes Muſes & mon Apollon.

Les feux éclatants du tonnerre
S'allument, &, dans un inſtant,
Semant la frayeur ſur la terre,
Percent de l'aurore au couchant:
Mais mon eſprit, que rien n'arrête,
Plus vif encor que la tempête,
S'élance avec bien plus d'ardeur.
Le miroir de la Providence,
Le globe du monde eſt immenſe,
Mais moins immenſe que mon cœur.

✣

Illuſions, aimables ſonges,
Vous donnez la vie à mes vers;
Au ſein de vos heureux menſonges
J'ai l'empire de l'univers:
Par votre ſecours une fable
Devient un objet véritable:
Sous cet ormeau délicieux,
Couvert de ſon ombre divine,
Je ſuis à Paris, à la Chine,
Dans les enfers & dans les cieux.

✣

Dans une retraite profonde,
Au milieu des déſerts affreux,
Ignoré du reſte du monde,
Je ſais rêver, je vis heureux.
Sur l'aile de la renommée,
Au bout de la terre charmée,
Volent mes talents & mes vers:
Les ſons raviſſants de ma lyre
Portent la joie au ſombre empire;
J'entraîne après moi l'univers.

✣

Loin des pédants & près d'Horace,
Suivant des chemins inconnus,
Je joins aux lauriers du Parnaſſe
Les myrtes chéris de Vénus.
Sous l'œil déſolé de l'envie
Plutus prend ſoin d'orner ma vie;
Les dignités volent vers moi...
Des loix ſage dépoſitaire,
Je brille dans le Miniſtere....
Encore un pas, & je ſuis Roi.

Oui, je puis m'asseoir sur le trône;
J'y monte sans être étonné;
Trop souvent le hazard le donne;
Mon mérite me l'a donné.
Peuples, qu'enchantera ma gloire,
Quand vous écrirez mon histoire,
Vous n'écrirez point des forfaits.
Je désarmerai la Satire,
Et tous les jours de mon empire
Seront comptés par des bienfaits.

Mais quoi! je sens trembler la terre;
L'épouvante au loin se répand;
Le Dieu, le monstre de la guerre
S'avance sur un char sanglant;
L'ambition insatiable
Précede sa marche effroyable,
Dans ses mains se change le sort;
Et du sein de ce monstre horrible
Sortent avec un bruit terrible
Les feux, les foudres & la mort.

Suivons le char de la victoire,
Tout est dissipé par l'effroi;
Surpris de l'éclat de ma gloire,
Le monde frémit devant moi.
Poursuivons.... sous mon bras tout plie....
L'Europe, l'Afrique, l'Asie,
Et l'Amériquain consterné;
Et, dans l'éclat où je me trouve,
L'unique malheur que j'éprouve,
Est de voir l'univers borné.

La terre, dont je ſuis le maître,
Ne ſauroit plus me contenir ;
Je puis tout ; donnons-nous un être
Qu'adore, en tremblant, l'avenir.
Sur votre char faites-moi place,
Muſe, Gloire..... De mon audace
J'étonne l'Olympe & les Dieux ;
Je fends l'air d'une aile aſſurée ;
Je perce la voûte azurée,
Et je pénetre dans les cieux.

Jupiter, tombe de ton trône,
Toi, qu'adorerent les humains ;
Que ton ſceptre, que ta couronne
Paſſent de tes mains en mes mains.
Mais je tiens la foudre invincible : ....
Eſſayons ſa force terrible.....
Je vois s'obſcurcir le ſoleil.....
Sous mes regards tremble la terre ;
Mais aux éclats de mon tonnerre,
Grands Dieux ! je ſors de mon ſommeil.

L'Auteur, en donnant cette Ode à un ami, y ajouta cet envoi, qui m'a paru plaiſant.

Il eſt vraiment aſſez comique
De me voir aux lieux où je ſuis,
Triſte comme un livre gothique,
Mal vêtu, ſurchargé d'ennuis ;
Et, pour ne pas dire autre choſe,
Aſſiégé de chagrins divers,
Pauvre Vicaire en bonne proſe,
Et Roi du monde dans mes vers.

BITOBÉ.

LE MAITRE ET LE DISCIPLE.

FABLE.

CERTAIN jeune Écolier indocile & mutin,
Se souciant fort peu du Grec & du Latin,
Au lieu de s'occuper à lire,
En Classe employoit tout son temps
A former avec la cire
Des marmousets, des jeux d'enfants.
Son Argus l'apperçoit, & d'abord d'importance
Il le réprimande, il le tance.
Autant en emporte le vent.
Il fait comme auparavant.
Nouveaux avis, nouvelles remontrances,
Nouveaux pensums, nouvelles pénitences
De la part du sévere Argus:
Mais pensums, avis superflus.
Notre lutin toujours en revient à la cire.
Or, que faire à cela? que dire?
Le Mentor comprit bien que c'étoit battre l'air;
Il prend donc un parti plus sage;
Il prend quelques morceaux de fer,
S'approche du mutin, regarde son ouvrage:
Que vous travaillez bien, lui dit-il en riant!
Ces figures en cire annoncent du talent;
J'en suis ravi, mon fils; mais de votre industrie
Faites usage, je vous prie,
Sur ces morceaux de fer, & tachez d'en former
Quelque portrait, quelque figure;

D'y mettre votre temps, bien loin de vous blâmer,
J'en ſerai très-charmé; c'eſt moi qui vous l'aſſure.
Qu'exigez-vous de moi, dit alors l'Écolier?
Le fer ne peut ſe plier;
Et vous prétendez que j'en tire
Même parti que de la cire:
Non, non, mes efforts ſeront vains,
Et la choſe n'eſt pas poſſible.
Rendez ce fer moins inflexible,
Et je remplirai vos deſſeins.
Vous raiſonnez au mieux, reprit le Maître habile,
Qui vouloit corriger ſon indocilité;
Mais apprenez pourtant qu'il ſeroit plus facile
De façonner le fer, malgré ſa dureté,
Que de former l'eſprit d'un enfant indocile.
Voulez-vous donc que mes ſoins vigilants
Forment vos mœurs, cultivent vos talents?
Au lieu de conteſter, au lieu de contredire,
Soyez à mon égard, ce qu'eſt pour vous la cire.

A MONSIEUR

DE LA VERPILLIÈRE,

Nommé Prévôt des Marchands de Lyon en 1765.

LE Prince, en couronnant ton zele & ta prudence,
Des Citoyens comble les vœux:
En te nommant leur Chef, Louis les récompenſe,
Et ce qu'il fait pour toi, Louis le fait pour eux. *

LA SERRE.

* *Quæ tibi conceſſit, populis dat munera Princeps:*
Unde tibi ſplendor, civibus inde ſalus.
LA SERRE.

ÉPIGRAMME.

Les amis de l'heure présente *
Ont la nature du melon:
Il en faut bien goûter cinquante,
Avant que d'en trouver un bon.

* *Incerto ponoi conferre licebit Amicos,*
Vix bonus è multis millibus unus erit.

LES DEVOIRS DE LA SOCIÉTÉ.

ODE.

Réveille-toi, Mortel, deviens utile au monde;
Sors de l'indifférence où languissent tes jours.
Le temps fuit, hâte-toi; demain la nuit profonde
T'engloutit pour toujours.

Quoi, tu prétends penser; & ta folle sagesse
Dans un lâche repos s'avilit & s'endort!
L'homme est né pour agir; ramper dans la paresse,
C'est être déja mort.

Regarde autour de toi, contemple tout l'espace;
Par quel divin accord le monde est gouverné!
Nul être n'est oisif; tout occupe sa place,
Et tout est enchaîné.

Les vents épurent l'air, l'air balance les ondes,
Pour la fertilité l'eau circule en tout lieu :
Les germes ſont féconds, le feu nourrit les mondes,
Et tout nourrit le feu.

Et toi, qui te connois, dont l'ame eſt immortelle,
Sur ce globe au hazard tu te croirois jeté ;
Toi ſeul indépendant de la chaîne éternelle,
Es ſans activité.

Les hommes t'ont ſervi, même avant ta naiſſance ;
Ils t'ont créé des loix, & bâti des remparts :
De vingt ſiecles unis la lente expérience
T'a préparé les arts.

La maiſon qui te couvre & qui te ſert d'aſyle,
Le pain qui te nourrit, tes plaiſirs, tes beſoins,
Tout impoſe à ton cœur le devoir d'être utile,
Tout réclame tes ſoins.

Réponds-moi, qu'as-tu fait pour ſervir ta patrie ?
Que ce nom dans ton ame excite le remords.
Quoi ! faudra-t-il un jour qu'elle pleure ta vie,
Loin de pleurer ta mort ?

O honte de l'Europe & du ſiecle où nous ſommes !
Devoir du citoyen, vous êtes méconnu :
Titre cher & ſacré qui fites les grands hommes,
Qu'êtes-vous devenu ?

Ta patrie aux vertus a formé ton enfance ;
Les Miniſtres des loix te ſont des jours heureux ;

Les guerriers teints de sang, meurent pour ta défense;
Et que fais-tu pour eux ?

✣

Les noms, ces tendres noms, & de fils & de pere,
O homme! seroient-ils étrangers à ton cœur ?
Le sauvage Huron, dans son sanglant repaire,
En connoît la douceur.

✣

Vois l'objet de ses feux sourire à sa tendresse;
Son pere à ses côtés repose en cheveux blancs;
A son cou suspendu, son jeune fils le presse
De ses bras innocents.

✣

Et toi, dans la nature égaré, solitaire,
Ton être à l'univers ne tient par aucun nœud;
Dans ton ame glacée & tristement austere,
Tu sens un vuide affreux.

✣

Si du moins l'amitié réchauffoit de sa flamme
Ces stoïques langueurs d'un sage inanimé,
Mourras-tu sans goûter ce doux plaisir de l'ame,
Ce plaisir d'être aimé.

✣

Apprends que l'amitié veut des ames actives.
Dans l'ombre du désert l'amitié ne vit plus;
Son repos est un crime; & les vertus oisives
Ne sont pas des vertus.

✣

L'homme se doit à l'homme, en tout rang, à tout âge:
Sur le riche orgueilleux l'indigent a ses droits;
Le foible sur le fort, l'imprudent sur le sage,
Les sujets sur les Rois.

Tu dors, & les mortels autour de toi gémiſſent ;
La terre enſanglantée eſt en proie au malheur :
Tu dors, & nous pleurons, & par-tout retentiſſent
Les cris de la douleur.

Que d'orphelins plaintifs, de meres expirantes,
De vieillards vertueux conſumés par la faim,
D'innocents dans les fers, de familles errantes,
Qui demandent du pain !

Ah ! crains d'entendre un jour leurs ombres irritées
Venir, en frémiſſant, te reprocher leur mort ;
Crains cet effroi vengeur des ames tourmentées
Par les cris du remords.

" Qui, moi, pour des ingrats que je me ſacrifie !
» Zélés par intérêt, perfides avec art,
» Au ſein du bienfaiteur qui leur donne la vie
» Ils plongent le poignard.

» Tout eſt chez les humains, ou tyran, ou victime :
» Sous le coupable heureux le juſte eſt abattu ;
» L'or étouffe l'honneur, & les ſuccès du crime
» Fatiguent ma vertu.

» Laiſſe-moi donc mourir dans mon obſcur aſyle... »
Ainſi tu crains le vice, & fuis les cœurs pervers.
Mais quoi ! loin des humains, ſi la vertu s'exile,
Que ſera l'univers ?

Doit-elle ſe cacher dans une nuit profonde,
Tandis qu'on voit régner le vice faſtueux ?

Ah! le plus grand objet qui puisse orner le monde,
C'est l'homme vertueux.

✣

Ces antiques héros, ces sages qu'on renomme,
Servoient le genre humain, & ne l'estimoient pas.
Plutôt que de manquer à servir un seul homme,
Rends heureux mille ingrats.

✣

Qu'importent les tributs de la reconnoissance?
N'as-tu pas Dieu pour toi, tes vertus & ton cœur?
Ta gloire en est plus pure, & l'ingrat qui t'offense,
Ajoute à ta grandeur.

✣

L'homme par ses forfaits irritant le tonnerre
Du Dieu qui l'a créé, semble insulter l'amour,
Et Dieu prodigue à l'homme & les fruits de la terre,
Et les rayons du jour.

THOMAS.

L'ÉCOLIER ET LA FÉRULE.

FABLE.

CERTAIN espiegle, un de ces bons apôtres
Qu'on laisse tard en pension,
Resta pour sa malice & par punition
Sur un banc, tandis que les autres
Étoient dans le jardin en récréation;
Mais le marmot en faction,
Trouvant enfin ce rôle ridicule,
Pour sortir de l'inaction,

Sur la table prend la férule.
Cachons, dit-il, ce vilain inſtrument.
Où? dans ma poche? Non, vraiment;
On peut me fouiller.... ah! je tremble!
Monſieur l'Abbé n'a qu'à venir.
Remettons-la.... Cependant il me ſemble
Que j'ai le temps.... Oui, par plaiſir,
Et pour nous venger tout enſemble,
Otons toujours ce moyen de punir.....
Soudain dans un coin noir la férule eſt placée.
Mon pauvre enfant, dit-elle, écoute bien ces mots:
Le mal que je t'ai fait, & dont je ſuis fâchée,
T'épargne de bien plus grands maux,
Et tu voudras tantôt ne m'avoir point cachée.
On va voir qu'elle avoit raiſon.
La cloche ſonne, on rentre en claſſe;
Un tel, dites votre leçon.....
Fort bien! A l'autre... A merveille... L'on paſſe
Enſuite à notre poliſſon.
Allons, Monſieur la bonté même,
A votre tour..... Il n'en ſait pas un mot.
Avez-vous refait votre thême?
Monſieur.... non.... mais.... Taiſez-vous, petit ſot;
Pour vous apprendre..... Où la férule eſt-elle?
On cherche en vain: à ſon défaut,
Verges de Dieu danſeront comme il faut.

Ceci de maints Auteurs eſt le tableau fidele.
Rebelles aux conſeils d'amis ſages, prudents,
Et dérobant ce qu'ils viennent d'écrire,
A la férule du bon ſens,
Leur ſort eſt de paſſer, malgré leurs arguments,
Par les verges de la Satire.

LE SERMENT.

CONTE.

POUR acheter trois boiſſeaux de froment,
Macé prêta douze écus à Grégoire;
Cetui prié de rendre ce comptant,
Nia le fait, non qu'il n'en eût mémoire.
Par quoi cité fut-il à l'Auditoire,
Pour affirmer ſon dire par ſerment.
Là le ſcrupule aſſaillit le galant;
Il balançoit; mais toute endémenée,
Derriere étoit ſon épouſe au ſoutien,
Qui le pouſſoit, en lui diſant: Païen,
Jure donc, jure: eh! cent fois la journée
Jures-tu pas, ſans y profiter rien?

PORTRAIT

DE LA BONNE COMPAGNIE.

OBSERVER l'effet d'un pompon,
Et méconnoître un caractere;
Applaudir un joli ſermon,
Et réformer le miniſtere;
Rire d'un projet ſalutaire,
Et s'occuper d'une chanſon;
Immoler les mœurs aux manieres,
Et le bon ſens à des bons mots;
Dire gravement des miſeres,

Et plaiſanter ſur des fléaux ;
Siffler l'air ſimple d'un héros,
Et chérir les têtes légeres ;
Se flétrir dans la volupté,
N'avoir de l'eſprit qu'en ſaillie,
Paroître poli par fierté,
Perfide par galanterie,
Généreux ſans humanité ;
Sans être aimé, ſe voir goûté ;
Louer par fade idolâtrie,
Ou par deſir d'être flatté ;
Médire par oiſiveté,
Quelquefois par méchanceté,
Plus ſouvent par coquetterie ;
Quitter Cléon par fantaiſie,
Aimer un Duc par vanité,
Un jeune fat par jalouſie,
Tel eſt ce monde tant fêté,
Telle eſt ſa bonne compagnie.

BARTHE.

L'IMMORTALITÉ.

ODE.

VOUS, qui flattez la miſere
De la triſte humanité,
N'êtes-vous qu'une chimere,
Brillante Immortalité ?
Du néant j'arrive à l'être ;
Le deſtin qui m'a fait naître
Me rendra-t-il au néant,
Quand ſa voix viendra diſſoudre

Ce feu, cette eau, cette poudre,
Assemblés pour un moment ?

De l'argille & du génie
Mon œil confond les ressorts:
L'ame est-elle l'harmonie
Du méchanisme du corps?
Je leur vois la même enfance,
Les progrès, l'adolescence,
La foiblesse ou la vigueur;
L'un & l'autre enfin décline,
Et leur vieillesse chagrine
Va finir dans la langueur.

Souvent la mort prévient l'âge,
Le plaisir s'étonne & fuit;
Une impitoyable rage
Sans égard frappe & détruit.
Pour nourrir un monstre avide,
La nature parricide
Livre-t-elle ses enfants?
Ou trop foible, ne fait-elle
Contre sa fureur cruelle
Que des efforts impuissants?

C'est en vain qu'un peu de gloire
Paroît suivre les héros
Eblouis d'une mémoire
Qui survit à leurs travaux;
Quand ils ont quitté la terre
Que subjuguoit leur tonnerre,
Ou l'éclat de leurs vertus,
Que devient la renommée

Pour

Pour une cendre enfermée,
Qui ne voit & n'entend plus?

✣

Cependant, homme ſuperbe,
Rien ne borne tes projets:
Le taureau qui broute l'herbe,
Le lion dans les forêts
Suit l'inſtinct de la nature
Et la pente toujours pure
Des beſoins & du plaiſir;
L'homme ſeul, de l'exiſtence
Méconnoît la jouiſſance,
Et ſe perd dans l'avenir.

✣

A ce mot, quelle lumiere
Tout à coup ouvre mes yeux!
Du ſéjour de la pouſſiere
Je m'élance au ſein des Dieux;
Je meſure les eſpaces,
Les degrés, les temps, les maſſes,
L'agilité des éclairs;
Une puiſſance inconnue,
Au foible eſſor de ma vue
Vient ſoumettre l'univers.

✣

J'interroge le ciel même,
Et la pompe qui le ſuit;
Du ſoleil l'éclat ſuprême,
Les ténebres de la nuit;
Je vois des êtres paiſibles,
Magnifiques, inſenſibles,
Sans pouvoir, ſans volonté;
Doué ſeul d'intelligence,

Je connois, je veux, je penſe,
Et je ſens ma liberté.

Eſprit pur, la main divine
Te couvrit d'un voile épais;
Mais ta céleſte origine
A d'ineffaçables traits;
Le limon qui t'enveloppe,
Au plus triſte miſanthrope
Ne cache point ta ſplendeur;
Son chagrin te rend hommage;
L'abaiſſement qui l'outrage
Eſt l'aveu de ta grandeur.

Il gémit que la penſée
Soit l'eſclave ou l'inſtrument
D'une boue organiſée
Qui lui doit le ſentiment;
Il ſe plaint d'un être double,
Qui néceſſite & qui trouble
Des intérêts différents:
L'un à l'autre eſt infidelle,
Et la guerre eſt éternelle
De l'eſprit avec les ſens.

Cette chair qui m'environne
Eſt ſans doute une priſon;
Des ſoins que mon cœur lui donne,
Je dois compte à ma raiſon:
Tribunal juſte & ſévere,
Je te crains & te révere,
Souvent même je te hais;
A ta voix le remords vole,

Et les fruits d'un goût frivole,
Sont la honte & les regrets.

Dans le sein de la fortune,
Entre les bras du plaisir,
Quel caprice m'importune ?
Quel dégoût vient me saisir ?
Le bonheur me fuit sans cesse,
Et son ombre enchanteresse
Me tyrannise en tout lieu ;
A la soif qui la dévore,
Se peut-il que l'ame ignore
Qu'elle est faite pour un Dieu ?

Esprits forts, brisez vos chaînes ;
Opposez aux préjugés,
Qu'il n'est ni crimes ni peines
Que la terreur n'ait forgés ;
Que l'orgueil & la folie,
Sous l'appas d'une autre vie,
Aveuglerent les humains,
Et que la prudence habile
Adapta ce rêve utile
Au pouvoir des Souverains.

Mais vous, dont l'audace vaine,
Renversant toutes les loix,
De l'intelligence humaine
Veut anéantir les droits,
Troupe vile & dangereuse,
De mon espérance heureuse
Qui vous a rendu jaloux ?
Sans la crainte légitime
D'un Dieu qui punit le crime,
La méconnoîtriez-vous ?

De l'éclat qui l'environne
Vos regards ſont-ils bleſſés?
Dieu puiſſant, que ton bras tonne
Sur ces mortels inſenſés!
Ou plutôt, que ta tendreſſe
Diſſipant leur folle ivreſſe,
Ils contemplent la vertu,
Et que, vaincus par ſes charmes,
Ils recouvrent dans les larmes
Le tréſor qu'ils ont perdu.

La ſageſſe eſt ton eſſence;
Tu fis tout, & tout eſt bien:
L'homme eſt né ta reſſemblance,
L'ange même eſt ton ſoutien:
Mais comment fut-il coupable?
Ta juſtice impénétrable
L'a ſoumis à la douleur:
Un paſſage de miſere
A-t-il été néceſſaire
Pour le conduire au bonheur?

L'ignorance & le preſtige
Entourerent mon berceau;
L'inquiétude voltige
Sur les bords de mon tombeau:
L'inſtant où je ſuis, m'échappe;
Mais un avenir me frappe,
Malgré ſon obſcurité;
Au milieu des pleurs funebres,
Du ſein même des ténebres
Je vois l'immortalité.

COMBATS INTÉRIEURS
DE S. AUGUSTIN
AVANT SA CONVERSION.

ÉLÉGIE

Couronnée au jugement de l'Académie des Jeux Floraux en 1738.

BRISE, ô Dieu ! des liens que toujours je renoue.
Malheureux ! qu'ai-je dit ? mon cœur me désavoue.
Non, laisse-moi mes fers ; je hais ma liberté.
Tu me vois donc réduit à craindre ta bonté :
Tu m'ouvres vainement les éternels abymes,
J'adopte tour-à-tour les vertus & les crimes ;
De remords douloureux je me sens déchiré ;
De plaisirs plus cruels je me sens enivré ;
Je gémis sous l'effort d'une guerre fatale ;
Je porte dans mon sein la discorde infernale.
Grand Dieu ! j'aime, je hais, je cede, je combats,
Je m'accuse & m'absous, je veux, & ne veux pas ;
De moi-même je suis le bourreau, la victime ;
Je desire ta grace, & je choisis le crime.
Te contenterois-tu de ce partage affreux ?
Les crimes ont mon cœur, les vertus ont mes vœux.
Mais lorsque je chéris ce que mon Dieu déteste,
Je le venge du moins par cet état funeste :
Je rappelle & je hais des charmes défendus ;
Je les fuis, & je crains de les avoir perdus ;
Leur souvenir me fuit ; leur image tracée

Sur tout ce que je vois, obsede ma pensée;
Ils rentrent dans mon cœur; je me défends en vain;
Je leur appris trop bien ce coupable chemin.
Oserois-je m'en plaindre, auteur de mon supplice?
Mais la grace.... Grand Dieu! tu me dois ta justice:
J'adore tes décrets. Mes efforts languissants,
Mes desirs incertains, mes combats impuissants
Sont de ma liberté le pitoyable reste:
De longs égarements, c'est là le prix funeste.
Dans les bras du plaisir je me forgeois ces fers
Que j'arrose aujourd'hui des pleurs les plus amers.
Ainsi, de mes malheurs artisan déplorable,
Je n'ai, pour te fléchir, que l'aveu d'un coupable.
Eh! que sert ma raison, qui d'écueil en écueil,
Sur une mer d'erreurs promene son orgueil?
Du Portique fameux cet éleve profane
M'abandonne aux excès que sa fierté condamne.
Du sein de ces horreurs mes lugubres accents,
Mes remords, mes sanglots & mes cris gémissants
T'attestent, ô mon Dieu! ma foiblesse, mes peines.
Quel état! tu me vois me rouler dans mes chaînes,
M'élancer jusqu'à toi, retomber abattu,
M'épuiser en efforts, implorer la vertu:
C'est elle qui paroît de splendeur couronnée:
De quels chastes attraits est-elle environnée!
Quelle céleste joie éclate sur son front!
Quels transports ravissants, & quel calme profond!
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes;
Vil esclave des sens, prétendrois-je à ses charmes?
Je l'entends qui m'invite à marcher sur ses pas:
Encor quelques moments.... & je cours dans ses bras.
C'est ainsi, malheureux, que je m'obstine à l'être:
Non, je laisse le temps à mes forces de croître:
Déja mes passions, que calment ces délais,

Perdent à mes regards leurs plus puiſſants attraits.
Je reſpire..... Inſenſé, je me trahis moi-même :
Ah ! j'aimerai demain ce qu'à ce moment j'aime.
Toujours de mes projets la fatale lenteur
Augmente de mon joug l'énorme peſanteur.
Il en eſt temps, Seigneur, arme ce bras timide,
Soutiens-le : il va frapper, ſaintement homicide,
Mes dieux & mes tyrans qu'a proſcrit ton courroux.
Eh ! quoi ! mon cœur encor les dérobe à mes coups !
Vil ſpectacle, aux humains, de l'humaine foibleſſe ;
N'ai-je ſu que braver ta foudre vengereſſe ?
Audacieux pécheur, & lâche pénitent,
N'ai-je donc à t'offrir qu'un hommage flottant ?
Peut-être eſt-ce à regret qu'en ces inſtants funeſtes,
D'un cœur proſtitué je te voûrois les reſtes.
De quel prix, à tes yeux, eſt ce cœur avili,
Dans de honteux plaiſirs long-temps enſeveli ?
Cependant, ô mon Dieu, ta voix me le demande :
Tu ne dédaignes pas une ſi vile offrande.
J'eſpere ; le triomphe eſt trop digne de toi,
Pour me laiſſer encor déshonorer ta loi.
Tu paroîtrois moins grand, ſi j'étois moins rebelle :
Mes combats ont rendu la victoire nouvelle ;
Et l'excès de mon crime aux mortels préſenté,
Un jour atteſtera l'excès de ta bonté.
Auguſtin affranchi de ſes chaînes impures,
Exaltera ton nom chez les races futures ;
La terreur & l'eſpoir des malheureux pécheurs,
Auguſtin effraîra, raſſurera leurs cœurs.
O trop heureux moment ! quelle douceur m'enchante !
O Dieu ! je reconnois ta grace triomphante ;
Et mes vifs ſentiments, mieux que ma foible voix,
Célebrent ſes bienfaits, ſa puiſſance, ſes droits.

Par le PERE LOMBARD, *Jéſuite.*

ODE
CONTRE L'AMOUR.

Qu'entends-je ? Quels nouveaux Orphées
Forment ces aimables accents ?
Pour qui ſont ces brillants trophées ?
Quel ſpectacle enchante mes ſens !
Je vois les ris, les jeux, les graces,
Un enfant marche ſur leurs traces,
C'eſt l'Amour, c'eſt lui, je le vois.
Pour mieux établir ſa puiſſance,
Il prend les traits de l'innocence :
Mortels, n'écoutez point ſa voix.

Et toi, dont la fauſſe lumiere
Aveugle les plus éclairés,
Fils de Vénus, dans ta carriere
Serons-nous toujours égarés ?
Juſques à quand, par tes caprices,
Verrons-nous d'affreux précipices
S'ouvrir ſous les pas des mortels,
Et les cœurs ſoumis à tes chaînes,
Malgré la rigueur de leurs peines,
T'élever encor des autels ?

Les partiſans de ton empire
Te nomment le dieu des plaiſirs,
Et ceux que ta faveur attire,
Pour toi ſeul forment des deſirs.
Triſte erreur, qui cache à leurs ames

Que l'ardeur dont tu les enflammes,
Eſt la ſource des plus grands maux.
Dangereux plaiſirs que j'abhorre !
Heureux le cœur qui vous ignore !
Il goûte un tranquille repos.

C'eſt à toi, Sageſſe divine,
D'éclairer les foibles humains :
Qu'ils oſent ſuivre ta doctrine,
Le vrai bonheur eſt en leurs mains :
Viens par ta lumiere céleſte,
Percer le nuage funeſte
Dont l'amour obſcurcit leurs yeux ;
Fais-les marcher ſous tes auſpices,
Et leur montre ces précipices
Couverts d'appas délicieux.

Quoi ! je me verrois vil eſclave,
Orner le char de ce vainqueur !
Je pourrois aux fers que je brave,
Soumettre lâchement mon cœur !
Je croirois qu'au ſein des alarmes,
Parmi les peines & les larmes,
Réſide la félicité !
Et béniſſant mon eſclavage,
Je pourrois nommer avantage
Une triſte captivité !

C'en eſt fait, une heureuſe étoile,
Amour, guide à préſent mes pas ;
Ton regne à mes yeux ſe dévoile,
Et j'en déteſte les appas ;
Je n'y vois qu'erreur, que foibleſſe,
Que cœurs vaincus par la molleſſe,

Et soumis à d'indignes loix ;
Épris d'une ivresse fatale,
Je vois Hercule aux pieds d'Omphale
Démentir ses nobles exploits.

De ces traits, que la raison blâme,
Mortels, tirez une leçon ;
Voyez une imprudente flamme
Causer la perte de Samson :
Avant sa honteuse défaite,
Considérez ce roi prophete,
De l'esprit divin animé ;
Humain, pieux, sage, équitable,
Son cœur n'eût point été coupable,
Si son cœur n'avoit point aimé.

Combien d'exemples déplorables
Frappent mes regards tour-à-tour !
Combien de héros mémorables
Succombent aux traits de l'Amour !
Voyons sur ce vaste théatre
Le fier amant de Cléopatre,
Il veut subjuguer les Romains ;
L'Amour paroît, & dans son ame
Allume une servile flamme ;
Je vois le dernier des humains.

Vous donc, que l'Amour sollicite
A devenir ses favoris,
Insensés ! voyez à sa suite
Les soins fâcheux, les noirs soucis ;
Si les jeux souvent le précedent,
Combien de chagrins lui succedent !
Fuyez, évitez ses douceurs ;

Sous une image ſéduiſante,
Une déité mal-faiſante
Tend des embûches à vos cœurs.

Pourquoi, tranquille Indifférence,
N'ai-je point écouté ta voix?
Quand par ta flatteuſe apparence
L'Amour m'engageoit ſous ſes loix,
J'étois ébloui de ſes charmes;
Mais enfin, par d'utiles armes,
La raiſon a briſé mes fers:
Pour toi ſeule mon cœur reſpire;
Sous la douceur de ton empire
Je ne craindrai point de revers.

L. DUTEMS.

LE RAT ET LE CHAT.

FABLE.

NOUVEL habitant de ce monde,
Ignorant le mal & le bien,
Ou plutôt ne ſachant encore rien de rien,
Un jeune rat de ſa niche profonde (*a*)
Étoit ſorti pour la premiere fois;
Il trouva par hazard, tout en faiſant ſa ronde,
Un chat perfide & fin matois,
Qui déja dans mainte bataille
Contre le peuple ronge-maille (*b*)

(*a*) De ſon nid.

(*b*) Nom que l'on donne aux rats, parce qu'ils rongent le linge.

Avoit fait cent divers exploits.
Notre rat point ne s'en défie.
Eh! qui s'en ſeroit défié?
A voir ſa feinte modeſtie;
A voir ſon air ſanctifié,
Et ſon maintien de chate-mite (a),
Vous l'euſſiez pris pour un dévot hermite;
Vous l'euſſiez béatifié.
Ainſi penſa du moins notre jeune novice.
Oh! l'aimable animal, dit-il en ſon jargon!
Qu'il a l'air doux! qu'il a l'air bon!
Il faut qu'avec lui je m'uniſſe;
Je ne ſaurois trouver un plus fidele ami.
A ces mots, le jeune étourdi
S'approche du vieux chat; mais le ſaint hypocrite
Aux regards doucereux, à la face bénite,
Prend un air, un maintien nouveau,
Se jette ſur le rat, & n'en fait qu'un morceau.

Gardons-nous de juger des gens par l'apparence;
La malice ſouvent loge ſous le manteau
De la paix & de l'innocence.

(a) Doux, paiſible.

COMPLIMENT.

POUR vous au ciel je demande en ce jour,
De tous les dons un parfait aſſemblage,
Et ce vœu que forme l'uſage,
Eſt dans moi formé par l'amour.

AUTRE.

POUR prolonger vos deſtinées,
Je forme les vœux les plus doux :
Puiſſe le ciel propice augmenter vos années,
Vous trouverez le reſte en vous.

LA PUISSANCE
DE DIEU.

ODE

Tirée du Pſeaume XXVIII.

IMAGES du très-haut, princes, dieux de la terre,
Qu'il inſtruit dans la paix, & qu'il forme à la guerre,
Apprenez aux mortels à reſpecter ſes loix,
Et que le peuple ſaint, conduit par votre exemple,
Adore dans ſon temple
Le Dieu, maître des rois.

La gloire de ſon nom ſit toute votre gloire :
Que pouvoient, ſans l'aveu du Dieu de la victoire,
Le zele de vós cœurs, l'effort de votre bras ?
Venez, reconnoiſſez, pleins d'amour & de crainte,
Dans ſa majeſté ſainte,
Un pouvoir qu'ils n'ont pas.

Quelle éclatante voix dans les airs répandue,

Fait frémir de respect cette mer suspendue,
Qu'une invisible main soutient du haut des cieux?
C'est la voix du Seigneur; les abymes l'entendent,
Et les ondes suspendent
Leurs flots impétueux.

✣

Lâche intrépidité, constance de l'impie,
Pourras-tu soutenir cette voix ennemie
Que fait tonner sur toi le Dieu de majesté,
Tandis que l'innocent, rempli de confiance,
Même dans sa puissance,
Adore sa bonté?

✣

Quels tourbillons affreux suivent sa voix terrible!
Quels cris! quels sifflements! quelle tempête horrible!
Les cedres du Liban volent en mille éclats:
Quels efforts redoublés ébranlent leurs racines,
Jusqu'aux voûtes voisines
Des portes du trépas!

✣

Liban, & vous, Sion, fameux par cent miracles,
Monts chéris, où le ciel nous rendoit des oracles,
Vos sommets chancelants s'éloignent de mes yeux;
Vous fuyez! telle on voit la licorne tremblante,
Fuir l'approche sanglante
Du lion furieux.

✣

Quels nuages percés d'éclairs épouvantables,
Annoncent cette voix aux déserts effroyables,
Où Jacob opprimé, fuyoit son ennemi!
Quelle pâle clarté, plus triste que les ombres,
Luit dans ces antres sombres!
Cadès en a frémi.

Les échos alarmés dans leur retraite obſcure,
Répondent à ſa voix par un affreux murmure;
Les monſtres des forêts en avortent d'effroi:
Et l'impie à l'aſpect de ſa perte infaillible,
Voudroit du Dieu terrible
Avoir ſuivi la loi.

Vains remords! Dieu paroît; la gloire l'environne:
Quels tourbillons de feu s'élancent de ſon trône!
La terre eſt embraſée, & le ciel s'eſt enfui,
Et la nature entiere, étonnée, éperdue,
A ſes pieds confondue,
Ne voit d'Être que lui.

Mais le juſte, brillant d'une ſplendeur nouvelle,
Retrouve avec tranſport cet objet de ſon zele;
Terrible en ſa fureur, prodigue en ſes bienfaits,
De ſon bonheur immenſe il partage les charmes,
Et goûte ſans alarmes
Une éternelle paix.

Par M. OLIVIER, *de l'Académie de Marſeille.*

COMPLIMENT
A MONSIEUR ***.

EN célébrant la prudence profonde,
Et les autres vertus dont vous ſuivez les pas,
Je ſerois aſſuré de plaire à tout le monde;
Mais je craindrois de ne vous plaire pas:

Vous redoutez l'encens le plus ſincere,
Et malgré moi je dois ſacrifier
Au deſir que j'ai de vous plaire,
Le doux plaiſir de vous louer.

LA SERRE.

EPITRE

SUR

LES VOYAGES,

QUI A REMPORTÉ LE PRIX de l'Académie de Marſeille en 1765.

ENFIN, graces aux mains dont la ſage culture
Dans toi, ſans l'altérer, embellit la nature,
Nous voyons ton génie éclos avant le temps,
Et les dons de l'automne enrichir ton printemps.
Ton goût s'eſt épuré; l'étude de l'hiſtoire
A mûri ta raiſon, en ornant ta mémoire.
L'art des vers t'a prêté ſes brillantes couleurs;
La morale, ſes fruits; l'éloquence, ſes fleurs.
A l'heureuſe union de ces grands avantages,
Que manque-t-il encor...? Le ſecours des voyages.

« Qui, moi! que je m'arrache à mes amuſements
» Pour des peuples groſſiers, ou de vieux monuments!
» Que j'aille déterrer d'auguſtes antiquailles,
» Uſer mes yeux ſavants ſur d'obſcures médailles
» Conſulter des débris, admirer des lambeaux,

» Et fuir loin des vivants pour chercher des tombeaux ! »
Ainſi s'exprimeroit quelque marquis folâtre,
De ſes fades plaiſirs amateur idolâtre,
Captif dans un ſallon de vingt glaces orné,
Et dont l'eſprit encore eſt cent fois plus borné.

Loin de ce cercle étroit la nature t'appelle;
Va goûter des plaiſirs auſſi variés qu'elle :
Pour toi ſa main féconde en mille êtres divers,
Nuança le tableau de ce vaſte univers.
Aux rives de Marſeille, où le commerce aſſemble
Vingt peuples étonnés de ſe trouver enſemble,
L'humble ſujet des rois, le fier républicain,
Et le froid Moſcovite, & le noir Africain,
Et le Batave actif ſorti du ſein de l'onde,
Tu vois avec plaiſir cet abrégé du monde.
Quels ſeront tes tranſports, quand des mœurs & des arts
Le ſpectacle agrandi va frapper tes regards,
Lorſqu'à tes yeux ſurpris tant de peuples vont naître?
Le premier des plaiſirs, c'eſt celui de connoître;
C'eſt pour lui qu'un mortel, noblement curieux,
S'arrache au doux pays où vivoient ſes aïeux;
Et loin d'un tendre ami, d'une épouſe adorée,
Même loin des regards d'une mere éplorée,
Tantôt chez des humains plus cruels que les ours,
Va chercher la nature au péril de ſes jours;
Tantôt parmi des feux & des torrents de ſoufre,
Approchant de l'Etna le redoutable gouffre,
Pour ſonder les ſecrets de ſes feux conſumants,
Marche d'un pas hardi ſur ſes rochers fumants;
Tantôt courant chercher dans les murs de Palmyre
Ces ſuperbes débris que l'étranger admire,

Affronte, & des brigands l'horrible avidité,
Et d'un vaſte déſert la triſte aridité,
Et d'un ciel dévorant la flamme étincelante,
Que le ſable embraſé réfléchit plus brûlante,
Et l'arene changée en des tombeaux mouvants,
Où mille malheureux ſont engloutis vivants.

De retour ſous ſon toit, tel que l'airain ſonore
Qu'on ceſſe de frapper, & qui réſonne encore,
Dans la tranquillité d'un loiſir ſtudieux
Il revoit en eſprit ce qu'il a vu des yeux;
Et dans cent lieux divers préſent par la penſée,
Son plaiſir dure encor quand ſa peine eſt paſſée.

Souvent, près d'une épouſe, à ſon foyer aſſis,
Il aime à la charmer par d'étonnants récits;
Et ſuſpendant leurs jeux, dès l'âge le plus tendre,
Ses enfants enchantés ſe preſſent pour l'entendre.

Qu'il porte ſon tribut à la ſociété,
Dans tous ſes entretiens quelle variété!
Savant obſervateur de ce globe où nous ſommes,
Connoiſſant tous les lieux, connoiſſant tous les hommes,
Par le charme piquant de mille traits divers,
Il ſemble ſous nos yeux tranſporter l'univers;
Et toujours agréable, en même temps qu'utile;
Inſtruit, ſans être lourd; plaît, ſans être futile.

« Mais quoi! ſans s'exiler ne peut-on rien ſavoir?
» Moi, dans mon cabinet j'apprends tout ſans rien voir, »
Dit, de l'eſprit d'autrui ce moiſſonneur avide,
Qui, la mémoire pleine & l'eſprit toujours vide,

D'obſerver par ſes yeux ſe croyant diſpenſé,
Si l'on n'eût point écrit, n'auroit jamais penſé.

Oui, tes livres ſont bons, mais moins que la nature;
Rarement on l'y voit peinte ſans impoſture:
Pourquoi donc la juger ſur leurs fauſſes couleurs?
A mes propres défauts pourquoi joindre les leurs?
Et quand ils m'offriroient une image fidele,
Que me fait le tableau, lorſque j'ai le modele?
Celle dont je puis voir les véritables traits,
Je ne la cherche point dans de vagues portraits:
L'objet me frappe plus qu'une froide peinture;
Un coup d'œil quelquefois vaut un an de lecture.

J'ai tant vu, dit quelqu'un de ces hommes fêtés,
Qui, portant leur ennui dans vingt ſociétés,
Fiers d'avoir parcouru ce monde ridicule,
Prennent ce cercle étroit pour les bornes d'Hercule,
Prétendent que par-tout ſont les mêmes travers,
Et veulent ſur Paris meſurer l'univers.
Inſenſé! ſors enfin de ton erreur profonde;
Tu n'as vu qu'un feuillet du grand livre du monde.
Dans ce Paris, ſéjour de l'uniformité,
Théatre où tout imite, ou bien eſt imité,
Chaque coin cependant a ſon ton, a ſon ſtile,
L'habitant du Marais eſt étranger dans l'Iſle;
Et ces peuples nombreux dans l'univers épars,
Séparés à jamais par d'éternels remparts,
Que de l'humanité les ſeuls liens raſſemblent,
Tu veux que leur génie & leurs mœurs ſe reſſemblent?
A des yeux plus inſtruits, ou plutôt moins diſtraits,
Comme chaque mortel, chaque peuple a ſes traits.

Je ſais que de nos cœurs impérieuſes reines,
Les mêmes paſſions ſont par-tout ſouveraines.

Mais, de l'esprit humain despotes orgueilleux,
Les préjugés, ami, changent avec les lieux.
Concentrés dans nos murs, comment guérir les nôtres?
Le mal est parmi nous, le remede chez d'autres:
Qu'ils nous prêtent ces dons loin de nous écartés,
Qu'eux-mêmes à leur tour empruntent nos clartés.
Qu'ainsi de toutes parts le vrai se réfléchisse;
Par cet échange heureux que l'esprit s'enrichisse.
Ainsi, de son pays franchissant la prison,
Le voyageur découvre un nouvel horizon;
Et mettant à profit cette course féconde,
Cherche les vérités éparses dans le monde,
Tandis que, dans sa terre, un gentillâtre altier,
De l'esprit paternel fanatique héritier,
Végete obstinément dans ses donjons antiques,
Et dans ses préjugés mille fois plus gothiques.

« Ainsi l'homme ne peut se former qu'en courant?
» Pour se rendre estimable, il faut qu'il soit errant,
» Et que de peuple en peuple, oubliant sa noblesse,
» Il aille par lambeaux recueillir la sagesse:
» Le soleil ne reçoit ses clartés que de lui,
» Et l'ame penseroit par les secours d'autrui?
» L'arbre, content des fruits qu'il tient de la nature,
» Dans son terrain natal trouve sa nourriture:
» Le ciel auprès de nous, avec le même soin,
» A placé les secours dont notre ame a besoin.
» Pourquoi donc, affamés des richesses des autres,
» Mendier leurs trésors, & dédaigner les nôtres;
» Pareils à ces mortels, justement odieux,
» Qui, pouvant cultiver le champ de leurs aïeux,
» Aiment mieux, promenant leur misere importune,
» Sur la pitié publique établir leur fortune?

» D'ailleurs, me dites-vous, chaque peuple a ses mœurs:

» Ces nuances d'eſprit, ces contraſtes d'humeurs,
» Le ciel les forme-t-il pour que ce caractere,
» Par tous ces frottements, ou s'efface, ou s'altere?
» S'il faut que par l'eſprit, l'eſprit ſoit imité,
» Condamnez donc le monde à l'uniformité;
» Dérobez donc aux champs cette riche peinture,
» Qui, ſous mille coups d'œil, reproduit la nature;
» Donnez donc à nos fruits, donnez donc à nos fleurs,
» Et les mêmes parfums, & les mêmes couleurs;
» Et, voyant à regret d'inégales campagnes,
» Au niveau des vallons abaiſſez les montagnes.

» Eh! copier enfin n'eſt-ce pas ſe borner?
» La parure d'autrui me gêne ſans m'orner.
» Ainſi l'ame affoiblit ſa vigueur naturelle,
» En adoptant des mœurs qui n'étoient pas pour elle;
» Ainſi des étrangers empruntant ſes appas,
» L'eſprit ſe dénature, & ne s'embellit pas.
» Une beauté ſans art a des défauts qu'on aime:
» Le ſinge eſt plus choquant que l'ours affreux lui-même.
» Ne nous gâtons donc pas, en voulant nous changer,
» L'air le plus ridicule eſt un air étranger;
» Le ſecret de choquer, c'eſt de ſe contrefaire:
» L'eſprit s'égare enfin, dès qu'il franchit ſa ſphere ».

Oui; mais en voyageant ſi je ſais l'enrichir,
C'eſt agrandir ſa ſphere, & non pas la franchir:
Le vrai, du monde entier eſt le commun partage.
Mais le Ciel, en cent lieux, ſema cet héritage.
C'eſt peu que, pour unir toutes les nations,
Entr'elles de la terre il partage les dons.
Pour mieux favoriſer cette utile harmonie,
Il leur partage encor les talents du génie,

Et fait ainſi ſervir aux plus heureux accords,
Et les beſoins de l'ame, & les beſoins du corps.

C'eſt à nous d'aſſembler les rayons qu'il diſperſe,
D'augmenter nos tréſors par un noble commerce;
C'eſt à nous de chercher, au prix de cent travaux,
D'anciennes vérités chez des peuples nouveaux.

L'air d'un autre, dit-on, dans nous pourroit déplaire.
Non, non, la vérité n'eſt jamais étrangere,
Et de quelque climat que l'on ſoit citoyen,
Muſulman, ou François, la ſageſſe ſied bien.

Mais c'eſt l'homme ſur-tout que l'homme doit connoître.
« Eh! pourquoi, loin des lieux où le ciel m'a fait naître,
» Chercher, ajoute-t-on, ce ſavoir incertain?
» Tout eſt nouveau pour moi chez un peuple lointain.
» Cette écorce des mœurs que l'on appelle uſages,
» L'habillement, la langue, & même les viſages,
» D'un frivole dehors m'occuperont long-temps,
» Et me déroberont de précieux inſtants.
» Comment connoître à fond une terre étrangere
» Qu'à peine effleurera ma courſe paſſagere?
» L'homme eſt-il loin de moi plus facile à juger,
» Sous un maſque inconnu, ſur un coup d'œil léger,
» Que ceux qu'à mes regards ma nation expoſe,
» Dont le maſque connu n'a rien qui m'en impoſe,
» Et que par habitude, & pour mes intérêts,
» Je revois plus ſouvent, j'obſerve de plus près? »

Eh! c'eſt l'intérêt même, & ſur-tout l'habitude,

Qui, bien loin d'y ſervir, nuiſent à cette étude.
Sur les objets voiſins, l'une nous rend diſtraits;
L'autre, peintre infidele, en altere les traits.
L'une nous fait tout voir avec indifférence,
Et l'autre donne à tout une fauſſe apparence :
L'un rend paſſionné; l'autre, peu curieux;
L'une enfin aſſoupit, l'autre abuſe mes yeux.
Pour voir ce grand ſpectacle avec une ame ſaine,
Il faut être au parterre, & non pas ſur la ſcene;
Souvent il faut auſſi, pour plaire aux ſpectateurs,
Une piece nouvelle, & de nouveaux acteurs.

D'ailleurs, puiſqu'éprouvant diverſes influences,
L'homme, ſelon les lieux, prend diverſes nuances,
Pourquoi n'examiner qu'un ſeul coin du tableau?
Ce fleuve dont l'aſpect ſemble toujours nouveau,
Suffit-il, pour juger ce qu'il eſt dans ſa courſe,
De voir ſon embouchure, ou d'obſerver ſa ſource?
Non, il faudroit le ſuivre en ſon cours tortueux,
Le voir rapide ou lent, humble ou majeſtueux,
Reſſerré dans ſon lit, reculant ſes rivages,
Baignant des bords fleuris, ou des rives ſauvages.
Ainſi l'homme varie; ainſi de toutes parts
Il faut de ſon portrait chercher les traits épars;
Chez les républicains admirer ſa nobleſſe,
Aux pieds d'un fier deſpote obſerver ſa foibleſſe,
Voir comment ſon eſprit, dépendant des climas,
Eſt bouillant au midi, froid parmi les frimats;
Remarquer tantôt l'art, & tantôt la nature;
Voir ici le défaut; là, l'excès de culture;
Enfin, chercher en quoi tous ces peuples nombreux
Reſſemblent l'un à l'autre, ou different entr'eux,
Depuis l'affreux Huron qui, mugiſſant de joie,
Égorge les vaincus, & dévore ſa proie,

Juſqu'aux Européens, brigands ingénieux,
Qui, ſans ſe dévorer, s'égorgent encor mieux.

« Mais enfin à quoi tend ma courſe vagabonde?
» J'aurai vu les erreurs dont l'univers abonde;
» J'aurai vu les mortels en proie aux paſſions,
» Le ſervile intérêt mouvoir les nations;
» Et ſous cent noms pompeux, tyranniſant la terre,
» Nourrir chez les humains une éternelle guerre.
» Eh! pourquoi, recherchant ce dangereux ſavoir,
» M'accoutumer au mal à force de le voir?
» Je ſerai dans le monde étranger & novice!
» Hélas! à la vertu que ſert l'aſpect du vice?
» Examinons plutôt notre cœur imparfait,
» Voyons ce qu'il faut faire, & non ce que l'on fait;
» Connoiſſons les devoirs, non les erreurs des hommes;
» Ce qu'il nous convient d'être, & non ce que nous ſommes.
» Enfin, qu'importe ici ce que l'on penſe ailleurs?
» Revenant plus inſtruits, revenons-nous meilleurs?»

Oui, des maux les plus grands l'ignorance eſt la mere;
Ainſi que ſes vertus, tout peuple à ſa chimere;
C'eſt peu que ce tyran, le préjugé natal,
Sur les yeux de l'eſprit mette un bandeau fatal;
Il ſoumet le cœur même à ſon joug incommode,
Avilit la vertu, met le vice à la mode;
Corrompt l'homme orgueilleux, d'un faux honneur épris,
Qui, courant à la honte, en fuyant le mépris,
Vicieux par uſage, inſenſé par coutume,
En mœurs, comme en habits, obéit au coſtume,
Et de l'opinion ſujet reſpectueux,
Pour être citoyen, n'oſe être vertueux.

N'eſt-ce

N'eſt-ce pas ce tyran dont l'ordre impitoyable
Preſcrit à deux amis un cartel effroyable,
Pour un mot, pour un geſte échappé ſans deſſein,
Les force par décence à ſe percer le ſein;
Leur rend par point d'honneur le meurtre légitime,
Et leur fait, en pleurant, égorger leur victime?

Voulons-nous vers le bien prendre un vol vigoureux?
Briſons donc de l'erreur les liens rigoureux;
Oſons donc, de notre ame agrandiſſant la ſphere,
Apprendre à bien penſer pour apprendre à bien faire;
Et par la vérité, du vice heureux vainqueurs,
Épurons nos eſprits pour corriger nos cœurs.

Mais pour mieux diſſiper ces ombres menſongeres,
Il faut leur oppoſer les clartés étrangeres;
Il faut nous arracher au dangereux ſéjour
Où l'on reçoit l'erreur en recevant le jour.

Toi, qui dans la nobleſſe où ta fierté ſe fonde,
Crois voir le lâche droit d'être inutile au monde,
Automate orgueilleux, qui croirois t'abaiſſer
En cultivant ces arts qui daignent t'engraiſſer,
Va chez l'heureux Chinois voir briller près du trône,
Les enfants de Cérès, comme ceux de Bellone;
Va voir dans ces beaux ports l'Anglois laborieux
Tirer de nos beſoins un tribut glorieux,
Et conclus à l'aſpect de leur noble induſtrie,
Qu'on ne déroge pas en ſervant ſa patrie;
Que cent vaiſſeaux chargés des dons de l'univers,
Valent bien du vélin épargné par les vers.

Et vous, qui près des rois adulateurs obliques,
Laiſſez mourir le cri des miſeres publiques;

De vos seuls intérêts avides partisans,
Indolents citoyens, & zélés courtisans,
Chez les républicains allez puiser ces flammes
Que le patriotisme allume dans leurs ames ;
Voyez-les à l'état consacrer tous leurs vœux,
Et par les maux publics rougissez d'être heureux.

Voilà comme, éclairé par des leçons vivantes,
L'homme revient meilleur de ses courses savantes :
Ainsi des préjugés il brave les clameurs,
Prend d'autres sentiments en voyant d'autres mœurs,
Affranchit de ses fers son ame emprisonnée,
Fuit du vice natal l'haleine empoisonnée,
Et recueillant le vrai, se dépouillant du faux,
Par les vertus d'autrui corrige ses défauts.

Ainsi, pour adopter des rameaux plus fertiles,
Un arbre cede au fer des branches inutiles ;
Et d'un nouveau feuillage étonnant nos vergers,
Étale le trésor de ses fruits étrangers.

Mais c'est peu des vertus qu'il trouve à son passage ;
Le mal, comme le bien, doit instruire le sage ;
En parcourant le monde, il a vu les mortels,
Chacun à son idole élever des autels ;
Et séduits par l'orgueil, conduits par l'habitude,
De leurs préventions chérir la servitude ;
Lui-même il sent combien son esprit fasciné
Extirpa lentement le faux enraciné :
Dès-lors il se guérit de cette confiance,
Enfant présomptueux de l'inexpérience.
Instruit par l'erreur même, il sait la redouter ;
Pour apprendre à connoître, il apprend à douter ;
Et jamais, employant le fer ou l'anathême,
Il ne trouble un état pour fonder un système.

Exempt de fanatiſme, il brave auſſi l'orgueil :
Sur ce qu'il parcourut, s'il rejette un coup d'œil,
Dans ces vaſtes états, dans ces cours ſi pompeuſes,
Qu'a-t-il vu ? De vrais maux & des grandeurs trompeuſes,
Des crimes décorés de noms éblouiſſants,
Des peuples malheureux, des favoris puiſſants,
Des ſouverains armés pour des monceaux de pierres,
Et d'infidelles paix après d'injuſtes guerres.

Ce vuide des grandeurs, ce néant des humains,
Il le retrouve encor dans l'œuvre de leurs mains.
Dans la Grece, dans Rome, en ſilence il contemple
Les reſtes d'un palais, les ruines d'un temple ;
Il voit périr du Nil les coloſſes fameux,
Et les tombeaux des rois mourir enfin comme eux.
S'il cherche ces cités que l'orgueil a conſtruites,
C'eſt parmi les débris de cent villes détruites.
« Ce monde où follement l'homme s'enorgueillit,
» Dit-il, renaît ſans ceſſe, & ſans ceſſe vieillit :
» Un empire s'éleve, un autre empire tombe,
» A côté d'un berceau j'apperçois une tombe ;
» L'orgueilleux Péterſbourg ſort du ſein d'un marais,
» Et toi, fiere Liſbonne, hélas ! tu diſparois,
» Et je crois, à travers ces débris lamentables,
» Entendre retentir ces mots épouvantables :
» Mortels, tout doit périr, & tout a ſon trépas ;
» Seule dans l'univers la vertu ne meurt pas ».

Mais de ce vaſte champ que t'offrent les voyages,
Ne crois pas que le fruit ſe borne à quelques ſages ;
Dans des états entiers où germent leurs leçons,
Souvent ils ont produit de fertiles moiſſons ;
Par eux, ſi du terrain la bonté les ſeconde,

Des peuples, par degré, la raiſon ſe féconde ;
Par eux mille talents, noblement tranſplantés,
Vont fleurir loin des lieux qui les ont enfantés.

Vois du ſuperbe Anglois l'humeur indépendante ;
D'eſprits forts & nerveux quelle foule abondante!
Chez eux le naturel s'élance en liberté ;
On ſent avec vigueur, on penſe avec fierté.
D'où vient dans les eſprits cette ſève féconde ?
C'eſt qu'ils ſont moins Anglois que citoyens du monde.
Tels des vaſtes forêts les chênes vigoureux
Cherchent au loin les ſucs qui circulent pour eux:
Et nous qui, pour nos mœurs, remplis d'idolâtrie,
Aimons trop nos foyers, trop peu notre patrie,
Par des uſages vains, ſans ceſſe maîtriſés,
Juſques dans nos plaiſirs toujours ſymmétriſés,
Innombrable famille, en qui tout ſe reſſemble,
Dans un cercle ennuyeux nous tournons tous enſemble,
Et plus polis que bons, moins grands que faſtueux,
Rarement formons-nous un élan vertueux:
Ou bien ſi quelquefois de nos cœurs léthargiques
Nous laiſſons échapper quelques traits énergiques;
Si, plus amis des arts, plus enchantés du beau,
Au mâle Crébillon (*a*) nous dreſſons un tombeau;
Si le ſang de Corneille (*b*) a reçu notre hommage;
Si du divin Rameau (*c*) nous conſervons l'image;
Si tout redit le nom des héros de Calais,
Nous en devons l'exemple à ces mêmes Anglois,

(*a*) Mauſolée en l'honneur de Monſieur de Crébillon.
(*b*) Repréſentation de Rodogune en faveur de Mlle Corneille.
(*c*) Statue en l'honneur de M. Rameau, propoſée par ſouſcription.

Qui, plus reconnoiſſants encor que nous ne ſommes,
A côté de leurs rois inhument leurs grands hommes.
Tant des peuples entr'eux le commerce a de prix!

N'outrons rien cependant : je vois avec mépris
Un vain déclamateur qui, par un zele extrême,
Ayant raiſon, a tort, & rend faux le vrai même;
Qui, ne haïſſant rien, n'aimant rien à moitié,
Approuve ſans réſerve, ou blâme ſans pitié.
Il eſt des nations que perdroient les voyages.
Un peuple vertueux, qui vit ſous des loix ſages,
Mais qui, par l'indigence au travail excité,
Doit ſes âpres vertus à la néceſſité;
Qui, graces aux rigueurs de la ſage nature,
A des antiques mœurs conſervé la droiture,
Que lui peuvent offrir des peuples étrangers?
Des écueils ſéduiſants & de brillants dangers:
Dans leur luxe trompeur il croit voir l'abondance;
Et, pour monter trop haut, il tombe en décadence.
Tel, de nos grands ſeigneurs rival préſomptueux,
Se ruine un bourgeois ſottement faſtueux.
Que ce peuple aime donc ſon modeſte héritage;
Puiſqu'il a des vertus, que veut-il davantage?

Telle Sparte jadis, le chef-d'œuvre des loix,
De qui la pauvreté faiſoit trembler les rois,
Fuyant la cour de Suſe & l'école d'Athenes,
Les tréſors de Xerxès & l'art de Démoſthenes,
Comme une iſle qui ſort du noir gouffre des mers,
Vit le luxe autour d'elle inonder l'univers.

O vous, qui l'imitez! nations Helvétiques,
Parlez, pourquoi craint-on pour vos vertus antiques?
Faut-il le demander? Ennuyés d'être heureux,

Vous désertez vos champs pour nos murs dangereux.
Venez-vous, dédaignant des biens inestimables,
Échanger vos vertus pour nos vices aimables?
Aux portes des palais vous veillez chez nos grands;
Hélas! en chassez-vous les chagrins dévorants?
Fuyez donc ces palais, allez dans vos campagnes,
Revoir vos simples toits & vos chastes compagnes:
Vous n'y trouverez pas nos esprits pétillants,
Nos ennuyeux plaisirs, nos spectacles brillants,
Mais des époux constants, des épouses fidelles;
Mais des fils dignes d'eux, des filles dignes d'elles,
Des hommes dont les bras savent encore agir,
Des femmes dont les fronts savent encor rougir.
Ah! bien loin de venir chercher notre licence,
C'est nous que doit chez vous appeller l'innocence.

Oui, pour d'austeres mœurs, s'ils sont pernicieux,
Des voyages pour nous les fruits sont précieux.
Nous pouvons y gagner, & n'avons rien à craindre;
D'ailleurs nos arts sans eux pourroient enfin s'éteindre.
Puisque nous n'avons pas le charme des vertus,
Gardons au moins celui qui l'imite le plus;
Privés de la nature, ayons-en l'apparence,
Et n'allons pas au vice ajouter l'ignorance.

Mais nul à voyager n'a de plus justes droits
Que des peuples soumis à de barbares loix;
Soit ceux où des tyrans oppriment des esclaves,
Où le respect contraint languit chargé d'entraves,
Où la loi fait punir, jamais récompenser,
Pour se faire obéir, défend d'oser penser,
Tyrannise les corps, & dégrade les ames,
Fait des esprits rampants, produit des cœurs infames;
Et changeant les mortels en de vils animaux,

Les rend & malheureux & dignes de leur maux :
Soit ceux où, détruisant un utile équilibre,
Un peuple turbulent se croit un peuple libre,
Compte son insolence au nombre de ses droits,
Brave ses magistrats, ou méconnoît ses rois ;
Et n'ayant aucun frein qui puisse le contraindre,
Parce qu'il ne craint rien, fait qu'il a tout à craindre :
Soit ceux enfin qu'on voit à peine encor naissants,
Essayer, mais en vain, leurs ressorts impuissants,
Et dont le foible corps, pour recevoir une ame,
Des talents étrangers doit emprunter la flamme.

Tels Lycurgue & Solon, heureux législateurs,
Chez cent peuples d'abord savants contemplateurs,
D'après les nations dès long-temps florissantes,
Dessinerent le plan de leurs cités naissantes,
Et surent transporter dans leurs nouveaux remparts,
L'un, toutes les vertus, & l'autre, tous les arts.

Mais quoi ! pour te prouver ce qu'on doit aux voyages,
Me faut-il donc fouiller dans la nuit des vieux âges ?
Dans des temps plus voisins veux-tu voir leurs effets ?
Vois tout un peuple au nord créé par leurs bienfaits.(a)

Là, d'horribles frimas toujours environnée,
Couverte de glaçons, de neige couronnée,
Et d'un deuil éternel effrayant les regards,
La nature hideuse effarouchoit les arts.
Chef-d'œuvres du ciseau, charme de la peinture,
De l'art brillant des vers agréable imposture,
Danse voluptueuse, accords mélodieux,

(a) La Russie.

Vous n'osiez approcher ces climats odieux ;
Loin d'eux & les beaux arts, & les travaux utiles ;
L'esprit étoit inculte & les champs infertiles ;
Le commerce fuyoit ce séjour désolé ;
Ce vil ramas d'humains languissoit isolé ;
Et chassant dans les bois, ou dormant sous ses huttes,
N'avoit que la dépouille & que l'instinct des brutes ;
L'art même des combats n'existoit pas pour eux.
Le Russe, né féroce, & non pas valeureux,
Farouche dans la paix, impuissant dans la guerre,
Ne savoit ni charmer, ni subjuguer la terre ;
Et les loix l'enchaînant aux foyers paternels,
Rendoient son ignorance & ses maux éternels.

Enfin PIERRE paroît ; il voit ce coin du monde
Dormir enseveli dans une nuit profonde ;
De dix siecles de honte il prétend le venger,
Et c'est en le quittant qu'il saura le changer.
O prodige ! un grand roi quitte le rang suprême,
Et dans son noble exil, plus grand qu'en sa cour même,
Pour moissonner les arts dans cent pays divers,
Auguste voyageur, étonne l'univers ;
Dans le palais des rois, sous l'humble toit du sage,
Fait de l'art de régner le noble apprentissage,
Dévore tout chef-d'œuvre offert à ses transports,
Parcourt les atteliers, interroge les ports ;
Et des arts recueillis dans ses courses immenses,
Rapporte au fond du nord les fertiles semences.
Tout change. Dans ces lieux embellis à sa voix,
La nature a souri pour la premiere fois :
Il subjugue les champs, les ondes, les rivages,
Et ses propres sujets mille fois plus sauvages.
Je vois creuser des ports, bâtir des arsenaux ;

Les fleuves étonnés ſont joints par des canaux,
Les marais ſont couverts de moiſſons jauniſſantes,
Les déſerts ſont peuplés de villes floriſſantes,
Des talents cultivés la fleur s'épanouit,
Et des vieilles erreurs l'amas s'évanouit.

Tels, dans ces mêmes lieux qu'un ſombre hiver aſſiege,
D'affreux rochers de glace & de vieux monts de neige
S'ils ſentent du ſoleil les rayons pénétrants,
Dans les champs rajeunis vont ſe perdre en torrents.

Peuple heureux, le jour luit, tremblez qu'il ne s'éteigne!
Que dis-je? Ai-je oublié que CATHERINE regne?
Faite pour tout créer, ou pour tout embellir,
Pour tracer un plan vaſte, ou bien pour le remplir:
Ce que PIERRE ébaucha, CATHERINE l'acheve;
Sous ſes mains chaque jour l'édifice s'éleve;
Et pour le décorer, accourant à ſa voix,
Tous les arts à l'envi ſe rangent ſous ſes loix.
Moins grand étoit celui qui, dans Thebes naiſſante,
Entraînoit les rochers par ſa lyre puiſſante.
Dure, dure à jamais cet écrit précieux (a),
Où, pour former ſon fils ſous ſes auguſtes yeux,
Par l'appas de la gloire à la richeſſe unie,
Une grande princeſſe appelle un grand génie!
Et qu'on doute long-temps qui doit frapper le plus,
Ou d'une offre ſublime, ou d'un noble refus.
Mais que vois-je? Un champ clos, des deviſes, des armes,

(a) Lettre de l'Impératrice de Ruſſie à M. d'Alembert, pour l'inviter à ſe charger de l'éducation du Grand Duc de Ruſſie.

(a) Des cartels sans fureur, des combats sans alarmes ;
Je vois, je reconnois ces spectacles guerriers
Qui jadis délassoient nos braves chevaliers.
C'est ainsi qu'aux plaisirs associant la gloire,
Ils faisoient, en jouant, l'essai de la victoire :
Ainsi leur repos même, utile à la valeur,
De l'héroïsme en eux nourrissoit la chaleur.
Jeux brillants qu'a proscrits notre oisive mollesse,
Moscovites heureux, le François vous les laisse.
Eh quoi ! ce goût du beau que vous puisiez chez nous,
Faut-il à notre tour l'aller trouver chez vous ?
Poursuivez, secondez une illustre princesse,
Ce germe des talents, cultivez-le sans cesse ;
Et dans de nouveaux lieux cherchant des arts nouveaux,
Par leur propre lumiere éclipsez vos rivaux.

Des voyages, ami, tel est sur nous l'empire :
C'est l'air du monde entier que par eux on respire.
Si tous ces grands objets ont des charmes pour toi ;
Si l'ardeur de savoir t'entraîne loin de moi,
Sans doute tes adieux me coûteront des larmes ;
Mais un motif bien noble adoucit mes alarmes :
Quoi que perde dans toi ton ami désolé,
Tu vas former ton cœur, le mien est consolé.

L'Abbé de Lille.

(a) Carrousels ordonnés par l'Impératrice de Russie.

BOUQUET

A MADAME DE ROHAN,

ABBESSE DE MARQUETTE.

PRINCESSE illuſtre & reſpectable,
Et cent fois encor plus aimable,
Sous l'emblême de ce bouquet,
Gage innocent de notre hommage,
De notre attachement parfait
Reçois le ſymbole & l'image :
Ainſi qu'un même nœud unit
Ces différentes fleurs enſemble,
Le même amour, le même eſprit
Sous tes douces loix nous raſſemble.
Rien n'eſt ſi ſimple que ces fleurs;
Elles ſont toutes naturelles,
Et les ſentiments de nos cœurs,
Princeſſe, le ſont autant qu'elles.

L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

ÉTRENNES

A M. DE BOULOGNE,

En lui envoyant un petit chien d'émail enchaîné.

OTEZ, ôtez, diſoit ce chien,
Une chaîne qui m'embarraſſe,
Je vous aime, c'eſt un lien

Plus sûr, & qui jamais ne casse,
Les autres ne servent de rien :
C'est ainsi qu'un tendre ami pense.
J'étois à vous par l'amitié,
Vous m'attachez par la reconnoissance :
N'est-ce pas trop de la moitié ?

DOUCEURS
DE LA VIE Cchampêtre.

TIRCIS, il faut penser à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite :
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu, sur la mer de ce monde,
Errer au gré du vent notre nef vagabonde;
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable :
Plus on est élevé, plus on court de dangers.
Les grands pins sont en bute aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois, que des toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, retiré loin de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses desirs !

Il laboure le champ que labouroit son pere;

Il ne s'informe point de ce qu'on délibere
Dans ces graves conſeils d'affaires accablés ;
Il voit ſans intérêt la mer groſſe d'orages,
Et n'obſerve des vents les ſiniſtres préſages
Que pour le ſoin qu'il a du ſalut de ſes bleds.

(*a*) Roi de ſes paſſions, il a ce qu'il deſire ;
Son fertile domaine eſt ſon petit empire ;
Sa cabane eſt ſon louvre & ſon Fontainebleau ;
Ses champs & ſes jardins ſont autant de provinces,
Et, ſans porter envie à la pompe des princes,
Il eſt content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts proſpérer ſa famille,
La javelle à plein poing tomber ſous la faucille,
Le vendangeur ployer ſous le faix des paniers ;
Il ſemble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons & les graſſes campagnes
S'efforcent à remplir ſa cave & ſes greniers.

Il ſuit aucunes (*b*) fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts, du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau ;
Aucunes fois des chiens il ſuit les voix confuſes,
Et voit enfin le lievre, après toutes ſes ruſes,
Du lieu de ſa naiſſance en faire ſon tombeau.

Tantôt il ſe promene au long de ſes fontaines,

(*a*) M. de Racan excelloit ſur-tout à peindre noblement & avec grace les plus petites choſes, témoin cette ſtance & les ſuivantes. C'étoit auſſi le talent particulier du fameux Deſpréaux, comme on le peut voir par l'Epître à ſon Jardinier, & quelques autres ouvrages de ſa façon.

(*b*) *Aucunes fois* pour *quelquefois*, ne ſe dit plus depuis long-temps.

De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruiſſeaux parmi l'or des moiſſons;
Tantôt il ſe repoſe avecque les bergeres,
Sur des lits naturels de mouſſe & de fougeres,
Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buiſſons.

Il coule ſans chagrin les jours de ſa vieilleſſe,
Dans ce même foyer où ſa tendre jeuneſſe
A vu dans le berceau ſes bras emmaillottés;
Il tient par les moiſſons regiſtre des années,
Et voit de temps en temps leurs courſes enchaînées,
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents & des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de tréſors;
Il ne recherche point, pour honorer ſa vie,
De plus illuſtre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ſes peres ſont morts.

Il contemple du port les inſolentes rages,
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les deſſeins factieux;
Et voit en un clin d'œil, par un contraire échange,
L'un déchiré du peuple, au milieu de la fange,
Et l'autre en même temps élevé juſqu'aux cieux.

S'il ne poſſede pas ces maiſons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces ſuperbes portiques
Où la richeſſe & l'art étalent leurs attraits;
Il jouit des beautés qu'ont les ſaiſons nouvelles;
Il voit de la verdure & des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris il ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, mon cher Tircis, fuyons la multitude,

Et vivons déſormais loin de la ſervitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt :
Sous un chêne élevé les arbriſſeaux s'ennuient,
Et devant le ſoleil tous les aſtres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Après qu'on a ſuivi ſans aucune aſſurance,
Cette vaine faveur qui nous paît d'eſpérance,
Fatal à nos deſſeins, un moment les détruit :
Ce n'eſt qu'une fumée ; il n'eſt rien de ſi fréle ;
Sa plus belle moiſſon eſt ſujette à la grêle,
Et ſouvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréables déſerts, ſéjour de l'innocence,
Où, loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos, & finit mon tourment ;
Vallons, fleuves, rochers, aimable ſolitude,
Si vous futes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le déſormais de mon contentement.

HONORAT DE BEUIL, Marquis de Racan, né en 1589, éleve de Malherbe, eſt quelquefois ſon rival ; quelquefois ſupérieur à Théocrite & à Virgile qu'il a imités, il eſt lui-même inimitable dans ſes Paſtorales. Boileau, qui a dit,

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
Racan chanter Philis, les bergers & les bois.

n'a pas prétendu diſputer à ce dernier la gloire lyrique. Les idées ſont moins

ſerrées dans ſes odes que dans celles de Malherbe, mais les images en ſont ordinairement plus magnifiques & mieux développées : ſon ode au Comte de Buſſy Rabutin, montre qu'il pouvoit toucher la lyre comme enfler le chalumeau ; & Boileau a dit dans ſa neuvieme Satyre :

Tout chantre ne peut pas ſur le ton d'un Orphée
Entonner en grands vers la diſcorde étouffée,
Peindre Bellone en feu, tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé, fuyant ſur ſes remparts ;
Sur un ton ſi hardi, ſans être téméraire,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Hom re.

ODE

A L'OMBRE DE ROUSSEAU.

TOI, qui ſus prendre dans tes rimes
Le vol d'un eſprit créateur ;
Des poëtes les plus ſublimes,
Rouſſeau, ſublime imitateur,
Viens, fais éclater dans mon ame
Une étincelle de la flamme
Qui brille en tes écrits divers :
Du puiſſant dieu de l'harmonie
Tu reçus ton heureux génie,
Fais-le revivre dans mes vers.

Que dis-je ? Au ſommet du Parnaſſe

Puis-je diriger mes efforts ?
Suffit-il d'avoir de l'audace
Pour ſentir les divins tranſports ?
Pour plaire à la race future,
Tu fus, rival de la nature,
L'imiter avec dignité ;
Et malgré le fiel que l'envie
Oſe diſtiller ſur ta vie,
Tu ne ſeras point imité.

Soit qu'armé des forces d'Alcide,
Dans ton eſſor audacieux
Tu meſures ton vol rapide
Aux immenſes contours des cieux :
Soit que colorant la nature
Sur un théatre de verdure,
Tu peignes Flore & les zéphyrs,
Toujours nouveau, toujours ſemblable
Dans ton ouvrage incomparable,
Le plaiſir renaît du plaiſir.

Ici, du vainqueur de l'Euphrate
Meſurant les ſombres vertus,
Près du héros tu peins Socrate,
Et les Sylla près des Titus :
Ce prince, dont la main féconde
S'ouvre pour le bonheur du monde,
Le voit tomber à ſes autels ;
Et ces deſtructeurs de la terre,
Rivaux du maître du tonnerre,
Meurent les plus vils des mortels.

Là, ce pinceau qui nous enchante
Nous tranſporte au ſein des plaiſirs ;

Il change avec l'onde inconſtante,
Et folâtre avec les zéphyrs:
Aux pleurs fécondes de l'aurore,
Aux roſes qu'elle fait éclore,
Il prête de nouveaux appas;
Des Graces s'il fait la peinture,
Il emprunte pour leur parure
Les fleurs qui naiſſent ſous leurs pas.

✣

Mais que vois-je?... Au-delà du monde
Mes pas ſont ſoudain tranſportés:...
La terre fuit, la foudre gronde,
Et la mort vole à ſes côtés:
A ſa gloire, à mon trouble même,
Je reconnois l'être ſuprême;
Tremblez, déités des mortels:
Des cieux le maître formidable
Ne veut plus qu'un encens coupable
Fume encore ſur vos autels.

✣

Oh! ciel! un rayon de la grace
Fait éclorre mille tréſors;
Le ſuperbe rival d'Horace
A Dieu conſacre ſes accords;
Armé de mille traits de flamme,
Le très-haut pénetre ſon ame
Des leçons qu'il doit nous dicter:
Du ſage créateur du monde
Il chante l'équité profonde....
Il eſt digne de la chanter.

✣

En vain aux foudres du génie
L'eſprit oppoſe ſes éclairs,
Ton nom, ta brillante harmonie

Vivront autant que l'univers.
Laiſſons nos La Motte modernes
Dans leurs cabales ſubalternes
Blâmer tes ſublimes travaux :
Les *concetti* métaphyſiques
De ces Séneques léthargiques
Valent-ils tes heureux défauts ?

Dans la carriere du génie
Quand on marche à pas de géant,
L'ingénieuſe ſymmétrie
N'eſt plus qu'un frivole talent.
L'émule de l'aigle rapide
Doit d'une colombe timide
Mépriſer les foibles ébats ;
Le génie, enfant du tonnerre,
Dans un clin d'œil franchit la terre,
L'eſprit la meſure au compas.

Quel ſpectacle frappe ma vue !
J'entrevois d'immenſes déſerts,
Des rocs affreux perçant la nue,
Sous moi, mille abymes ouverts ;....
J'avance.... Flore au teint de roſes,
De fleurs nouvellement écloſes
Colore de charmants côteaux.....
Tel, bravant la froide cenſure,
Rouſſeau s'égale à la nature ;....
Il oſe imiter ſes défauts.

L'Envie au teint pâle, à l'œil ſombre,
Maſquant avec art ſes douleurs,
Vainement reproche à ton ombre
Et tes revers & ſes fureurs ;

Dans le transport qui la dévore
Je crois la voir, l'entendre encore
Dire, en agitant ses serpents : ....
Ouvrons sous ses pas des abymes,
Et sachons lui prêter des crimes,
Pour nous venger de ses talents.

ISOARD DE L'ISLE, *de l'Oratoire.*

EPITRE

SUR LA NOBLESSE,

A M. LE MARQUIS DE ROCHAMBEAU,

Gouverneur de Vendôme.

QUAND d'une humeur généreuse & facile,
Libéral sans orgueil, affable sans fadeur,
On n'a d'autres plaisirs que celui d'être utile;
La noblesse du sang orne celle du cœur.
Du chaton précieux où Rondet (*a*) l'emprisonne,
Un diamant reçoit du prix;
Et le cadre qui l'environne
Rend plus saillant encor le portrait de Louis (*b*).
Des dons extérieurs les qualités réelles
Reçoivent un éclat de plus.
Dans un beau corps les vertus sont plus belles,
Et la noblesse ennoblit les vertus.
Ainsi le fruit qu'on voit éclore
Sur les bords que le Tage enrichit en coulant,

(*a*) Joaillier de la Couronne.

(*b*) Allusion au superbe cadre qui entoure le portrait en tapisserie fait par le jeune Audran d'après Vanloo.

Doré par les rayons de la naiſſante aurore,
Paroîtroit moins exquis, s'il étoit moins brillant.
Nous admirons les hautes deſtinées
D'un héros iſſu de ton ſang ;
Ses talents, ſes exploits ſurpaſſent ſes années :
Moins noble, il eût été moins grand.
La nobleſſe eſt le bien peut-être
Que l'on doit le plus deſirer ;
Compagne du mérite, elle le fait paroître ;
Les talents ont beſoin qu'on les ſache montrer :
Elle eſt un aiguillon qui nous pouſſe à mieux faire ;
C'eſt un tréſor quand on ſait en uſer :
Je l'honore, je la révere ;
Mais je mépriſe ceux qui la font mépriſer.
Je ris de ce Damis enflé de la chimere
De ſa nobleſſe mercenaire ;
Et dont l'orgueil veut monſeigneuriſer
Sa géométrique importance,
Qui fait gémir ſon carroſſe affaiſſé
Sous la molle circonférence
De ſon corps long-temps engraiſſé
Des larmes & de l'indigence
Du miſérable délaiſſé.
Je vois avec dédain ces fades gentillâtres,
Chimériquement idolâtres
De leurs titres d'oiſiveté,
Et qui, bouffis des exploits de leurs peres,
Dans leurs chétives dindonnieres
Traînent avec orgueil leur noble pauvreté.
J'accable de mille anathêmes
Ces automates ſuzerains
Qui, pauvres en vertus, riches en parchemins,
Sont grands par leurs aïeux, & petits par eux-mêmes.
La nobleſſe du ſang eſt utile aux héros ;

Elle peut les orner, elle ne peut les faire.
Un noble eſt, ſans mérite, au deſſous du vulgaire,
Et ſes titres ſont des fardeaux.
La nobleſſe eſt une lumiere
Qui, comme les vertus, éclaire les défauts.

LA SERRE.

TRADUCTION
EN VERS

De la cinquieme Ode du quatrieme d'Horace.

(a) A NOS deſirs les dieux propices
Ont couronné tes deſtins,
Céſar, tu fais les délices
Et la gloire des Romains;
Mais quelle affreuſe puiſſance
A leur plus douce eſpérance
Te dérobe ſi long-temps?
Viens dégager ta parole;
De l'ennui qui les déſole,
Viens affranchir tes enfants.

Que ta ſplendeur plus chérie
Que n'eſt l'éclat d'un beau jour,

(a) Auguſte étoit dans les Gaules depuis plus de deux ans; ſon retour annoncé & promis, avoit été différé. Le Poëte, dans cette Ode, remplie de tendreſſe & de ſentimens, exprime à l'Empereur l'impatience que l'Italie avoit de le revoir, & lui fait la peinture du bonheur que ſa préſence procureroit aux Romains.

Du ſoleil de l'Heſpérie
Annonce enfin le retour.
Quand le printemps fond les glaces,
La nature a moins de graces
Qu'il n'en brille dans tes yeux;
Tu nous rends Pomone & Flore,
Tes ſeuls regards font éclore
Les plus chers préſents des dieux.

Comme une mere inquiete,
Loin de ſon fils qu'elle attend,
Si le dieu des flots l'arrête
Sur ſon perfide élément;
C'eſt en vain qu'elle intéreſſe
Le ciel même à ſa tendreſſe,
Rien n'appaiſe ſes ennuis;
Et tremblante au moindre orage,
Ses yeux fixent le rivage
Où doit aborder ſon fils.

Telle eſt, Céſar, ta patrie,
Tels ſont nos cœurs pour Céſar;
Le bonheur de l'Heſpérie
Entre à Rome avec ſon char:
Tous nos dieux qu'il accompagne
Vont fixer dans la campagne
L'abondance & les plaiſirs;
On n'y connoît plus les peines;
Cérès a doré nos plaines,
Bacchus comble nos deſirs.

Tandis que ſur la prairie
Pan fait danſer les troupeaux,
Plutus offre à l'induſtrie

Le tribut de ſes travaux.
Amphitrite eſt ſans alarmes,
Le marchand brave les armes
Du pirate épouvanté ;
La foi du commerce eſt pure,
Et l'intérêt qu'elle aſſure,
Obéit à l'équité.

Le châtiment ſuit le crime,
La loi regne avec les mœurs ;
D'une flamme légitime
Nous reſpectons les douceurs.
En vain l'ombre du myſtere
S'offriroit à l'adultere,
Le ſoupçon même eſt détruit,
Et la vertu d'une épouſe
Ne craint point l'humeur jalouſe
D'un époux qui la chérit.

La ſageſſe de la mere
Environne les enfants,
Le fils reçoit de ſon pere
Le courage & les talents.
Tonnez, féroce Ibérie,
Parthes, Scythes, Germanie,
Préparez, joignez vos coups ;
Votre défaite eſt certaine :
Que peut une audace vaine
Quand Céſar eſt avec nous ?

Dans le cours de la journée
Nous allons ſur nos côteaux
D'une vigne fortunée
Unir le ſep aux ormeaux

Et

Et quand le feu des étoiles,
De la nuit parant les voiles,
Vient annoncer le repos,
Dans nos paiſibles retraites,
A table, aux ſons des muſettes
Nous chantons notre héros.

Les vins coulent pour la gloire,
L'air retentit de nos vœux,
Nous joignons dans notre hiſtoire,
Son nom à celui des dieux:
Telle on vit l'heureuſe Grece,
Des objets de ſa tendreſſe
Diviniſer les honneurs;
Le ſentiment fut ſon guide,
Les noms de Caſtor, d'Alcide,
Se gravoient dans tous les cœurs.

Prince auguſte, pere aimable,
Viens jouir de tes autels;
Ton palais eſt préférable
A la cour des immortels;
Des concerts de l'Italie
Entends la douce harmonie;
C'eſt le chant de ſon amour:
Puiſſe-t-il mille ans encore
Commencer avec l'aurore,
Ne finir qu'avec le jour!

TRAIT DE BIENFAISANCE
DU ROI.

UN militaire en ſon art conſommé,
Dit à Louis, notre roi bien-aimé :
Devant Menin depuis deux jours nous ſommes,
Sire, il nous faut riſquer mille hommes,
Bruſquer l'attaque, ordonner un aſſaut ;
La place eſt priſe au moins huit jours plutôt.
Huit jours plus tard que l'on prenne la ville,
Lui répondit le pere des François ;
Car j'aime mieux, dans mon camp immobile,
Perdre cent jours, qu'un ſeul de mes ſujets.

Urbem dum Ludoix longâ obſidione tenebat,
Quidam illi bellator ait : Rex magne, perito
Sit mihi certa fides, ſi corpora mille virorum
Haud tibi diſpliceat morti fortaſſè dovere,
Per Martem, jam nunc tua ſunt hæc mœnia, juro.
Tardiùs hæc mea ſint, rex inquit ; nam mihi præſtat
Pertæſo magni incœpti pro mœnibus iſtis
Perdere mille dies, unum quàm perdere civem.

VERS
POUR LA STATUE D'AUGUSTE.

AUGUSTE, pour donner aux Romains de beaux jours,
A dû ne jamais vivre, ou bien, vivre toujours.

Romuleæ foret ut gentis ſors optima, numquam
Vivere, vel numquam debuit ille mori.

LE JARDINIER ET SON MAITRE.

FABLE; A M. THOMAS.

Dans cet ouvrage incomparable,
Où se montre si bien votre esprit, vos talents,
J'ai pris le sujet d'une fable;
C'est un larcin que je vous rends:
J'y joindrois volontiers un peu de cet encens
Qu'on vous doit en bonne justice;
Mais de vous bien chanter, l'honneur est réservé
A quelque muse moins novice.
Dans les cœurs vertueux votre nom est gravé;
Ces temples valent bien le temple de mémoire;
D'éternels monuments y fondent votre gloire.
Que j'aime le dernier! quiconque l'a bien lu,
Chérit Sully, Henri, l'auteur & la vertu.
Mais vos moments sont chers; je viens à mon histoire.
Un honnête bourgeois possédoit un terrein,
Où maison, potager, bosquet, verger, parterre,
Se trouvoient renfermés; c'étoit tout son butin,
Son château, ses bois & sa terre:
Jugez s'il étoit occupé
D'y placer l'agrément, d'y semer l'abondance.
Le premier alla bien, sur l'autre il fut trompé;
Tout y frustra ses espérances.
L'ensemble offroit aux yeux un spectacle charmant,
D'arbres taillés à point, longue & superbe file,
Immense potager, bosquet fort élégant,
Maison de belle forme, & gentil péristile,

Parterre d'un deſſein léger, neuf & galant,
Caſcade contenant de baſſins plus de mille ;
Mais rien à mettre ſous la dent :
Ce point manquoit tout net, & ce point eſt utile,
Sans lui tout le reſte n'eſt rien ;
Notre homme le comprit fort bien ;
Au milieu de ſon luxe il ſentit le mal-aiſe,
Et voulut ſur ce chef avoir un entretien
Avec ſon vieux jardinier Blaiſe.
Écoutez, lui dit-il, pourquoi d'un potager
Si bien enſemencé, ſi vaſte,
Ne puis-je avoir de quoi manger ?
De celui du voiſin le mien eſt le contraſte,
Et tout va même train : voyez ces arbriſſeaux,
Au lieu de profiter, voilà qu'ils dépériſſent :
D'où vient que ces fleurs ſe flétriſſent ?
Quel ſort afflige mon enclos ?
Puiſque vous l'ignorez, je vais vous en inſtruire,
Reprit l'homme à rateau : vous avez fait conſtruire
Tous ces maudits baſſins, l'un ſur l'autre perchés,
C'eſt ce chef-d'œuvre-là, que vous nommez caſcade,
Et dont vos yeux ſont entichés,
Qui rend tout votre enclos malade.
La ſource qui vient de là-haut
Pour rafraîchir le tout ſeroit bien aſſez forte ;
Mais vos baſſins reçoivent l'eau :
Celui-ci prend ſa part, au ſuivant il la porte ;
Ils s'en empliſſent tous ; &, foi de jardinier,
Avant qu'ils ſe la ſoient donnée de l'un à l'autre,
Il ne reſte rien au dernier ;
Ce dernier pourtant eſt le vôtre ;
C'eſt l'unique du moins où je ſaurois puiſer :
Comment, en bonne conſcience,
Voulez-vous qu'on puiſſe arroſer ?

Auſſi tout meurt, tout ſeche, & j'y perds ma ſcience.
Détruiſez ce vain ornement,
Culbutez ces baſſins, ſouffrez qu'on les déniche,
Vous verrez votre enclos reprendre un air vivant;
Il ſera moins brillant, mais il ſera plus riche.
Pour avoir un produit certain,
Chaſſez cette magnificence,
Qui nous fera mourir de faim,
Sous les dehors de l'opulence.
Blaiſe raiſonnoit bien, & ſon maître le crut.
La caſcade ſauta; bientôt on s'apperçut
Que Blaiſe avoit fait un miracle;
L'eau ne rencontrant plus d'obſtacle,
Remplit le baſſin en ſon temps,
Et le maître revit ſes jardins floriſſants.

La ſource eſt le tribut de plus d'une province,
La caſcade dépeint financiers & traitants,
Et le dernier baſſin eſt le coffre du prince.

VERS

Préſentés au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, à Verſailles, le 28 Septembre 1765, par M. Fréron.

POUR tracer un portrait fidele
De mon auguſte bienfaiteur,
Tel qu'il eſt gravé dans mon cœur,
Ce ſeroit trop peu d'un Appelle.

Ici, des lauriers du dieu Mars
La gloire à nos yeux le couronne;

Là, les divinités des arts,
Des lauriers du fils de Latone.

Tantôt ſes plus cheres vertus,
L'humanité, la bienfaiſance,
Nous font jouir de la préſence
Des Antonins & des Titus.

Tantôt c'eſt le ſenſible Énée,
Qui, domptant le ſort envieux,
Fuit ſa patrie infortunée,
Et va chercher avec ſes dieux,
Par l'ordre de la deſtinée,
Un autre ſceptre & d'autres cieux.

L'Égliſe à ſon tour le propoſe
Comme un modele à tous les rois
Et dans lui nous montre à la fois
Un Conſtantin, un Théodoſe.

Tant de vertus, tant de talents,
De STANISLAS ſont le partage;
Il faut vingt crayons différents
Pour bien deſſiner ſon image.

TRAIT DE BIENFAISANCE
DE LA REINE.

UN tréſorier diſoit à notre auguſte reine:
Modérez les tranſports d'un cœur ſi généreux;
Le tréſor de l'état vous ſuffiroit à peine
Pour fournir aux beſoins de tant de malheureux.

Ce diſcours ne ſauroit, dit l'illuſtre princeſſe,
Interrompre le cours de mes ſoins bienfaiſants:
Allez, conformez-vous aux vœux de ma tendreſſe;
Tout le bien d'une mere appartient aux enfants.

Cultos fidus opum, quas regia capſula ſervat,
Naſter regina dixit: Clariſſima princeps,
Utere, crede mihi, regali parce auro,
Muneribuſque inopum noli ditare caterva;
Nunquæ tot impenſas fiſcus jam ferre requiret.
Talia quæ mihi, reſpondit regia conjux,
Dicere, nempè placet miſeros ſuccurrere libi,
Totaque debetur materna pecunia natis.

ODE

A MONSIEUR

MOREAU DE SÉCHELLES,

AU NOM DE L'UNIVERSITÉ.

AINSI, lorſque ce mont, dont la maſſe brûlante
Fait gémir ſous ſon poids les géants écraſés,
A long-temps retenu la flamme dévorante
Qui couvoit ſourdement dans ſes flancs embraſés:

Soudain, en bouillonnant, le ſalpêtre s'allume,
La terre éprouve au loin d'horribles tremblements;
La montagne en mugit; le feu qui la conſume,
S'échappe avec fureur de ſes noirs fondements.

Tel, pénétré d'un Dieu dont la vive lumiere
Excite dans mon ame une ſainte fureur,

Mon esprit enflammé brise enfin la carriere
Qui captivoit l'essor de sa bouillante ardeur.

✣

Séchelles, tes vertus échauffant mon génie,
De mes sens agités raniment les transports :
Puissai-je, secondé du dieu de l'harmonie,
Éterniser ton nom par d'illustres accords !

✣

Ne crains pas qu'emporté d'un zele téméraire,
Le mensonge flatteur profane mes accents ;
Jamais, de la grandeur courtisan mercenaire,
L'intérêt dans mes mains n'infecta mon encens.

✣

La vertu dans les grands a seule mon hommage ;
Leur éclat séducteur n'éblouit point mes yeux ;
Et de la vérité le sublime langage
Est le premier tribut qu'on doit aux demi-dieux.

✣

Toi donc, Vérité sainte, arbitre des grands hommes,
Qui graves sur l'airain tes décrets éternels !
Toi, dont l'œil pénétrant nous voit tels que nous sommes,
Descends, apporte-moi tes crayons immortels.

✣

Je veux peindre un héros qu'on admire & qu'on aime ;
Courtisan, philosophe & ministre éclairé ;
Grand par ses dignités, mais plus grand par lui-même ;
Estimé de son roi, par le peuple adoré.

✣

De Thémis autrefois soutenant la balance,
Assis au rang des dieux qui jugent les humains,

Dans un conſeil auguſte, oracle de la France,
Il peſoit des mortels les fragiles deſtins.

✣

O probité ſacrée ! ô vertu que j'adore !
Tes honneurs ſont éteints, ton culte eſt aboli ;
Les coupables mortels que l'intérêt dévore,
Plongent tes ſaintes loix dans un honteux oubli.

✣

Mais des profanateurs dont la foule t'outrage,
Tu diſtinguas toujours cet illuſtre mortel ;
Dans ſes traits reſpectés tu peignis ton image ;
Sa voix eſt ton organe, & ſon cœur, ton autel.

✣

Vous en fûtes témoins, provinces fortunées,
Que l'Eſcaut orgueilleux arroſe dans ſon cours ;
Sa noble intégrité réglant vos deſtinées,
D'Aſtrée & de Thémis vous ramena les jours.

✣

O Flandre malheureuſe ! ô déplorable terre !
Théatre alors ſanglant de diſcorde & d'horreur,
De meurtres affamé, le démon de la guerre
Dans les champs déſolés exerçoit ſa fureur.

✣

Ce miniſtre zélé, réparant tes injures,
De ton deſtin affreux adouciſſoit le poids ;
De tes flancs déchirés les ſanglantes bleſſures
Soudain ſe refermoient à ſa puiſſante voix.

✣

Lorſque de flots de ſang tes campagnes fumantes
N'offroient de toutes parts que lugubres cyprès,
Dans le ſein fortuné des villes floriſſantes,
Les maiſons regorgeoient des tréſors de Cérès.

Sous un ciel ennemi, toujours couvert d'orages,
Les paisibles Flamands, heureux par ses bienfaits,
Voyoient parmi le feu, le fer & les ravages,
Fleurir dans leurs cités l'olive de la paix.

Qu'un citoyen est grand lorsqu'il sert sa patrie!
Muses, ceignez son front des plus nobles lauriers:
Séchelles, ce fut toi dont l'heureuse industrie
Fit régner l'abondance au camp de nos guerriers.

Ces favoris de Mars, ces fiers vengeurs du trône
T'adoroient comme un dieu qui guérit les humains;
Et ces mains qui lançoient les foudres de Bellone,
Touchoient avec respect tes bienfaisantes mains.

D'un monarque éclairé la sagesse suprême
A, par un choix auguste, honoré tes vertus;
Ce n'est point la faveur, c'est Pallas elle-même
Qui remit dans tes mains le sceptre de Plutus.

Pénétrée à ton nom, de joie & de tendresse,
Au fond de ses roseaux la Seine en tressaillit;
Le démon de l'envie en frémit de tristesse;
Des feux les plus brillants l'Olympe s'embellit.

Jusqu'aux lieux fortunés, séjour des grandes ombres,
La déesse aux cent voix porta ces bruits flatteurs;
Colbert prêta l'oreille, &, des royaumes sombres,
Applaudit en ces mots à tes nouveaux honneurs:

« Ministre vertueux, que le ciel a fait naître
» Pour honorer son siecle, & marcher mon égal,

» Remplis tes grands deſtins, ſers la France & ton
maître,
» Oſe ſuivre mes pas, & deviens mon rival.

✣

» Que ton puiſſant génie enrichiſſe la France ;
» Favori de ton roi, ſois toujours citoyen,
» Fais marcher devant toi les arts & l'abondance ;
» Richelieu fut mon guide, & je ſerai le tien.

✣

» Ce peuple généreux, qui bénit ma mémoire,
» Par des honneurs tardifs a payé mes bienfaits ;
» Plus fortuné que moi, tu jouis de ta gloire ;
» L'amour grave ton nom dans les cœurs des François.

✣

» Cependant, ſi jamais la ſombre jalouſie
» Verſoit avec fureur ſon poiſon ſur tes pas,
» Imite mon exemple, & pardonne à l'envie ;
» Fais toujours des heureux, duſſent-ils être ingrats. »

✣

Sa bouche, en prononçant ces leçons immortelles,
Allumoit dans ton ſein une inviſible ardeur ;
D'un feu noble & divin les vives étincelles
Embraſoient ton génie, & pénétroient ton cœur.

✣

Tu parles, & ſoudain de cent ſources fécondes
La France voit jaillir d'immenſes fleuves d'or,
Qui, réglant par tes loix leurs courſes vagabondes,
Vont tous au pied du trône épancher leur tréſor.

✣

Ce n'eſt point un tribut que la pâle indigence
Arrache à ſes beſoins, en pouſſant des ſoupirs ;
Dans le ſein des tréſors la ſuperbe opulence,
Pour donner à l'état, retranche à ſes plaiſirs.

✣

O Miniſtre, l'amour & l'exemple du monde!
L'univers applaudit à tes nobles projets :
Par des reſſorts nouveaux, ta ſageſſe féconde
Sait enrichir les rois, ſans charger les ſujets.

✣

Acheve, & pourſuivant ta brillante carrière,
Du Dieu qui te conduit, ſuis le ſacré flambeau ;
Que les arts échauffés du feu de ta lumiere,
Sortent par tes bienfaits de la nuit du tombeau.

✣

De ſes deſtins jaloux, pour fléchir l'injuſtice,
La mere des beaux arts, & la fille des rois
Invoque dans ce jour ta bonté protectrice,
Juſqu'aux pieds de Louis daigne porter ſa voix.

✣

Louis, nouveau Titus, délices de la France,
Sur ſon trône avec lui fait aſſeoir l'équité ;
Dans ſon cœur né ſenſible, habite la clémence ;
Sur ſon front généreux, la tendre humanité.

✣

Dans l'âge où tout mortel s'ignore encor ſoi-même,
Il connoiſſoit déja tout le prix des talents,
Et le premier eſſai de ſon pouvoir ſuprême
Eſt d'enrichir les arts par des dons éclatants.

✣

Ah ! puiſque les rayons de ſa naiſſante aurore
D'un jour ſi lumineux ont éclairé les arts,
Combien ſeront brillants les jours qui vont éclore,
Sur nous, dans ſon midi, s'il tourne ſes regards !

✣

Juſqu'aux ſables brûlants de l'aride Lybie
L'avide commerçant cherche de nouveaux biens ;

Du ſervile artiſan la vénale induſtrie
Trafique des beſoins de ſes concitoyens.

Pour nous qui, conſacrés aux travaux littéraires,
A la cour d'Apollon avons fixé nos pas,
Nous n'aviliſſons point, par des arts mercenaires,
La main qui doit tenir la lyre & le compas.

Mais tandis qu'oubliant une utile richeſſe,
Et formant des neuf ſœurs les tendres nourriſſons,
Nous cultivons en paix, ſur les bords du Permeſſe,
De Thémis & de Mars les nobles rejettons;

Le luxe impérieux, ce fier tyran des villes,
Par des ſoins importuns trouble de ſi beaux ſoins,
Et nous aſſerviſſant à des arts inutiles,
Fait naître l'indigence, en créant des beſoins.

O toi, qui des Colbert ſuis la brillante trace,
Qui cours par leurs ſentiers, à l'immortalité!
Du laurier deſſéché ſur l'aride Parnaſſe,
Que ton ſouffle fécond ranime la beauté.

C'eſt en vain que l'orgueil, dans le ſiecle où nous ſommes,
D'un mépris inſolent a flétri les beaux arts;
Leur ſiecle fut toujours le ſiecle des grands hommes,
Et l'âge de Virgile eſt celui des Céſars.

Par M. THOMAS.

ÉPIGRAMME.

LES MUSES AU ROI,

Sur la promptitude de ſes conquêtes.

LOUIS, plus digne du trône
Qu'aucun roi que l'on ait vu,
Enſeigne l'art à Bellone
De faire des in-promptu.
C'eſt une choſe facile
Aux diſciples d'Apollon ;
Mais ce conquérant habile
A plutôt pris une ville
Qu'il n'a fait une chanſon.

MUSÆ AD REGEM, &c.

Flos ille regum, nemo quo docentiùs
Solio reſidit Gallico :
Extemporalis cùm Poëtas cerneret
Appetere laudem carminis,
Extemporalis auctor ipſe fabius eſt,
Et artifex victoria :
Citiùſque quàm quod cæſarum vates opus,
Ludovicus abſolvit ſuum.

LES DEUX HOMMES LAIDS.

DANS un cercle où l'on diſputoit
Des agréments de la figure,
Il ſe trouva par aventure
Deux hommes dont l'hiſtoire a tracé le portrait :
Teint olivâtre & large bouche,
Poil rouge, nez camard, menton de vieille, œil louche ;
Tels étoient à peu près ces deux minois falots.
L'un d'eux reconnoiſſoit ſimplement ſes défauts ;
Mais l'autre, nonobſtant ſa figure bizarre,
(Dans ce ſiecle ſur-tout la choſe n'eſt pas rare)
Croyoit avoir bonne façon,
Et quoiqu'il ne fût qu'un Ésope, (*a*)
Il penſoit être un Cupidon. (*b*)
Bien plus, notre homme miſanthrope
Se rioit de ſon compagnon :
Oh ! la belle figure ! oh ! le joli poupon !
Non, je crois, diſoit-il, que juſques à notre âge
On n'a rien vu de ſi mignon ;
Il faudroit montrer ce viſage,
Ainſi que l'on fait voir la curioſité ;
Le peuple ſurement en ſeroit enchanté.
De notre goguenard tel étoit le langage :
L'autre ne dit le mot, mais prenant un miroir,
Et forçant ſon homme à s'y voir,

(*a*) Ésope eſt auſſi célebre par la difformité de ſon corps, que par la beauté de ſon eſprit.

(*b*) Cupidon étoit fils de Vénus, déeſſe de la beauté. On ſe ſert de ce nom pour déſigner un joli homme.

A votre piquante semonce
Ce miroir, lui dit-il, servira de réponse;
Écoutez-le attentivement,
Il vous répondra surement,
Que vous épargneriez tous les défauts des autres;
Si vous connoissiez mieux les vôtres.

JOSUÉ.

POEME.

LE bras de l'éternel, prodiguant les miracles,
Et marquant chaque jour par d'effrayants spectacles,
Dans le riche héritage à Moïse promis,
Conduisoit Israël entouré d'ennemis.
Pour ouvrir un passage à l'arche qui le guide,
Le Jourdain suspendu forme un rempart liquide;
Au son de la trompette, à mille cris mêlé,
Les murs de Jéricho devant elle ont croulé.
Haï, ton peuple altier est tombé sous le glaive,
Et de tes toits brûlants la flamme aux cieux s'éleve.
Que fera Gabaon? Une juste terreur,
D'un semblable destin lui présage l'horreur:
Plus sage, sans tenter une vaine défense,
Des vainqueurs il implore & fléchit la clémence;
Mais à peine échappé d'un plus funeste sort,
Cinq rois vont l'accabler sous leur injuste effort:
Ces fiers Amorrhéens, semant par-tout la crainte,
Déja de ses remparts ont entouré l'enceinte;
Par le fer, par le feu, son peuple désolé,
Dans ses tristes foyers est prêt d'être immolé;
Mais que peut contre lui cette ligue barbare?
Pour ses murs fortunés l'éternel se déclare.

A ton bras, Iſraël, Gabaon a recours;
Il a reçu ta foi, tu lui dois ton ſecours:
Ton intrépide chef (a), animé d'un beau zele,
Part, vole, arrive & fond ſur le camp infidele:
Tremblant à ſon aſpect, ſurpris, déconcerté,
L'ennemi ſe dérobe à ſon bras redouté.
Vaine fuite! ſoudain une grêle homicide
Accable ces guerriers que l'épouvante guide:
Ceux qu'épargnent les traits que le ciel fait pleuvoir,
Dans la nuit qui s'approche ont mis tout leur eſpoir:
Ses voiles vont couvrir l'hémiſphere tranquille,
Et rendre d'Iſraël la valeur inutile:
Encor quelques inſtants, & le ſoleil qui fuit,
Sauve l'Amorrhéen du fer qui le pourſuit.
Joſué l'apperçoit; il veut que ſa victoire
A jamais du très-haut manifeſte la gloire,
Et de l'incirconcis confondant la fierté,
Ne laiſſe plus d'excuſe à l'incrédulité:
Revêtu par la foi, du pouvoir de ſon maître,
Il commande au ſoleil tout prêt à diſparoître:
Arrête, lui dit-il; que le jour prolongé,
Du lâche Amorrhéen voie Iſraël vengé.
Quel empire, grand Dieu, ta puiſſance éternelle,
En faveur d'Iſraël, donne à la voix mortelle!
Cet aſtre, à qui tes loix, au ſortir du chaos,
Semblerent interdire à jamais le repos,
Au penchant de ſa courſe, à finir déja prête,
Pour la premiere fois, immobile s'arrête:
L'univers voit un jour, de deux jours compoſé;
Mais le myſtere échappe au profane abuſé.
La nuit qui perd ſes droits, ſous la terre enchaînée,
Contrainte à reſpecter cette inſigne journée,

(a) Joſué.

Ne ſauroit recouvrer ſon regne ſuſpendu,
Que le ſang ennemi n'ait été répandu.
En vain contre le glaive, en mille morts fertile,
Les antres aux cinq rois ont offert un aſyle;
Loin de les dérober à leur ſort rigoureux,
Cet aſyle trompeur eſt un piege pour eux:
Riche de leur pays, devenu ſa conquête,
Iſraël foule aux pieds leur orgueilleuſe tête;
Et par un juſte arrêt, que le ciel a dicté,
Leur ſang éteint leur rage & leur impiété.
Grand Dieu! qu'avec frayeur les nations ſoumiſes
Réverent déſormais ceux que tu favoriſes;
Leur pouvoir eſt le tien; aux dépens de ſes loix,
La nature aſſervie obéit à leur voix.

Par le P. RAINAULD, *de l'Oratoire.*

LES MEMBRES RÉVOLTÉS.

CONTE.

LA parfaite correſpondance
De tous les membres d'un état,
Et de ſujets ſoumis l'exacte obéiſſance,
D'un empire ſolide affermit la puiſſance,
Et la gloire d'un potentat;
Mais il perd bientôt ſon éclat,
Bientôt il tombe en décadence,
Quand l'ordre une fois confondu,
Vient à rompre les nœuds de cette intelligence,
Et que tout reſpect eſt perdu;
Alors de toutes parts s'ébranle la machine,
L'édifice chancele; il s'écroule & n'eſt plus
Qu'un chaos, qu'un amas confus,

Qui forme le tableau d'une affreuſe ruine.
Peuples, contre vos rois lâchement révoltés;
Rebelles, c'eſt à vous que je parle; écoutez,
Et voyez dans un petit conte
Votre aveuglement, votre honte,
Et toutes vos calamités.

C'eſt donc pour te nourrir, glouton inſatiable,
Que ſans ceſſe nous travaillons :
Tous les ſoirs, du rôti; les matins, des bouillons;
A dîné, la ſoupe ſur table,
Diſoient un jour au ventre & le pied & la main;
Nous ſommes las d'un pareil train;
C'eſt trop long-temps être à la chaîne;
Rompons enfin, rompons une ſociété
Où tout le fruit eſt d'un côté,
Et de l'autre, toute la peine.
Par ces ſéditieux ce diſcours inſenſé
Ne fut pas plutôt prononcé,
Que pour ôter la nourriture
Au ventre, qui crioit merci,
Tout le reſte du corps conjure
De ne plus travailler, s'il ne travaille auſſi.
Membres aveugles & rebelles,
S'écrioit le ventre affamé,
De quelles fureurs criminelles
Votre injuſte dépit eſt-il donc animé?
Le ciel, de nœuds ſi forts nous unit l'un à l'autre,
Que de mon ſort dépend le vôtre,
Et vous êtes perdus ſi je ſuis abymé.
Mais en vain dans les airs ſa plainte eſt répandue,
Il n'eſt plus de reſpect, il n'eſt plus de devoir;
Sa triſte voix n'eſt plus de l'oreille entendue;
La viande s'offre à l'œil, l'œil ne veut plus la voir;

Le pied, pour y courir, refuſe ſon ſervice;
La bouche ſe tient cloſe, & la rebelle main,
Qui, pour ne plus agir, s'enferme dans ſon ſein,
Ne lui rend plus aucun office:
Dans cet aveuglement fatal,
Le goſier ferme enfin lui-même ſon canal;
Nul aliment ne paſſe au ventre, qui s'accable:
Mais de ce déſordre effroyable
Quel profit tirez-vous, rebelles obſtinés?
Quelle eſt la ſuite déplorable
Du coup dont vous l'aſſaſſinez?
Pernicieux effet d'une guerre inteſtine!
Le ventre, faute de cuiſine,
Eſt enfin réduit aux abois;
Mais par ſa prompte défaillance,
Tous les membres en décadence,
Avant lui tombent à la fois.
Tout meurt, tout eſt détruit. O vous, peuple rebelle!
Quand, révolté contre vos rois,
D'un état confondu vous renverſez les loix,
Voilà votre tableau fidele.

Clamanti dum membra negant ſuccurrere ventri,
En totum corpus, ventre cadente, cadit.

Par M. Le Noble.

LE CHÊNE ET L'ARBRISSEAU.

FABLE.

Un jeune enfant avec ſon pere
Se promenoit dans un jardin,
Et ne ſongeoit qu'à ſe diſtraire,

Qu'à ſe dédommager de l'ennui, du chagrin
Qu'il avoit eſſuyé pendant tout le matin,
En feuilletant ſon Deſpautere:
Lorſqu'ils trouverent en chemin
Un arbriſſeau, dont la tempête
Avoit courbé la tige, & fait plier la tête,
En forme, à peu près, de berceau.
A cet aſpect, le ſage pere,
Voulant à ſon cher jouvenceau
Donner un avis ſalutaire:
Mon fils, dit-il, prenez cet arbriſſeau,
Et le rétabliſſez dans ſa forme premiere.
Volontiers, papa, dit l'enfant:
Auſſi-tôt il le prend, & ſans beaucoup de peine,
Il le redreſſe au même inſtant.
Fort bien, dit le Mentor; mais voyez-vous ce chêne,
Qu'un penchant vicieux vers cette allée entraîne?
Quoique déja fort avancé,
Il auroit bien beſoin d'être un peu redreſſé;
Allez auſſi lui rendre ce ſervice.
Oh! oh! dit l'enfant, en riant,
Papa, pour moi quel exercice!
Je le tenterois vainement,
Mon bras eſt un peu trop novice;
Je m'en ſerois chargé fort aiſément,
Lorſque cet arbre étoit encor dans ſon enfance;
Mais de le redreſſer, ce n'eſt plus la ſaiſon,
Et les bras mêmes de Samſon
Ne vaincroient pas ſa réſiſtance.
Oui, mon fils, vous avez raiſon;
Je reconnois votre impuiſſance,
Reprit le pere: eh bien! de cette expérience
Vous devez donc tirer cette ſage leçon:
Nos penchants dans le premier âge

Sont faciles à corriger;
Mais on ne peut plus les changer,
Quand ils ſont raffermis par le temps & l'uſage.

EPITRE
A MON HABIT.

AH! mon habit, que je vous remercie
Que je valus hier, grace à votre valeur!
Je me connois, & plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une ſecrette magie,
Ait caché dans vos plis un taliſman vainqueur,
Capable de gagner & l'eſprit & le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
Auprès de la maîtreſſe, & dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à ſourire;
J'eus le droit d'y parler, & parler ſans rien dire.
Cette femme à grand ſalbala
Me conſulta ſur l'air de ſon viſage;
Un robin, ſur des opéra;
Un blondin, ſur un mot d'uſage;
Ce que je décidai, fut le *nec plus ultrà*.
On applaudit à tout; j'avois tant de génie.
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'eſt vous qui me valez cela.
De compliments, bons pour une maîtreſſe,
Un petit-maître m'accabla,
Et, pour m'exprimer ſa tendreſſe,
Dans ſes propos guindés, me dit tout Angola,

Ce poupin à ſimple tonſure,
Qui ne ſonge qu'à vivre, & ne vit que pour ſoi,
Oublia quelque temps ſon rabat, ſa figure,
Pour ne s'occuper que de moi.
Ce marquis, autrefois mon ami de college,
Me reconnut enfin, & du premier coup d'œil
Il m'accorda par privilege
Un tendre embraſſement qu'approuvoit ſon orgueil.
Ce qu'une liaiſon dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'euſſent obtenu de ma vie,
Votre aſpect ſeul me l'attira.
Ah! mon habit que je vous remercie!
C'eſt vous qui me valez cela.
Mais ma ſurpriſe fut extrême;
Je m'apperçus que ſur moi-même
Le charme ſans doute opéroit:
J'entrois jadis d'un air diſcret;
Enſuite ſuſpendu ſur le bord de ma chaiſe,
J'écoutois en ſilence, & ne me permettois
Le moindre ſi, le moindre mais:
Avec moi tout le monde étoit fort à ſon aiſe,
Et moi, je ne l'étois jamais;
Un rien auroit pu me confondre,
Un regard, tout m'étoit fatal;
Je ne parlois que pour répondre;
Je parlois bas, je parlois mal;
Un ſot provincial, arrivé par le coche,
Eût été moins que moi tourmenté dans ſa peau;
Je me mouchois preſqu'au bord de ma poche,
J'éternuois dans mon chapeau:
On pouvoit me priver, ſans aucune indécence,
De ce ſalut que l'uſage introduit;
Il n'en coûtoit de révérence

Qu'à quelqu'un trompé par le bruit ;
Mais à préſent, mon cher habit,
Tout eſt de mon reſſort ; les airs, la ſuffiſance,
Et ces tons décidés, qu'on prend pour de l'aiſance,
Deviennent mes tons favoris :
Eſt-ce ma faute à moi, puiſqu'ils ſont applaudis ?
Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter le pays limitrophe
Des conquêtes de notre roi !
Dans la Hollande eſt-il une autre loi ?
En vain j'étalerois ce galon qu'on renomme ;
En vain j'exalterois ſa valeur, ſon débit :
Ici, l'habit fait valoir l'homme ;
Là, l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, peuple aimable, où les graces, l'eſprit,
Brillent à préſent dans leur force,
L'arbre n'eſt point jugé par ſa fleur ou ſon fruit,
On le juge ſur ſon écorce.

Par M. SEDAINE.

L'USURIER
ET SON CURÉ.

UN uſurier connu par ſes bons tours,
Dans la ville & tous les fauxbourgs,
Vit un jour ſon curé prêt à monter en chaire ;
Il l'aborde, il lui dit : Mon pere,
Notre guide, notre paſteur,
Dimanche au prône
Vous tonniez contre maints pécheurs :

C'eſt

C'eſt fort bien fait ; mais je m'étonne
Que vous ne lâchiez pas deux mots
Contre l'uſure & ſes ſuppôts.
J'ai tort, dit l'homme reſpectable ;
C'eſt un vice ſi mépriſable,
Qui bleſſe tant la charité,
Que je ne ſais, en vérité,
Pourquoi je n'en fais pas le ſujet ordinaire
De mainte & mainte inſtruction ;
Mais à dimanche, mon cher frere,
Vous aurez ſatisfaction.
Ce curé, qui d'ailleurs connoiſſoit le compere,
L'embraſſe, lui diſant : Mon fils, je bénis Dieu
De vous avoir enfin..... Lors le feſſe-matthieu
Lui dit : Tout doux ; c'eſt que j'eſpere
De contenir par ce moyen
Tant d'uſuriers ; car c'eſt une miſere,
Et le métier ne vaut plus rien.

DESFORGES.

Ce conte ſe trouve mot pour mot dans le IVe vol. de M. Dardenne. Il a fourni au P. Desbillons l'idée de celui qu'il a intitulé : *Fœnerator concionatoris ſacri ſtudioſus, V^a narratiuncula.*

LE MENTEUR
ET SON VALET.

UN habitant des bords de la Garonne
A tout propos effrontément vantoit
Ses biens en l'air; c'étoit toujours son prône:
Mais son valet, simple & rustre personne,
Qu'à chaque instant le craqueur attestoit,
Sans y penser, toujours le démentoit;
Tant, qu'il lui dit: Si sur ce que j'avance
Tu n'enchéris toi-même de moitié,
Prends pour certain que sur ta corporance
Coups de bâton vont pleuvoir sans pitié.
Le drôle eut peur, & jura sur sa vie
De n'y manquer. Le maître en compagnie,
Dit que la foudre a brûlé son château:
Vous en avez, par bonheur, un plus beau,
Dit le valet, secondant sa manie.
L'instant après, l'on parla de bateau;
Triste voiture, où l'on trouve un tombeau,
Quand sur les flots les vents se font la guerre:
Le maître dit: Je suis poltron sur l'eau.
Oui, répond l'autre, & même sur la terre.

DESFORGES.

LE MUET JUSTIFIÉ.

UN bûcheron s'en alloit par la ville,
Vendant du bois, dont les bouts s'alongeant
Hors des crochets d'un baudet mal-habile,
Qui çà, qui là, pouvoient heurter les gens ;
Voilà pourquoi le ruſtre crioit, gare,
Tant qu'il pouvoit. Un poupin qui ſe quarre,
Et n'eſt qu'un ſot, ne daignant ſe ranger ;
Dans ſon habit une bûche pointue
Vint en paſſant le prendre & l'effranger.
Le damoiſeau, ſur le champ, dans la rue
Prend des témoins, & cite le manant
Devant le juge, afin qu'il le condamne,
Sans nuls délais, à vendre ſon pauvre âne,
Bâts & panneaux, & tout l'accoûtrement,
Pour lui payer ſon bel habillement.
Le demandeur ayant plaidé ſa cauſe,
N'avez-vous rien, dit-il à l'accuſé,
A ces raiſons qui puiſſe être oppoſé.
Cetui toujours demeurant bouche cloſe,
Quoi ! dit le juge au galant étonné,
M'avez-vous donc un muet amené ?
Muet.... monſieur, lui répond le Jocrice ;
Si vous l'aviez tantôt, ſe faiſant lice,
Oui crier, gare, à goſier déployé....
Que dites-vous ? Ceci change la theſe,
Repart le juge : il vous a donc crié,
Gare, bien haut. Allez, j'en ſuis fort aiſe ;
Allez, monſieur, votre habit eſt payé.

DESFORGES.

LA FORCE DU NATUREL.

TANDIS qu'un Récollet, d'une voix éloquente,
Exhortoit avec force un voleur qui mouroit,
Il s'éleva dans l'air une horrible tourmente;
Il ventoit, il tonnoit, & le larron pleuroit.
Charmé du repentir, l'homme saint admiroit:
Bon, courage, mon fils, disoit-il, patience;
Vous jouirez..... Hélas! après un long silence,
Repart le moribond, qui toujours soupiroit,
Et larmoyoit encore avec plus d'abondance,
Le beau temps pour voler, mon pere, à qui pourroit!

DESFORGES.

On ne peut lire ce conte sans se rappeller les vers de la 10me Épître du Liv. I. d'Horace:

Naturam expellas, furcâ tamen usque recurret,
Et mala perrumpet furtim fastidia victrix.

ou ceux de Boileau, qui sont une foible imitation des vers latins:

Le naturel toujours sort & fait se montrer;
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer;
Il rompt tout, perce tout, & trouve enfin passage.

SAT. 12

STANCES.

Les cieux inexorables
Me ſont ſi rigoureux,
Que les plus miſérables,
Se comparant à moi, s'eſtimeroient heureux.

Mon lit eſt de mes larmes
Trempé toutes les nuits;
Le ſommeil, par ſes charmes,
Ne peut, lorſque je dors, aſſoupir mes ennuis.

Si je fais quelque ſonge,
J'en ſuis épouvanté;
Car même ſon menſonge
Exprime de mes maux la triſte vérité.

La pitié, la juſtice,
La conſtance & la foi,
Cédant à l'artifice,
Dans le cœur des humains ſont éteintes pour moi.

En un cruel orage
On me laiſſe périr;
Et, courant au naufrage,
Je vois chacun me plaindre, & nul me ſecourir.

Félicité paſſée,
Qui ne peux revenir;
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir!

Hélas! il ne me reſte
De mes contentements

Qu'un ſouvenir funeſte,
Qui me les convertit, à toute heure, en tourments.

Le ſort plein d'injuſtice,
M'ayant enfin rendu
Ce reſte, un pur ſupplice,
Je ſerois plus heureux, ſi j'avois plus perdu.

BERTAUT.

STANCES.

LE MATIN.

L'AURORE ſur le front du jour
Seme l'azur, l'or & l'ivoire,
Et le ſoleil, laſſé de boire,
Commence ſon oblique tour.

Ses chevaux, au ſortir de l'onde,
De flamme & de clarté couverts,
La bouche & les naſeaux ouverts,
(a) Ronflent la lumiere du monde.

La lune fuit devant nos yeux;
La nuit a retiré ſes voiles;
Peu à peu le front des étoiles
S'unit à la couleur des cieux.

(a) Outre que ce verbe n'a point de régimes, *ronfler la lumiere*, eſt une façon de parler des plus étranges.

Déja la diligente avette
A pillé les fleurs & le thym,
Et revient riche du butin
Qu'elle a fait ſur le mont Hymette.

Je vois le généreux lion
Qui ſort de ſa caverne creuſe,
Hériſſant ſa perruque affreuſe
Qui met en fuite Endymion.

Je vois les agneaux bondiſſants
Sur ces bleds qui ne ſont que naître;
Cloris chantant, les mene paître
Parmi ces côteaux verdiſſants.

Les oiſeaux, par joyeux ramage,
A l'envi ſemblent adorer
La lumiere qui vient dorer
Leur cabinet & leur plumage.

La charrue écorche la plaine;
Le bouvier, qui ſuit les ſillons,
Excite, à force d'aiguillons,
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

Alix apprête ſon fuſeau;
Sa mere, qui lui fait ſa tâche,
Preſſe le chanvre qu'elle attache
A ſa quenouille de roſeau.

Le forgeron eſt au fourneau,
Et déja le charbon s'allume;
Le fer embraſé ſur l'enclume,
Étincele ſous le marteau.

Cette chandelle semble morte,
Le jour l'a fait évanouir;
Le soleil vient nous éblouir;
Voi qu'il passe à travers la porte.

(a) Levons-nous, cet astre charmant
Nous avertit de rendre hommage
A celui dont il est l'image,
Et qu'il annonce incessamment.

THÉOPHILE.

(a) Cette strophe est de la façon du P. Du Cerceau, qui a traduit l'Aurore de Théophile en beaux vers latins.

EPITRE
A FRANÇOIS PREMIER.

ON dit bien vrai (a), la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois avecques elle: Sire, (b)
Votre cœur noble en sauroit bien que dire....
Et moi, chétif, qui ne suis roi, ni rien,

(a) Jamais argent ne fut demandé avec tant d'esprit; & du caractere dont étoit François I, jamais argent ne fut donné avec plus de joie.

(b) Le privilege qu'avoient nos anciens poëtes, d'alonger ou d'abréger certains mots, pour la mesure du vers, ou la commodité de la rime, n'a plus lieu aujourd'hui. Il en est de même de beaucoup d'autres licences qu'on a proscrites, & avec raison, puisque la poésie françoise doit une partie de ses agréments aux obstacles qu'elle a surmontés.

L'ai éprouvé, & vous conterai bien,
Si vous voulez, comment vint la beſogne.
J'avois un jour un valet de Gaſcogne,
Gourmand, ivrogne, & aſſuré menteur;
(a) Pipeur, larron, jureur, blaſphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde;
Au demeurant, le meilleur fils du monde:
Ce vénérable hilloz (b) fut averti
De quelque argent que m'aviez départi,
Et que ma bourſe avoit groſſe apoſtume;
Il ſe leva plutôt que de coutume,
Et me va prendre, en tapinois, icelle,
Puis vous la met très-bien ſous ſon aiſſelle,
Argent & tout, (cela ſe doit entendre)
Et ne crois point que ce fût pour la rendre;
Car onques puis n'en ai oui parler.
Bref, le vilain ne s'en voulut aller
Pour ſi petit, mais encore il me happe
Saye & bonnet, chauſſes, pourpoint & cappe;
De mes habits, en effet, il pilla
Tous les plus beaux, & puis s'en habilla
Si juſtement, qu'à le voir ainſi être,
Vous l'euſſiez pris en plein jour pour ſon maître.
Finalement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, où deux chevaux trouva;
Laiſſe le pire, & ſur le meilleur monte,
Pique & s'enfuit. Pour abréger le conte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu,
N'oublia rien, fors (c) à me dire adieu.

(a) Frippon au jeu.

(b) *Hillez*, *Hillon*, *Villon*, anciens mots employés dans le roman de la Roſe, pour dire *frippon*. Le Poëte Clopinel fut ſurnommé *Villon*, à cauſe de ſes filouteries.

(c) *Fors*, excepté.

Ainſi s'en va, chatouilleux (*a*) de la gorge,
Ledit valet, monté comme un ſaint George,
Et vous laiſſa monſieur dormir ſon ſaou,
Qui, au réveil, n'eût ſu trouver un ſou.
Ce monſieur-là, Sire, c'étoit moi-même,
Qui, ſans mentir, fus au matin bien blême,
Quand je me vis ſans honnête vêture,
Et fort fâché de perdre ma monture;
Mais pour l'argent que vous m'aviez donné,
Je n'en fus point de le perdre étonné;
Car votre argent, très-débonnaire prince,
Sans point de faute, eſt ſujet à la pince (*b*).
Mais néanmoins ce que je vous en mande,
N'eſt pour vous faire, ou requête, ou demande;
Je ne veux point tant de gens reſſembler,
Qui n'ont ſoucis autres que d'aſſembler (*c*);
Tant qu'ils vivront, ils demanderont, eux;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrêter:
Je ne dis pas, ſi voulez rien prêter,
Que ne le prenne; il n'eſt point de prêteur,
S'il veut prêter, qui ne faſſe un debteur (*d*):
Et ſavez-vous, Sire, comment je paye?
Nul ne le ſait, ſi premier ne l'eſſaye.
Vous me devrez, ſi je puis, de retour,
Et vous ferai encores un bon tour:
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous ferai une belle cédulle,

(*a*) Pour dire burleſquement, un homme qui cherche la corde.

(*b*) M. Camus, évêque du Belley, diſoit que l'argent entre dans le coffre des rois, comme la vérité entre dans leur oreille, un pour cent.

(*c*) *Aſſembler*, pour *amaſſer*.

(*d*) *Debteur*, pour *débiteur*.

A vous payer (ſans uſure il s'entend)
Quand on verra tout le monde content;
Ou, ſi voulez, à payer ce ſera,
Quand votre loz (a) & renom ceſſera.

MAROT.

Nous terminons là cette piece, qui joint une grande ſimplicité à une grande délicateſſe, parce que les trente vers qui ſuivent, font perdre de vue l'objet de l'épître, la rendent languiſſante, & ne ſont plus, comme dit Ciceron, que *verborum vel optimorum atque ornatiſſimorum ſonitus inanis.*

(a) *Loz*, ancien mot pour ſignifier *Gloire*.

LE BONHEUR.

HEUREUX, qui des mortels oubliant les chimeres,
Poſſede une campagne, un livre, un ami ſûr,
Et vit indépendant ſous le toit de ſes peres!
Pour lui le ciel ſe peint d'un éternel azur;
L'innocence embellit ſon front toujours paiſible;
La vérité l'éclaire & deſcend dans ſon cœur;
Et par un ſentier peu pénible,
La nature qu'il ſuit, le conduit au bonheur:
En vain, près de ſa ſolitude,
La Diſcorde en fureur, fait retentir ſa voix.
Livré dans le ſilence aux charmes de l'étude,
Il voit avec douleur, mais ſans inquiétude,

Les états se heurter pour la cause des rois.
Tandis que la veuve éplorée,
Aux pieds des tribunaux va porter ses clameurs,
Dans les embrassements d'une épouse adorée,
De la volupté seule il sent couler les pleurs;
Il laisse au loin gronder les orages du monde;
Sur les bords d'une eau vive, à l'ombre des berceaux,
Il dit, en bénissant sa retraite profonde,
C'est dans l'obscurité qu'habite le repos.
L'homme, occupé d'étendre & d'ennoblir son être,
Au sein d'un doux loisir apprend à se connoître;
C'est là qu'il apprécie à leur juste valeur,
Les prestiges légers que la foule idolâtre;
L'univers lui présente un bizarre théatre,
Où le rôle souvent déshonore l'acteur;
Il voit dans ce chaos de bassesse & d'intrigues,
Le mérite isolé luttant contre les brigues,
Sur les talents la haine agitant son flambeau;
La trahison au ris perfide,
De l'honnête franchise empruntant le manteau,
Pour dérober aux yeux son poignard homicide;
Les noms sacrés de foi, de vertu, d'amitié,
Honteusement vendus à l'intérêt sordide;
Le sage se détourne, & sourit de pitié:
Il coule d'heureux jours à l'abri de l'envie;
Sans regret du passé, sans soin du lendemain;
Et quand l'être éternel le rappelle en son sein,
Il s'endort doucement pour renaître à la vie.
Si le ciel l'eût permis, tel seroit mon destin:
Quelquefois éveillé par le chant des fauvettes,
Et par le vent frais du matin,
J'irois fouler les prés semés de violettes,
Et mollement assis, un La Bruyere en main,
Au milieu des bosquets humectés de rosée,

Des vanités du genre humain,
J'amuſerois en paix mon oiſive penſée;
Le regard fixé vers les cieux,
Loin de la ſphere étroite où rampe le vulgaire,
J'oſerois remonter à la cauſe premiere,
Et lever le rideau qui la couvre à mes yeux.
Tandis que le ſommeil engourdit tous les êtres,
Ma muſe au point du jour, errante ſur les fleurs,
Chanteroit des bergers les innocentes mœurs,
Frapperoit les échos de ſes pipeaux champêtres.
Coulez avec lenteur, délicieux inſtants.
Oh! quel raviſſement égale
Celui qu'un ciel ſerein fait naître dans nos ſens?
Quel charme prête à nos accents
L'éclat majeſtueux de l'aube matinale!
Quel plaiſir ſous des ceintres verds,
De reſpirer le baume & la fraîcheur des airs,
D'entendre bouillonner une ſource qui tombe!
Là, les hôtes des bois préluder leurs concerts;
Ici, ſur des rameaux ſoupirer la colombe!
Souvent la douce paix qui regne dans les bois,
Éleveroit ma muſe à des objets ſublimes;
J'oſerois conſacrer mes rîmes
A chanter les héros, les vertus & les loix:
De la nuit des tombeaux écartant les ténebres,
Souvent j'évoquerois ces oracles célebres
A qui l'enthouſiaſme a dreſſé des autels;
Ces eſprits créateurs, ces bienfaiteurs du monde,
Qui, par des écrits immortels,
Ont chaſſé loin de nous l'ignorance profonde.
Raſſemblés devant moi, les grands légiſlateurs
Offriroient à mes yeux leur code politique,
Précieux monuments de la ſageſſe antique:
Ceux à qui la nature ouvrit ſes profondeurs,

Me feroient pénétrer dans leur laboratoire ;
D'autres, des nations me décriroient les mœurs,
Et les faits éclatants consignés dans l'hiſtoire,
Et l'affligeant tableau des humaines erreurs.
Mais puiſſé-je oublier les héros deſtructeurs
Dont le malheur humain a fait toute la gloire !
Combien je bénirois Titus & ſa mémoire !
Que Socrate mourant me coûteroit de pleurs !
D'un riant avenir égayant ma penſée,
Adorateur de la vertu,
N'ayant point à gémir de l'avoir embraſſée,
Libre des paſſions dont l'homme eſt combattu,
Je verrai ſans effroi ſe briſer mon argille :
Qu'a-t-on à redouter quand on a bien vécu ?
Un jour pur eſt ſuivi par une nuit tranquille.
Pleurez, ô mes amis ! quand mon luth ſous mes doigts
Ceſſera de ſe faire entendre ;
Et ſi vous marchez quelquefois
Sur la terre où ſera ma cendre,
Dites-vous l'un à l'autre : « Il avoit un cœur tendre ;
» L'amitié lui fut chere ; il reſpecta ſes loix ».

LE PAPILLON.

IDYLLE

A MADAME ***.

VOLAGE amant des fleurs, papillon fortuné,
Que ton ſort a d'attraits, & qu'il me fait envie !
Nulle chaîne, hélas ! ne te lie ;

Par ton penchant ſeul, entraîné,
De plaiſirs en plaiſirs tu promenes ta vie ;
Tu cours de fleurs en fleurs recueillir l'ambroſie :
Tantôt du lis naiſſant tu dérobes l'émail ;
Tantôt, malgré ſon épine cruelle,
Vainqueur de la roſe nouvelle,
Tu ravis ſon brillant corail :
Toutes les fleurs reçoivent tes careſſes,
Toutes les fleurs te cedent leurs richeſſes.
Bien différent, ô ciel ! des mortels malheureux,
Qui ſouvent ferment la paupiere
Sans avoir pu goûter, dans leur longue carriere,
Le moindre des plaiſirs, objet de tous leurs vœux.
Il eſt vrai qu'abuſé par la flamme infidele,
Tu vas lui confier ton aile,
Et te livrer toi-même à ſon éclat trompeur ;
Mais ſi la mort interrompt ton bonheur,
Ton dernier vol encor t'emporte au devant d'elle ;
Tu meurs l'heureux jouet d'une agréable erreur :
Et l'être infortuné que la raiſon éclaire,
Qui de cet avantage oſe tant ſe flatter,
Ne tire d'autre fruit de ſa triſte lumiere,
Que de prévoir ſa fin, qu'il ne peut éviter.

M. D'ARNAUD.

M. d'Arnaud de Baculard, Conſeiller d'Ambaſſade de Saxe, que le Roi de Pruſſe appelloit ſon Ovide.

LE VALLON.

IDYLLE

*A MADAME DE ***.*

Que ce vallon me plaît! qu'il flatte ma pensée!
Qu'avec plaisir mon ame y renferme ses vœux!
Loin des vaines erreurs de la foule insensée,
Loin d'un monde tumultueux,
Las des cours, fatigué d'un pénible esclavage,
A moi-même rendu, pourrois-je vivre en sage,
Et posséder enfin l'art d'être heureux?
Fantômes séducteurs que l'orgueil fait éclore,
Avez-vous pu jusqu'ici m'abuser?
Hélas! dès ma premiere aurore,
Que n'ai-je sur ces bords appris à mépriser
Ce qu'un peuple imbécille adore?
Que j'aime ce ruisseau! modeste dans son cours,
Du vrai bonheur il me dépeint l'image;
S'il ne voit point un superbe rivage,
Du moins de fleurs il est orné toujours;
Il s'égare à son gré dans sa course inconnue,
Et promene, libre de fers,
Son onde abandonnée à sa pente ingénue,
Jusqu'à l'instant fatal qu'il roule au sein des mers:
Et moi, moi, malheureux, qui de l'aveugle envie
Ai, sans le mériter, épuisé les fureurs;
Moi, qui connois si bien le néant des grandeurs,
De ces terrestres dieux à qui l'on sacrifie,

Je ſubirai l'arrêt de la commune loi,
Sans avoir pu donner un inſtant de ma vie
Au doux plaiſir de m'occuper de moi.....
Mais faut-il m'arracher de ce ſéjour champêtre?
J'étois en ce moment le roi du monde entier.
Le ſage, hélas! va s'oublier,
Et l'eſclave va reparoître.

M. D'ARNAUD.

IDAS.

Traduction libre de la cinquieme Idylle de M. Geſſner.

SUR le bord d'un canal dont l'onde tranſparente,
De la ſœur du ſoleil répétoit la clarté,
L'heureux Idas avoit goûté,
De la fin d'un beau jour, la fraîcheur ſéduiſante;
La nature en ſilence avoit charmé ſes ſens;
Le ſombre azur des cieux, le calme des prairies,
Que le ſeul roſſignol troubloit par ſes accents,
L'avoient plongé pour quelque temps
Dans les plus douces rêveries;
Mais bientôt il revint à cet humble ſéjour
Où le deſtin l'avoit fait naître.
Vis-à-vis ſa cabane eſt un berceau champêtre,
Qui la défend des traits brûlants du jour;
Il y vit ſon vieux pere aſſis ſur l'herbe verte,
Qui, ſommeillant paiſiblement,
Soutenoit ſur un bras ſa tête découverte.
Tantôt les yeux fixés ſur cet objet charmant,
Idas avec reſpect le contemple & l'admire;

Et tantôt transporté par un tendre délire,
A travers le feuillage il regarde les cieux,
Et des ruisseaux de pleurs s'échappent de ses yeux.
Mortel, dont l'existence à mon cœur est si chere,
O toi, qu'après les dieux j'aime si tendrement!
O mon meilleur ami, mon bienfaiteur, mon pere,
Comme tu dors tranquillement!
Que le sommeil est doux quand l'ame est innocente!
Sans doute tu venois, sensible à leurs présents,
Sous cette voûte verdoyante
Offrir aux dieux le tribut & l'encens
De ton ame reconnoissante;
Et le sommeil aura surpris tes sens.
Mon nom, sans doute, étoit mêlé dans ta priere.
Que je suis fortuné! le ciel reçoit tes vœux;
Car autrement pourquoi notre chaumiere
Seroit-elle à l'abri de tous vents orageux?
Pourquoi le ciel propice à ce canton fertile,
Sous le poids de leurs fruits plîroit-il nos rameaux?
Pourquoi répandroit-il une abondance utile
Sur nos champs & sur nos troupeaux?
Lorsque touché des soins que j'ai pour ta vieillesse,
Le plaisir fait couler des larmes de tes yeux;
Lorsque tournant tes regards vers les cieux,
D'un air content tu bénis ma jeunesse;
Alors quels sentiments me pénetrent pour toi!
Mon sein se gonfle; à peine je respire;
Mon visage, de pleurs est baigné malgré moi:
A ces transports mon cœur ne peut suffire.
Aujourd'hui même encor, lorsque sur ce gazon,
Aux premiers feux de la clarté naissante,
Tu venois ranimer ta force languissante,
Tes regards parcouroient cet immense horizon,
Voyant de tous côtés la plaine jaunissante,

Qui nous offre l'eſpoir d'une heureuſe moiſſon;
Voyant de nos brebis la troupe bondiſſante,
Prête à t'abandonner leur lait & leur toiſon :
" Mes cheveux, diſois-tu, ſont blanchis dans la joie;
» Mon fils, rends grace au ciel des biens qu'il nous
envoie.
» Et vous, heureux climats, ô champs bénits des
cieux !
» Où j'ai vu comme un jour s'écouler mes années,
» Proſpérez à jamais : mes yeux, mes triſtes yeux,
» N'ont pas long-temps à voir vos plaines fortunées;
» Bientôt je dois quitter ces campagnes bornées,
» Pour un ſéjour plus vaſte & plus délicieux ».
O mon pere ! il faut donc que la rigueur céleſte
T'enleve pour jamais des lieux où je te vois :
Oh ! que pour moi ce jour doit être un jour funeſte !
Je ne puis y penſer ſans friſſonner d'effroi.
Quand tu ne ſeras plus, oui, je veux, ô mon pere!
Je veux près de ta tombe élever un autel;
Là, j'irai, chaque jour où d'un triſte mortel
J'aurai pu, par mes ſoins, adoucir la miſere,
Le front ceint d'un cyprès nouveau,
Rendre hommage à ta cendre, & fleurir (a) ce
tombeau.
Il ſe tait, & ſon cœur à la tendreſſe en proie,
Eſt tour-à-tour ému par la crainte ou la joie.
Comme il repoſe doucement !
Quelle ſérénité ſur ſon front eſt empreinte !
Quel ſonge autour de lui voltige en ce moment?
Sur ſon viſage heureux la bienfaiſance eſt peinte;

(a) On dit bien, cet arbre fleurit; mais fleurir quelqu'un, fleurir un tombeau, n'eſt admiſſible tout au plus que dans le ſtyle familier.

Sans doute le ſommeil, à ſon cœur ſatisfait,
Retrace en cet inſtant tout le bien qu'il a fait.
Comme il ſourit! La joie eſt pour le juſte,
Et les longs jours en ſont les fruits.
Quel doux éclat répand l'aſtre des nuits,
Et ſur ſes cheveux blancs, & ſur ſon front auguſte!
Puiſſe le frais du ſoir, puiſſent les vents fâcheux,
De ſes débiles ans reſpecter la foibleſſe!
Dieux, détournez de lui leur ſouffle dangereux;
Et ſi d'un tendre fils vous exaucez les vœux,
Aux dépens de mes jours, prolongez ſa vieilleſſe.

Par M. BLIN DE SINMORE.

Le Traducteur de cette Idylle a ſu conſerver tout le ſentiment qui reſpire dans l'original, & il l'a embelli des charmes d'une verſification douce & harmonieuſe. Cet eſſai doit faire deſirer que le même Auteur donne une traduction de toutes les Idylles de M. Geſſner.

L'ENTHOUSIASME.

ODE.

ANIMÉ d'une noble audace,
Je cede à mes tranſports brûlants;
La route que la raiſon trace,
Fut toujours l'écueil des talents.
Souveraine de l'harmonie,
Ivreſſe, mere du génie,

Épuiſe ſur moi ta fureur.
Quel accès violent m'agite ?
Il m'embraſe, un démon l'excite;
Tous mes ſens ont frémi d'horreur.

✣

Ainſi s'élance la Bacchante,
Le thyrſe en main, les yeux troublés;
Le Cythéron, qu'elle épouvante,
S'ébranle à ſes cris redoublés:
Ainſi dans les fêtes célebres
Où, ſous le voile des ténebres,
Cérès inſpiroit les mortels;
Effrayés du bruit du tonnerre,
Et des tremblements de la terre,
Ils tomboient aux pieds des autels.

✣

Tu fis les dieux, ſacré délire;
Les murs s'élevent à tes ſons;
Tu fais de l'enfer, qui t'admire,
Treſſaillir les cachots profonds;
De Mars tu ſouffles les alarmes,
Alexandre court, vole aux armes;
Le courage, c'eſt ta chaleur.
Sparte dans ſes revers ſommeille;
Quel chant (a) la frappe ? elle s'éveille;
Tout ſuccombe ſous ſa valeur.

✣

Rival de l'auteur qui fit naître
Le monde du ſein du chaos,
Ton pouvoir fécond donne l'être
Aux objets à ta voix éclos.

(a) Tyrtée.

Des tombeaux tu perces l'abyme,
La cendre éteinte se ranime;
Les obstacles te sont des jeux.
Quand tu t'échappes, c'est ce foudre
Qui réduit les remparts en poudre
Dans l'instant qu'il vomit ses feux.

C'est dans les flots de cette ivresse
Qu'Homere trempe ses pinceaux;
C'est quand cette fureur le presse,
Qu'il enfante ses grands tableaux.
Ici, quel bruit! les cieux s'écroulent;
Sur ma tête les vagues roulent;
La nuit regne avec le trépas:
Là, Mars fait fumer de carnage
Les champs, consternés du ravage
Des fléaux courant sur ses pas.

Soins assidus, lente culture,
Que pouvez-vous sans ces transports?
Les simples jeux de la nature,
De l'art surpassent les efforts.
La gloire n'a qu'un foible empire:
Ceux que l'enthousiasme inspire,
En dieux se trouvent transformés;
Ils s'arment de la foudre, ils tonnent:
Mortels, ces traits qui vous étonnent,
Partent de leurs cœurs enflammés.

Dieu, d'un souffle de sa puissance
Avoit créé les éléments;
Des cieux tremblants à sa présence,
Il dirigeoit les mouvements:
D'un vaste océan de lumiere,

Sa main inonda la carriere
Des mondes flottants à ſon gré;
Et, par ce ſpectacle ſenſible,
Il s'annonce, il paroît viſible
A l'œil, de ſa gloire entouré.

Du devoir, exempts de contrainte,
Les mortels goûtoient les plaiſirs;
Ils ne reſſentoient point l'atteinte
Des beſoins nés de nos deſirs.
Bonheur de l'eſprit, doux menſonge,
Alors vous n'étiez point un ſonge:
Que manquoit-il donc à leurs vœux?
Talents fertiles en prodiges,
Le jour qu'enfantent vos preſtiges,
Ne brilloit point encor pour eux.

Enfin ſur le trône du monde
Minerve veut placer les arts;
Les ombres d'une nuit profonde
Vont diſparoître à leurs regards.
Mais, dit-elle, ô Raiſon bornée!
Dans tes entraves enchaînée,
Qu'es-tu capable de tenter?
Qu'au feu du ciel tu ſois unie;
C'eſt à la flamme du génie
Qu'appartient le droit d'inventer.

Terre, éveille-toi; la déeſſe
Vient éclairer tous les humains;
La gloire à la ſuivre s'empreſſe,
Tenant des lauriers dans ſes mains:
Du ſoleil les courſiers s'arrêtent,
Les heures, en riant, s'apprêtent

A ſemer de roſes ſon cours ;
Sur les ailes des vents portée,
Elle deſcend chez Prométhée,
Qu'elle embraſe par ce diſcours :

✣

Viens donner une ame nouvelle
Aux mortels à l'erreur ſoumis ;
Du feu du ciel qu'une étincelle
Pénetre leurs ſens endormis :
Viens, la gloire ſuit le courage ;
Déja je vois à ton ouvrage
Applaudir le monde animé.
Quels temples on va te conſtruire !
Faire penſer l'homme, l'inſtruire,
C'eſt plus que de l'avoir formé.

✣

Emporté d'un eſſor rapide,
Prométhée atteint le ſéjour
Où le roi des ſaiſons préſide
Aux mois qui compoſent ſa cour ;
Il ravit la flamme divine,
Brillante & féconde origine
De tant de prodiges divers :
Tout s'embellit dans la nature ;
Des arts la magique impoſture
Fait éclorre un autre univers.

✣

Au ciſeau le marbre flexible,
Du ciel fait deſcendre les dieux ;
L'art, ſur une toile ſenſible,
Rapproche les temps & les lieux.
Ouvrages vainqueurs de l'envie,
Ce feu vous a donné la vie ;

Il forma vos traits les plus beaux :
Ainſi, du ſoleil l'influence
Produit, par ſa vive puiſſance,
Le plus précieux des métaux.

✣

Quels tranſports, Rameau, fais-tu naître !
Que tes accords ſont raviſſants !
Ton talent, qui commande en maître,
Par des ſons peint tout à mes ſens.
Tantôt l'enfer s'ouvre, & des ombres
J'entends gémir les antres ſombres,
La douleur s'agite & rugit ;
Tantôt tu fais tonner l'orage,
Et l'onde, écumante de rage,
Frappe, en grondant, l'air qui mugit.

✣

Mais quoi ! la ſévere Uranie
Soumet le délire au compas ;
Les yeux abattus, Polymnie
Meſure, en marchant, tous ſes pas !
Tranſports de Pindare & d'Horace,
Faut-il donc que l'art vous remplace ?
D'un torrent force-t-on les eaux ?
Les chênes, voiſins du tonnerre,
Aux ſoins qui cultivent la terre,
Doivent-ils leurs pompeux rameaux ?

✣

La nature, dans ſes miracles,
Renverſe l'ordre de ſes loix ;
Lorſqu'Apollon rend ſes oracles,
Regle-t-il les ſons de ſa voix ?
Eſprit divin, fureur ſacrée,
Ah ! ſi dans mon ame inſpirée,

J'éprouvois vos accès fougueux,
Je peindrois Louis, ſes merveilles:
Si les rois méritent nos veilles,
C'eſt quand les peuples ſont heureux.

Parmi les plaiſirs, l'abondance
Sur nous ouvriroit ſes canaux;
Soumis aux deſtins de la France,
Le Temps lui céderoit ſa faulx;
Le Louvre reprendroit ſa gloire;
Sur des bords chéris, la Victoire
Éleveroit un temple à Mars;
Les ligues ſeroient étouffées;
Aſſiſe au milieu des trophées,
La paix couronneroit les arts.

D'où naît l'ardeur qui me tranſporte?
Vais-je donc braver les éclairs?
Un tourbillon de feu m'emporte
Dans les vaſtes plaines des airs;
Sous mes pieds les mers diſparoiſſent,
Les fronts des montagnes s'abaiſſent,
La terre ſe cache à mes yeux;
Entouré des vents, des orages,
Sur un char je fends les nuages,
Et déja je ſuis dans les cieux.

Je vois un Dieu dont la couronne
Brille des plus vives couleurs;
Le cœur des Muſes l'environne,
Les Graces le parent de fleurs;
Toute la nature en ſilence,
Prête l'oreille à la cadence
De ſes accents mélodieux:

A ces accords, à leur empire,
Rouſſeau, je reconnois ta lyre,
C'eſt à toi de chanter les dieux.

M. SABATIER.

L'ÉPHÉMERE ET LE FRÉLON.

FABLE.

NÉ le matin, le ſoir près du tombeau,
Un éphémere (*a*) avoit changé deux fois de peau,
Pondu des œufs, couvé, fait le tout à la hâte,
Et chez Pluton deſcendoit bien & beau.
Vous êtes d'une bonne pâte,
Lui dit un frélon (*b*) étonné;
Vous voilà décrépit, qu'à peine êtes-vous né.
Qui vous preſſoit? Pourquoi faire auſſi tant d'ouvrage?
Vous auriez vécu davantage,
En vous repoſant comme moi.
L'éphémere lui dit: Tais-toi;
Ton exemple eſt honteux à ſuivre:
J'ai travaillé; je laiſſe après moi des enfants:
Quand dans l'oiſiveté j'aurois vécu cent ans,
Dis-moi donc, auroit-ce été vivre?

(*a*) *Ephémere*, petit inſecte volant, qui ne vit, dit-on, qu'un ſeul jour, & qui, dans cet eſpace, change deux fois de peau, fait des œufs & jette des ſemences. Les pêcheurs s'en ſervent pour amorcer leurs hameçons. On prétend qu'avant que d'être inſecte ailé, il vit trois ans ſous la forme de ver.

(*b*) *Frélon*, eſpece de mouche.

M. l'Abbé AUBERT.

ÉPIGRAMME.

UN fat partant pour un voyage,
Dit qu'il mettroit dix mille francs
A connoître un peu par uſage,
Le monde avec ſes habitants.
Un tel projet peut être utile,
Reprit un rieur ingénu ;
Mais mettez-en encor dix mille,
Pour ne point en être connu. ROUSSEAU.

Ut mundum noſcas, centum ſeſtercia ponis,
Quæ melius, nè ſis cognitus ipſe, dares.

LE COURTISAN.

CONTE.

UN courtiſan, de faveurs ſurchargé,
Malgré l'éclat de ſa haute fortune,
Sentoit ſon cœur de noirs ſoucis rongé ;
Il vouloit fuir la grandeur importune,
Qui ſur ſes pas amene le chagrin :
Dans un beau char verniſſé par Martin,
Le voilà donc qui vole à la campagne,
Loin de la cour, & ſe ſauvant en vain
De cet ennui qui toujours l'accompagne ;
Cruel vautour qu'il emporte en ſon ſein ;
Près d'un ruiſſeau couronné de verdure,
Et qui rouloit avec une onde pure,

L'oubli du monde & des triſtes erreurs,
Sur un gazon mêlé de quelques fleurs,
Au pied d'un ſaule il voit deux pauvres heres,
Gais & contents, du pain bis à la main,
D'un front joyeux combattant leur deſtin,
Et paroiſſant ne s'embarraſſer gueres
Quel jour pour eux luiroit le lendemain.
L'homme de cour les contemple & ſoupire;
Il les approche, & leur dit : Mes amis,
Qu'avez-vous donc qui vous fait ainſi rire?
Tout auſſi-tôt avec de nouveaux ris,
Nos villageois bienheureux, de lui dire :
Ce que j'avons, monſeigneur? du plaiſir.
Ce mot naïf fut un trait de lumiere
Pour monſeigneur; il ſut le retenir;
Rendit au roi cordon & jarretiere,
Et monſeigneur ne fut plus que monſieur;
Mais à monſieur le vrai ſe fit connoître,
Avec le vrai, le plaiſir enchanteur,
Le ſentiment, la volupté du cœur,
Son ame enfin reçut un nouvel être;
Il oublia l'ennui de monſeigneur.
Eh! quel éclat peut valoir le bonheur!

Par M. D'ARNAUD.

VERS.

QUE Pernelle eſt contrediſante!
Qu'il faut chérement acheter
Cinq ou ſix cents écus de rente
Qu'un jour j'eſpere en hériter!
A toute heure elle fait la moue,

Et contrôle ce que je dis :
Quand je plaisante, je médis ;
Je suis un flatteur, quand je loue ;
Un évaporé, quand je ris ;
Un dissipateur, quand je joue ;
Si je suis gai, je suis un fou ;
Si je suis triste, un loup-garou :
Elle me tourne en ridicule,
Si j'ai par fois bon appétit ;
Si j'en manque, la vieille dit
Que c'est un reste de crapule ;
Vais-je à l'église fréquemment,
Je suis taxé d'hypocrisie ;
Si je n'y vais que rarement,
Je suis entiché d'hérésie.
Pour moi, j'y perds l'entendement.
Un jour je lui disois : « Ma tante,
» Tout vous déplaît, tout vous tourmente ;
» Quand aurez-vous contentement ?
« Quand, reprit-elle ? au monument,
» Et pour moi la mort est trop lente ».
Lors lui prit un éternument ;
Sur quoi je lui dis bonnement,
Mais de grand cœur, *Dieu vous contente.*

ODE
AVEC DES CHŒURS.

LA RUINE DE JÉRUSALEM
PAR TITUS.

LE Seigneur a parlé, tremble, cité perfide,
Entends le bruit des chars que ſa vengeance guide;
Tremble, Jéruſalem, tes murs ſont inveſtis;
Vois s'élever dans l'air des torrents de fumée :
Une effroyable armée
Va traîner tes enfants dans la flamme engloutis.

Déja par la rage ébranlées,
Tes tours s'écroulent en éclats,
Et tes cohortes déſolées,
Cherchent la force de leurs bras.
Le Dieu qu'oſa bleſſer ton crime,
De ſa colere ouvre l'abyme,
En verſe les flots dévorants.
Parmi le deuil & les ténebres,
Du trépas les ailes funebres
Couvrent tes peuples expirants.
Malheureuſe cité, tu n'as plus de murailles,
Et les monceaux de morts ſont le champ de bataille
Où peuvent s'appuyer les pieds de tes ſoldats;

Tu n'as plus de ſoutien, & tu veux te défendre ;
Peux-tu ne pas entendre
Ces cris plaintifs mêlés à l'horreur des combats ?

Chœur d'Israélites.

Grand Dieu, regarde nos miſeres ;
Elles augmentent tous les jours ;
Vois couler nos larmes ameres ;
De nos maux arrête le cours ;
A nos corps la force eſt ravie ;
Il ne nous reſte plus de vie,
Que pour implorer ton ſecours.

Il n'eſt plus temps, ingrats, d'invoquer ſa clémence,
Vous ne méritez plus que ſa juſte vengeance ;
Vos ennemis cruels en ſont les inſtruments.
S'il vous aimoit encor, d'un mot de ſa puiſſance
Il confondroit ces lions écumants,
Et bientôt leur armée entiere
Seroit ſemblable à la pouſſiere
Que chaſſe le ſouffle des vents.

Chœur d'Israélites factieux.

Notre courage eſt en nous-mêmes,
La victoire dépend de lui ;
Et dans tous les périls extrêmes,
Le cœur du brave eſt ſon appui.
Combattez, ſoldats intrépides,
Le ſort cede aux audacieux ;
L'art foible d'implorer les cieux,
Eſt le partage des timides.

Cruels! quoi, votre bouche a vomi ces horreurs!
Dieu ſeul dans tous les temps effaça vos malheurs;
Mais rien n'égale enfin le ſort qui vous accable.
Le pain trempé de ſang eſt un mets qui vous fuit;
Une famine épouvantable,
Vous nourrit de mourants que le glaive détruit.
Ciel! une mere impitoyable,
De ſes malheureux flancs a dévoré le fruit.

ISRAÉLITES.

O crime! qui du jour ternit la clarté pure.
Jourdain, pleure, gémis, par ton affreux murmure
Apprends aux nations le plus noir des forfaits.
Après avoir outragé la nature,
Pouvons-nous du Seigneur eſpérer les bienfaits?

ISRAÉLITES FACTIEUX.

Combattons, de nos bras attendons les effets.

ISRAÉLITES.

Il faut nous rendre.

ISRAÉLITES FACTIEUX.

Il faut nous défendre.
Le temple reſte, allons tous l'affermir,
Malgré ſon Dieu, qui ſemble nous trahir.

ISRAÉLITES.

Voyez-vous s'élancer nos ennemis terribles?
L'air retentit de leurs clameurs horribles.

CHŒUR DES ROMAINS.

Courons, redoublons nos efforts;
Courons du temple enlever les tréſors;
De ſes colonnes magnifiques,

De l'or qui couvre ſes portiques,
Faiſons un immenſe butin :
Que ſes vaſes, ſes pierreries,
Fatiguent nos mains enrichies :
Triompher eſt notre deſtin.

ISRAÉLITES FACTIEUX.

Du temple défendons les portes ;
Qu'il demeure immobile, entouré de nos bras.
Aux armes, citoyens, ranimez vos cohortes,
Frappez, & lancez le trépas.

ISRAÉLITES.

Dieu, nous ſerons vainqueurs, ſi pour nous tu combats.

ISRAÉLITES FACTIEUX.

Victoire, l'ennemi ſe trouble,
Voyez tous ſes rangs enfoncés.

ISRAÉLITES.

O ciel ! ſon audace redouble,
Et nos ſoldats ſont renverſés.

ROMAINS.

Au frémiſſement du carnage,
De la flamme ajoutons l'horreur,
Et du plus funeſte ravage
Que tout retrace la fureur ;
Dans le temple, que la mort regne :
Cours, vengeance, cours l'embraſer ;
Et ſi le feu doit s'appaiſer,
Que ce ſoit le ſang qui l'éteigne.

ISRAÉLITES.

O malheur ! triſte effet de nos diviſions ;
Déja le temple s'allume ;
Son enceinte ſe conſume.

ISRAÉLITES FACTIEUX.

Qu'il ſoit détruit avant que nous cédions.

ISRAÉLITES.

Dieu, conſerve ta gloire, & viens par un miracle
Diſſiper ces légions ;
Sors toi-même du tabernacle,
Qui de ta majeſté fait briller les rayons.

ISRAÉLITES FACTIEUX.

Quelle eſt cette ombre reſpectable,
Qui d'un vol léger fend les airs ?

ISRAÉLITES.

La terreur part de ſon front redoutable,
Et ſes yeux lancent des éclairs.

DANIEL.

Peuples, écoutez-moi, tremblez en ma préſence ;
Victimes des malheurs que je vous ai prédits,
Dieu m'avoit dévoilé les jours de la vengeance ;
Rentrez dans le néant, ces jours ſont accomplis :
Voyez l'effet de mes menaces,
La mort, la déſolation,
Du temple ont dévoré les traces.
Dieu ſur un autre peuple fait pleuvoir ſes graces,
Vous n'êtes plus ſa nation.
Je vous annonçai le Meſſie,
Éternel objet de vos vœux ;
Il paroît ; votre frénéſie
Lui deſtine un trépas affreux.
Tandis que les rochers ſe fendent,
Que par leurs ſoupirs ils défendent
Le Chriſt qui tombe ſous vos coups,
Vous l'accablez de vos outrages ;

Mais ſon ſang ſur vos fronts ſauvages,
Grave les traits de ſon courroux.

De ce ſang eſt ſortie une Sion nouvelle.
Ciel, vois de ta grandeur une image fidelle,
Vois rentrer dans ſon ſein les peuples & les rois.
Les faux dieux ſont détruits, briſés comme le verre;
Du vrai Dieu Rome entend la voix,
Reſtitue au Sauveur l'empire de la terre,
Et l'aigle triomphant ne cede qu'à la croix.

M. SABATIER.

VERS

SUR LA CONQUÊTE

DE LA FRANCHE-COMTÉ,

en 1674.

ET Céſar & Louis, dans leur rapide cours,
N'ont rien qui les égale, & rien qui les arrête;
Tous deux, ardents à vaincre, ont fait même conquête;
Mais Céſar en deux mois; Louis, en quinze jours.

DES MARAIS.

Sequanicam Cæſar gemino vix vincere gentem
Menſe valet; Ludoix ter quintâ luce ſubegit.

MARESIUS.

VERS

Pour la Statue de Louis XIV.

TEL eſt le grand Louis, en ſon air, en ſes traits;
Tel dans le haut éclat de ſa grandeur ſuprême,
Il impoſe des loix à la terre, à lui-même,
Et voit ſa renommée au deſſus de ſes faits.

DES MARAIS.

Tali ſe ore ferens, orbi & ſibi jura, modumque
Dat Ledoix, famamque affectat vincere factis.

MARESIUS.

ÉPIGRAMME.

DÉPÊCHEZ-VOUS, monſieur Titon,
Enrichiſſez votre Hélicon;
Placez-y ſur un piedeſtal,
Saint-Didier, Danchet & Nadal;
Qu'on voie armés du même archet,
Nadal, Saint Didier & Danchet,
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal & Saint-Didier.

Cette épigramme, dont la tournure eſt plaiſante, a quelque reſſemblance avec une épitaphe très-ancienne.

Mon Dieu, reçois dedans ton ſein
Maugiron, Quélus, Saint-Mégrin;
Veuille accueillir en ton giron

Quélus, Saint-Mégrin, Maugiron;
Mets au nombre de tes élus
Saint-Mégrin, Maugiron, Quélus.

PLACET

AU ROI.

FAVORABLE autrefois aux chansons de ma muse,
Grand Roi, tu daignas m'écouter;
Et ce doux souvenir dont mon ame est confuse,
M'enhardit encore à chanter.

Tu sais que par mes soins & mes ardentes veilles,
Cet obélisque si vanté,
De ton regne fameux consacra les merveilles
A toute la postérité.

Qu'ayant gravé ton nom au temple de mémoire,
Tu tiras le mien de l'oubli,
En versant dans mon sein un rayon de ta gloire,
Dont tout mon sang fut ennobli.

Mais tu me fis grand tort, m'accordant cette grace;
Je n'en suis que plus malheureux;
Car être Gentilhomme, & porter la besace,
Il n'est rien de si douloureux.

Ce vain titre d'honneur, que j'eus tort de poursuivre,
Ne garantit pas de la faim.
Je sais qu'après la mort, la gloire nous fait vivre;
Mais en ce monde il faut du pain.

Je n'avois qu'un domaine au rivage du Rhône,
Qui m'en donnoit pour ſubſiſter:
On veut m'en dépouiller, & me mettre à l'aumône,
Si je n'ai de quoi l'acheter.

J'ai donc tout mon recours en ta bonté ſuprême;
Mais ſi l'on me met en procès,
Pourvu que ton grand cœur en décide lui-même,
J'en dois peu craindre le ſuccès.

Qu'eſt-ce en effet pour toi, grand Monarque des Gaules,
Qu'un tas de ſable & de gravier?
Que faire de mon iſle? il n'y croît que des ſaules,
Et tu n'aimes que le laurier (*a*).

Également puiſſant dans la paix, dans la guerre,
Comblé de gloire & de bonheur;
Maître de tant d'états, quelques arpents de terre
Te rendront-ils plus grand ſeigneur?

Laiſſe-m'en donc jouir, la faveur n'eſt pas grande;
Ne me refuſe pas ce bien,
C'eſt tout ce qu'aujourd'hui mon placet te demande;
Grand Roi, ne me demande rien.

Par M. ROUBIN D'ARLES.

(*a*) *Laurier* eſt pris dans le ſens figuré, & *ſaules*, dans le ſens propre. Cette allusion eſt très-ingénieuſe, & cette figure n'eſt pas déplacée dans un placet; elle le ſeroit dans des ouvrages où on auroit eu plutôt pour objet d'inſtruire que d'amuſer.

Ce poëte n'a pas la maille;
Plaiſe, Sire, à votre bonté,
Au lieu de le mettre à la taille,
De le mettre à la charité.

FURETIERE.

LES POETES LYRIQUES.

ODE.

A-t-on vu l'aigle au vol rapide,
Quitter le vaſte champ de l'air,
Pour raſer d'une aile timide,
Les bords arides de la mer?
Non; plus hardi dans ſa carriere,
Juſqu'au ſéjour de la lumiere
Il perce d'un vol aſſuré;
Et là, devenu plus tranquille,
Il ſoutient d'un œil immobile,
Les feux dont il eſt entouré.

✣

Ainſi les poëtes célebres,
Ainſi les eſprits créateurs
Laiſſent ramper dans les ténebres
Le peuple orgueilleux des auteurs:
Ennemis des routes connues,
Ils volent au deſſus des nues;
Ils s'ouvrent le palais des dieux;
Auſſi promptes que la penſée,
Leurs muſes, rivales d'Alcée,
Vont ſe repoſer dans les cieux.

✣

Pindare, ce peintre ſublime,
Marche ſans ordre & ſans deſſein;
Ce n'eſt pas l'eſprit qui l'anime,
C'eſt un dieu caché dans ſon ſein.
Au champ de Mars ce fier Tyrtée
Souffle le feu que Prométhée

Ravit au céleſte ſéjour.
Plus grand encor, le ſeul Horace
Réunit la force, la grace,
Et chante Bellone & l'amour.

✣

Qu'entends-je? les ſons de la lyre
Font taire les ſiſtres Gaulois:
La raiſon regle le délire,
Et l'enthouſiaſme a des loix.
J'apperçois le ſage Malherbe
Aſſis ſur le trône ſuperbe
De Sthéſicore & de Linus:
Quinault, rempli de leur génie,
Accorde aux chants de Polymnie
Le luth de la tendre Vénus.

✣

Rouſſeau paroît, Thebes reſpire
Aux nouveaux accents d'Amphion;
Neptune, au fond de ſon empire,
S'émeut à la voix d'Arion;
David renaît; l'olympe s'ouvre,
Dieu, ſur un trône, ſe découvre
Au peuple dont il eſt l'appui:
Que tout s'abaiſſe & ſe confonde;
Les cieux, les ages & le monde
S'évanouiſſent devant lui.

✣

Du maître immortel de la lyre
Tels ſont les ſublimes portraits:
Qu'il ſeroit grand, ſi la ſatyre
Avoit moins aiguiſé ſes traits!
Si plus ſouvent la douce ivreſſe
Du fameux vieillard de la Grece
Deridoit ſon front ſérieux,

Et ſi la main de la nature
Effaçoit l'empreinte trop dure
De ſes efforts laborieux.

La Motte a peu ſenti la flamme
Dont brûloient les chantres divers ;
Les vains éclairs de l'épigramme
Brillent trop ſouvent dans ſes vers :
Plus philoſophe que poëte,
Il touche une lyre muette ;
La raiſon lui parle, il écrit :
On trouve en ſes ſtrophes ſenſées,
Moins d'images que de penſées,
Et moins de talent que d'eſprit.

Foible diſciple de Pindare,
Rival heureux d'Anacréon :
Le François chérit la guittare
Que Sapho montoit pour Phaon.
Souvent la charmante Dione
Répete Thétis, Héſione,
Tancrede, Iſſé, les éléments ;
Et le dieu de la poéſie
Chante l'hymne de Marthéſie
Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la folie,
La chanſon naquit parmi nous ;
Souple & légere, elle ſe plie
Au ton des ſages & des fous.
Amoureux de la bagatelle,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Érato.
Homere eſt moins lu que Chapelle,

Et ſi nous admirons Appelle,
Nous aimons Teniers & Vatteau.

✣

Ma muſe a chanté les Orphées,
Ma plume a décrit leurs travaux ;
Un ſage aſſis ſur leurs trophées,
Peut ſeul inſtruire leurs rivaux.
Eſprit brillant, vaſte génie,
Il tient le compas d'Uranie
Et la houlette du berger :
C'eſt à lui d'ouvrir la barriere,
Et d'applanir une carriere
Dont l'éclat couvre le danger.

✣

L'empire françois & l'Europe,
Dans le tableau le plus touchant,
Offrent aux fils de Calliope
Un ſujet digne de leur chant.
La foudre gronde ſur nos têtes,
Le bruit effrayant des tempêtes
Éclate long-temps dans les airs ;
La nuit étend ſes voiles ſombres ;
Mais le ſoleil, vainqueur des ombres,
Sort plus brillant du ſein des mers.

✣

Je vais rappeller la mémoire
De ce fameux événement ;
Puiſſe le flambeau de l'hiſtoire
L'éclairer éternellement !
Quel être plus puiſſant m'inſpire ?
Où ſuis-je ? l'air que je reſpire,
Devient plus ſerein & plus pur :
Ravi ſur la route éthérée,

A travers le vaſte empirée,
Je vole ſur un char d'azur.

✣

Ciel ! l'éternelle intelligence,
Qui diſpoſe à ſon gré du ſort ;
Dieu, précédé de la vengeance,
Ouvre le temple de la mort :
Lieu ſombre, où la frayeur errante,
Se traîne à la lueur mourante
D'un pâle & lugubre flambeau.
La mort, qui jamais ne ſe laſſe,
Y rouvre à chaque inſtant qui paſſe,
La porte affreuſe du tombeau.

✣

Que l'homme l'implore ou la brave,
Rien ne touche ſon cœur d'airain :
Dieu parle, elle accourt en eſclave,
A la voix de ſon ſouverain :
« Va, lui dit-il, punir la terre ;
» Sois plus cruelle que la guerre ;
» Pars, vole, obéis à mes loix ;
» Ravage, ébranle des empires,
» Et de l'horreur que tu reſpires,
» Va remplir le palais des rois.

✣

» Épargne les princes iniques,
» Vils inſtruments de mon courroux ;
» Épargne les rois tyranniques, ...
» Frappe le plus juſte de tous ».
Il dit, & la ſœur de la parque
Cherche un pere dans le monarque,
Un ſage dans le conquérant :
A cet accord rare & ſublime,

La mort reconnoît ſa victime ;
Déja Louis eſt expirant.

Arrête, implacable furie ;
Reſpecte des jours précieux :
La voix, les vœux de la patrie
Peuvent encor monter aux cieux.
Vains ſoupirs ! le péril redouble ;
L'Europe attentive ſe trouble,
Le Bavarois eſt conſterné ;
Des temples les murs reſpectables
Répetent les cris lamentables
Du peuple aux autels proſterné.

Prince, qui défendra le titre
Que brigue ton fier oppreſſeur ?
L'Europe n'aura plus d'arbitre,
Les rois perdront leur défenſeur.
Les cieux ſont-ils impénétrables ?
Et les plaintes des miſérables
S'égarent-elles dans les airs ?
Non, non, leur voix eſt entendue,
La ſanté, du ciel deſcendue,
Rend un héros à l'univers.

Déja l'Alſace délivrée,
Change ſes cyprès en lauriers ;
Et la victoire raſſurée,
Vole au devant de nos guerriers.
O douce paix, vierge céleſte !
Après une guerre funeſte,
Sur nous vous régnerez encor ;
Le temps des orages s'écoule,

Les plaiſirs deſcendent en foule,
Aſſis ſur des nuages d'or.

Tels ſont les ſujets mémorables
Que choiſiſſoit l'antiquité :
Dans ſes travaux toujours durables,
Elle inſtruit la poſtérité :
Imitons ſon exemple utile ;
Enfants d'Horace & de Virgile,
Immortaliſons les vertus,
Et peignons le roi le plus juſte,
Ami des beaux arts, comme Auguſte,
Et bienfaiſant comme Titus.

M. Le C. de B***.

Cette ode, où les Poëtes lyriques ſont peints avec beaucoup de vérité, n'eſt point dans le recueil des œuvres de cet illuſtre Poëte.

EPIGRAMME.

Un jeune abbé me crut un ſot,
Pour n'avoir pas dit un ſeul mot ;
Ce fut une injuſtice extrême,
Dont tout autre auroit appellé :
Je le crus un grand ſot lui-même ;
Mais ce fut quand il eut parlé.

Linieres.

LE TILLEUL
ET LE PINÇON.
FABLE;

*A M. le C***, le jour de sa fête.*

UN tilleul, l'honneur du rivage
Qu'il protégeoit de son ombrage
Donnoit aux oiseaux d'alentour
L'hospitalité d'un feuillage
Impénétrable aux yeux du jour.
« Hôte charmant, lui dit dans son petit langage,
» Certain pinçon reconnoissant,
» Vous nous préservez en naissant,
» Et de péril & de dommage ;
» Avant même qu'un doux plumage
» Nous éleve au milieu des airs,
» Dans un nid suspendu sur vos feuillages verds,
» Nous croissons à l'abri des vents & de l'orage ;
» Vous daignez écouter notre premier ramage,
» Et de nos timides concerts
» Recevoir le premier hommage.
» Vos bienfaits s'étendent plus loin :
» Il semble que vous prenez soin
» De former le sallon des danses du village ;
» L'innocente gaieté regne sous vos rameaux ;
» La bergere s'y rend au son des chalumeaux ;
» La voyageur charmé s'y repose au passage,
» Et de ses pénibles travaux
» Le laboureur se dédommage

» Du ſiecle d'or, de ce bel âge
» Où l'homme étoit heureux, ainſi que les oiſeaux,
» Cet aſyle commun nous retrace l'image.
» Mais trop heureux vous-même, en faiſant des heureux,
» Vous n'en tirez point avantage,
» Et vous êtes modeſte autant que généreux ».
« Pourquoi, dit le tilleul, ſerois-je plus ſuperbe
» Que le roſeau, que le brin d'herbe ?
» Qu'aurois-je au deſſus d'eux, en vivant pour moi ſeul ?
» Quand je répands les dons que m'a fait la nature,
» Et mon ombrage & ma verdure,
» Je remplis le ſort d'un tilleul :
» Il ne m'en coûte rien ; on me cultive, on m'aime :
» Diſpenſer mes bienfaits, c'eſt en jouir moi-même,
» Et l'on a peu de gloire à ſuivre ſon penchant ».
« Ah ! s'écria l'oiſeau, du ton le plus touchant,
» Je vois que la bonté, des vertus eſt la mere ;
» Celles qui coûtent, durent peu ;
» C'eſt un travail, & je préfere
» Les vertus qui ne ſont qu'un jeu ».

Je fuis, mon bon ami, le pinçon de ma fable ;
Il eſt aiſé d'imaginer
Quel eſt ce tilleul adorable ;
Vous ſeul n'oſez le deviner.

MADRIGAL

MADRIGAL

A UNE PERSONNE GÉNÉREUSE.

TON cœur trop généreux, me comble tous les jours
De cent nouveaux bienfaits, qu'en tous lieux je publie:
Le mien s'en reſſouvient toujours,
Et le tien toujours les oublie.

Si quem forſan habes, inimico nil malè, amicis
Omnibus ex animo viſque faciſque benè.
Unum hoc eſt, quod tu non obliviſceris unquam:
Unum illud, nunquam quod meminiſſe ſoles.

JOANNES AUDVENUS.

LA PEINTURE.

POEME

Couronné aux Jeux Floraux, le 3 Mai 1767, par M. MICHEL d'Avignon, Écolier de Rhétorique, & de l'Académie du College de l'Oratoire à Lyon.

JE me vois tranſporté ſous ces arcs (*a*) ſomptueux,
Où Rubens étala ſes chefs-d'œuvre fameux.

(*a*) La galerie du Luxembourg par Rubens. Marie de Médicis fit venir en France cet artiſte; il peignit l'hiſtoire de cette princeſſe. Le tableau dont on parle ici, repréſente l'accouchement de la reine. L'on voit tout enſemble ſur ſon viſage, le plaiſir qu'elle a d'être mere, & la douleur qu'elle vient de reſſentir.

L'ame de Médicis a passé dans mon ame ;
Sa tristesse m'accable, & son ardeur m'enflamme.
Rubens ! divin Rubens ! quel est l'art enchanteur
Qui t'ouvre par mes yeux un chemin dans mon cœur ?
De ton invention l'audace poétique,
De ton dessein exact l'élégance magique,
Ton brillant coloris, m'inspirent tour-à-tour
La joie & la douleur, & la haine & l'amour.
Sublime invention ! ô fille du génie !
Si tu n'embrasses point l'éleve d'Uranie (*a*),
Vainement voudroit-il, trop foible nourrisson,
Usurper la palette, & saisir le crayon.
Qu'un artiste hardi, dans son brûlant délire,
Offrant à mes regards les objets qu'il admire,
Sache les embellir d'un charme séducteur,
Et même, en copiant, qu'il paroisse inventeur.
Feu divin ! feu sacré ! que ravit Prométhée,
De Le Brun (*b*), c'est par toi que l'ame est exaltée,
Lorsqu'il offre à mes sens, de douleur éperdus,
Les traits vivants encor d'un ami qui n'est plus ;
Ou lorsque, parcourant le temple de l'histoire,
Il grave les vainqueurs qu'a couronné la gloire.

Un peintre trace-t-il de superbes tableaux ?
Sur un tendre vélin place-t-il ses héros ?
M'offre-t-il des moutons dans un gras pâturage ?
Un ruisseau qui s'enfuit à travers un bocage ?
Émule de Calot (*c*), nous peint-il un buveur,

(*a*) Uranie est regardée généralement comme la déesse des arts. On l'appelle autrement, *Vénus-Uranie*.

(*b*) Le Brun, l'un des plus grands peintres que la France ait produits, est fameux sur-tout par ses batailles d'Alexandre & par la riche composition de ses tableaux.

(*c*) Calot, graveur renommé, réussissoit sur-tout dans les grotesques. On admirera toujours ses payſages, ses foires & ses marchés.

Un ſauteur téméraire, un chymiſte rêveur ?
Veut-il dans le lointain, par un ſage artifice,
Ménager à ma vue un reſte d'édifice ?
Qu'il prête à ſes ſujets un air de nouveauté ;
Modele en imitant, s'il veut être imité.

La haute invention eſt l'effet du génie ;
Au travail, du deſſein nous devons l'harmonie.
Que par des traits précis le crayon offre aux yeux
La forme des objets, leur contour gracieux ;
Qu'il place ſes acteurs dans leur jour véritable ;
Qu'il cherche leur *à plomb*, leur *ſite* favorable.
D'un œil obſervateur, meſurez les reſſorts,
Les agiles leviers qui font mouvoir nos corps ;
Avec force & vigueur prononcez l'attitude ;
Que les nerfs ſoient rendus avec exactitude.
Étudiez l'antique & ces beaux monuments,
Ces marbres précieux, reſpectés par le temps.

Ne vous rebutez pas ; la lente expérience
Peut ſeule vous donner une noble aſſurance.
Tel qu'on voit cet oiſeau qui regne dans les airs ;
Croître inſenſiblement au milieu des déſerts ;
Dans un réduit obſcur y cacher ſa foibleſſe,
Et nourrir lentement ſa débile jeuneſſe ;
Enſuite s'élever, & franchiſſant les cieux,
Voler juſqu'au ſéjour du ſouverain des dieux :
Tel un peintre naiſſant, que le génie entraîne,
Sent trembler le crayon dans ſa main incertaine ;
Bientôt il s'enhardit, & déja ſes eſſais,
Des artiſtes fameux balancent les ſuccès.
De l'effet perſpectif, conſultant l'impoſture,
Sachez tromper mes ſens, ſachez, d'une main ſure,
Éloignant, rapprochant tous les objets divers,
Sur la moindre ſurface étaler l'univers ;

Grouppez bien vos objets, & qu'un heureux enſemble
Uniſſe les acteurs que le tableau raſſemble.

Si votre coloris n'anime ce deſſein,
Vainement aurez-vous exercé votre main
A tracer d'un tableau le contour méthodique.
Uranie, à ma voix deſcends ſous ce portique;
Viens broyer mes couleurs, viens guider mes crayons.
Je me tais.... elle parle.... écoutez ſes leçons....
« Vous, que l'inſtinct du goût porte vers la peinture,
» Sans en être eſclaves, imitez la nature.
» Que la fraîcheur des lis, par un preſtige heureux,
» De Flore, qui s'approche, aille tromper les yeux;
» Si vous peignez des fruits, que Pomone ſurpriſe,
» Accourant les cueillir, ſourie à ſa mépriſe.
» Mêlez habilement le clair avec l'obſcur,
» Le ton fier au moëlleux, le tendre avec le dur.
» Mariez vos couleurs, ou brillantes ou ſombres.
» Le blanc forme les jours, le noir forme les ombres;
» Ménageant à propos les ombres & les jours,
» Faites ſaillir les traits & ſentir les contours,
» Et que le clair-obſcur, par de douces nuances,
» Des diverſes couleurs nous cache les diſtances.
» De cet art ſéduiſant, pour ſaiſir les ſecrets,
» Interrogez les champs, parcourez les forêts.
» C'eſt ſur les bords fleuris d'une onde claire & pure,
» Peintres, que vous devez conſulter la nature.
» La nature en ces lieux ſert de modele à l'art;
» Belle de ſes attraits, elle y paroît ſans fard.....
» Quittez vos atteliers, volez dans les campagnes.
» Lorſque l'aſtre du jour, du ſommet des montagnes,
» S'avance en ſouverain, précédé des zéphyrs,
» Il verſe ſur les fleurs & l'or & les ſaphirs;
» La jonquille ſe dore, & la tulipe étale

» Les mobiles couleurs de l'éclatante opale ;
» Le tendre velouté du duvet le plus pur
» Se mêle avec le lis, & le pourpre, & l'azur.
» Il fait perler les pleurs de la féconde aurore ;
» Des feux vivifiants, dont le ciel se colore,
» Il ranime les bois qui sembloient sommeiller ;
» On voit de ses rayons les champs étinceler ;
» La nature sourit, les oiseaux applaudissent,
» Des accents les plus doux les vallons retentissent.
» Voyez dans le lointain ce limpide ruisseau,
» Qui coule en gazouillant autour de ce berceau :
» Lentement il murmure, & son onde plaintive
» Ne quitte qu'à regret l'émail de cette rive.
» Pour borner le tableau, des chênes fastueux
» Élevent jusqu'au ciel leurs fronts majestueux ;
» Sous leur épais feuillage une jeune bergere
» Foule d'un pied léger la naissante fougere ;
» Au son des chalumeaux, & le thyrse à la main,
» Les Satyres en chœur chantent le dieu du vin....
» Peintre naïf! Téniers! (*a*) c'étoit dans ces bocages,
» Que, conduit par le goût, tu puisois tes images.

» Avec force & noblesse accordez tous vos tons ;
» Que la main des trois sœurs dirige vos crayons.
» Divin Parrhasius! (*b*) vrai dans ton imposture,
» Tu sais donner à l'art le ton de la nature ;
» Ton pinceau créateur développe à nos yeux

(*a*) Téniers dit le jeune, fils d'un autre Téniers, élève de Rubens, excelloit dans les payſages & dans les ſcenes réjouiſſantes. Ses ouvrages ſont comme le miroir de la nature ; elle ne peut être rendue avec plus d'agréments & de vérité.

(*b*) Tout le monde connoît le tableau dont on veut parler ici. Dans une diſpute que Parrhaſius eut avec Xeuxis, celui-ci repréſenta des grappes de raiſin, avec tant d'art, que les oiſeaux ſéduits vinrent les béqueter ; mais Parrhaſius trompa lui-même ſon rival,

» D'un rideau voltigeant les replis ſinueux ;
» D'un rival qui frémit d'accorder ſon ſuffrage,
» Tu trompes les regards, & tu forces l'hommage.
» Prenez du Titien (*a*) l'onctueuſe couleur ;
» En faſcinant les yeux, pénétrez juſqu'au cœur.
» Prodige de mon art !... tu gémis, Artémiſe,
» Tu pleures ton époux !.... mais quelle eſt ta
ſurpriſe !....
» Tu crois revoir ſes traits ſur la toile animés,
» Tu cours pour l'embraſſer.... tes ſens ſont-ils
charmés ?....
» Mauſole eſt deſcendu dans le royaume ſombre :
» Reconnois ton erreur,... tu n'embraſſes qu'une
ombre.
» La même illuſion en impoſe à mes yeux.
» De l'athlete Milon je plains le ſort affreux.
» Déchiré par un loup, ne pouvant ſe défendre,
» Dans ſon ſilence même il ſait ſe faire entendre ;
» Je le vois s'épuiſer en efforts ſuperflus,
» Je vois ſes nerfs, ſes bras avec force tendus ;
» Dans mon cœur palpitant il porte mille alarmes ;
» Je partage ſes maux ; il fait couler mes larmes.
» Milon.... Milon, je ſouffre en te voyant ſouffrir ;
» Je brave le danger, je vais te ſecourir.
» Je vole.... attends.... O ciel ! quel étonnant
prodige !
» Je ſaiſis une toile.... & je vois le preſtige.
» Ce preſtige de l'art, effet du coloris,
» Peut ſeul ſur vos rivaux vous aſſurer le prix.
» Si vous ſuivez ces loix, le burin de l'hiſtoire
» Gravera votre nom au temple de la Gloire ».

(*a*) Ce peintre de l'école Lombarde réuſſiſſoit parfaitement dans le coloris & dans la pratique du clair-obſcur.

Peintres jeunes encor, dignes enfants des dieux,
Uranie a parlé, prêtez-vous à ſes vœux.
Du tendre Le Correge (a) allez, ſuivant les traces,
Recevoir le pinceau de la main des trois Graces:
L'étude de cet art, charmant votre loiſir,
Saura donner au temps les ailes du plaiſir.

(a) Le Correge ne dut ſes ſuccès qu'à lui-même. Il fut le premier à bien ſaiſir la magie des plafonds & l'art des raccourcis. L'on a dit de lui, que les Graces préſiderent à tous ſes ouvrages, & que la nature ſe peignit dans ſes tableaux.

PLUTUS, CUPIDON, THÉMIS.

PLUTUS, dit-on, plaidant devant Thémis,
Perdit un procès d'importance:
Il avoit tort; mais il s'étoit promis,
Faute de droit & de prudence,
Que l'or & que l'argent, avec beaucoup d'amis,
Feroient en ſa faveur trébucher la balance.
De cet affront, ſongeant à ſe venger,
Dans ſon parti Plutus ſut engager
Le jeune Cupidon & toute ſon eſcorte:
Chacun promit de lui prêter main-forte;
Car tous, dans leurs emportements,
Condamnoient de Thémis les mauvais traitements.
Un jour que la ſage déeſſe,
Après avoir jugé d'un cas litigieux,
Entre le défendeur & la demandereſſe,
Détachoit le bandeau qui lui couvre les yeux,
Plutus & Cupidon de loin s'en apperçurent,
Et l'un & l'autre auſſi-tôt crurent

Que du voile ſacré, s'ils pouvoient ſe ſaiſir,
C'étoit fait de Thémis, ils auroient le plaiſir
De l'éblouir par l'éclat des richeſſes,
De la faire mollir par leurs douces careſſes.
Auſſi tôt dit, auſſi-tôt fait.
Animé par l'eſpoir d'une telle conquête,
Cupidon fend les airs, & plus vite qu'un trait,
Court au bandeau, l'enleve, en couronne ſa tête.
De ce projet audacieux,
Thémis par un ſouris, confondant la malice:
Eh bien! dit-elle, eh bien! la ſévere juſtice,
Les yeux toujours ouverts, déſormais pourra mieux;
De vos deſſeins pernicieux,
Connoître & punir l'artifice.

*Par le R. P. ***.*

STANCES

A MONSIEUR

LE MARÉCHAL DE SAXE,

A l'occaſion du mariage de Monſeigneur le Dauphin avec la Princeſſe de Saxe.

QUE Louis confie à propos
Sa gloire à ta valeur extrême!
On ſe connoît en vrais héros,
Lorſque l'on eſt héros ſoi-même.

Ami digne d'un roi ſi grand,
Qui ſent le prix de la vaillance,

Il veut devenir ton parent,
Pour mieux t'attacher à la France.

Pour la gloire, pour le repos
De ſon état, que de reſſources !
Et qu'il doit naître de héros,
Un jour, de deux ſi belles ſources !

De tes exploits, de tes hauts faits,
Telle eſt la juſte récompenſe,
Que les cœurs de tous ſes ſujets
Partagent ſa reconnoiſſance.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN meûnier frappoit avec furie
Un baudet maigre, accablé ſous le faix.
Deux avocats, en ſortant du palais,
A ce ſpectacle eurent l'ame attendrie.
Ho ! cria l'un, tourne ici, gros manant ;
Épargne un peu cette chétive bête ;
Autant vaudroit l'écorcher à l'inſtant.
Alors le dróle, ôtant, d'un air honnête,
Un vieux chapeau qui flottoit ſur ſa tête,
Moins noir que blanc, par trop long-temps porté :
Excuſez donc, dit-il, ma liberté.
Monſieur, mon âne, entre nous ſans rancune,
Point juſqu'ici, noble roi des baudets,
Foi de meûnier, n'avoit créance aucune,
Qu'il eût amis, ni parents au palais.

MADRIGAL

A MONSIEUR

LE MARÉCHAL DE SAXE,

Lorsque le Roi lui donna le Gouvernement des Pays-Bas.

QUAND LOUIS confie à ta foi
Ces peuples que ton bras soumit à sa puissance,
L'univers applaudit à sa reconnoissance;
Tu le sers en héros; il récompense en roi.

AU MÊME.

LOUIS couronne tes exploits:
Tout le monde applaudit au choix
Du plus juste de tous les princes.
Hé! qui pourroit s'en étonner?
Qui sait conquérir des provinces,
Est digne de les gouverner.

INSCRIPTION
POUR LA STATUE DU ROI,
Érigée à Rheims en 1765.

DE l'amour des François, éternel monument,
Inſtruiſez à jamais la terre,
Que Louis dans nos murs jura d'être leur pere,
Et fut fidele à ſon ſerment.

L'Abbé de L***.

A MADAME DE ***,
Sur le gain d'un procès.

LA fortune eſt voilée, ainſi que la juſtice ;
L'une éparpille l'or au gré de ſon caprice ;
L'autre, ſoulevant ſon bandeau,
Par fois jette un coup d'œil propice
Sur le rang, le crédit, ou de l'*or* en rouleau (*a*) :
Or admirez l'effet de votre bonne étoile ;
Pour vous reſtituer un légitime bien,
Sur ſes yeux, cette fois, Thémis laiſſe ſon voile ;
Et l'aveugle fortune a déchiré le ſien.

L'Abbé de L***.

(*a*) *Or*, *or*, cacophonie.

LE SOMMEIL DU TYRAN.

FABLE ORIENTALE.

Sous ſes lambris dorés, un tyran déteſté
Dormoit en apparence avec tranquillité.
Le ſommeil, dit quelqu'un, eſt-il fait pour le crime ?
Eh quoi ! le ciel épargne ſa victime !
Imprudent ! au bruit que tu fais,
(Dit un Faquir) tremble qu'il ne s'éveille ;
Le ciel permet que le méchant ſommeille,
Pour que le ſage ait des moments de paix.

Par BRET.

STANCES *SUR L'AMITIÉ.*

Grands Rois, le deſtin a mis
Cent biens en votre partage ;
Mais nous donnant les amis,
Il vous en ôte l'uſage.

Que c'eſt un bien précieux !
Quand je peſe l'un & l'autre,
Je doute quel vaut le mieux,
Votre partage ou le nôtre.

CHARLEVAL.

LES SPECTACLES.

ODE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX de Poéſie par le jugement de l'Académie des Belles-Lettres de Marſeille, en l'année 1727, *par M.* DUBELLIS.

QUELLES ſont mes ardeurs ſubites !
Quels impétueux mouvements !
Mes ſens vont-ils des Abdérites (*a*)
Éprouver les égarements ?
Comme eux la fiction m'entraîne,
De Thalie & de Melpomene
Je reſſens les impreſſions.
Muſes, qui cauſez mon délire,
Je vais exprimer ſur ma lyre
Vos ſublimes illuſions.

Athenes, c'eſt ſur ton rivage
Que le dramatique naquit ;
Fiere d'un ſi noble avantage,
Fais valoir l'honneur qu'il t'acquit.
La cité que fonda Romule,

(*a*) Peuples d'Abdere, ville de Thrace, ſur l'eſprit deſquels les repréſentations des tragédies de Sophocle & d'Euripide firent un tel effet, qu'ils ſe croyoient être les héros qu'ils avoient vus ſur la ſcene, & couroient les rues en récitant les vers des tragédies, & ſur-tout de l'Andromede d'Euripide, en imitant le comédien Archelaüs.

Et ton éleve, & ton émule,
Dans cet art voulut t'effacer ;
Rome n'eut point la préférence,
Le sort réservoit à la France
La gloire de te surpasser.

✣

(*a*) Je vois ton superbe tragique
Sur un théatre somptueux,
M'offrir avec le pathétique,
Le vrai, le grand, le vertueux.
En proie aux plus douces alarmes,
Je frémis, je répands des larmes ;
Mon cœur est toujours combattu.
Les traits que ce spectacle imprime,
Me font autant haïr le crime,
Qu'ils me font aimer la vertu.

✣

Du divin maître du Permesse
J'entends le langage charmant ;
Ce langage, par sa richesse,
Du cothurne fait l'ornement.
Si l'action frappe ma vue,
Et jette dans mon ame émue
Une terreur qu'elle chérit,
Par les attraits de sa cadence,
Par sa fastueuse élégance,
Le vers enchante mon esprit.

✣

(*b*) Que vois-je encor ? c'est la nature,
Ou du moins ce sont ses couleurs :
Avec quel art on y censure

(*a*) La tragédie.
(*b*) La comédie.

Le ridicule de nos mœurs!
Dans le tableau le plus fidele,
Dont chacun fournit le modele,
L'utile s'unit au badin ;
Une ſcrupuleuſe décence,
Et de Ménandre & de Térence,
Vient ennoblir le brodequin.

Ciel ! quelle fiction pompeuſe !
Quel ſpectacle ! quels nouveaux jeux !
La ſcene devient fabuleuſe ;
Elle adopte le merveilleux.
Melpomene à ces jeux préſide ;
Circé, Médée, Argine, Armide,
Tour-à-tour y ſuivent ſes loix.
La muſe avec elle raſſemble,
Et confond quelquefois enſemble
Les dieux, les héros & les rois.

Elle emprunte de l'harmonie
Les accords les plus raviſſants ;
La voix à ces accords unie,
Caractériſe ſes accents.
Du vrai les ſons ont l'apparence,
Les ſens cedent ſans réſiſtance,
Au pouvoir du charme éclatant.
L'enfer s'irrite, le ciel gronde,
Les aquilons ſoulevent l'onde,
On croit voir tout ce qu'on entend.

La voûte de l'olympe s'ouvre,
J'apperçois l'immortelle cour ;
Un nouvel objet ſe découvre,
C'eſt le palais du dieu du jour.

Mais quoi! tout a changé de face;
Un instant fait naître à sa place
Des forêts, des champs spacieux,
Des fleuves, des cités antiques.
Par quels prodiges magnifiques
L'univers est-il en ces lieux?

(a) C'est Terpsichore qui s'avance;
Je la reconnois à ses pas.
Aimable muse de la danse,
Que tu vas m'étaler d'appas!
Tantôt Bacchante furieuse,
Tantôt Naïade ingénieuse,
Tout est peint dans tes mouvements.
C'est de toi que naissent les graces,
Et de mille façons tu traces
L'image de nos sentiments.

Du dramatique souveraine,
France, dont le génie heureux
Orne les rives de la Seine,
Des théatres les plus fameux;
Qu'avec moi l'Europe s'empresse
A venir applaudir sans cesse
Ces inimitables travaux,
Dignes fruits des plumes divines
Des Corneilles & des Racines,
Des Molieres & des Quinauts.

(a) La danse.

MADRIGAL

A M. CONRART,

SECRETAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

QUE ſert l'eſprit, que ſert la probité,
Quand la douleur nous met à la torture?
Illuſtre ami, permets que je murmure;
Ton mal te traite avec indignité,
Et la vertu reproche à la nature
Le peu de ſoin qu'elle a de ta ſanté.

CHARLEVAL.

RÉPONSE.

DANS les douleurs dont je ſuis tourmenté,
Je ne fais plus ni plainte ni murmure;
Car tes beaux vers, par leur douce impoſture,
Mettent l'eſprit en telle liberté,
Que, bien qu'on ait le corps à la torture,
On croit le mal plus doux que la ſanté.

CONRART.

LA VÉRITABLE PHILOSOPHIE.

ODE.

DES yeux de la raiſon je me vois dans ce monde,
Sans ſavoir qui je ſuis, d'ou je viens, où je vais.
Quelque lumiere enfin dans cette nuit profonde

Ne me luira-t-elle jamais ?
Affreuſe obſcurité ! cruelle inquiétude !
Je ne puis ſur mon ſort ſouffrir d'incertitude ;
Et rien ne ſait m'en éclaircir.
J'interroge mes ſens ; je n'en puis rien apprendre ;
Seulement, chaque jour, mes yeux me font comprendre
Que je dois ſurement mourir.

Si, ſur mon origine & ſur ma deſtinée,
Je m'adreſſe aux humains, & veux les conſulter,
D'une plus ſombre nuit mon ame environnée,
Sait encor moins où s'arrêter.
Ceux qui mettent dans l'homme une immortelle eſſence,
Et d'un être ſuprême adorent la puiſſance,
Dans leur culte ſont diviſés :
L'un me montre un chemin, qu'il dit le ſeul fidele ;
Et quand dans un contraire un autre me rappelle,
J'en vois d'autres plus oppoſés.

Vous, qui voulez borner tout l'homme à la carriere
Qui ſépare & qui joint ſa naiſſance & ſa mort,
Selon vous, l'homme n'eſt qu'une vile matiere ;
Dans ſa durée eſt tout ſon ſort.
Mais le plan odieux de vos lâches maximes
Bleſſe mes ſentiments, même les plus intimes :
J'y ſens mille obſtacles ſecrets.
Vous laiſſez voir l'objet des efforts que vous faites ;
En tâchant d'égaler votre nature aux bêtes,
Vous voulez ſuivre leurs excès.

Quoi ! l'homme juſques-là peut donc ſe méconnoître !

Non, dans tout le déſordre où ſon cœur l'a porté,
C'eſt en vain que l'impie ignore un premier être,
Et ſa propre immortalité.
Ordre de l'univers, vous annoncez ſans ceſſe
Le pouvoir infini, l'adorable ſageſſe
De votre maître ſouverain.
Deſirs, qui renaiſſez du ſein des plaiſirs même,
Vous montrez que nos cœurs ſont pour un bien ſuprême,
Qu'ici-bas nous cherchons en vain.

Oui, je vous reconnois, principe de tout être;
Tout dit votre pouvoir, vos ſoins, votre grandeur;
Et ſi mes ſentiments vouloient vous méconnoître,
Mes yeux démentiroient mon cœur.
Mais dans vos attributs je vois votre juſtice.
Quel ſpectacle! aux forfaits garde-t-elle un ſupplice
Qui réponde à votre pouvoir?
Remords, qui ſur le champ puniſſez le coupable,
Vous n'êtes point encor le tourment redoutable
Que vous nous faites concevoir.

Daignez me découvrir, vérité ſouveraine,
Le culte que vos loix exigent de mes vœux;
Paroiſſez; ſur mon ame inquiete, incertaine,
Jetez vos regards lumineux.
Quelle ſecrette voix dans mon cœur me rappelle?
Interrogeons ce cœur: il faut que je démêle
Le trouble auquel il eſt livré.
J'ai découvert ainſi cet être que j'adore;
Peut-être parviendrai-je à découvrir encore
Comment il veut être adoré.

✣

D'abord vous m'arrêtez ; votre aſpect m'épouvante,
De ſentiments confus, eſſaim tumultueux.
Mais de ce trouble enfin la cauſe ſe préſente ;
Mon cœur deſire d'être heureux.
Cette inclination en eſt la ſouveraine :
L'amour, l'ambition, la colere, la haine,
Forment l'empire qu'elle y tient.
Leurs mouvements divers toujours ſe réuniſſent
Dans le ſoin de ſervir nos deſirs qui languiſſent,
Si le plaiſir ne les ſoutient.

✣

Je n'en ſaurois douter. Tout le fond de mon être,
C'eſt l'amour du bonheur : auſſi, quand ſes attraits
Sur les objets des ſens commencent à paroître,
J'éprouve des tranſports ſecrets.
Une ardeur invincible à le goûter m'anime ;
J'en jouis. Quel revers ! étoit-ce donc un crime,
Que d'aſpirer à ces plaiſirs ?
En ſoupirs, en efforts, hélas ! je me conſume,
Et d'un dégoût cruel auſſi-tôt l'amertume
Punit mes ſoins & mes deſirs.

✣

Ces deſirs naturels, pourquoi, s'ils ſont coupables,
Entraînent-ils mon cœur par des penchants ſi doux ?
Et s'ils ſont innocents, s'ils ſont inſurmontables,
D'où viennent ces cruels dégoûts ?
Contraſte ſurprenant ! déſordre qui me bleſſe !
Le plaiſir n'eſt-il donc qu'un piege à ma foibleſſe ?
N'eſt-il qu'un appas impoſteur ?
Ou bien de la nature enfin l'auteur ſuprême
Ne jugeroit-il pas indigne de lui-même,
De ſe jouer de notre cœur ?

Ceſſez, murmures vains: ceſſez, injuſtes plaintes;
La même main conduit ces monuments divers.
Oui, ce déſordre même eſt l'effet des loix ſaints;
Qui font l'ordre de l'univers.
Ces contrariétés ont une juſte cauſe:
Je la cherche; mais tout à ma raiſon s'oppoſe;
De faux jours viennent m'égarer.
Je ſens de mes efforts mon embarras renaître.
Sort triſte! ſort cruel! je ne puis me connoître,
Et je ne ſaurois m'ignorer.

Mais, ciel! quel changement! vous ceſſez, nuit profonde;
A vos ombres ſuccede un éclat lumineux.
Sur les religions qui partagent le monde,
Un nouveau jour conduit mes yeux:
D'une ſeule je ſens la préſence divine;
De ce qui m'étonnoit, ſa ſublime doctrine
M'offre ſeule le dénoûment.
Le penchant au plaiſir d'abord fut légitime;
Mais l'homme en abuſa, dit-elle, & de ſon crime
Le dégoût fut le châtiment.

Homme ingrat, que de maux ton crime te prépare!
Mais que vois-je? l'enfer arme en vain ſa fureur;
Ton crime eſt effacé: quelle main le répare!
De ta faute naît ton bonheur.
Ma raiſon ſe confond à ces divins oracles.
Des ſources de grandeur, de ſublimes ſpectacles
S'offrent à mon eſprit ſurpris.
Reconnoiſſance, amour, quel ſujet vous appelle!
Un Dieu ſe ſacrifie, & de ſa mort cruelle,
Ma rédemption eſt le prix.

LA RELIGION.

ODE.

Toi, dont le pouvoir ſuprême,
Des humains regle le ſort,
Grand Dieu, qui par la mort même
As triomphé de la mort,
Échauffe, éclaire mon ame;
D'un trait de ta vive flamme
Frappe, pénetre mon cœur:
Je te conſacre ma lyre,
Et plein du feu qui m'inſpire,
Je vais chanter ta grandeur.

Que ta ſageſſe eſt féconde
En prodiges éternels!
Tu te fis connoître au monde
Par douze foibles mortels:
Ils porterent ta parole;
Et de l'un à l'autre pole,
Ton culte fut établi.
Après cette œuvre admirable,
Seigneur, ton nom adorable
Peut-il être dans l'oubli?

De l'infernale puiſſance
Ils terraſſent les erreurs;
Ils parlent, leur éloquence
Ravit, entraîne les cœurs.
On écoute leurs oracles;
On voit naître les miracles

Sous leurs mains & ſous leurs pas;
Leur voix ſe fait-elle entendre?
Elle ranime la cendre
Des victimes du trépas.

Ces ridicules idoles
Qu'on voyoit ſur les autels
Attirer les vœux frivoles
Et l'hommage des mortels,
Ces impuiſſantes ſtatues
Par leurs mains ſont abattues;
L'enfer en frémit d'horreur;
Et bientôt contre leurs têtes,
De ſes plus noires tempêtes
Il déchaîne la fureur.

Mais ces héros magnanimes,
Ces rapides conquérants,
Seigneur, pleins de tes maximes,
Bravent l'orgueil des tyrans:
Par les plus noirs artifices,
Par les plus cruels ſupplices
Ils ſont en vain tourmentés;
Leur intrépide conſtance
Laſſe la perſévérance
Des bourreaux épouvantés.

De votre jalouſe rage
Lancez ſur eux tous les coups;
Rien n'étonne leur courage;
Ils ſont plus fermes que vous.
Suivez l'aveugle furie,
Barbares, & de leur vie
Rompez les foibles liens:

Du précieux ſang qui coule,
Je vois renaître une foule
De magnanimes chrétiens.

Malgré l'effroyable guerre
Qu'on oſe leur déclarer,
Déja dans toute la terre
Leur Dieu ſe voit adorer.
Animés par leurs exemples,
Peuples, renverſez les temples
De vos dieux ſourds & muets;
Et n'offrez plus vos hommages
A vos frivoles ouvrages,
Mais au Dieu qui vous a faits.

La croix, par-tout abhorrée
Avant la mort du Sauveur,
Dans l'univers adorée,
N'eſt plus un objet d'horreur.
Bouclier impénétrable,
Sous cet aſtre favorable
Combattent les plus grands rois.
Quelle ſplendeur l'environne!
Que de rois à leur couronne
Prêtent l'éclat de la croix!

Semez par-tout vos paroles,
Miniſtres ſaints; achevez.
Sur les débris des idoles,
Que de temples élevés!
Le peuple le plus barbare,
Pour toi, grand Dieu, ſe déclare;
Tout obéit à ta loi.
Rome, qui fut le théatre

Du culte de l'idolâtre,
Eſt le ſiege de la foi.

Ainſi qu'il avoit vu naître
Le culte impur des faux dieux,
Le temps a vu diſparoître
Leurs menſonges odieux:
Mais ta religion ſainte,
Seigneur, brave ſon atteinte,
Et ton culte durera,
Tant que dans l'immenſe voûte,
Où ta main fixa ſa route,
L'aſtre du jour brillera.

EPIGRAMME.

VOYANT la ſplendeur non commune
Dont ce maraud eſt revêtu,
Diroit-on pas que la fortune
Veut faire enrager la vertu?

GOMBAULD.

COMPLIMENT.

LE ciel vous a donné tous les dons en partage.
Et mes vœux ſeroient ſuperflus,
S'il daignoit meſurer votre âge
Sur nos deſirs, ou bien ſur vos vertus.

EPIGRAMME

Sur une femme qui vouloit paroître belle.

EN vain Lise fait la mignarde,
Chaque jour sa beauté périt.
Ce n'est pas que je la regarde,
Mais tout le monde me le dit.

CAILLI.

Stultè bellula cultè Megilla credi,
Cui lux quæque juvat rapit decorem.
Hanc non artificio tamen; sed illud
Centeno mihi clamat ore fama.

SANADO.

VERS

D'une Épouse expirante.

AU plus beau de mes jours, la parque impitoyable,
De nos cœurs, cher époux, rompt les étroits liens:
Puisse à mes derniers vœux le ciel plus favorable,
Ajouter à tes jours ce qu'il retranche aux miens!

Immatura perii; sed tu diuturnior annos
Vive tuos, conjux optime, vive meos.

LE COMMERCE.

ODE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX de la Poésie, au jugement de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, par M. DARDENNE, Associé étranger de ladite Académie, en l'année 1731.

HEUREUX du monde en son enfance,
Heureux les premiers citoyens!
Nés dans le sein de l'innocence,
Autour d'eux naissoient tous les biens;
Le lait serpentoit dans la plaine,
L'univers étoit le domaine
De ces paisibles souverains:
Libres de soins, exempts de crainte,
Sans dépendance, sans contrainte,
Tous leurs jours se levoient sereins.

Quel contraste! notre carriere
N'offre que besoins renaissants.
De ta fertilité premiere,
Terre, où sont les dons florissants?
Le fer à ton sein les arrache,
Aux uns ton caprice les cache;
Aux autres, il les livre tous:

Pour suppléer à ce partage,
Un doux échange nous ménage
Des biens qui n'étoient pas pour nous.

✣

En vain les saisons conjurées,
Trompent l'espoir du laboureur;
La perte des moissons dorées
Va répandre moins de terreur.
Si nos campagnes sont stériles,
Il est au loin des champs fertiles;
Leurs trésors comblent nos desirs;
Où la faim semoit les alarmes,
Renaissent avec tous leurs charmes,
Et l'abondance & les plaisirs.

✣

Un superflu qui m'embarrasse,
A l'étranger est précieux;
Avide, il m'apporte à sa place,
Des biens produits sous d'autres cieux.
Ame du monde, utile échange,
Par qui tout subsiste & s'arrange,
Source de trésors renaissants,
A ton aspect, tout rit, tout brille;
L'univers n'est qu'une famille
Qui se partage tes présents.

✣

A travers les fureurs de l'onde,
Où courent ces Jasons nouveaux?
Ils volent dans un nouveau monde;
Quels périls! quels soins! quels travaux!
Chaque rive où le nocher mouille,
A son approche se dépouille
De ses plus précieux trésors;
Et ces trésors inépuisables,

A ceux de Colchos préférables,
Tour-à-tour inondent nos ports.

⁂

Doctes éleves d'Eſculape,
Qui dans vos mains tenez nos jours,
Leur fil délié vous échappe,
Si vous manquez de prompts ſecours :
Mais, dieux ! ces ſecours ſalutaires,
Au ſein des terres étrangeres
N'éloignoient point notre trépas.
C'eſt toi qui nous rends à la vie,
Art bienfaiſant, dont l'induſtrie
Semble rapprocher ces climats.

⁂

Artiſans d'un or chimérique,
Qui fuit ſans ceſſe de vos mains,
Des travaux où votre art s'applique,
Qu'attendez-vous, nouveaux Vulcains ?
Si la ſoif de l'or vous tourmente,
Un art fidele vous préſente
Un plus riche & plus ſûr tréſor.
De l'antique roi (a) de Phrygie,
Cet art a connu la magie :
Tout, ſous ſa main, ſe change en or.

⁂

Mais c'eſt peu que par ſes largeſſes
L'or reproduit germe en tous lieux ;
Il diſpenſe d'autres richeſſes,
Tréſors encore plus précieux.
Chez les peuples les plus ſauvages,
Goût, mœurs, talents, adreſſe, uſages,
Tout ſe tranſmet, tout ſe polit.

(a) Midas, dont l'attouchement convertiſſoit tout en or.

Les empires changent de face,
Chaque nation se surpasse,
Toute la terre s'embellit.

✣

Tel un grand fleuve se divise
En mille superbes canaux ;
Ici, les champs qu'il fertilise,
Annoncent le prix de ses eaux :
Plus loin, chargé de poids utiles,
Il parcourt, enrichit les villes ;
Il les pare de mille attraits ;
Ses ondes, toujours renaissantes,
Prennent cent formes différentes,
Pour multiplier leurs bienfaits.

✣

Superbe Tyr, fiere Carthage,
Cités souveraines des mers,
Vous, dont l'intrépide courage
Mit tant de nations aux fers,
Vous dutes votre lustre antique
Moins à ce courage heroïque,
Qu'à l'art d'enrichir vos enfants :
Art fécond, heureuse industrie,
Oui, vous servez mieux la patrie
Que des bras toujours triomphants.

✣

Rois idolâtres de la gloire,
Laissez reposer vos soldats ;
Ce n'est pas toujours la victoire
Qui sauve vos noms du trépas :
Favorisez l'utile audace
Qui des mers fait franchir l'espace ;
Que de mortels vont être heureux !
Sur l'aile du vent qui les guide,

Plus loin que la gloire d'Alcide,
Ils porteront vos noms fameux.

✲

Et toi, dont le génie habile
Raſſemble cent peuples divers,
Qui portes dans ton ſein fertile
La fortune de l'univers;
Riche cité, chere à ton maître,
Où mon œil charmé voit renaître
L'atticiſme & l'urbanité,
En ta faveur, d'intelligence,
L'eſprit, la ſplendeur, l'opulence,
T'aſſurent l'immortalité.

LE COMMERCE.

ODE.

QUEL ſpectacle nouveau vient m'offrir le Permeſſe!
Le fils de Maïa fend les flots;
Uranie & Thétis ſecondant ſon adreſſe,
Guident ſa toute ſur les eaux.
Miniſtre de Plutus, daigne avouer mon zele;
Pour chanter tes travaux, c'eſt toi ſeul que j'appelle;
Répands tes graces ſur mes vers:
Par tes efforts vainqueurs, ſources de l'abondance,
L'univers enrichit la France,
La France enrichit l'univers.

✲

En vain, pour oppoſer des bornes invincibles
Aux humains trop audacieux,
De l'immenſe océan les abymes terribles
Ont été creuſés par les dieux:

Des cœurs épris de l'or, quel eſt l'effort avare!
Ces gouffres dévorants, voiſins du noir Tartare,
En vain vous offrent mille morts;
Allez, hardis nochers, au mépris des naufrages,
Forcer Plutus, ſur d'autres plages,
A vous prodiguer ſes tréſors.

✣

D'un art induſtrieux que le beſoin enfante,
Naît un peuple de matelots;
Amphitrite les voit ſur la vague écumante,
Se frayer des chemins nouveaux.
Quels monts flottants, vainqueurs & des vents & des ondes!
Pour former ces grands corps, citoyens des deux mondes,
Le fer dépeupla les forêts,
Et le pilote adroit, qu'appelle la fortune,
Les guide en des lieux que Neptune
Craindroit d'approcher de trop près.

✣

Des autans mutinés la cohorte effrénée
Soudain les lance dans les airs;
Mille gouffres mouvants à ma vue étonnée
Ouvrent l'empire des enfers;
La terre au loin gémit, l'air mugit, le ciel gronde;
Ce Tiphis du tombeau qu'à ſes yeux creuſe l'onde,
Brave le terrible appareil;
Il avance, & bientôt triomphant des orages,
Il va dépouiller des rivages
Éclairés d'un autre ſoleil.

✣

Déja les bords glacés, les climats de l'aurore
Épuiſent pour nous leurs tréſors;
Des précieux métaux que Phébus fait éclore,

Je vois nos nefs couvrir nos ports.
Ces riches dons, enfants d'une terre étrangere,
Sans ceſſe reproduits ſous un autre hémiſphere,
France, ne germoient pas pour toi;
Mais Mercure vainqueur de l'onde frémiſſante,
A la nature obéiſſante,
Sait impoſer une autre loi.

Que d'objets à l'envi, divin maître du Pinde,
Frappent mes regards curieux!
Les dons de l'orient, les dépouilles de l'Inde
Attachent ici tous les yeux.
Chefs-d'œuvres (*a*) d'Arachné, dont les trames fidelles,
Par leurs traits impoſteurs, des modernes Apelles
Étonnent le pinceau jaloux;
Ces toiles (*b*), aux couleurs plus brillantes encore,
Où l'art, verſant les dons de Flore,
Aime à la tromper avec nous.

Pour un plus grand bienfait, reçois mon juſte hommage:
Au jour tu viens me rappeller,
Art fécond, Lachéſis, au printemps de notre âge;
Sans toi n'auroit plus à filer.
Du rivage Indien, du ſein de la Lybie,
Viennent mille élixirs (*c*), mille ſources de vie,
Fermer le tombeau ſous mes pas;
A ces divins ſecours je dois un nouvel être:
N'eſt-ce pas me faire renaître,
Que de ſuſpendre mon trépas?

(*a*) Les étoffes des Indes.
(*b*) Les indiennes.
(*c*) Les remedes.

✣

Le caprice d'Éole a livré nos campagnes
A la fureur des aquilons;
Le dieu Pan effrayé, du sommet des montagnes
Les voit ravager nos vallons.
Avec Pomone en pleurs Cérès fuit consternée,
Bacchus voit éperdu, par leur rage effrénée,
Ses rubis meurtris ou brûlés;
Mais Neptune bientôt vengeur de leurs outrages,
De leurs dons nés sur d'autres plages,
Inonde nos champs désolés.

✣

Ainsi, des bords lointains franchissant la distance,
Mercure, tes suprêmes loix
Semblent avoir conduit dans le sein de la France,
Et l'Ebre & le Gange à la fois:
Par leurs présents divers, qui sans cesse y renaissent,
Le luxe est triomphant, les besoins disparoissent:
Tels on voit de féconds ruisseaux;
Par-tout ils font fleurir les campagnes fertiles,
Et fertilisent les stériles
Par le doux tribut de leurs eaux.

✣

Fuis, lâche oisiveté; fuis, hideuse indigence,
Meres des plus noirs attentats;
A jamais l'industrie & sa sœur l'abondance
Vous bannissent de nos climats.
Des lieux brûlants, aux lieux où la nature expire,
La France infatigable, étendant son empire,
A vu ses efforts couronnés;
Son commerce & ses lis, toujours maîtres des ondes,
Portés jusqu'au fond des deux mondes,
Lui semblent encor trop bornés.

Et toi, des nations la ſuperbe patrie,
Dont chaque inſtant orne les bords,
Ame de tous les arts, centre de l'induſtrie,
Phocée, étale tes tréſors;
Le commerce à tes ſoins prodiguant ſes largeſſes,
Par ſes heureux progrès, ſources de tes richeſſes,
Fait germer l'or dans tes remparts;
C'eſt ainſi que Mercure & les ſavantes (a) Fées
Te dreſſent d'immortels trophées,
D'intelligence avec Villars.

Par le PERE RAYNAUD, *de l'Oratoire, Profeſſeur de Rhétorique au College de Marſeille.*

(a) L'Académie de Marſeille, dont M. le Maréchal de Villars étoit le protecteur.

CHANSON

Des Grenadiers du Régiment de Champagne,

A M. LE PRINCE DE CONDÉ.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

S'TE fois-là j'ons l'cœur joyeux;
Pus de ſoucis ni d'alarme :
J'ons vu Condé d'nos deux yeux;
Y s'porte, morbieu! comme un charme:
Pour avoir le corps en état,
N'y a, ma foi, tel qu'un bon ſoldat. (*bis.*)

C'en eſt un, vantons-nous-en;
Pour c'qu'eſt en cas d'faire la guerre,
Sarpédié, qu'eu fier vivant!
D'mandez au prince héréditaire:
Par deux fois (tout habil qu'il eſt)
Condé lui ſanquit ſon paquet. (*bis.*)

En moins de cinq jours, il eut
Gagné net ces deux batailles.
Oh! jugez qu'eu joy que c'fut
Quand le bruit s'en vint à Verſailles;
Le roi, la reine étions bien contents.
C'a fait plaiſir à des parents. (*bis.*)

Faut que j'ſoyons ſes grands amis,
Et qu'j'euſſions ben du mérite:
Par la poſte y vient d'Paris,
Tout exprès nous rendre un' viſite.
C'eſt fort poli; mais en tout cas,
Il n'oblige pas des ingrats. (*bis.*)

C'eſt à des magnier com ça
Qu'j'octroyons not' bienveillance;
Et morguenne, une fois qu'on l'a,
N'y a qu'à marcher en aſſurance.
Avec un prince qui nous eſt cher,
J'exterminerions tout l'enfer. (*bis.*)

Je n'lui diſons pas adieu,
Quoique d'reu d'main il s'en aille;
J'comptons le r'voir avant peu,
Nous conduire à queuque bataille,

Et j'lui jurons, foi de grenadiers,
Qu'on peut préparer ſes lauriers. (*bis.*)

M. le Prince de Condé ayant fait diſtribuer cent louis aux grenadiers, voici le reçu qu'ils en ont donné.

De Condé nous reconnoiſſons
Avoir eu cent louis pour boire,
A charge que nous lui rendrons
Par louis d'or une victoire.

Fait à Metz ce 28 Juin 1765. Signé, Tous les Grenadiers de la Garniſon.

De pareils éloges ne ſont pas ſuſpects ; ils ſont donnés par des connoiſſeurs en courage.

VERS

Préſentés à un Pere le jour de S. Louis.

Votre patron fut roi ; de vos enfants vous l'êtes ;
Vos états ſont leurs cœurs ; vos tributs, leur amour :
Au gré de leurs deſirs, régnez ſur leurs conquêtes :
Mille ans, ſous un tel roi, ne forment qu'un beau jour.

COMPLIMENT.

Vous aimer eſt pour moi des plaiſirs le plus doux ;
Et pour prix de cette tendreſſe,
Vous me verrez, ſuivant les pas de la ſageſſe,
Imiter les vertus que j'admire dans vous.

PLAINTE

D'un Roſſignol pris au filet, qu'on s'efforçoit en vain de faire chanter.

Vous vous plaignez de mon ſilence,
Cruel & perfide oiſeleur ;
Vous, qui par un appas trompeur,
Avez ſurpris ma prévoyance,
Et me privez de mon bonheur :
Il faudroit chanter pour vous plaire ;
Mais, pendant ma captivité,
Hélas ! tout ce que je puis faire,
C'eſt de pleurer ma liberté.

ÉPIGRAMME

Sur une perſonne qui avoit fait de mauvais vers contre l'Auteur.

Cher Palémon, tu peux médire,
Et de moi-même & de mes vers,
Critiquer à tort, à travers ;

Jamais je n'en ferai que rire ;
Tu n'as rien à craindre de moi,
Et de bon cœur je te pardonne :
Tes vers, qui n'amuſent que toi,
Ne peuvent offenſer perſonne.

L'ATTAIGNANT.

MADRIGAL

A Mlle DE BOURCOLLE.

TROP aimable enfant d'une mere
Qui vous a tranſmis l'art de plaire,
Sans trop compter ſur vos attraits,
Faites-en uſage comme elle ;
Et, pour n'en abuſer jamais,
Prenez-la toujours pour modele.

Par le même.

ÉPITAPHE

DE M. LE MARÉCHAL DE LOWENDAL.

CI gît un des plus grands héros
Qui jamais ait ſervi la France,
Et qui laiſſa de ſa vaillance,
Plus d'envieux que de rivaux.

Par le même.

AUTRE,

POUR LE MÊME.

C'est par le talon qu'aujourd'hui
La mort vient de saisir un général habile.
Lovvendal vécut comme Achille;
Il devoit mourir comme lui.

Par le même.

Cette épitaphe ressemble beaucoup à celle de la Pucelle d'Orléans, par Malherbe : elle est terminée ainsi :

Celle qui vécut comme Alcide,
Devoit mourir comme il est mort.

COMPLIMENT

A M. LE DUC DE BRIONNE,

Lorsqu'il reçut le Cordon bleu.

Sur le cordon bleu qu'on vous donne,
Faut-il vous faire compliment ?
Non, Prince, cet événement
N'a rien du tout qui nous étonne :
C'est grace, soit; mais, entre nous,
A la cour étoit il personne
Qui la méritât mieux que vous.

Par le même.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DU JEUNE CHEVALIER DE LA GRANGE. (a)

ESPOIR, qui ſuſpendez les plus cruels ennuis,
Fantômes décevants, par le ſoleil produits,
Flatteuſe illuſion, qui, durant les ténebres,
Donnez quelqu'intervalle à mes plaintes funebres,
Ne vous oppoſez plus à mes vives douleurs,
Et laiſſez un cours libre au torrent de mes pleurs.
Cher frere, il eſt donc vrai que les vents en furie
Ont éteint dans les eaux, le flambeau de ta vie,
Et que, pareille aux fleurs, l'aurore de tes jours
N'a preſque pas brillé, qu'elle a fini ſon cours.

(b) O que ma triſte voix, de ſanglots étouffée,
N'a-t-elle le pouvoir de la lyre d'Orphée!
Je deſcendrois bientôt au palais de Pluton;
Le Styx impitoyable, & le noir Phlégéton
Me verroient après lui, ſur leurs rivages ſombres,
Demander ce cher frere aux infernales ombres.
Mais puiſque je ne fais que des vœux ſuperflus,
Pour tenir dans mes bras un frere qui n'eſt plus;
Puiſque, pour m'accabler, je ne dois pas prétendre
Au funeſte plaiſir de recueillir ſa cendre,

(a) Il étoit enſeigne de vaiſſeau, & il périt ſur le Fidele, par une violente tempête, au retour de l'expédition de M. Duguai-Trouin à Rio-Janeiro.

(b) Cette penſée eſt de l'Alceſte d'Euripide.

Je veux qu'un (*a*) cénotaphe, élevé par mes vers,
Faſſe durer ſon nom autant que l'univers;
Je veux que le récit de ſa triſte aventure
Tranſmette ſa mémoire à la race future,
Et que tout l'avenir, inſtruit de ma douleur,
Admire ſes vertus, & plaigne ſon malheur.
Il viſita deux fois (*b*) ces régions nouvelles,
Où l'hiver fait régner des glaces éternelles;
Il vit auſſi (*c*) ces bords où le roi des ſaiſons
Ne verſe que du feu de toutes ſes maiſons.
Nos vaiſſeaux, tout chargés des tréſors de ce monde,
Fendoient légérement le vaſte ſein de l'onde;
Les chefs & les ſoldats, couronnés de lauriers,
Brûlant, après dix mois, de revoir leurs foyers,
Avoient pour leur retour la même impatience
Qu'eurent jadis les Grecs après dix ans d'abſence:
Mais qui peut s'aſſurer ſur la foi de Thétis?
Vain eſpoir! vains projets, par le ſort démentis!
Neptune, ſoulevant ſes mobiles campagnes,
Fait tantôt des vallons, & tantôt des montagnes;
Une effroyable nuit ne laiſſe dans les airs
Que le jour fugitif que lancent les éclairs;
Et les vents, échappés de leurs grottes profondes,
Joignent leur violence à la fureur des ondes.
Alors de cent périls ce cher frere échappé,
Dans l'abyme des flots ſe voit enveloppé;
Des nochers conſternés l'art devient inutile,
L'onde fait entr'ouvrir ſon rempart trop fragile;
Et, pour le perdre, enfin Neptune oſe tenter
Ce que Mars tant de fois craignoit d'exécuter.

(*a*) Un tombeau vuide.
(*b*) L'Amérique ſeptentrionale.
(*c*) Le Bréſil.

Arrête, dieu cruel, & vois ton injuſtice;
Ce n'eſt point un Ajax, digne de ſon ſupplice;
Songe qu'en ce moment, d'un opprobre éternel
Tu ſouilles, par ſa mort, ton trident criminel.
Mais puiſque c'en eſt fait, que ton onde perfide
L'a déja tranſporté dans ton palais humide,
Accorde-lui du moins, pour prix de ſes vertus,
Le ſort de Palémon, ou celui de Glaucus.

Par M. DE LA GRANGE-CHANCEL.

EPITRE
A M. ROUSSEAU.

REÇOIS avec plaiſir l'épître
De ton ami reſſuſcité,
Cher Rouſſeau, qui ſe ſent flatté
D'etre par toi ſur le regiſtre
De ceux dont la fidélité
A le mieux mérité ce titre.
Au reſte, je ſuis enchanté
Par l'heureuſe variété,
La recherche, la nouveauté
Et la nobleſſe de tes rimes;
Plus encor par la vérité
Qui regne en toutes tes maximes,
Et confond la malignité
De ceux qui t'avoient imputé
Inſolemment leurs propres crimes.

Que j'aime auſſi la netteté
Avec laquelle tu t'exprimes!

Quelle rare fécondité
D'images riantes, ſublimes,
Et de ces beautés légitimes
Des vieux auteurs qu'as fréquenté !

Tu connois ma ſincérité :
Non, tu ne ſaurois aſſez croire
Combien eſt utile à ta gloire,
Et par tous ces lecteurs vanté,
Ton livre, qui ſera porté,
Sans doute, au temple de mémoire,
Par les muſes qui l'ont dicté.

Cette prophétie eût été
Accomplie au ſiecle d'Horace ;
Or, à préſent que le Parnaſſe
Eſt vilainement infecté,
Et n'eſt plus qu'un mont déſerté,
Où maint & maint corbeau croaſſe,
N'eſpere pas de telle race
La louange qu'as mérité,
Toi, qui par leurs vers à la glace,
Ne pus jamais être imité :
Mais où donc me ſens-je emporté,
Par un mouvement de colere,
Contre telle déloyauté ?
Puiſſe au moins le zele ſincere
D'un cœur exempt de fauſſeté,
Et te conſoler & te plaire !

Par CHAULIEU.

RONDEAU.

UN bel eſprit, au ſiecle de Marot,
Des dons du ciel paſſoit pour le gros lot;
Des grands ſeigneurs il donnoit accointance,
Et quelquefois menoit à l'opulence,
Et, qui plus eſt, faiſoit bouillir le pot.

Or eſt paſſé ce temps, où d'un bon mot,
Stance ou dixain, on payoit ſon écot;
Plus n'en voyons qui prennent pour finance
Le bel eſprit.

A prix d'argent l'auteur comme le ſot,
Boit ſa chopine & mange ſon gigot;
Heureux encor d'en avoir ſuffiſance.
Maints ont le chef plus rempli que la panſe.
Dame ignorance a fait enfin capot
Le bel eſprit.

DESHOULLIERES.

ÉPIGRAMME.

MES malades jamais ne ſe plaignent de moi,
Diſoit un médecin d'ignorance profonde.
Ah! repartit un plaiſant, je le croi;
Vous les envoyez tous ſe plaindre en l'autre monde.

Par M. FRANÇOIS, *de Neufchâteau en Lorraine.*

VERS
DE Mlle DE BASTIDE,
Sur le Portrait de Madame sa mere.

J'ARRÊTE ici les yeux sur ce charmant portrait:
C'est toi, belle maman ! que je te rende hommage:
Mais le peintre a rendu foiblement ton image;
Qu'il seroit différent si ta fille l'eût fait !

L'ÉMULATION.

ODE
A M. DE FONTENELLE.

DÉPOUILLONS ces respects serviles
Que l'on rend aux siecles passés;
Les Homeres & les Virgiles
Peuvent encore être effacés.
Dût l'audace sembler plus vaine
Que celle du fils de Climene,
Ou de l'amoureux Ixion,
Il faut, au mépris du vulgaire,
Secouer, sage téméraire,
Le joug de l'admiration.

Jadis l'Italie & la Grece
Ont produit de rares esprits;
De ses premiers traits la sagesse

Nous éclaire dans leurs écrits ;
Mais le jour doit ſuivre l'aurore ;
De l'honneur de les vaincre encore
Conſervons l'eſpoir généreux ;
Malgré l'intervalle des âges,
Oſons, en liſant leurs ouvrages,
Nous croire au moins hommes comme eux.

Eh ! pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus dieux dont je ſors ?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.
Croit-on la nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos aînés mere idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains ?

Non, n'outrageons point la nature
Par ces reproches indiſcrets ;
Elle qui, pour nous moins obſcure,
Nous a confié ſes ſecrets.
L'ame en proie à l'incertitude,
Autrefois, malgré ſon étude,
Vivoit dans un corps ignorée ;
Mais le ſang qu'enferment nos veines,
N'a plus de routes incertaines,
Et cette énigme eſt pénétrée.

Combien, en cherchant la fortune,
Et jaloux d'étendre nos droits,
Avons-nous au vaſte Neptune
Impoſé de nouvelles loix !

Juſqu'en quels climats la bouſſole,
Cette aiguille amante du pole,
A-t-elle guidé nos vaiſſeaux?
Aux bornes de l'humide plaine,
N'ont-ils pas de l'audace humaine
Étonné des peuples nouveaux?

Juſqu'aux régions azurées
Nous conduiſent d'heureux ſecours,
Et des étoiles meſurées
Nous allons épier le cours;
A l'aide d'un verre fidele,
Tout le firmament ſe décele
A nos regards ambitieux;
Et mieux que l'art des Zoroaſtres,
Nous ſemblons contraindre les aſtres
A venir juſques ſous nos yeux.

N'eſt-ce donc que dans l'art d'écrire
Que nous avouerons des vainqueurs?
N'oſons-nous diſputer l'empire
Que cet art donne ſur les cœurs?
Souffrirons-nous que nos ancêtres,
A notre honte, en ſoient les maîtres?
Vain reſpect, qu'il faut étouffer!
Il eſt encor de nouveaux charmes;
C'eſt même par leurs propres armes
Que nous pouvons en triompher.

Leurs travaux ont tiré des mines
L'or que nos mains doivent polir;
Ils ont arraché les épines
Des fleurs qui reſtent à cueillir:
Diſciple aſſidu, ſur leurs traces,

De

De leurs défauts & de leurs graces
Je tire le même ſecours ;
Leur chûte me rend plus ſévere,
Et l'aſſoupiſſement d'Homere
M'avertit de veiller toujours.

✣

Vous, qu'une vaine eſtime abuſe,
Et qu'elle engage trop avant,
N'eſpérez pas contre ma muſe
Soulever le peuple ſavant.
Je ne viens point, nouveau Zoïl,
Proſcrire un poëme fertile,
Par les muſes même dicté ;
Je viens ſeulement, comme Horace,
Rallumer l'eſpoir & l'audace
De ſurpaſſer l'antiquité.

✣

Si ce noble eſpoir ne vous tente,
Tout diſparoît de l'univers ;
L'émulation ſeule enfante
Les grands exploits & les beaux vers.
Moi-même, qui, loin du Permeſſe,
Avoûrai cent fois ma foibleſſe,
L'orgueil m'enivre en ce moment ;
Et je cede à l'inſtinct ſuperbe,
Qui me flatte qu'avec Malherbe
Je dois vivre éternellement.

✣

Fontenelle, par qui l'églogue
Étale de nouveaux appas ;
Toi, que, dans le fin dialogue,
Lucien même n'atteint pas ;
Toi, que la raiſon pure éclaire,
Souriens-moi contre le vulgaire,

De mon audace tout surpris :
Il est encor des beautés neuves ;
Et j'ose, pour dernieres preuves,
Le renvoyer à tes écrits.

LA MOTTE.

PLACET

Présenté à M. d'Argenson, pour le prier d'exempter un Domestique, de la milice.

UN jeune éleve d'Apollon,
Éleve, j'en conviens, de fort peu d'importance,
Mais qui remplit un coin dans le sacré vallon,
Ose à votre grandeur, en cette circonstance,
Présenter un placet, qui ne sera pas long.

Mon poltron de laquais, qui craint d'entrer en lice ;
Bon sujet, bon valet, mais très-mauvais guerrier,
Se trouve pour la milice,
Par le dieu Mars, compris dans son papier terrier.
Onque il ne fut, dit-il, avide de laurier :
De plus, il a tout lieu de croire
Que la France n'a pas besoin de son appui,
Et que Louis & la victoire
Se passeront fort bien de lui.
Il sollicite donc la grace,
Le dirai-je ? d'être exempté
D'aller chez la postérité,
Parmi nos héros prendre place ;
Car tel est son mépris pour toute vanité,

Qu'au renom des Céſars il porte peu d'envie ;
Et qu'à votre grandeur il demande la vie,
Au lieu de l'immortalité.

ODE

Tirée du Pſeaume CXLV.

N'ESPÉRONS plus, mon ame, aux promeſſes du monde ;
Sa lumiere eſt un verre, & ſa faveur, une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer :
Quittons ces vanités, laſſons-nous de les ſuivre ;
C'eſt Dieu qui nous fait vivre,
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.

✣

En vain, pour ſatisfaire à nos lâches envies,
Nous paſſons près des rois tout le temps de nos vies,
A ſouffrir des mépris, & ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'eſt rien ; ils ſont ce que nous ſommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

✣

Ont-ils rendu l'eſprit, ce n'eſt plus que pouſſiere
Que cette majeſté ſi pompeuſe & ſi fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers ;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.

✣

Là, ſe perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :

Comme ils n'ont plus de ſceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux, d'une chûte commune,
Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.

MALHERBE.

Cette ode eſt ſûrement une des plus belles de ce Poëte, & une des plus purement écrites : croiroit-on qu'elle a été compoſée, il y a près de 150 ans ?

EPIGRAMME.

UN maltotier gourmandoit ſes manœuvres,
Qu'il avoit fait travailler à ſon fief,
Pour élever poteaux & hautes œuvres,
Croyant par-là ſe donner du relief.
« Par ſaint Matthieu, pareille maſſepierre,
» S'écria-t-il, ne durera vingt ans ».
« Ah ! monſeigneur, lui repart maître Pierre,
» Ç'en ſera là pour vous & vos enfants.

FERRAND.

IMITATION

De la premiere Ode d'Horace,

A M. COLBERT.

Illustre protecteur des filles de mémoire,
Miniſtre vigilant, dont les ſoins précieux,
De l'auguſte Louis éterniſent la gloire;
Colbert, dont les travaux, des ans victorieux,
De miracles divers enrichiront l'hiſtoire;
Vous, par qui l'on voit à la fois
Les beaux arts rétablis, le commerce, les loix;
Vous, dont la ſage prévoyance,
Au milieu de la guerre entretient l'abondance
Dans les vaſtes états du plus vaillant des rois,
Pour connoître des cœurs quelle eſt la différence,
Quittez pour un moment vos pénibles emplois.

Couvert d'une noble pouſſiere,
On voit un jeune audacieux,
Triomphant d'une cour entiere,
D'un ſuperbe tournoi ſortir victorieux:
Par les louanges qu'on lui donne,
Il ſe croit au deſſus des plus fameux guerriers;
Et le laurier qui le couronne,
Eſt, à ſon gré, le plus beau des lauriers.

L'eſpoir de parvenir aux dignités ſuprêmes,
Rend eſclave de la faveur.
Rien d'un ambitieux ne rebute le cœur;

Son repos & ſes amis mêmes
Sont des biens qu'il immole aux ſoins de ſa grandeur.

✣

En cultivant les champs, le laboureur avare,
D'une riche moiſſon flatte tous ſes deſirs :
Les autres paſſions, où la raiſon s'égare,
N'excitent dans ſon cœur ni douleurs ni plaiſirs.

✣

A peine échappé du naufrage,
Le nocher hazardeux remonte ſur la mer ;
Durant les périls de l'orage,
Effrayé de ſe voir en proie au flot amer,
Il regrette l'heureux rivage ;
Mais dès-lors que de ſon trident
Neptune a par trois fois frappé l'onde irritée,
On voit le pilote imprudent,
Sans aucun ſouvenir des écueils ni du vent,
Emporté par l'eſpoir dont ſon ame eſt flattée,
S'expoſer comme auparavant.

✣

Gouverne qui voudra cet immenſe univers :
Tout eſt indifférent dans la fureur bachique.
A l'ombrage des pampres verds,
Le buveur dégagé de mille ſoins divers,
Au culte de Bacchus ſans réſerve s'applique,
Et bravant du bon ſens le pouvoir tyrannique,
Il met ſa raiſon dans les fers.

✣

Les affreux & ſanglants combats,
Qui coûtent tant de pleurs aux amantes, aux meres,
Pour les guerriers ont des appas ;
Et la gloire & l'honneur, ces fatales chimeres,
Leur ſont avec plaiſir affronter le trépas.

Pour les ſombres forêts le diligent chaſſeur,
De Mars & de l'Amour néglige les conquêtes ;
Il met le ſuprême bonheur
A forcer d'innocentes bêtes :
Soit que l'aſtre des cieux, dans ſon rapide tour,
Répande aux mortels ſa lumiere,
Soit que l'inégale courriere
Répare la perte du jour ;
Jamais ſon ame forcenée,
D'un tranquille ſommeil ne goûte les douceurs ;
La pourſuite d'un cerf lui fait de l'hymenée
Mépriſer toutes les faveurs.

Colbert, il ſeroit impoſſible
De compter des humains les caprices divers :
Pour moi, de qui le cœur ne s'eſt trouvé ſenſible
Qu'à l'innocent plaiſir de bien faire des vers,
Seule au bord des ruiſſeaux je chante ſur ma lyre,
Ou le dieu des guerriers, ou le dieu des amants,
Et ne changerois pas pour le plus vaſte empire
Ces doux amuſements.

Pleine du beau feu qui m'anime,
Avant qu'un autre hiver ramene les glaçons,
Je chanterai Louis, ſage, actif, magnanime,
Et vainqueur, malgré les ſaiſons.
Colbert, ſi vous daignez m'entendre,
Si, pour quelques moments, mes chants peuvent ſuſpendre
Les chagrins que traîne après ſoi
Cette profonde politique
Où le bien de l'état ſans ceſſe vous applique,
Quel ſort plus glorieux pour moi ?

DESHOULLIERES.

LE FILS INGRAT.

FABLE.

Des dons de la nature,
Un enfant,
En naiſſant,
Reçut ample meſure.
Air de dignité,
Eſprit & beauté,
Ame ſimple & pure;
Il eut tout, hors un point:
Encor, pourquoi ne l'eut-il point?
C'eſt qu'il étoit en ſa puiſſance
De l'avoir ou ne l'avoir pas.
Ce point, c'étoit l'obéiſſance:
Notre enfant n'en fit aucun cas;
Il préféra l'indépendance
Et ſa dangereuſe douceur,
Aux loix qu'un pere avec prudence
Lui preſcrivoit pour ſon bonheur.
Ce fils rebelle eſt placé par ſon pere,
Dans un verger délicieux.
Entre mille fruits ſavoureux,
Dont le choix eſt permis à ſon goût, à ſes yeux;
(Entre mille, c'eſt bien de quoi ſe ſatisfaire)
Un ſeul eſt défendu, comme pernicieux;
Eh bien! celui-là ſeul eut le droit de lui plaire.
Il eſt bientôt cueilli, mangé;
Et bientôt le pere eſt vengé.
De malheurs une longue file
Accable ce fils indocile;
Mais de ces maux le plus affreux,

Celui qui plus le déſeſpere,
C'eſt de ſe voir privé de la clarté des cieux.
Si l'on juge qu'alors le pere,
N'écoutant plus que ſa colere,
Abandonna l'aveugle à ſon mauvais deſtin;
Et que le fils puni, ceſſa d'être mutin,
C'eſt mal juger. Chacun garda ſon caractere:
Même tendreſſe d'un côté,
Et de l'autre toujours même indocilité.
A la voix de l'enfant, qui pleure & ſe déſole,
On voit bientôt le bon pere accourir:
Il le raſſure, il le conſole;
Il fait bien plus encore, il va le ſecourir.
« Fils ingrat, lui dit-il, mais fils ingrat que j'aime,
» Si ton malheur eſt grand, mon amour eſt extrême;
» Ton infortune & tes beſoins
» Exigent les plus tendres ſoins;
» De mon cœur tu peux les attendre:
» Pour guider tes pas incertains,
» Sers-toi de ce bâton que je mets en tes mains;
» Entre mes bras j'aurai ſoin de te prendre,
» S'il ſe trouve un chemin difficile & gliſſant,
» Où ton bâton ſeroit un ſecours impuiſſant ».
Voilà ce que promet & ce que fait le pere;
Pouvoit-il plus promettre, & pouvoit-il mieux faire?
Voyons comment ſe comporta l'enfant.
Tout l'effraye (a) d'abord, l'intimide, l'étonne;
Avec ſon bâton il tâtonne;
Puis, quand il a bien tâtonné,
Il leve un pied timide,
Le porte où le bâton le guide,

(a) *Effraye*, ce mot ne peut entrer dans un vers que lorſque l'e muet s'élide.

Le pose à terre, est encore étonné ;
Vers ce pied précurseur, bientôt l'autre s'avance,
Et mon aveugle a fait un pas ;
Au second, au troisieme, encor même embarras ;
Mais le temps & l'expérience
Amenent la facilité ;
Et le voilà qui trotte avec agilité,
C'est-à-dire, avec imprudence :
Le bâton n'est plus consulté,
Et ne sert que de contenance.
Le pere a beau crier : « Mon fils, prends garde à toi ;
» Sers-toi de ton bâton ; par ici, viens, suis-moi ;
» Où vas-tu, malheureux ? arrête !... »
L'enfant laisse crier, & n'en fait qu'à sa tête ;
Aussi Dieu sait comme il tombe souvent,
En arriere tantôt, & tantôt en avant (*a*).
A chaque chûte, il pleure, il gémit, il s'afflige ;
Mais jamais il ne se corrige.
Si le pere lui prend la main,
Pour le sauver d'un précipice,
Et le remettre en bon chemin,
Comment paye-t-il (*b*) ce service ?
Je vais le dire ; mais, hélas ! le croira-t-on ?
Il le frappe de son bâton.
De son bâton ? Comment ! son pere ?
Oui, son pere & son bienfaiteur.
Ah, Dieu ! quel mauvais caractere (*c*) !
Puisse le ciel, juste vengeur....

(*a*) Vers inutile & peu agréable.

(*b*) *Paye-t-il.* C'est la même négligence que nous avons déjà remarquée.

(*c*) Le langage de la fable ne doit être que familier, & cette exclamation est commune.

Prenez garde ; qu'allez-vous dire ?
C'eſt tout le genre humain que vous allez maudire.
Le pere, l'enfant, le bâton,
Ce ſont Dieu, l'homme & la raiſon.

Par M. l'Abbé LE MONNIER.

Cette fable nous a paru bien faite & dans le vrai ſtyle du genre. M. l'Abbé Le Monnier, maître des enfants de chœur de la Ste Chapelle, l'avoit inſérée dans un *Dialogue ſur la raiſon humaine.*

EPITRE

A MADAME ***.

ÉVEILLE-TOI, jeune déeſſe,
Qui chantes les héros, les ſages & les rois ;
Viens célébrer un nom illuſtré tant de fois,
Par la bouche de la ſageſſe.
Que tes accents victorieux
Annoncent ma Minerve, & que le monde admire
Des vertus, des talents dont l'éclat glorieux
Éblouiſſoit mes foibles yeux,
Quand cette aimable voix, dont la douceur m'attire,
La voix auguſte des bienfaits,
M'appelloit à l'honneur de les voir de plus près.
Que dis-je ? à mon ame charmée
Ne viens point ravir cet emploi ;
Ma reconnoiſſance enflammée

S'en acquittera mieux que toi :
Tu mêlerois peut-être en ton brillant délire,
Le menſonge & la vérité :
Mais non ; quelque dieu qui t'inſpire,
En tout ce qu'il auroit dicté,
Dans la confuſion d'une ſurpriſe extrême,
Tes yeux verroient la fable même
Céder à la réalité.
Toutefois ſuſpends ta trompette,
Et permets qu'en ce jour charmant,
Ma voix ſeule ſoit l'interprete
Et l'organe du ſentiment ;
Souffre que dans ces vers, ſous l'emblême d'un ſonge,
Déployant les tranſports de mon cœur enchanté,
Je dévoile à tes yeux, dans un brillant menſonge,
Le miroir de la vérité.

J'ai cru voir, quand la nuit obſcure
Dans un profond ſommeil enchaînoit la nature ;
J'ai cru voir, & j'ai vu le dieu du ſentiment,
Qui, dans un char ſuperbe, entraînant ma penſée,
Dans les plaines des cieux l'a ſoudain élancée.
Bientôt à mes regards s'offre un temple brillant....
Je l'admire, j'héſite, & d'un pas chancelant
J'entre, j'avance, & tombe aux pieds de la déeſſe,
Dont la voix douce, enchantereſſe,
Attiroit mille cœurs enchaînés & ſurpris :
Son air grand ſans fierté, prévenant ſans foibleſſe,
Charme mes regards éblouis ;
Le goût éclaire ſon génie,
Du flambeau de l'aménité,
Et tempere ſa gravité
Du ſel de la plaiſanterie.
Sage, mais ſans auſtérité ;

Raiſonnant ſans pédanterie,
Et raillant avec dignité;
Sa vertu n'eſt point dureté,
Sa bonté n'eſt point flatterie.
Mariant avec art la décence & les ris,
Elle eſt.... Minerve reſpectable;...
Elle eſt telle que je vous vis,
Églé, quand le ciel favorable,
Quand la tendre amitié, dont j'écoutois la voix,
M'offrit à vos regards pour la premiere fois.
" Dieux! m'écriai-je alors, quelle eſt cette déeſſe?
» Je lui voue à jamais mon encens & mon cœur;
» Son aſpect fera mon bonheur.
» Dans ce temple, à jamais, on me verra ſans ceſſe
» Au feu de ſon génie épurer ma vertu.

Le ciel, dont la rigueur t'a long-temps combattu,
Exauce ta priere, & ce ſéjour paiſible
Te préſente à jamais un aſyle aſſuré:
O tendreſſe! ô douceur! tel fut l'arrêt ſacré
Que te dicta ton cœur ſenſible;
Dieu, qui me conduiſois, ô dieu du ſentiment!
Je reconnus ta voix. Rentré dans ſa carriere,
Le jour, par ſon éclat, ranimant ma paupiere,
Rompit le doux enchantement,
Qui captivoit mon ame entiere
Dans un heureux raviſſement.

Je m'éveille, regarde, & ma vue étonnée
Croit reconnoître encor ce palais enchanté,
Cette retraite fortunée
Où j'avois été tranſporté;
J'y retrouve encor la déeſſe;
Par un ſourire généreux,

Elle daigne approuver mes reſpects & mes vœux.
Dans les nobles tranſports de ma nouvelle ivreſſe,
Je vais chanter ſa gloire & mêler mes accents
A ces concerts divins que l'on entend ſans ceſſe,
Dans le temple de la ſageſſe,
Célébrer à l'envi ſes bienfaits renaiſſants.....
Mais, où m'emporte ce délire?
Abandonnons ce vain projet:
J'éprouverois, hélas! qu'en un vaſte ſujet,
Bientôt la voix s'éteint, & le génie expire.
Églé, pardonnez-moi: par une triſte erreur,
Quand elle m'appella du néant à la vie,
La nature oublia de faire mon génie
Sur le modele de mon cœur.
Viens donc, ô renommée! & ſois mon interprete;
Je t'abandonne encore ma lyre & ma trompette,
Que je ne ſaurois ſoutenir;
Vole dans l'univers, & cours l'entretenir
De la gloire de ma Minerve;
Il n'en eſt point dont il conſerve
Un plus précieux ſouvenir.

Fuit Ilium! & ingens gloria.

EPITRE

A M. DE BOULLONGNE,

CONTROLLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

MINISTRE aimable, heureux génie,
Que le bonheur de la patrie
Appelle aux travaux de *Colbert*;

Dans cette cour, qui de concert
Vous félicite & vous implore,
Pourrez-vous reconnoître encore
Une voix qui vient du déſert ?
Depuis l'inſtant où la puiſſance
Du plus chéri des ſouverains,
A remis dans vos ſages mains
L'urne heureuſe de l'abondance,
Pour la ſplendeur de nos deſtins,
Des importuns de toute eſpece,
Des ennuyeux de tous les rangs,
Des gens joyeux avec triſteſſe,
Des machines à compliments,
Vous auront excédé ſans ceſſe,
De fadeurs, de propos charmants,
Déployant avec gentilleſſe,
L'ennui dans tous ſes agréments.
Vous avez eſſuyé ſans doute
Le poids des diſcours arrangés ;
Les protecteurs, les protégés,
Tout s'eſt courbé ſur votre route.
Les grands entourent la faveur,
La foule vole à l'eſpérance,
Tout environne, tout encenſe
Le temple brillant du bonheur :
Vous aurez vu toute la France.

Moi qui, ſéparé des vivants,
Dans ma profonde ſolitude,
Ignore le jargon des grands,
Et celui de la multitude,
Je ne viens point d'un vain encens
Surcharger votre laſſitude,
De gloire & d'applaudiſſements ;

Je déplorerois, au contraire,
Les travaux toujours renaiſſants,
Et le joug où le miniſtere
Vient attacher tous vos moments,
Si je n'aimois trop ma patrie
Pour peindre les brillants liens
Dont elle enchaîne votre vie :
Elle parle, il faut que j'oublie
Tous vos intérêts pour les ſiens.
Pardonnez ce bruſque langage
Aux mœurs franches de mon ſéjour ;
C'eſt le compliment d'un ſauvage,
Qui, loin de la langue du jour,
Loin des ſoupleſſes de l'uſage,
En trouvant pour vous ſon hommage
Gravé dans un cœur ſans détour,
N'en veut point ſavoir davantage.

Si je mêle ſi tard ma voix
A l'alégreſſe générale,
L'ignorance provinciale
N'excuſe pas ſes triſtes droits :
Réduit, pour toute nourriture,
A m'inſtruire & m'orner l'eſprit
Dans la gazette & le mercure,
Sur ce qui ſe fait & ſe dit,
Je ne ſais rien qu'à l'aventure ;
Je parle quand il n'eſt plus temps ;
Et les nouvelles ont mille ans,
Quand l'imprimeur me les aſſure.
Ce n'eſt que dans ces lieux brillants,
Qu'enrichit la Seine féconde,
Des heureux tributs de ſon onde,
Que l'on ſait tout, que l'on ſait bien.

Ailleurs on n'eſt plus de ce monde;
On fait trop tard, on ne ſait rien.

O province! que ta lumiere
Languit ſous des brouillards épais!
Et ſur les plus ſimples objets,
Quelle ſtupidité pléniere!
Un ſeul trait, parmi les journaux,
De l'imbécillité profonde
De nous autres provinciaux,
Montre combien dans nos propos
Nous ſommes au fait de ce monde;
Et préſentant dans tout leur jour,
Notre force & nos connoiſſances
Sur l'uſage & ſes dépendances,
Sur les nouvelles & la cour:
Ce trait excuſera mon zele
De vous être ſi tard offert:
Grace à l'éclipſe habituelle
Dont notre mérite eſt couvert,
Mon anecdote n'eſt pas neuve;
Mais les provinciaux paſſés,
Sont trop dignement remplacés,
Pour que le temps nuiſe à ma preuve.
Quand *Vardes* revint à la cour,
Rappellé par la bienfaiſance,
Après un long, mortel ſéjour,
De province & de pénitence,
Louis quatorze, avec bonté,
S'informant du genre de vie
Qu'il avoit mené, du génie,
Du ton de la ſociété,
Au lieu qu'il avoit habité:
Sire, excellente compagnie;
De l'eſprit, comme on n'en a point;

Gens charmants, instruits de tout point,
Et d'une ressource infinie;
Ce sont des conversations
Incroyables, fort amusantes;
Il s'y traite des questions
Très-neuves, très-intéressantes :
Par exemple, quand je partis,
On avoit mis sur le tapis
Un problême assez difficile,
Et sur lequel toute la ville
Parloit sans pouvoir s'accorder :
La question étoit critique;
Il s'agissoit de décider
Une matiere politique,
Et qui de *votre majesté*,
Ou de *monsieur*, étoit l'aîné.

Sur notre gauloise ineptie,
C'est trop arrêter vos regards,
Tandis que la gloire, les arts,
Et le bonheur de la patrie
Vous occupent de toutes parts;
Tandis que votre main féconde
Soutient dans leurs brillants travaux,
Les pavillons & les drapeaux
Du pacificateur du monde.

Puissent mon hommage & mes vers
Vous être heureusement offerts
Loin du bruit de la galerie,
Loin du chaos des suppliants,
Quand vous viendrez quelques instants
Respirer à la *Tuilerie* (a) !

(a) Maison de campagne de M. de Boullongne, près d'Auteuil.

C'eſt dans ce ſéjour enchanteur,
Palais de Flore & de Minerve,
Que le premier fruit de ma verve
Reçut le prix le plus flatteur,
Des ſuffrages dont je conſerve
Un ſouvenir cher à mon cœur;
C'eſt dans ces beaux lieux que j'eſpere
Aller quelque jour vous offrir
Le pur encens d'un ſolitaire,
Avec les fruits de ſon loiſir;
Et dans les différentes claſſes
D'originaux valant de l'or,
Dont j'ai peint, dans un libre eſſor,
L'eſprit, la ſottiſe & les graces,
Vous trouverez peut-être encor
Que, même ſous un ciel barbare,
J'ai ſauvé de l'obſcurité
Un rayon de cette gaîté
Qui devient aujourd'hui ſi rare,
Quoique ſi bonne à la ſanté.

M. GRESSET.

VERS (a).

DANS l'heureuſe cabane où le chaume me couvre,
Je goûte des plaiſirs qui ſont bannis du louvre,
Et préfere mon ſort au ſort même des rois;

(a) Ces vers de Gomberville ont quelques rapports avec ceux de *Juvenal* :

Senſit Alexander, teſtâ cùm vidit in illâ
Magnum habitatorem, quantò felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum ſibi poſceret orbem.

Ne desirant que peu, j'ai ce que je desire,
Et trouve que j'ai fait un choix
Plus grand & plus beau que l'empire,
Pour qui mille Titans ont détruit mille loix.

GOMBERVILLE.

VERS.

LA valeur, le soin, la prudence,
Des décrets de la providence
Ne changent point l'ordre arrêté,
Et leur regle constante & sûre
Fait seule ici-bas la mesure
Des biens & de l'adversité.

ROUSSEAU, *Od. 3. sur le Duc de Bretagne.*

Non sollicita possunt cura
Mutare rati stamina fusi.
Quidquid patimur, mortale genus,
Quidquid facimus, venit ex alto.

OEDIPE DE SENEQUE.

VERS

Sur la chûte d'une Tragédie.

VOUS voulez, pour un foible ouvrage,
Que j'aille sonner le tocsin,
Afficher avec étalage
Un ressentiment enfantin,
Et me venger en écrivain,

Quand je puis m'amuſer en ſage ?
Ma foi, je n'ai point ce courage :
A mon drame, un peu bruſquement,
J'ai voulu donner la naiſſance ;
Le public eut la complaiſance
De m'en dire ſon ſentiment,
Et de m'avertir en bâillant,
De mon défaut d'expérience :
J'ai cédé, par reconnoiſſance,
Aux vœux de ce juge indulgent ;
Et nous voilà quittes, je penſe.
Après cet accommodement,
Dans l'arene irois-je deſcendre,
Remuer une triſte cendre,
Qui repoſe paiſiblement ?
C'eſt trop exiger, trop prétendre.
Laiſſons mon drame, s'il vous plaît ;
C'eſt bien aſſez de l'avoir fait (*a*),
Sans qu'il faille encore le défendre.

Que j'aime la ſérénité
De l'apathique Fontenelle !
Je veux le prendre pour modele,
Au moins dans ſa tranquillité.
Le bon homme, ſelon l'uſage,
Fut par les ſots perſécuté ;
Déja ſiffloit ſur ſon paſſage
La triſte médiocrité ;
Ses yeux ſe détournoient à peine ;
Il fermoit l'oreille à ces cris,
Et ſe ſauvoit par le mépris
Des tourments que donne la haine ;

(*a*) *Fait & plaît* ne riment point.

Enfin très-dispos & très-vieux,
Dans un calme voluptueux,
Il mourut sans daigner confondre
Les sots, qu'il dut bien étonner,
Et qui n'ont pu lui pardonner
D'être ainsi mort sans leur répondre.

Par M. DORAT.

VERS

A MONSIEUR LE COMTE DE CHOISEUL,

MINISTRE ET SECRETAIRE D'ÉTAT;

Présentés le jour que le Roi l'a créé Duc & Pair de France, sous le nom de Duc de Praslin.

LA justice en ce jour récompense le zele,
L'envie applaudit a l'honneur;
Et votre dignité nouvelle
Est pour un peuple entier l'oracle du bonheur.
Dans son sein aujourd'hui la France
Compte deux ducs, ministres vigilants,
Moins unis par le nom, le rang & la puissance,
Que par la gloire & les talents.
Toujours, aux rives de la Seine,
Le nom que vous portez, annonça le succès;
Dans des temps malheureux de discorde & de haine(a),

(a) La fronde.

Pleſſis-Praſlin battit Turenne (a) :
Vous faites plus ; vous nous donnez la paix.

M. THOMAS.

(a) Céſar de Choiſeul, Comte du Pleſſis-Praſlin, Maréchal de France en 1645, gagna, ſur le grand Turenne, la bataille de Rhétel en 1650.

SUR un homme traîné ſur la claie, pour s'être donné la mort.

POURQUOI ramener au ſupplice
Jean, qui s'eſt lui-même pendu ?
Croit-on qu'il lui fût défendu
De faire un acte de juſtice ?

Cur nova pœna manet laqueo qui guttura preſſit ?
Vare, ſibi fas eſt reddere cuique ſuum.

EPITAPHE.

CI gît qui fut de belle taille,
Qui ſavoit danſer & chanter ;
Faiſoit des vers vaille que vaille,
Et les ſavoit bien réciter....
Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du droit civil, du droit canon ;
Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs cauſes :
Étoit-il honnête homme ? Oh ! non.

SCARRON.

TOUT DÉPÉRIT AVEC LE TEMPS.

SUPERBES monuments de l'orgueil des humains;
Pyramides, tombeaux, dont la riche ſtructure
A témoigné que l'art, par l'adreſſe des mains,
Et l'aſſidu travail, peut vaincre la nature....
Par l'injure des ans, vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis;
Il n'eſt point de ciment que le temps ne diſſoude:
Si vos marbres ſi durs ont ſenti ſon pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, ſoit percé par le coude?

SCARRON.

La beauté de cette épigramme conſiſte dans la chûte, qui eſt une ſurpriſe.

EPITRE
AU ROI
DE DANEMARCK.

QUOI! dans la ſaiſon de l'ivreſſe,
Et des preſtiges ſéducteurs;
Lorſque le trône & ta jeuneſſe
Pourroient excuſer tes erreurs;

Par

Par toi, ſur tes pas enchaînée,
La raiſon guide tes projets,
Et t'arrachant de ton palais,
Malgré les ſoupirs d'hyménée,
Malgré les pleurs de tes ſujets,
Tu viens parmi nous comme un ſage,
Sans étiquette, ſans flatteurs,
N'ayant de garde à ton paſſage,
Que ta bienfaiſance, tes mœurs,
Et les graces de ton bel âge!
Du tableau que t'offrent ces lieux,
Ta prompte & vive intelligence
Saiſit la mobile nuance,
Et s'inſtruit même par nos jeux.
Plein d'une aménité charmante,
Tu ſouris à tous nos talents,
Et tu voyages à vingt ans,
Comme le Czar fit à quarante.
Que dis-je? lorſqu'en nos climats
Il chercha des ſecrets utiles,
Et qu'il recueillit dans nos villes
De quoi féconder ſes états,
Je ne ſais quelle ombre funebre
Sembloit obſcurcir ſon laurier;
Ce n'étoit qu'un héros célebre,
Un politique meurtrier;
Sa main, de ſang déja rougie,
Avoit peſé ſur les mortels;
Déteſtant ſes excès cruels,
On n'admiroit que ſon génie:
Ainſi, ſous un ciel orageux,
Une comete menaçante
Fixe les regards curieux
Du vulgaire qu'elle épouvante.

Qu'un prix plus noble t'eſt bien dû!
Tout ſéduit en toi, rien ne bleſſe;
Par aucun retour de triſteſſe
Notre hommage n'eſt combattu;
Et cet encens que l'on t'adreſſe,
Eſt auſſi pur que ta vertu.
Abſolu, tu ſais être juſte;
Le fier deſpotiſme à tes yeux,
N'eſt, dit-on, que le droit auguſte
De faire à ton gré des heureux.
A l'infortuné qui t'implore,
Ta bonté laiſſe un libre accès;
Tous ces héroïques forfaits,
Que de ſi beaux noms on décore,
Ton cœur les hait ou les ignore;
Ta main ne s'eſt ouverte encore
Que pour répandre des bienfaits.
Tu n'as point encore ſur le trône
Éprouvé ces fatals inſtants
Où de ſes rayons foudroyants
Un roi doit armer la couronne (a);
Tous ceux dont l'éclat t'environne,
Sont les doux rayons du printemps:
Tel le jour, en naiſſant, colore
L'univers, dans l'ombre engourdi,
Et renouvelle à ſon aurore,
Les champs qu'il brûle à ſon midi.

Voilà d'où vient notre délire;
Protecteur de l'humanité,
On aime en toi ce qu'on admire.

(a) *Un roi qui arme la couronne de ſes rayons foudroyants.* Style un peu recherché.

Loin des limites emporté,
Peut-être auſſi que notre zele
Importune ta majeſté,
En voulant s'épuiſer pour elle.
Mais, attentif aux grands objets,
Tu n'as point jugé les François
Par ces ardeurs trop indiſcrettes,
Par nos ſoupés & nos couplets,
Et le jargon de nos coquettes ;
Tu vas chercher la nation
Dans nos ſavantes galeries,
Dans le cabinet de Buffon,
Aux atteliers de ces génies,
Rivaux heureux de Girardon ;
Et, par les muſes attendries,
Guidé vers les bois d'Hélicon,
Tu viens dans nos académies,
Des fleurs que l'amour t'a choiſies,
Parer l'autel de la raiſon.

Au ſein de notre auguſte maître,
Tu goûtes ces épanchements,
Ce plaiſir pur, ces ſentiments,
Que tous deux vous devez connoître ;
Mais inconnus aux courtiſans.
Ton ame a des droits ſur la ſienne ;
A ton âge il ſait ſe plier ;
Sa tête, courbant ſon laurier,
Le mêle aux roſes de la tienne ;
Et ſur ton front laiſſant couler
Des pleurs de joie & de tendreſſe,
Il aime, il adopte, il careſſe
Un jeune roi qui l'intéreſſe,
Et promet de lui reſſembler.

Le charme de cette entrevue
Doit tout embellir à tes yeux,
Et fixer ton ame en ces lieux,
Quand tu les prives de ta vue.
Ah! pour qui penſe comme toi,
(Sans compter même notre hommage)
Le plaiſir de voir un bon roi,
Valoit la peine du voyage.

DORAT.

A
LA NATION.
POEME.

DU ſage & du héros l'école & la patrie,
O France! dans ton ſein j'aurois puiſé la vie,
Je verrois l'univers à ton zele applaudir,
Et mes timides chants n'oſeroient s'enhardir!
Je craindrois de mêler à l'hommage unanime,
Des accents que mon cœur, que le vrai ſeul anime!
Je n'irois point porter, dans ce jour ſolemnel,
Mon rameau de laurier au pied de ton autel!
Je ne publîrois pas ta ſplendeur véritable,
Cette ſoif de l'honneur, qui te rend indomtable,
Qui t'éleve ſans doute au deſſus des ſuccès,
Qui prête à ta grandeur d'ineffaçables traits!
Eh! qui doit célébrer les vertus d'une mere,
Si ce n'eſt de ſes fils la voix pure & ſincere?

Amour de la patrie, idole des grands cœurs,
Ah! puiſſé-je exprimer tes ſublimes ardeurs!

Dans mes vers embrasés de ta divine flamme,
Que d'un François enfin on reconnoisse l'ame !

Et vous, qui partagez avec moi ce beau nom,
Cet amour de l'état, ma noble passion,
Vous êtes mes héros; mon offrande est la vôtre;
Votre estime est mon prix; je n'en connois point d'autre.

Pleine de cet orgueil sans frein & sans pudeur,
Dont s'enivre le crime, alors qu'il est vainqueur,
Fiere parmi ses dieux de compter la fortune,
Fiere de disputer l'empire de Neptune,
D'asseoir sur nos vaisseaux son trophée impuni,
Le parjure infracteur à l'artifice uni,
Albion jouissoit de sa grandeur coupable;
Elle n'entendoit point l'orage formidable
Qui rouloit sur sa tête, & menaçoit ses tours;
Ses regards insolents se rejettoient toujours
Sur l'antique tableau (a) de nos pertes passées:
Cette image attachoit ses superbes pensées,
Lui peignoit nos états asservis sous sa loi;
Ses yeux se détournoient des champs de Fontenoi:
L'audace à ses côtés, l'audace au front impie,
Conservoit l'échafaud d'où le sang des rois crie.
Ces attentats, grands dieux! les a-t-elle expiés?
Les ondes, en grondant, apportoient à ses pieds
Le prix de cent forfaits, ces richesses captives,
Dont le Gange indigné vit dépouiller ses rives.

(a) *Sur l'antique tableau* Qu'on parcoure les écrivains Anglois depuis *Dryden*, *Addisson*, *Pope*, &c. c'est-à dire, depuis leurs premiers génies jusqu'aux barbouilleurs les plus obscurs de *Pamphlet*, on y verra répétées jusqu'au dégoût, les batailles de *Poitiers* & d'*Azincourt*.

Sans ceſſe elle évoquoit tous les dieux infernaux,
Et ranimoit leur rage & leurs ſombres flambeaux;
Sans ceſſe elle excitoit le démon de la guerre,
Et dans ſa main ſanglante irritoit le tonnerre.
C'eſt en vain que Louis, par un ſuprême effort,
Faiſant céder ſa gloire aux trahiſons du ſort,
Immoloit le monarque aux ſentiments du pere,
Et vouloit pour l'Europe être un dieu tutélaire;
En vain ſe déſarmant du glaive des combats,
Lorſque la foudre encor s'allumoit ſur ſes pas,
Et qu'il pouvoit frapper une hydre rugiſſante;
Il daignoit préſenter l'olive bienfaiſante.
Tu repouſſas la paix, intraitable Albion;
Tu diſois dans ton cœur enflé d'ambition,
Tu diſois, ſur ce trône entouré de l'orage,
Écueil toujours flottant, ſi voiſin du naufrage:
Que m'importe la paix, les droits de l'univers,
Quand de mille vaiſſeaux je puis couvrir les mers,
De mon immenſe chaîne embraſſer les deux mondes,
Et ravir les tréſors à leurs ſources fécondes?
Eh! quels ſont ces traités que l'on vient m'oppoſer?
Qui reconnoît des loix, quand il peut tout oſer?
Craignons le malheur ſeul; le ſuccès déifie:
Ma force a fait mon crime; elle me juſtifie.
Le coupable eſt le foible, & celui qu'on punit:
Contre lui le ciel même à ſon pouvoir s'unit.
O toi, qui me nourris de tes leçons ſublimes,
Qui m'appris que les pas ſont toujours légitimes,
Lorſqu'ils peuvent porter au faîte des grandeurs,
De ton art viens m'ouvrir les ſombres profondeurs!
O mon puiſſant génie, ame de mon empire,
Cromvvel (a), viens enflammer le démon qui m'inſpire;

(a) *Cromvvel*. On ſait qu'il eſt le premier qui a fait concevoir aux Anglois la chimérique idée d'étendre leurs uſurpations en

Avec tous ces forfaits dont l'appareil te ſuit,
Éleve-toi du ſein de l'éternelle nuit;
Guide mes légions, & marchant à leur tête,
Va, cours de l'Amérique achever la conquête;
C'eſt là que tu brûlois d'affermir mon pouvoir;
Et le jour brille enfin que hâtoit mon eſpoir.
Allons de la fortune envahir les largeſſes,
Raſſaſier ma faim d'états & de richeſſes;
Qu'un nouvel univers, courbé ſous mon trident,
De mes deſtins heureux ſubiſſe l'aſcendant:
M'enrichir, dominer, voilà ma politique;
Au cri *du droit des gens*, le fer eſt ma replique;
C'eſt par le fer, le ſang, que mes droits ſont écrits.
Je triomphe, je regne... il n'importe à quel prix.
Au trône de Neptune, où m'appelle la guerre,
Anglois, aſſocions le trône de la terre;
Défions ma rivale & ſes fiers bataillons;
Son génie a cédé devant mes pavillons:
Plus d'une fois j'ai ſu lui ravir la victoire.
Qu'il tombe & ſoit briſé, ce coloſſe de gloire,
Qui toujours ſe releve, & toujours me combat.
France, reſſouviens-toi... que tu fus mon état...
Dans tes fers rentre eſclave à ſon maître échappée....

Une eſclave! s'écrie, embraſſant ſon épée,
Un vieillard... de ſes yeux il lance la terreur....
Il rugit.... c'eſt Achille & toute ſa fureur.
Il rappelloit, hélas! ce roi couvert de gloire,
Dont la France, en pleurant, conſerve la mémoire:
Il offroit de HENRI le front doux & guerrier,

Amérique, & même de s'en rendre les uniques poſſeſſeurs: rêve extravagant, qui prend tous les jours plus de créance dans cette nation.

Ces traits du vrai héros, du brave chevalier ;
Ses cheveux blanchiſſants, de nobles cicatrices,
Du ſoldat reſpectable atteſtoient les ſervices ;
Toujours prompt à voler dans l'horreur des combats,
Le temps affermiſſoit ſon courage & ſes pas ;
Sa vieilleſſe n'eſt point par les ans outragée ;
D'un panache flottant ſa tête eſt ombragée ;
Bellone à ſes côtés ſuſpend ſon fer vengeur,
Ce fer, dont l'aſpect ſeul frappe & répand la peur.
O gloire ! il avoit ceint ton écharpe brillante,
Dont les lis relevoient la parure éclatante ;
Par-tout de la valeur il marche accompagné.

Ton eſclave ! reprend le vieillard indigné :
Inſolente Albion (*a*) ! ſi j'en croyois ma rage !
C'eſt en vain que tes mers me ferment le paſſage,
S'oppoſent à mes coups... malgré les mers, les dieux,
J'irois te renverſer, tyran audacieux,
Et ſous un pied d'airain humilier ta tête....
Écoute encor, je veux détourner la tempête :
Un vieux ſoldat te parle avec cette candeur
Que l'art ne connoît point, & qui fait ma grandeur.

Rappelle-toi ces jours où les champs de la Flandre,
De ſon char triomphant virent Louis deſcendre,

(*a*) *Inſolente Albion.* On a tâché de faire parler ce vieillard avec ce ton de *chevalerie*, l'eſprit de notre nation ; caractere qui, peut-être par malheur pour nous, s'eſt altéré par ces prétendus avantages de politeſſe & d'urbanité que nous nous piquons d'avoir acquis. On rira d'abord de ce trait ſingulier du *brave Crillon*, qui s'écria, en entendant réciter la paſſion : *Où étois-tu, Crillon ?* Enſuite, en y réfléchiſſant, on l'admirera comme un élan de courage ſublime. La franchiſe & la nobleſſe d'ame ignorante de nos peres, a produit d'auſſi belles actions que la vertu féroce des Spartiates.

Pour arrêter le ſang de ſes guerriers bleſſés ;
De ſa main paternelle ils furent careſſés ;
Le héros ſe cachoit ſous les bienfaits de l'homme.
Carthage alors ployoit ſous l'aſcendant de Rome.
Mais que fit ce vainqueur, ſi grand dans ſes ſuccès,
Qui pouvoit t'accabler ?... il te donna la paix,
Rendit les forts détruits, les provinces conquiſes,
Ne gardant que l'honneur de les avoir ſoumiſes,
De ſervir de modele aux héros bienfaiteurs :
Antonin ne voulut régner que ſur les cœurs.
Dieux, avec de tels rois vous partagez vos temples.
Et toi, préſente-nous tes hauts faits, tes exemples.
La terre jouiſſoit des bontés de LOUIS ;
Elle s'embelliſſoit de l'ombrage des lis.
L'Europe offroit aux yeux une famille entiere,
Que reſſerroient d'un nœud, & durable & ſincere,
Les vertus, les plaiſirs, le commerce & les arts,
Jaloux d'apprivoiſer tes cruels léopards :
Bientôt ils ont repris leur fureur ennemie ;
Elle a ſu nous tromper, & n'étoit qu'endormie :
Eh ! qui la domteroit, quand de leur propre ſang (*a*)
On les voit avoir ſoif, & déchirer leur flanc !
Ils s'élancent ſur nous.... La France ſans alarmes,
Sous l'olive ſacrée avoit poſé ſes armes.
A d'utiles travaux nos mains s'abandonnoient,

(*a*) *Quand de leur propre ſang.* Qu'on liſe l'hiſtoire d'Angleterre, les atrocités inouies des deux partis ; la *roſe rouge* & la *roſe blanche*, les regnes de ſang de *Henri VIII*, de *Marie* & d'*Eliſabeth* ; le tiſſu de crimes audacieux de l'heureux tyran *Cromwel*, le plus déteſtable des hommes, & l'on conviendra ſans peine que nos poëtes auront toujours des couleurs trop foibles, quand ils tenteront de repréſenter ces horreurs, bien au deſſus encore de toutes celles qui ſouillent la dégoûtante & abominable hiſtoire Byzantine. On laiſſe le lecteur tirer les conſéquences d'une ſuite continue de forfaits, &c.

Des innocentes fleurs nos fronts se couronnoient...
Tout-à-coup l'Amérique en proie à tes ravages,
Éprouve que l'Europe a ses peuples sauvages :
Dans le sein de la paix, le flambeau des combats,
Du François, qui t'embrasse, éclaire le trépas :
Et des perfides mers les coupables abymes
Vomissent contre lui tes vaisseaux & tes crimes.
Le sort désavouoit ta noire trahison :
Il se rangea d'abord du parti de Caton ;
De tous les grands forfaits, lâche & digne complice,
La fortune a depuis opprimé la justice :
La fortune est pour toi ; nous avons la vertu.
Le François peut souffrir ; il n'est jamais vaincu.
A force de bonheur, d'artifice & d'audace,
Tu prétends vainement que sa valeur se lasse ;
Ton Sénat t'a dépeint ce peuple de héros,
Rebuté de combattre & le sort & les flots,
Supportant à regret ces malheurs réparables,
Des fureurs de la guerre excès inséparables ;
Fatigué de répandre & ses biens & son sang,
Il n'est point de François qui n'épuise son flanc ;
Albion, il peut tout ; il adore son maître ;
Les armes à la main, ils t'ont appris peut-être
Quels miracles produit ce noble amour des rois :
Il chassa les tyrans ; il vengea les Valois.
Un astre impérieux cede au courage ferme.
Comme l'adversité, la fortune a son terme.
Sparte a su de la Perse abaisser la hauteur :
Tu n'as que son orgueil & son or corrupteur....

Qu'une fois l'équité détermine ton ame :
Foule aux pieds l'intérêt, ce séducteur infame ;
Qui cache & qui trahit l'auguste vérité :
La nature a ses droits, c'est le premier traité ;

C'eſt celui qu'il faut ſuivre, il eſt ineffaçable;
Albion, ſoumets-lui ta balance coupable.
Dans ſa juſtice imite & la France & Louis:
Ses yeux, d'un faux éclat ne ſont point éblouis.
De l'univers entier Louis ſoutient la cauſe:
Accepte cette paix qu'en héros il propoſe;
Rejette les erreurs d'un ſonge ambitieux;
N'attends pas que ta chûte ait deſſillé tes yeux;
Penſe qu'après Trébie, & Tranſymene & Cannes,
Où de tant de héros on vit errer les manes,
Rome reprit la foudre, & le ſceptre de Mars,
Et de Carthage enfin détruiſit les remparts....
Mais ton farouche orgueil refuſe de m'entendre,
Quand juſqu'à te parler j'ai bien voulu deſcendre....
Quand il faut te punir.... N'accuſe donc que toi;
Tremble; tu vas connoître & les François & moi.

Amis, braves François, que ce nom vous réveille;
Nous ſommes offenſés, notre cauſe eſt pareille;
Que d'un ſemblable eſprit l'état ſoit animé;
Ne formez tous qu'un cœur de mes feux enflammé.
Peuples, entendez-vous cette voix qui vous crie:
Ouvrez les yeux, voyez l'appui de la patrie;
Votre ame, votre Dieu, l'honneur, l'honneur François.

Il dit, & du vieillard ont diſparu les traits.
Le Dieu dans ſa grandeur ſe découvre & s'éleve;
Dans ſa main menaçante étinceloit un glaive.
Albion s'en émeut, & ſes flots étonnés,
Paroiſſent de reſpect & de crainte enchaînés:
D'un écho de terreur ſes rochers retentiſſent;
Par un cri belliqueux nos rives applaudiſſent;
L'honneur François, ce nom par-tout eſt répété,
Sur l'aîle de l'Amour dans tous les cœurs porté.

Moins rapide un torrent qui roule des montagnes,
De ſes flots écumeux a blanchi les campagnes;
Moins prompt, un feu pouſſé par l'orage & les vents,
D'une vaſte forêt, fille antique du temps,
A dévoré l'ombrage, & conſumé la gloire,
Tout brûle au fier Anglois d'arracher la victoire.
Telle, ſous ton flambeau, mortel audacieux,
La terre s'anima du feu ſacré des cieux.
Sous le fardeau des ans le vieillard qui ſuccombe,
Qui déja d'un pied touche aux marches de la tombe,
Se releve ſoudain des ombres de la mort,
Et ſe traîne aux hazards plein d'un noble tranſport.
L'enfant eſt échauffé de cette ardeur ſi chere;
Il rit au fer vengeur que lui montre ſon pere;
Il y porte ſa main; il s'eſſaie au combat.
Les femmes... tout prend l'ame & les bras du ſoldat.
Que dis-je? Ainſi les vents ſous Neptune s'appaiſent;
Toutes les paſſions ſe ſuſpendent, ſe taiſent;
Pontifes, magiſtrats, courtiſans, plébéiens,
Il n'eſt plus qu'un ſeul corps, de zélés citoyens.
Dans ces membres divers, qu'un même intérêt lie,
Il n'eſt qu'un ſeul reſſort, l'amour de la patrie.
Grece, ainſi tes enfants, par cet amour unis,
Formoient un mur d'airain contre tes ennemis.
Un peuple de héros renaiſſoit pour combattre.....
Oui, coloſſe d'orgueil, oui, nous ſaurons t'abattre,
Ont crié les François: lâches tyrans des mers,
C'eſt à vous de céder, & de porter des fers.
Ils courent en pleurant aux genoux de leur maître.
Nous ſommes vos enfants, & tous dignes de l'être;
Nous aimons tous l'honneur, la France, notre roi;
Nous venons à ſes pieds dépoſer notre foi,
Pouſſer les mêmes vœux, répandre la même ame;
Le même ſentiment nous meut & nous enflamme;

Nos biens, tout notre ſang tous nos cœurs ſont à vous:
Guidez notre vengeance, & dirigez nos coups.
Que l'Anglois ſoit puni... votre clémence laſſe,
Trop long-temps du tonnerre écarta la menace:
Dans le ſein de leurs dieux nous irons les frapper;
Par l'adreſſe & l'intrigue ils ont pu nous tromper;
C'eſt la foudre à la main que les François ſe vengent.
Ces dieux qui contre nous de leur parti ſe rangent,
En vain ont affoibli nos flottes & nos ports;
Dans notre amour un pere a d'immenſes tréſors.
Malgré le ſort jaloux, & tous ces dieux contraires,
Les flots épouvantés, d'injuſtes adverſaires
Sous nos vaiſſeaux verront s'abaiſſer le bonheur.
Ils ont pour eux Neptune, & nous avons l'honneur.

Soudain vous euſſiez vu dans cette ardeur commune,
Les François maîtriſer les dieux & la fortune.
Le premier ennemi de notre nation,
Pour nous plus dangereux que ne l'eſt Albion,
Le luxe, eſt immolé dans ces cœurs magnanimes,
A la ſoif d'allier des tranſports unanimes.
Ce peuple ſans patrie (*a*), étranger en tout lieu,
Dont le vil intérêt ſemble être le ſeul dieu,
De ſentiments François prend l'ame & la nobleſſe,
Et préſente ſon or, tribut de ſa tendreſſe.
L'infortuné s'écrie: Ah! je ſens mes malheurs.
S'il ne falloit qu'offrir un pain trempé de pleurs,
France, qu'à le donner je goûterois de charmes!
Mais que peuvent, hélas! ma miſere & mes larmes?
L'aſyle des grandeurs, les ſuperbes cités,
Et les hameaux obſcurs par le pauvre habités,
De zele, tout reçoit & rend un grand exemple;

(*a*) *Ce peuple ſans patrie.* Les Juifs.

Spectacle que la terre avec respect contemple.
Notre unique richesse est celle de l'état,
La gloire de la France est notre unique éclat;
Notre amour à l'envi (*a*) répand ses témoignages;
Le trône est un autel chargé de nos hommages,
Et le dieu bienfaicteur que nous y révérons,
Pour les rendre à l'état, daigne accepter ces dons.
Ainsi l'astre suprême, à ce foyer immense,
D'où jaillissent le feu, la vie & la puissance,
Appelle la matiere, attire les vapeurs,
Et les rend à la terre en esprits créateurs.

O citoyens couverts d'une gloire immortelle!
Si l'avenir frappé d'une image si belle,
Demande quels grands cœurs illustrent ces bienfaits,
Vérité, par ma voix réponds: Tous les François (*b*).

Graces à cet amour si généreux, si tendre,
De la cime des monts on voit les pins descendre,
Se courber sous l'effort de nos heureux travaux,
Dans nos ports étonnés, s'élever en vaisseaux,
S'élancer de la rive.... Avec des cris de joie,
La voile dans les airs s'agite & se déploie.
En vain par l'aquilon ils seroient repoussés,
Ils sont prêts à braver tous les vents courroucés;

(*a*) *Notre amour à l'envi.* Je ne crois pas qu'il y ait chez les anciens, d'exemple aussi touchant de l'amour de la patrie. Ce transport général de toute la nation est d'autant plus louable, qu'il n'est accompagné d'aucun faste; il ne lui manque que le vernis *Grec* ou *Romain*, pour attacher les yeux de toute la terre.

(*b*) *Tous les François.* On ne prétend pas dérober à la province de *Languedoc*, l'honneur immortel d'avoir donné la premiere cet exemple d'amour pour l'état & le roi; mais il a été embrassé avec un esprit de patriotisme si enflammé, si répandu, que toute la nation doit avoir part à l'éloge.

Et ces remparts flottants que la gloire devance,
Orgueilleux de porter les foudres de la France,
Impatients déja de punir les forfaits,
Demandent à voler aux rivages Anglois.

D'un œil indifférent, du haut de l'empirée,
Les dieux (*a*) voyoient la France aux disgraces livrée.
Que dis-je ? obstinément à lui nuire animés,
Ces maîtres des humains contr'elle étoient armés :
Au parjure ils prêtoient l'égide tutélaire.
Le François combattant seul contre leur colere,
Assailli de leurs traits, & jamais abattu,
N'offrant pour bouclier que sa seule vertu,
Dans leur lutte inégale athlete infatigable,
Tou jours plus malheureux, toujours plus indomtable,
Illustre & grand tableau de leur inimitié,
Attachoit leurs regards sans être humilié.
Avec plaisir, ainsi le ciel, ce ciel injuste,
De l'ame de Caton vit le spectacle auguste,
Lui seul; digne Romain, au destin opposant
De toute sa vertu l'appareil imposant.
Ainsi, peintre sublime, inimitable Homere,
Dans ces vers où des dieux s'allume la colere,
Tu nous fais voir Ajax en butte à tous les maux,
De la foudre qui tombe affrontant les carreaux.

(*a*) *Les Dieux*. Par ces *dieux* on entend ce qu'on appelle tous les jours la *fortune*, le *hazard*, ce jeu bizarre de circonstances qui rarement favorise la vertu, & presque toujours la persécute & l'opprime. On a saisi la belle image de Caton aux prises avec le malheur, dans Sénèque, & paroissant lutter contre les dieux; image en effet sublime, qui laisse dans l'ame de profondes traces du plus grand spectacle. Il est bien singulier que le tableau du bonheur le plus éblouissant, n'attache pas comme celui d'une noble infortune. La disgrace seroit-elle le trait caractéristique de la grandeur humaine ?

La fermeté combat, & domte le ciel même :
Vous triomphez, François... de cet effort suprême
Tous les dieux étonnés, sont peut-être jaloux :
C'est trop sur ces héros fixer notre courroux,
Disent-ils, il est temps de finir leur disgrace,
Et de récompenser leur généreuse audace ;
Notre gloire s'indigne, & nous devons rougir
Que l'humaine vertu sans les dieux puisse agir.
Partageons donc l'éclat de tant de grandeur d'ame :
Qu'elle paroisse en eux l'effet de notre flamme ;
Ils seroient nos égaux ; & par nous défendus,
Ils seront des mortels à leur rang descendus.
Cédons à la vertu... par son charme attirée,
Minerve pour Louis déja s'est déclarée ;
Elle a déja quitté les palais éternels,
Entraînant sur ses pas un peuple d'immortels,
Tous ces dieux protecteurs, secourables génies,
Qui de biens ont ouvert des sources infinies,
Du commerce & des arts répandu les présents,
Et qui seuls ont fondé les empires puissants.
Neptune, tu suivis Minerve, & la déesse
Dont l'ame, de Louis dirige la sagesse,
Sous les traits de Choiseul vient présider enfin
Au timon de l'état, qui reconnoît sa main.
France, tu t'applaudis, un nouveau feu t'anime,
Un nouveau jour te luit ; ton courage sublime,
D'un vol plus sûr s'élance, & ne se cache pas
Que les dieux sont venus l'appuyer de leurs bras.
Tu parles, ô Minerve ! & les monts s'applanissent ;
Du même esprit poussés, deux empires s'unissent,
L'Ibere & le François ont encore resserré
D'un lien solemnel leur nœud cher & sacré.
Aïeul de tant de rois (a) que tes hauts faits inspirent,

(a) *Aïeul de tant de rois*, Louis XIV.

Dans l'urne de la mort tes cendres treſſaillirent,
Et ton cœur ſe rouvrit à l'amour paternel.

C'en eſt fait, Albion, ton orgueil criminel,
A ſon terme arrivé, court à ſa deſtinée,
Et Jupiter enfin foudroira Salmonée.

Grand Roi, prends ſon tonnerre, & force un ennemi,
Par des ſuccès honteux dans le crime affermi,
A ſouffrir que la paix le ſubjugue & l'enchaîne;
Qu'elle étouffe en ſon cœur cette immortelle haîne,
Qui ſans ceſſe s'exhale en coupables deſſeins....
Eh! qu'ils ſoient nos rivaux, & non nos aſſaſſins... (*a*)
Hommes cruels, eh quoi! le flambeau de la guerre
Dévorera toujours la malheureuſe terre!
Tigres, de ſang nourris, vos Lockes, vos Nevvtons
Ne vous ont pas dicté ces barbares leçons.
Écoutez ces beaux arts, qui pleurent ſur vos armes;
Pour votre iſle ſauvage ils n'auroient plus de charmes;
C'eſt d'eux que s'élevoit votre éclat immortel (*b*);
Ils vous avoient abſous des forfaits de Cromvvel...
Anglois, nous connoiſſons la gloire véritable;
Partageons les rameaux de ſon laurier durable;
S'il nous faut des combats, diſputons-nous l'honneur;
Des humains conſolés d'aſſurer le bonheur;

(*a*) *Et non nos aſſaſſins.* Les Anglois ſe laveront-ils jamais de l'aſſaſſinat de *Jumonville*?

(*b*) *Votre éclat immortel.* Le propre des arts eſt de répandre l'eſprit de douceur & d'humanité. Aſſurément on n'a jamais vu des philoſophes exciter les factions & crier aux armes. Ce ne ſeroit pas *Locke* ou *Nevvton* qui euſſent conſeillé toutes les abominations qui viennent de ſouiller le nouveau monde & les grandes Indes. On peut dire, à la gloire des arts, qu'ils ont ſu ſeuls rendre les Anglois reſpectables, & ils les auroient fait aimer.

Du sordide intérêt rejettons les amorces;
Associons nos goûts, nos lumieres, nos forces,
Pour donner aux mortels des exemples brillants
Du pouvoir des vertus, des arts & des talents.

Ah! Louis, ta bonté, de l'univers chérie,
Ne désarmera pas leur aveugle furie;
C'est à toi de sentir, de goûter à longs traits,
Ce plaisir si touchant d'épancher les bienfaits,
Le suprême bonheur d'être aimé sur le trône.
Cet encens si flatteur, mon cœur seul te le donne.
Je ne serois pas né sous ton heureuse loi,
Que mon ame t'auroit avoué pour son roi,
Que j'eusse à tes genoux consacré cet hommage.
La liberté te loue, & non pas l'esclavage,
Et c'est l'éloge seul qu'un homme puisse offrir,
Et que puisse un grand homme accepter sans rougir.
Sujets, qui lui donnez vos biens & votre vie,
Que vous êtes heureux! que je vous porte envie!...
Né d'aïeux dont le sang protégé des Valois,
Aux plaines de Coutras fut versé pour les rois,
Qui surent mériter de Mars un don suprême,
Le fer du grand Condé, présent de sa main même,
Fideles citoyens, & soldats avoués,
Que les braves Crillons eux-mêmes ont loués;
Fils d'un pere opprimé par les maux de la France,
Et qui ne m'a laissé que sa noble indigence:
Que pour l'état, pour toi, son amour éprouvé,
Par le sort des combats, de deux freres privé....
Grand Roi, je n'ai qu'un cœur que ma patrie inspire,
Que d'impuissants transports, & qu'une foible lyre;
Mais les dieux & les rois savent apprécier
Ce langage ignoré du vulgaire grossier.
Le langage des vers est le cri de la gloire;

Il appelle en nos camps l'honneur & la victoire ;
Il échauffe l'ardeur de ces vrais citoyens,
Prodigues de leur ſang, prodigues de leurs biens ;
Il répand la vengeance & l'eſprit des batailles ;
Puiſſe-t-il, Albion, juſques dans tes murailles,
Avec plus de courroux, avec plus de chaleur,
Repouſſer tous ces traits de haine & de fureur,
Dont une muſe (*a*) arma ton féroce courage !
Puiſſent plutôt les ſons de ce divin langage,
Organe des vertus & de l'humanité,
Fléchir ton caractere, adoucir ta fierté,
De ton bras oppreſſeur faire tomber le glaive !...
O paix ! qu'à nos regards ta palme enfin s'éleve,
Et ſur les dards briſés, pour jamais viens t'aſſeoir.

Et toi, qui vois la France avec un doux eſpoir,

(*a*) *Dont une muſe.* On ne ſauroit imaginer les effets que produiſit parmi les Anglois le poëme *The Campaign*, *la Campagne*. Peut-être nous a-t-il fait plus de mal que toutes les brigues de la cour dans les changements de parlement. La nation & la reine même ſentirent les avantages réels pour le gouvernement, de l'ouvrage d'*Addiſſon*. Tout le récompenſa d'avoir élevé ce monument littéraire à la gloire de la patrie ; il fut mis au rang des meilleurs citoyens, ce qui ſans doute dut le flatter plus que la haute fortune & le poſte éminent que ſon poëme lui mérita : on ne crut pas incompatibles les talents du grand poëte, & ceux du Secretaire d'état. Il ne faut pas au reſte diſſimuler que ce morceau de poéſie, rempli de beautés, eſt un libelle diffamatoire contre Louis XIV & les François, & il doit dans *Addiſſon*, faire tort à la réputation du philoſophe, s'il honore celle du poëte. Par quelle fauſſe delicateſſe nos écrivains s'obſtinent-ils à cacher au lecteur tous ces traits indécents de nos ennemis ſur le compte de la France ? Qui fait mieux connoître le caractere & l'eſprit d'un peuple que ſes écrits ? & il n'y a parmi nous que quelques gens de lettres qui aient lu *la Campagne*, & qui pourront juger combien je ſuis éloigné dans mes expreſſions, de la vivacité d'audace & de haine qui anime le poëte Anglois.

Attendre des bienfaits d'un ſage miniſtere ;
Cette paix à l'Europe, hélas ! ſi néceſſaire ;
Cette paix, que l'orgueil d'un peuple ambitieux,
Malgré Louis, éloigne & retient dans les cieux,
Permets qu'aux pieds du trône, à travers les orages,
Que nous allons tourner ſur de coupables plages,
Les arts entre tes mains dépoſent leurs tributs,
Offerts à la patrie, à l'amour des vertus ;
Jette un œil de bonté ſur nos ſimples offrandes ;
Les muſes pour ton front préparent des guirlandes ;
Ton image, Choiſeul, brille ſur leurs autels,
Anime leur beau feu, leurs travaux immortels.
Le nom ſi répété du favori d'Auguſte (*a*),
Élevé, comme toi, par un choix noble & juſte ;
Au ſecond rang du monde, aſſis dans les grandeurs,
Ce nom qui toujours vole à d'éternels honneurs,
Auroit moins retenti ſans la voix du Parnaſſe,
Et ſa ſplendeur eſt dûe au protecteur d'Horace.

M. D'ARNAUD.

(*a*) *Du Favori d'Auguſte.* Si Mécene a aimé les arts, & les a appuyés de ſon crédit, les arts lui ont témoigné une reconnoiſſance éclatante, & peut-être ſupérieure à ſes bienfaits. Certainement *Horace* & *Virgile* ont fait plus pour *Mécene*, qu'il n'a fait pour eux. Une réputation immortelle acquitte bien les faveurs paſſageres de la fortune & des cours. On ignore où repoſent les cendres d'Auguſte & de Mécene ; & on lit encore avec admiration les ouvrages de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Tibulle, &c.

A MONSIEUR

PUGET
DE LYON,

Connu par ſes expériences ſur l'aimant.

D'UNE voix inſtructive & d'une main ſavante,
Etaler de l'aimant la vertu ſurprenante,
Puget, c'en eſt trop à la fois;
Épargne ta main ou ta voix:
L'une des deux ſuffit pour faire tout comprendre;
Ta main nous fait tout voir; ta voix fait tout entendre.

DE GRIGNI.

Ore manuque doces nigri miracula ſaxi;
Alterutro poteras abſtinuiſſe modo.
Si quis enim audierit, jam non exempla requiret;
Si videat, vel te cauſa ſilente petet.

VANIERIUS.

L'ENFANT ET LA POUPÉE.

FABLE.

DANS une foire un jeune enfant,
Promené par ſa gouvernante,
Contemploit d'un œil dévorant,
Maints beaux colifichets: tout lui plaît, tout le tente;

Il veut polichinel, enſuite un porteur d'eau,
Et puis il n'en veut plus. Voulez-vous une épée?
Ah! oui; mais non; j'aime mieux ce berceau.
Il l'eût pris, ſans une poupée
Qui le ſéduiſit de nouveau.
On la lui donne; en ſautant il l'emporte;
Chez la maman le voilà de retour;
Aux gens du logis tour-à-tour
Il fait baiſer l'objet qui d'aiſe le tranſporte:
Depuis le matin juſqu'au ſoir,
De chambre en chambre il la promene;
S'il faut aller coucher, il la quitte avec peine:
Et s'endort en pleurant dans les bras de l'eſpoir;
En dormant, il en rêve, & le jour lui ramene
Sa mimi: qu'on l'apporte; eh! vîte; il veut la voir.
Pendant près de huit jours, avec exactitude,
Fanfan joue avec ſa catin.
Il paroiſſoit content; mais le petit coquin,
De ſa poſſeſſion ſe fit une habitude.
L'habitude & le froid ſe tiennent par la main:
Le froid donc s'enſuivit, & le dégoût enfin.

VADÉ.

A MADAME

NECKER,

En lui envoyant l'Épître au Roi de Danemarck.

CES vers ſont éprouvés par toi;
C'eſt pour eux un charmant préſage;
De la beauté j'ai le ſuffrage:

Que craindrois-je d'un jeune roi,
Qui, charmé de lui rendre hommage,
Eſt ſon ſujet, ainſi que moi ?
Tu me rends fier de mon ouvrage.
Juſqu'à ce jour j'ai peu flatté ;
Je ſuis indépendant & juſte ;
J'appartiens à la vérité,
C'eſt une reine aſſez auguſte.
Mais pouvoir célébrer deux rois,
Qui n'enſanglantent point la terre,
Qui, de l'homme peſant les droits,
Font tout le bien qu'ils peuvent faire ;
Ce prodige, ſous l'hémiſphere,
Ne ſe rencontre qu'une fois,
Et ne permet point de ſe taire ;
D'ailleurs, à ma ſincérité,
Je ne crois pas que je déroge ;
Cet écrit n'eſt point un éloge.
C'eſt le cœur ſeul qui l'a dicté.

DORAT.

Malgré la multitude des hommages adreſſés au Roi de Danemarck, il a certainement reçu très-peu d'éloges auſſi flatteurs, & de vers auſſi bien faits. L'épître que M. Dorat lui a adreſſée, eſt pleine de graces & de la plus heureuſe facilité.

ÉPITRE
A UN JEUNE PRINCE.

PRINCE, en qui la raiſon n'a point attendu l'âge,
A vos jeunes vertus j'offre un utile hommage :
Pardonnez les conſeils que j'oſe vous donner ;
Le zele les dicta ; peut-on les condamner ?

Je ne vous trace point des leçons de courage :
La valeur eſt chez vous le premier héritage ;
Le ſang dont vous ſortez, eſt un guide certain,
Le lion n'engendra jamais le foible daim.

Du bonheur de nos jours le premier pas décide ;
Prenez l'honneur pour maître, & la vertu pour guide ;
L'honneur & la vertu... de leurs auguſtes mains,
Les dieux gravent ces mots dans le cœur des humains ;
Mais de nos paſſions les fougueuſes chimeres
En effacent bientôt les ſacrés caracteres.
L'amour vient le premier, par ſes fauſſes douceurs,
Nous offrir des regrets, ſous le nom de faveurs.
Bercé par le plaiſir, dans une douce ivreſſe,
On s'endort aiſément au ſein de la molleſſe ;
On y boit à longs traits l'oubli de ſon devoir ;
Mais le réveil ſouvent n'eſt qu'un long déſeſpoir.

Avez-vous ſecoué cette honteuſe chaîne,
Une autre paſſion auſſi-tôt vous entraîne :
La gloire vient offrir à vos deſirs trop vains,
Le criminel honneur d'égorger ſes humains ;
Bientôt on vous apprend le grand art de la guerre,
Et comment, par méthode, on ravage la terre.

Puiſque

Puiſque l'ambition, l'erreur, la vanité,
Font de cet art affreux une néceſſité,
Moiſſonnez des lauriers au milieu des alarmes;
Mais qu'ils ſoient arroſés, moins de ſang que de larmes.
La victoire au guerrier dóit arracher des pleurs;
Qui ne plaint les vaincus, mérite leurs malheurs;
Du titre de vainqueur en vain il ſe renomme;
Il ſe croit un héros, il n'eſt pas même un homme.
Mais s'il daigne eſſuyer les pleurs des malheureux,
Sa ſeule humanité le met au rang des dieux.
De ces rois bienfaiſants il en eſt un encore;
L'univers le reſpecte, & ſon peuple l'adore,
Du bien de ſes ſujets, ce monarque animé,
Préfere au nom de grand, celui de *bien-aimé*.

Mais ces rois, direz-vous, enfants de la victoire,
Dont les noms ſont gravés au temple de mémoire,
Sur cent peuples ſoumis, leur bras victorieux
Rend leur regne tranquille autant que glorieux.

L'apparence vous jette en une erreur profonde;
Il n'eſt point de repos pour ces tyrans du monde;
Et la garde qui veille autour de leurs palais,
Aux ſoucis dévorants n'en ferme point l'accès:
Sous leurs lambris dorés, les ennuis, la triſteſſe,
Même au ſein des plaiſirs, les accablent ſans ceſſe.
La crainte, les terreurs, l'effroi, le noir chagrin,
Se font jour à travers de leurs portes d'airain;
Une ſecrette horreur, qui les ſuit ſur le trône,
Leur montre un Dieu vengeur, qui briſe leur couronne;
Les filles de l'enfer augmentent leurs tranſports,
Et verſent dans leur ſein le poiſon des remords.

A leurs cœurs déchirés par les mains des furies,
Les douceurs de la paix pour jamais sont ravies;
De ces fiers conquérants tel est le sort affreux,
Tel est l'état cruel, s'ils ne sont vertueux.
En vain par vos travaux seriez-vous un Alcide,
Si dans tous vos exploits la vertu ne vous guide.
Mais les devoirs des grands sont donc bien rigoureux;
Le moindre écart les perd; le peuple est plus heureux.
Quoi! dans l'erreur toujours l'apparence vous jette!
De la tiare au froc, du sceptre à la houlette,
Le mortel mécontent, trompé par ses désirs,
Ne voit en lui que peine, en autrui que plaisirs.

Prince, soyez content du sort qui vous vit naître;
Il ne vous fit pas roi, soyez digne de l'être;
L'ambition jamais ne conduit au bonheur;
Il n'est point sous le dais, il est dans notre cœur:
Chacun peut le trouver dans ce qui l'environne;
La fortune le montre, & la vertu le donne.

Par les divers besoins que l'homme éprouve en lui,
Elle enseigne à son cœur à soulager autrui.
C'est pour nous entr'aider que le ciel nous fit naître;
Qui ne fait des heureux, n'est pas digne de l'être.
Mais que l'art d'obliger est un art délicat!
Un bienfait mal-adroit ne produit qu'un ingrat;
En répandant ses dons, une ame vertueuse
Sait cacher avec soin une main généreuse.
D'un cœur né vraiment grand, c'est la premiere loi,
La vertu pour témoin n'a besoin que de soi;
Et sans s'inquiéter de la reconnoissance,
Le plaisir du bienfait devient sa récompense.

Enfin, par ses conseils éclairant nos désirs,
La vertu fait pour nous le choix de nos plaisirs:

Des folles paſſions elle détruit les charmes,
Et pour en triompher, elle donne des armes;
Elle tient lieu de tout; c'eſt un préſent des cieux,
C'eſt le tréſor du ſage: en l'accordant, les dieux
Surent nous enſeigner, par leur bonté ſuprême,
Le moyen d'être heureux, ſans ſortir de ſoi-même.

ENVOI.

Eſclave de ton rang, ma muſe intéreſſée,
Prince, ne t'offre point un encens impoſteur;
Le plaiſir de t'inſtruire a ſéduit ma penſée,
Quand celui de t'aimer eſt entré dans mon cœur.

M. DES BOULMIERS.

HYMNE
A LA BIENFAISANCE.

FILLE du ciel, ô bienfaiſance!
La plus aimable des vertus,
Sans en excepter l'innocence;
O toi, que l'on ne connoît plus!
Puiſſe l'hymne que je t'adreſſe,
Enflammer encor tes amants,
Des rois réveiller la molleſſe,
Et la langueur des courtiſans!

Repoſe-toi ſur mon aſyle;
Ennoblis mon obſcurité,
Par l'heureux deſir d'être utile,
Si le pouvoir m'en eſt ôté.
Que dis-je? au ſein de la miſere,

Un être plein de ta chaleur,
Trouve toujours du bien à faire :
Tu mets ſes tréſors dans ſon cœur.

Périſſent les ames arides,
Les cœurs incapables d'aimer,
Les amis ingrats & perfides !
Mais quel courroux vient m'animer ?
Sont-ce là les vœux qui t'honorent ?
Hélas ! ces mortels odieux,
Douce bienfaiſance, ils t'ignorent (*a*) ;
Ils ne ſont que trop malheureux.

Viens, enivre-moi de tes charmes,
O ſentiment conſolateur !
Tu mêles du plaiſir aux larmes,
Et de l'attrait à la douleur ;
Par toi, ſans tumulte on ſommeille ;
Par toi, le réveil eſt ſerein ;
Le bien que l'on a fait la veille,
Fait (*b*) le bonheur du lendemain.

Par M. DORAT.

(*a*) Dit-on *ignorer une vertu* ?

(*b*) *Le bien que l'on a fait la veille, fait, &c.* Ces deux *fait* ſont bien près l'un de l'autre.

Il y a dans cette hymne un ſentiment doux, & un genre d'harmonie tout-à-fait propre au ſujet.

LA NAVIGATION.

ODE
AUX FRANÇOIS.

QUEL orgueilleux tranſport t'anime,
O mortel ! qu'oſes-tu tenter ?
Arrête, reconnois l'abyme
Où tu vas te précipiter.
Quoi ! tu veux franchir les limites
Qu'à tes pas Neptune a preſcrites,
Et ſur un frêle bois lutter contre ſes coups :
Vois s'oppoſer à ton paſſage,
Les vagues, qui, ſur le rivage,
Tracent à chaque inſtant les traits de leur courroux,

Mais, non, affronte la furie
Des flots conjurés contre toi ;
Le monde entier eſt ta patrie,
C'eſt ton empire, ſois ſon roi.
A travers la plage azurée,
S'ouvrant une route aſſurée,
Les oiſeaux à leur vol ſoumettent l'univers.
Que l'art imite la nature :
Livre ta nef ; par ſa ſtructure,
Elle fendra les eaux comme ils fendent les airs.

Il s'élance, à ce foible aſyle
Il abandonne ſon deſtin ;

L'onde frémiſſante, indocile,
Pour l'engloutir ouvre ſon ſein.
Vains efforts ! le timon le guide ;
La rame profonde & rapide
L'emporte à coups preſſés ſur l'océan domté.
Fruit de l'audace & du génie !
Par le commerce réunie,
La terre ne ſera qu'une vaſte cité.

Un ingénieux artifice
S'offre aux nochers impatients :
La voile au flottant édifice
Prête la viteſſe des vents :
Qu'ils ſoufflent, leur propre furie,
Eſclave de notre induſtrie,
Seconde, en la hâtant, la nef qu'elle pourſuit :
Et l'art qui lui donna des ailes,
Au ſein des voûtes éternelles (*a*)
Lui retrace ſon cours égaré par la nuit.

Mais quelle horreur regne ſur l'onde ?
Le flambeau du jour s'obſcurcit ;
Les airs ſifflent, la foudre gronde,
La vague s'éleve & mugit.
Aux coups ſoudains de la tempête,
Qui pourroit dérober ta tête ?
Ah ! nocher, tu péris.... Mais, non, vaine terreur !
A la force oppoſant l'adreſſe,
Sa main, des éléments maîtreſſe,
Affoiblit leur effort, & trompe leur fureur.

(*a*) Les premiers navigateurs n'avoient pour guides que les aſtres.

Les cieux s'appaiſent, s'éclairciſſent;
Iris étale ſes couleurs;
Les vagues tombent, s'applaniſſent;
Du calme tout peint les douceurs.
Les Tritons & les Néréides
Sortent de leurs palais humides;
Le nid des alcyons eſt reſpecté des flots,
Et le char léger d'Amphitrite,
Au gré du zéphyr qui l'agite,
Roule tranquillement ſur le cryſtal des eaux.

Mere tendre, aux nefs fatiguées,
La (a) terre ouvre un ſein bienfaiſant,
Où les ondes ſont ſubjuguées,
Où l'aquilon eſt impuiſſant.
Mais à l'art le rocher docile
Se meut, s'unit, forme un aſyle (b),
Qui des flots & des vents brave encor mieux l'effort.
Que la nuit étende ſes voiles;
Un flambeau (c), rival des étoiles,
S'offre au pilote errant, & lui montre le port.

Quel vaiſſeau, dans ſon cours rapide,
Trace au loin ces hardis ſillons,
Et ſur les bords de la Colchide
Enfante de fiers bataillons?
Le fils d'Eſon (d) marche à leur tête;
L'attrait d'une riche conquête (e)
L'enflamme, & le ſuccès couronne ſa valeur.

(a) Ports naturels.
(b) Ports artificiels.
(c) Le phare.
(d) Jaſon.
(e) La toiſon d'or.

O Grece ! vante ſon courage ;
Mais que ton encens ſe partage
Entre l'art de Typhis (*a*) & le bras du vainqueur.

✣

C'eſt trop côtoyer le rivage,
Vole, mortel, au ſein des mers ;
Les dieux te livrent le paſſage,
Tous les climats te ſont ouverts.
Des aſtres dont le feu te guide,
En vain un nuage perfide
Dérobe le ſecours à ton œil incertain :
Prodige heureux de la nature !
Une aiguille (*b*) qui te raſſure,
Cherche l'ourſe, s'y fixe, & trace ton chemin.

✣

Déja la barriere eſt franchie ;
L'océan ne repouſſe plus
Ces vaiſſeaux qu'une main hardie
Conduit vers des bords inconnus.
Heureux Colomb ! le ciel te guide,
Recule les bornes d'Alcide ;
Cours dans un nouveau monde affronter les hazards :
Soumets ces régions ſauvages,
Non pour déſoler leurs rivages,
Mais pour y tranſporter les vertus & les arts.

✣

Tes plus beaux jours viennent d'éclorre,
Commerce, tes utiles ſoins,
Du couchant juſques à l'aurore,
Font diſparoître les beſoins.

(*a*) Fameux pilote, qui conduiſit le navire Argo, ſur lequel étoit Jaſon, pour aller conquérir la toiſon d'or.

(*b*) La bouſſole.

En vain la nature bizarre,
Ici prodigue, ailleurs avare,
Sans choix répand ſes dons dans les climats divers :
Ton induſtrieuſe aſſiſtance,
En tous lieux portant l'abondance,
D'un partage inégal conſole l'univers.

✣

Quel monſtre vomi du Tenare,
Sur les flots arme les humains ?
C'eſt l'intérêt ; ſa voix barbare,
Au carnage excite leurs mains.
Tigres, quelle eſt votre furie ?
De meurtres tant de fois flétrie,
La terre n'a donc pu laſſer vos cruautés ?
Faut-il encore que vos crimes,
Se décorant de noms ſublimes,
Faſſent un cirque affreux des flots épouvantés ?

✣

O toi, que l'olive couronne !
Entends le cri de l'univers,
Reviens, ô paix ! force Bellone
De ſe replonger aux enfers.
Forgé pour un plus digne uſage
Que le fer qu'aiguiſa ſa rage,
Offre un utile ſoc aux champs qu'il a détruits ;
Et que ſous tes ailes ſacrées,
Les nefs aux vents ne ſoient livrées
Que pour ſemer par-tout les biens que tu produits.

✣

FRANÇOIS, peuple guerrier, mais ami de la paix,
Tes rivaux enivrés d'un eſpoir chimérique,
Et dévoilant enfin leur projet tyrannique,
Oſent donc de Louis rejetter les bienfaits ?

Ne leur souvient-il plus que ce roi tutélaire,
De son char de triomphe aux champs de Fontenoi,
Toujours grand, les traita moins en vainqueur
qu'en pere?
Fiers de quelques succès, ils nous dictent la loi.
Eh! quel droit ont-ils à la gloire?
La gloire ne suit pas une injuste victoire;
La rapine a flétri leurs lauriers odieux:
Le front pale & de pleurs baignant sa triste olive,
La paix sanglante & fugitive
A déposé contr'eux au tribunal des dieux:
Ces dieux ont dans nos cœurs préparé leur vengeance.
Le François pour ses rois, de zele est enflammé;
Que n'en doit pas attendre un maître bien-aimé!
Mais, parmi ses sujets, pour venger son offense,
Quel peuple le premier élevera sa voix?
O fidelle Septimanie!
Ton amour veille sur tes rois.
O mon pays! c'est toi dont l'ardeur applaudie,
Donne l'exemple, & porte à la France attendrie
Un tribut libre & pur, présenté tant de fois (a).
Ce tribut de l'amour, que l'amour multiplie,
Des deux bouts de l'empire est offert à l'instant.
Nobles & plébéiens, tout s'émeut, tout s'écrie:
Hâtons-nous, de nos biens secourons la patrie;
Pour elle, s'il le faut, mourons en combattant.
A leurs tendres transports, à leur impatience,
L'état ne paroît plus qu'une famille immense,
Qui s'excite & s'unit, & d'un bras vertueux,
De son pere en danger va prendre la défense.
L'avare, dans ce jour, lui-même est généreux;

(a) On sait que la province de Languedoc présente tous les ans un don gratuit à sa majesté.

L'indigent ſeul gémit de n'offrir que des vœux ;
Mais le ſort mit en vain entr'eux un intervalle,
Le zele le remplit, & rend l'offrande égale.
Noble eſſor de l'amour, qui conſacre à jamais
Et le bonheur du maître, & le nom des ſujets !
Heureux ſujets ! qui par leur zele
Tirent de leurs revers une gloire immortelle.
Qu'ils tremblent, nos rivaux, à ces traits inouis ;
Avec de tels ſujets un prince eſt invincible :
Qu'ils tremblent ; à nos cœurs il n'eſt rien d'impoſſible,
Quand il nous faut ſervir la patrie & Louis.
La hache, ſous nos mains par la gloire animées,
Des tributs de nos bois couvre déja nos ports ;
Nos forêts vont bientôt, en vaiſſeaux transformées,
Sur les ailes des vents s'élancer de nos bords,
Et tonner & régner ſur les mers enflammées.
Nations qui goûtez, avec ſécurité,
Le dangereux repos de la neutralité,
Qu'attendez-vous ? frappez ces fiers tyrans de l'onde.
Ce coloſſe élevé ſur les débris du monde,
Rome, eût vu mettre un frein à ſon orgueil jaloux,
Si cent peuples, contr'elle unis par la prudence,
Avoient briſé le joug qui les menaçoit tous.
Londre eſt bien moins que Rome, & pour vous & pour nous ;
Mais Londre en a l'orgueil, s'il n'en a la puiſſance.
Nations, armez-vous, & bornez ſes exploits ;
Vous ſervirez l'Europe en ſecondant la France ;
La cauſe de Louis, eſt la cauſe des rois.

M. le C. DE LAURÉS.

A Monsieur

LE BARON DE SCHEFFER,

SÉNATEUR DE SUEDE,

Sur l'Édit de proscription qu'il a fait rendre contre les ustensiles de cuivre.

AINSI donc, grace à vos travaux,
Au plus dangereux des métaux,
Un métal plus ami succede :
Et toi, douce sécurité,
Sur tous les banquets de la Suede,
Tu descends avec la santé.
Que ne peut la vive lumiere
Qu'au nord fait briller votre édit,
Sur le poison qu'il a proscrit,
Éclairer notre Europe entiere !
Mais est-il aisé de servir
Le peuple hébété qui s'obstine
A ne vouloir jamais sortir
De l'orniere de la routine ?
L'usage, appuyé sur le temps
Et les préjugés imbécilles,
Ne se retire qu'à pas lents
Devant les nouveautés utiles (*a*).
En attendant ces fruits heureux,
Peu mûrs encor pour le vulgaire,
Le législateur vertueux

(*a*) Grande image.

Commence le bien qu'il veut faire ;
Il ne lui faut que cet attrait,
Et dans un rang comme le vôtre,
Sur ſon ſiecle il place un bienfait,
Quoique l'effet ſoit dans un autre.
Tel ſur une route eſt planté
Ce jeune arbre encor ſans feuillage,
Un jour le voyageur flatté,
A l'abri des feux de l'été,
Repoſera ſous ſon ombrage.

Vous, l'appui du trône & des loix,
Qui ſutes honorer vos rois,
Et maintenir avec courage,
A la cour même, le pouvoir
De cette liberté ſi ſage,
Qui n'eſt pas un fruit du terroir ;
Sur la félicité publique
Meſurant votre dignité,
Et penſant que la politique
Eſt le ſoin de l'humanité ;
Vous, dont le cœur & le génie
S'électriſent dans leur ardeur,
Goûtez la gloire & le bonheur
D'avoir ſervi votre patrie ;
La peau des monſtres étouffés
Par Hercule fut revêtue :
Stockholm vous doit une ſtatue
Du métal dont vous triomphez.

MADRIGAL.

FUYEZ, volez, inſtant fatal à mes deſirs ;
Mais, hélas! eſpérances vaines ;
Le temps qui fuit ſur nos plaiſirs,
Semble s'arrêter ſur nos peines.

LE TEMPLE DE LA MORT.

POEME.

LA nuit ſur les mortels répandoit ſes pavots,
Et je m'abandonnois aux douceurs du repos,
Quand ſoudain dans l'horreur d'un ſonge épouvantable,
Dieux! j'en frémis encore, une voix lamentable
Vient porter par ſes cris la terreur dans mes ſens ;
L'air retentit au loin de funebres accents.
Je cherche cette voix : o ſpectacle terrible!
Dans un champ dévaſté je vois un ſpectre horrible ;
Il traîne, en chancelant, de lugubres flambeaux,
Et ſemble s'élever d'entre mille tombeaux.
De manes entourée & de ſang dégouttante,
Cette ombre, à pas tardifs, s'avance & m'épouvante :
Je veux fuir ; vains efforts! je me ſens par l'effroi
Vers ces tombeaux affreux entraîner malgré moi.
Dans ſes yeux preſqu'éteints je vois encor la rage ;
Toutefois rappellant un reſte de courage:

Arrête!... Quel es-tu, lui dis-je avec transport?
« Vois la *corruption*, ministre de la *mort*,
» Répondit-elle. Viens, suis-moi, viens & contemple;
» Je conduirai tes pas jusqu'au fond de son temple;
» Tu verras son séjour, ses prêtres, ses autels,
» Et tu pourras les peindre aux malheureux mortels».

Elle dit: à l'instant m'enlevant dans les nues,
Ce fantôme s'ouvrit des routes inconnues;
Et sur un monstre ailé, traversant l'univers,
Dans sa course rapide il infectoit les airs.
Que vois-je?... Sous nos pas les plantes desséchées
Sont par un souffle impur sur la terre couchées;
Les animaux plaintifs font gémir les forêts;
Les reptiles brûlants tarissent les marais:
Déja ce feu mortel ravage les familles;
Les meres vont périr sur les corps de leurs filles;
Les vieillards expirants, les enfants éperdus,
Dans la nuit du tombeau descendent confondus.

D'un astre enfanglanté les feux pâles & sombres,
Découvrent à mes yeux la demeure des ombres.
Vers ce séjour fatal, un fleuve tortueux
Roule dans un désert ses flots tumultueux;
Il est formé de sang, il se grossit de larmes;
Son effroyable bruit fait naître les alarmes;
Sur son rivage aride on voyoit des serpents,
De monstrueux aspics & des dragons rampants;
Ils fouilloient à l'envi ces rives sablonnées,
Pour extraire les sucs d'herbes empoisonnées;
Et brûlant de revoir les gouffres infernaux,
Ils se replongeoient tous dans ces horribles eaux.

Près de ces tristes bords, voisins du noir tartare,
Est un temple fameux, de structure barbare;

Le crime en a jeté les premiers fondements.
Sur un vaſte maſſif d'antiques oſſements,
S'éleve un double rang de colonnes informes;
Leurs frêles chapiteaux & leurs baſes difformes,
Toujours ſouillés du ſang des victimes des dieux,
Offrent de tous côtés un aſpect odieux.
L'architrave eſt chargé d'affreux hiéroglyphes,
Et des crânes ſaillants ſéparent les triglyphes:
Plus bas on voit régner mille créneaux obſcurs,
Le temps qui détruit tout, en affermit les murs.

Aux rayons pâliſſants de leurs torches funebres,
Des larves nous guidoient au milieu des ténebres:
Dans ce ſombre palais, cent portiques ouverts
Reçoivent les mortels par des chemins divers.
Nous entrons.... je frémis .... un morne & long ſilence,
De la nuit éternelle annonce la préſence;
Une ombre me conduit dans ce lieu redouté,
Et me renverſe aux pieds de la divinité.
Sur un trône de fer, l'effroi de la nature,
L'inſatiable dieu dont elle eſt la pâture,
Dérobe à mes regards, ſous des voiles épais,
Ses traits, hideux ſans doute, & ne parle jamais.
On voit auprès de lui, ſous leurs drapeaux ſiniſtres,
La guerre & le duel, ſes deux plus chers miniſtres;
Le temps regne au deſſus: plus loin je vis errants
Les craintes, les douleurs, les ſoucis dévorants.
On préſente à mes yeux des fleches, des épées
Dans le ſang des humains à tous moments trempées:
Indigné de ma vue, & s'armant d'un poignard,
Un ſpectre fuit & lance un farouche regard.

La *Vérité* ſévere eſt au bas de ce trône;
Son front terrible eſt ceint d'une triple couronne,

Ses traits y ſont gravés : brillante dans les cieux,
Obſcure parmi nous, redoutable en ces lieux.
On découvre à ſes pieds, l'erreur, la calomnie,
Le vil déguiſement, la baſſe flatterie,
Le menſonge pervers; languiſſants, abattus,
Le temps leur arracha le maſque des vertus.
On voit à ſes côtés des lémures, des urnes,
Des branches de cyprès, & des oiſeaux nocturnes:
Là, des bras décharnés, portant de ſombres feux,
Éclairent d'un faux jour ce ſallon ténébreux.
Des tableaux effrayants, ſuſpendus aux murailles,
Offrent de toutes parts de ſanglantes batailles;
Dans leurs murs entr'ouverts, des peuples égorgés;
Par la fureur des eaux, des pays ravagés;
La famine & la mort, déſolant les campagnes;
Des volcans enflammés, renverſant des montagnes.
Plus loin on voit des vols & des aſſaſſinats,
La foudre dans les champs tomber en mille éclats;
Des vaiſſeaux engloutis, des villes embraſées;
Sous leurs débris fumants, des femmes écraſées;
Des enfants malheureux, l'un ſur l'autre expirants;
Des tortures, des fers, des bourreaux, des tyrans.

La *Vérité* ſe leve, & cherche des victimes:
Ce juge pénétrant connoît les moindres crimes,
Et regle dans ces lieux, par d'équitables loix,
L'irrévocable ſort des pâtres & des rois.
Les *Remords*, ſes licteurs, l'inflexible *Vengeance*,
Près de ſon ſiege aſſis, exercent ſa puiſſance.
Mais quels triſtes accents!... & quel bruit ſouterrain!...
Le ſpectre fugitif annonce un ſouverain;
Il paroît; il n'a plus cette démarche fiere,
Ces regards foudroyants, ni cette voix altiere:

Ici, l'œil triſte, morne, & le front abaiſſé,
Il avance en tremblant, ſous le crime affaiſſé.
« Eh quoi! tu ſembles craindre un trop juſte reproche,
» Dit ce juge éclairé; viens, malheureux, approche;
» Tes yeux cherchent en vain tes amis, tes flatteurs,
» De tes vices honteux, lâches adorateurs;
» Pour la premiere fois, tu vas ſans doute apprendre
» Les dures vérités que tu craignois d'entendre:
» Ces lieux ſont de la mort l'effroyable ſéjour;
» Tremble, Nadir (*a*), ton cœur va paroître au grand jour.

» Du foible Chah-Thamas (*b*) l'aveugle confiance
» Te donne dans l'empire une entiere puiſſance;
» Ton pouvoir eſt marqué par les plus noirs forfaits.
» Tu maſſacres ton roi pour prix de ſes bienfaits.
» Tes ſecrets partiſans t'offrent le diadême,
» Et ſemblent te forcer à cet honneur ſuprême:
» Tu regnes, on t'éleve en tous lieux des autels;
» Inſenſé, tu te crois égal aux immortels.
» La molleſſe & l'orgueil s'emparent de ton ame;
» De tes plaiſirs affreux l'ordonnateur infame,
» Revêtu par ton choix de ton autorité,
» Tyran, a bien ſervi tes feux, ta cruauté.
» Pour aſſouvir ton cœur, tout eſt mis en uſage,
» Le glaive, le poiſon, la flamme, le carnage;
» Sous ton ſceptre de fer tes peuples gémiſſants,
» Font retentir les cieux de leurs cris impuiſſants:
» L'innocent eſt puni, le coupable reſpire,
» La veuve eſt dans les fers, & l'orphelin expire.
» Par des ſatrapes durs tes états ſont foulés;

(*a*) Kouli-Kan, uſurpateur de Perſe, mort en 1747.
(*b*) Sophi détrôné par Nadir.

» Les cités ſont en pleurs, & les champs déſolés;
» Si leur murmure vain parvient à ton oreille,
» Contre ces malheureux ta rage ſe réveille,
» Et du ſein des plaiſirs, inſultant à leur ſort,
» Ta voix terrible éclate, & porte au loin la mort.
» Pour combler leurs malheurs, bientôt la fauſſe gloire
» Te montre des lauriers, & t'offre la victoire;
» Impatient, tu veux moiſſonner de tes mains,
» Ces palmes des guerriers, les fléaux des humains.
» Les fameux conquérants qui dévaſtent la terre,
» Sont donnés par le ciel, au défaut du tonnerre.
» Mais on voit dans tes yeux s'allumer la fureur,
» Et tu brûles déja d'exercer ta valeur:
» Tu fais naître à l'inſtant une injuſte querelle,
» Tu voles; à ta voix la victoire fidelle
» Vient par-tout ſeconder tes funeſtes deſſeins;
» Tes avides ſoldats, moins guerriers qu'aſſaſſins,
» Pillent, renverſent tout; & dans leur brigandage,
» Sûrs de l'impunité, rien n'arrête leur rage.
» Tu n'as plus d'ennemis... & tes cruels projets
» Font retomber ces maux ſur tes propres ſujets.

» Plus la Perſe gémit, & plus ton cœur s'enivre,
» Tyran; n'avois-tu pas des exemples à ſuivre?
» Ces monarques chéris, modeles des vertus,
» Les (*a*) Charles, les Trajans, les (*b*) Louis, les Titus,
» Ces maîtres des humains, pour toute politique,
» Suivent les mouvements de leur ame héroïque;
» Ils honorent les arts, les hommes vertueux,

(*a*) Le Roi de Pruſſe, le Roi de Sardaigne.
(*b*) Louis XV.

» Et ne ſont fortunés qu'en faiſant des heureux.
» Tu voulois imiter, dans ta fureur brutale,
» Le ſacrilege Éryx, Néron, Sardanapale;
» Tes vœux ont réuſſi, tu t'es fait redouter,
» Barbare; tu fis plus; tu te fis déteſter:
» On ne parloit de toi qu'en frémiſſant de rage.
» Chacun enfin laſſé de ſon dur eſclavage,
» Hautement aſpiroit à l'honneur immortel,
» D'enfoncer le couteau dans ton ſein criminel.
» Tu vas frémir; ce trait va faire ton ſupplice;
» Ton fils, ton propre fils, de tes crimes complice,
» Par la ſoif de régner, altéré de ton ſang,
» Dans les bras du ſommeil vient te percer le flanc.
» Il veut fuir: auſſi-tôt tes gardes en alarmes,
» Déſertent ton palais, & vont courir aux armes;
» Ton meurtrier eſt pris, le poignard à la main;
» Le peuple accourt en foule, & profitant ſoudain
» De ce moment heureux que le ciel a fait naître,
» Armé par la fureur, il égorge ce traître;
» Il maſſacre ta femme & tes autres enfants,
» Et veut éteindre en eux la race des tyrans.
» Ils te joindront bientôt ſous ces lugubres voûtes;
» Leurs reproches amers que déja tu redoutes,
» Allumeront ta rage, & leurs vives douleurs
» Vont mettre pour jamais le comble à tes malheurs.

» Tes peuples maintenant, dans l'excès de leur joie,
» Rendent graces au ciel des biens qu'il leur envoie.
» Entends-tu ces clameurs & ces heureux tranſports?
» Mais c'en eſt trop, cruel; les temps ſont venus...
ſors.
» Miniſtres de mes loix, entraînez ce barbare
» Dans les gouffres profonds que l'équité prépare;
» Inventez des tourments inconnus dans ces lieux;
» Allez, que de ce monſtre on délivre mes yeux».

Elle dit : à ces mots la *Vengeance* attentive,
Du malheureux Nadir ſaiſit l'ombre craintive.
Elle ordonne aux *Remords* d'ouvrir leurs noirs cachots,
Et la met au pouvoir des eſprits infernaux.
Ils s'emparent ſoudain de leur pâle victime.
J'oſe ſuivre leurs pas juſqu'au fond de l'abyme.
O terreur!... Quel bruit ſourd, & quels gémiſſements!
Quels cris! le déſeſpoir, par de longs hurlements,
Remplit de ſon horreur ce noir ſéjour des gênes;
Des manes criminels il irrite les peines :
Ce monſtre incorruptible & toujours agité,
Répand ſur l'avenir une triſte clarté;
Aux remords dévorants il doit ſon origine,
Et ſert avec fureur la colere divine.

Au fond de ces cachots gémiſſent dans les fers,
Les miniſtres cruels, les ſcélérats divers.
Là, je vis ces héros qui mirent tout en cendre,
Ces fiers imitateurs de l'impie Alexandre,
Reconnoiſſent ici dans leurs pleurs ſuperflus,
Qu'une victoire injuſte eſt un crime de plus.

Là, ſont dans les tourments tous les grands de la terre,
Dont l'odieux pouvoir opprimoit le vulgaire;
Ils ſe croyoient formés d'un limon plus parfait :
« Vos yeux ſe ſont ouverts, leur dis-je, c'en eſt fait;
» Vous frémiſſez de voir que vous étiez des hommes,
» Vains, cruels, vicieux, autant que nous le ſommes;
» D'un chimérique nom & d'un haut rang jaloux,
» Vous crutes les mortels faits pour ramper ſous vous.
» Barbares, vous n'aviez de loix que le caprice;

» La dure oppreſſion, la fraude, l'injuſtice,
» Étoient les ſceaux affreux de cette autorité,
» Et le plaiſir fut ſeul votre divinité.
» *Les Phrinès*, *les Dipſas* (*a*), avides de largeſſes,
» En vous déshonorant, abſorboient vos richeſſes,
» Tandis que la vertu, coulant de triſtes jours,
» A grands cris vainement imploroit vos ſecours.
» Rien n'eſt ſacré pour vous : nos temples, les cieux mêmes,
» Objets de vos mépris, l'étoient de vos blaſphêmes ;
» Tout étoit, ſelon vous, formé par le hazard :
» Vous êtes détrompés, malheureux ; mais trop tard.
» La vérité, terrible à vos yeux, s'eſt montrée,
» D'éclairs, de traits vengeurs, de remords entourée ;
» La cruelle à punir ne ſe laſſe jamais.
» Tremblez, vous, leurs pareils, ou changez déſormais ».

Là, dans l'immenſité d'un effroyable gouffre,
Sont plongés dans des flots de bitume & de ſoufre,
Les fils dénaturés, les parents inhumains,
Les juges corrompus, les cruels aſſaſſins,
Les mortels enrichis par le vol & l'uſure,
Les Sporus (*b*), leurs amants, l'horreur de la nature,
Les trompeuſes Laïs, les obſcenes auteurs,
De la tendre innocence infames corrupteurs.
Ici, ſont les époux déſunis, infideles,
Les rois voluptueux, & les ſujets rebelles.
Plus loin ſont tourmentés par d'horribles ſerpents,
Les pâles envieux, les traîtres, les méchants,
Les tigres engraiſſés des miſeres publiques,

(*a*) Voyez Ovide, IV. Elégie du I. Livre des Amours.
(*b*) Voyez Suétone, Vie de Néron.

Les dévots impoſteurs, les pieux fanatiques.
O ſouvenir! ô crime! en ſortant des autels,
Ces monſtres ont percé le plus grand (a) des mortels.

Mais ſoudain m'appellant d'une voix ſouterraine,
Mon affreux conducteur, loin de ces lieux m'entraîne;
Et d'un ſiniſtre vol m'enlevant ſur les mers,
Le cruel m'abandonne au vaſte ſein des airs:
Je me ſens auſſi-tôt précipiter dans l'onde,
Et je vois s'écrouler les fondements du monde.

M. FEUTRY.

(a) Henri IV.

EPITRE
A M. DE VOLTAIRE.

JE naquis au pied du Parnaſſe,
Et mes foibles yeux, en s'ouvrant,
Vous y virent au premier rang,
Près de Virgile & près d'Horace.
Vous étiez au deſſus du Taſſe;
J'étois au deſſous de Ferrand;
De vos pas je perdis la trace,
Depuis je fus toujours errant;
J'ai pris des leçons en courant,
Et de Sénèque & de Bocace;
Enfin dans mon ſéjour natal,
Plein d'une ambitieuſe audace,
Je reviens briguer une place
Entre Térence & Juvenal;

Vous me trouvez bien téméraire,
Mais plein de l'amour des neuf sœurs,
J'aspire aux plus grandes faveurs,
Pour obtenir la plus légere.

Paris, la rivale d'Athenes,
Fertile, comme elle, en chansons,
En bons mots, en satyres vaines,
Pour un Socrate, a dix Zénons;
Pour un Platon, vingt Diogenes;
Pour une abeille, cent frêlons.

J'étois dans les noirs tourbillons
Des ces insectes parasites,
Comme Regnard chez les Lapons,
Comme Ovide au milieu des Scythes;
A ma patrie enfin rendu,
A mon attelier revenu,
Loin du boudoir d'une coquette,
Au cœur faux, à l'air ingénu,
Loin du froid manteau d'Épictete,
Et du masque de la vertu,
Je vais préparer ma palette,
Et peindre tout ce que j'ai vu;
Je peindrai ce faux Aristide,
A l'esprit sec, au cœur glacé,
Au ton dur, au sourcil froncé,
Ignorant qui toujours décide,
Important par-tout déplacé.

Mais les mœurs que j'aurai dépeintes
Avec un fidele pinceau,
Ne paroîtront-elles pas feintes,
Quand j'exposerai leur tableau?

Nos

Nos mœurs, qui ne ſont que des modes,
Ont moins de rapports quelquefois
Avec celles de l'autre mois,
Qu'avec celles des antipodes.
Dans ſes erreurs, dans ſes excès,
Qui peut ſaiſir l'eſprit françois ?
Nos ſottiſes, nos ridicules,
S'échappent en mille globules ;
C'eſt le vif-argent diſperſé,
L'œil a peine à ſuivre ſes traces ;
Mais quand ce métal eſt fixé,
Il fait qu'on ſe voit dans nos glaces.
Tel eſt l'art : quel en eſt le prix ?
Des gens titrés le froid ſouris,
Et de meſſieurs les beaux eſprits
Le ſot dédain, la baſſe envie ;
Il faut marcher toute ſa vie
Entre la haine & le mépris.
Que Moliere quitte la tombe,
Et qu'à la France il ſoit rendu,
Demain le Miſanthrope tombe,
Et le Tartufe eſt défendu.
Heureux pourtant ſi je raſſemble
Quelques débris de ſes crayons !
Mais plus heureux qui vous reſſemble,
Et qui peut allier enſemble
Tous les eſprits & tous les tons !
Heureux du moins, ſi ſur vos traces
Je vais ſacrifier aux graces !
Heureux même d'être envié,
Si, comme vous, malgré l'envie,
Je pouvois partager ma vie
Entre la gloire & l'amitié !

M. DESMAHIS.

LE CARROSSE
ET LE MOULIN A VENT.

FABLE.

UN équipage à triple glace,
Paſſant près d'un moulin à vent,
Le nargua ſur ſa lourde maſſe,
Et lui dit : Mon pauvre innocent,
Tu fais bien du chemin ſans bouger de ta place :
Pour qui ? Pour un meûnier, un lourdaud, un manant ;
Mais moi, regarde, encore paſſe ;
En roulant je porte un milord,
Femmes de cour, brillantes, bien ornées ;
Moi-même je ſuis doublé d'or.
Sens-tu quelle diſtance entre nos deſtinées ?
Le moulin lui dit : Monſeigneur,
Mon ſort chétif vaut bien votre bonheur :
Servir l'orgueil, eſt votre mode ;
D'un tel emploi je ne ſuis point tenté :
Prévenir la néceſſité,
Vaut bien l'honneur d'être commode.

VADÉ.

LE PHILOSOPHE DES ALPES.

ODE.

Près des sources du Rhône, & de ces monts énormes,
Qui vont porter l'orgueil de leurs cimes difformes,
Dans les hauteurs des cieux,
Avide de jouir, avide de connoître,
Alcidonis goûtoit, dans un réduit champêtre,
Des jours délicieux.

Dans la pompe des cours, dans le fracas des villes,
Les plaisirs fastueux & les grandeurs serviles
L'avoient trop occupé;
A la voix de l'erreur il se laissa conduire;
Il avoit éprouvé tout ce qui peut séduire;
Il étoit détrompé.

Une lyre à la main, dans ces vallons paisibles,
Vous, disoit-il un jour, ô monts inaccessibles,
Sommets majestueux!
Vous, siege des hivers & trône des tempêtes,
J'aime à vous contempler, à fixer sur vos faîtes
Un œil respectueux.

Troncs noirs & dépouillés, dont la tige robuste
Étale tout l'honneur d'une vieillesse auguste,
Vous entendrez mes chants:
Redites-les, rochers, dans vos profondeurs sombres;

Bois épais, consacrés par l'horreur de vos ombres,
Écoutez mes accents.

Au milieu des cités, loin de ces bords sauvages,
Dans le cercle des loix, des mœurs & des usages,
Tout l'homme est resserré;
Il est couvert d'un masque, ou flétri sous les chaînes,
Et soumis aux erreurs d'ames foibles & vaines,
Dont il est entouré.

Ah! dans ce lieu désert où l'on pense sans maître,
J'appelle les humains qui des droits de leur être
Sont encore jaloux.
Alpes, c'est à vos pieds, loin d'un joug mépriſable,
Que l'esprit est hardi, fécond, inébranlable,
Immense comme vous.

Je m'éleve, je crois être assis sur vos cimes;
Y juger l'univers, les erreurs & les crimes,
Les rois & les destins:
Sans crainte, sans dédain, mon œil les envisage.
C'est de cette hauteur que les regards du sage
Tombent sur les humains.

Oh! vieils, ces guerriers dont la valeur altiere
Franchit de vos sommets l'effrayante barriere,
Par des sentiers nouveaux?
Le temps a mis un terme à leur illustre audace;
Et vous, sur vos rochers, vous conservez la trace
De leurs fameux travaux.

Des siecles renaissants vous bravez la puissance;
Nous, qui pouvons sentir l'orgueil de l'existence,
Nous repaissons les vers;

Nous, fiers de la raiſon & du titre de maîtres,
Nous vivons un moment, tandis qu'il eſt des êtres
Vieux comme l'univers.

⁂

Je ne le perdrai point, l'inſtant de ma durée.
De ce jour, de cette heure à moi ſeul conſacrée,
Je connois tout le prix.
Dans le ſein du repos & de la ſolitude,
De mon propre bonheur, faiſant ma ſeule étude,
Mes jours ſeront remplis.

⁂

Fleuves que je vois naître, enfants de ces montagnes,
Sujets de l'océan, & tréſors des campagnes,
Parlez, où fuyez-vous?
Vous allez ſur vos bords dévoués au ravage,
Voir périr les mortels, victimes de leur rage,
Et des rois en courroux.

⁂

Vous allez voir le ſang ruiſſeler ſur vos rives,
Les droits cruels du fer, les fureurs deſtructives,
Et les combats affreux.
Contez aux nations que leurs forfaits puniſſent,
Que près de ces rochers d'où vos ſources jailliſſent,
Eſt le mortel heureux.

⁂

Ma main inceſſamment s'égare ſur ma lyre;
J'obéis à mon cœur, j'obéis au délire,
Sans étude & ſans ſoin.
Au tribunal des arts je craindrois la cenſure;
Je chante ici pour moi, je chante la nature,
Et je l'ai pour témoin.

⁂

Mais quelle obſcurité funebre & menaçante,
A dérobé du jour la clarté bienfaiſante,

A mes yeux effrayés!
L'air s'agite & frémit, & l'écho solitaire
Roule & répete au loin les éclats du tonnerre,
Cent fois multipliés.

✣

La nature en courroux plaît à mon ame émue;
J'aime, dans les horreurs qu'elle étale à ma vue,
Son auguste fierté.
Que l'éclair est brillant! que la voix des orages,
Grondant profondément dans le sein des nuages,
Parle avec majesté!

✣

Il chantoit, & les vents dans leur course bruyante,
Précipitant au loin la foudre étincelante,
Déployoient leur fureur;
Et tandis que les cieux s'enflammoient sur sa tête,
Le sage Alcidonis, seul avec la tempête,
En contemploit l'horreur.

✣

Enfin la nuit plus sombre, enveloppant la terre,
Aux tranquilles douceurs d'un repos nécessaire,
L'invite à se livrer;
Mais avant de revoir ses foyers qu'il adore,
Parcourant l'horizon, ses yeux cherchoient encore
Le plaisir d'admirer. M. La Harpe.

LES TOMBEAUX.

POEME.

AU pied de ces côteaux, où, loin du bruit des cours,
Sans crainte, sans desirs, je coule d'heureux jours;

Où des vaines grandeurs je connois le menſonge;
Où tout, juſqu'à la vie, à mes yeux eſt un ſonge,
S'éleve un édifice, aſyle de mortels,
Aux larmes dévoués, conſacrés aux autels.
Une épaiſſe forêt, de la demeure ſainte,
Aux profanes regards cache l'auſtere enceinte;
L'aſpect de ce ſéjour ſombre, majeſtueux,
Suſpend des paſſions le choc impétueux,
Et portant dans nos cœurs une atteinte profonde,
Il y peint le néant des plaiſirs de ce monde.

Leur temple vaſte, ſimple, & des temps reſpecté,
Inſpire la terreur par ſon obſcurité;
Là, cent tombeaux, pareils aux livres des prophetes,
Sont des loix de la mort les triſtes interpretes.
Ces marbres éloquents, monuments de l'orgueil,
Ne renferment, ainſi que le plus vil cercueil,
Qu'une froide pouſſiere, autrefois animée,
Et qu'enivroit ſans ceſſe une vaine fumée.
De ces lieux ſont bannis l'ambition, l'eſpoir,
La dure ſervitude & l'odieux pouvoir.
Là, d'un repos égal jouiſſent l'opulence,
La pauvreté, le rang, le ſavoir, l'ignorance.
Orgueilleux!... c'eſt ici que la mort vous attend;
Connoiſſez-vous... peut-être il n'eſt plus qu'un inſtant:
Cœurs foibles! qui craignez ſon trait inévitable,
Oſez voir, ſans frémir, ce ſéjour redoutable;
Parcourez ces tombeaux, venez, ſuivez mes pas,
Et préparez vos yeux aux horreurs du trépas.

Quel eſt ce monument dont la blancheur extrême,
De la tendre innocence eſt ſans doute l'emblême?
C'eſt celui d'un enfant qu'un deſtin fortuné

Enleva de ce monde auſſi-tôt qu'il fut né.
Il goûta ſeulement la coupe de la vie ;
Mais ſentant la liqueur, d'amertume ſuivie,
Il détourna la tête, & regardant les cieux,
A l'inſtant pour toujours il referma les yeux.
Mere, ſeche tes pleurs, cet enfant dans la gloire,
Jouira ſans combats des fruits de la victoire.

Ici, ſont renfermés l'eſpoir & la douceur
D'un pere qui gémit ſous le poids du malheur.
Il demande ſon fils, l'appui de ſa vieilleſſe,
L'unique rejeton de ſa haute nobleſſe ;
Il le demande en vain : l'impitoyable mort,
Au midi de ſes jours a terminé ſon ſort.
Sa couche nuptiale étoit déja parée ;
A marcher aux autels l'amante préparée,
Attendoit ſon amant pour lui donner ſa foi ;
Mais la fête ſe change en funebre convoi.
Calme-toi, jeune Elvire, inſenſible à tes larmes,
Dans les bras de la mort, Iphis brave tes charmes.

Quels ſont les attributs de cet autre tombeau ?
Dans un ruiſſeau de pleurs l'amour plonge un flambeau :
On voit à ſes côtés les graces gémiſſantes,
Baiſſer un triſte front & des mains languiſſantes ;
La jeuneſſe éplorée, & les yeux éperdus,
Semble encore chercher la beauté qui n'eſt plus.
Quelle main oſeroit en tracer la peinture ?
Hortenſe fut, hélas ! l'orgueil de la nature ;
Mais de cette beauté, fiere de ſes attraits,
Oſons ouvrir la tombe, & contempler les traits.
O ciel !.... de tant d'éclat.... quel changement funeſte !
Une maſſe putride eſt tout ce qui lui reſte.

Vous frémiſſez... ainſi nos corps, dans ce ſéjour,
D'inſectes dévorants ſeront couverts un jour.
Hommes vains & diſtraits, quelle trace ſenſible
Laiſſe dans vos eſprits ce ſpectacle terrible ?
La même, hélas! qu'empreint le dard qui fend les airs,
Ou le vaiſſeau léger qui ſillonne les mers.

Des ſépulcres des grands, voici la ſombre entrée.
De quelle horreur votre ame eſt-elle pénétrée ?
Tout eſt tranquille ici : ſuivons ces pâles feux ;
Le ſilence & la mort regnent ſeuls en ces lieux ;
La terreur qui les ſuit, errante ſous ces voûtes,
Ne peut nous en cacher les ténébreuſes routes ;
Deſcendons, parcourons ces tombeaux ſouterrains,
Où, ſéparés encor du reſte des humains,
Ces grands, dont le vulgaire adoroit l'exiſtence,
Ont voulu conſerver leur triſte préſéance.
De l'humaine grandeur pitoyables débris !
Eh ! que ſont devenus ces ſuperbes lambris,
Ces plaiſirs, ces honneurs, ces immenſes richeſſes,
Ces hommages profonds... ou plutôt ces baſſeſſes ?
Grands ! votre éclat, ſemblable à ces feux de la nuit,
Brille un moment, nous trompe, & ſoudain ſe détruit.

A l'obſcure clarté de ces lampes funebres ;
Sur ces marbres inſcrits, voyons leurs noms célebres :
Liſons : *Ci gît le grand*... Briſez-vous, impoſteurs :
Eh quoi ! des os en poudre ont encor des flatteurs ?
Je l'ai vu de trop près : dédaigneux & bizarre,
Il fut à la fois haut, rampant, prodigue, avare ;
Sans vertus, ſans talents, & dévoré d'ennui,
Il cherchoit le plaiſir, qui fuyoit loin de lui.
De cet autre, ô regrets ! l'épitaphe eſt ſincere ;

Il fut des malheureux le protecteur, le pere;
Affable, juste, vrai, rempli d'humanité,
Il prévint les soupirs de l'humble adversité:
La patrie anima son zele, son courage;
Azor, il eut enfin tes vertus en partage.
Des vrais grands, par ces traits, connoissons tout le prix,
Mais leurs fantômes vains sont dignes de mépris.

Dans ces lieux, un moment, recueille-toi, mon ame.
Tombeaux, votre éloquence, avec un trait de flamme,
A gravé dans mon cœur le néant des plaisirs:
Cessons donc ici-bas de fixer nos desirs;
Tout n'est qu'illusion, d'illusions suivie,
Et ce n'est qu'à la mort où commence la vie.

M. Feutry.

LES PASSIONS.

ODE.

Quel essaim d'ennemis terribles
Nourris-tu dans ton sein, mortel infortuné?
Sous quel joug accablant ces tyrans inflexibles
Tiennent-ils ton cœur enchaîné?
Tantôt de ces liens il sent le poids funeste;
Il en gémit, il le déteste;
Il fait, pour les briser, mille efforts généreux:
Tantôt esclave infame, & digne de ses peines,
Plus il sent aggraver ses chaînes,
Plus il ose se croire heureux.

Sous mille formes différentes,
Ces monstres furieux s'offrent à mes regards:

L'un, farouche lion aux prunelles ardentes,
Seme l'effroi de toutes parts ;
L'autre, ſerpent perfide, en ſecret s'inſinue ;
Son venin échappe à la vue.
De voiles impoſteurs pluſieurs ſont revêtus ;
Et trop sûrs d'inſpirer ſous leur forme ordinaire,
Une horreur ſouvent ſalutaire,
Ils ſe déguiſent en vertus.

Fiere du nom de grandeur d'ame,
L'aveugle ambition enivre les guerriers,
Éteint l'humanité dans leur cœur qu'elle enflamme
Du deſir de ſes vains lauriers.
Je vois par ſes fureurs la terre enſanglantée,
La licence au comble portée,
Le crime triomphant de la foible équité ;
Je vois des forcenés, de ſang humain avides,
S'aſſurer par des homicides,
Une affreuſe immortalité.

Sous une forme plus humaine,
Le captieux amour ſait nous tyranniſer.
Un cœur ne ſent le poids de ſa cruelle chaîne,
Que lorſqu'il ne peut la briſer.
Il paroît : que d'appas ! mais bientôt que de larmes !
Quels ſupplices ! quelles alarmes !
Quel trouble renaiſſant ! eſt-ce aſſez ? quels forfaits !
Son feu languit, s'éteint, s'il devient légitime.
Ciel ! j'en frémis : l'attrait du crime
Eſt le plus doux de ſes attraits.

Trop digne fille d'un tel pere,
La jalouſie en proie aux plus noires fureurs,
Voit tout à la lueur du flambeau de Mégere,

Source de fatales erreurs.
A nourrir ſes ennuis, toujours induſtrieuſe,
Toujours follement curieuſe,
Elle cherche en tremblant, une triſte clarté.
La trouve-t-elle enfin? quels tranſports phrénétiques!
Ciel! quels événements tragiques
Vont ſignaler ſa cruauté!

Ton air ſombre, ton œil avide,
Te trahiſſent; en vain tu crois nous impoſer,
Cupidité fatale, implacable Euménide,
Toi ſeule apprends à tout oſer.
La fraude, l'injuſtice, & le meurtre barbare,
Coupables enfants du Ténare,
Te ſuivent, toujours prêts à t'immoler les loix:
Tu parles; le devoir en vain prend leur défenſe;
L'homme avec toi d'intelligence,
Feint de méconnoître ſa voix.

Ta ſœur (a), lâchement enchaînée,
Au funeſte métal qu'elle croit poſſéder,
Des hommes, d'elle-même, ennemie obſtinée,
Se conſume à le regarder.
Par un juſte ſupplice, au ſein de la richeſſe,
Un beſoin éternel la preſſe;
L'éclat de ſes tréſors ne ſauroit m'éblouir.
Ils ne ſont, quoi qu'en diſe une foule imbécille,
Qu'un amas de boue inutile,
Pour qui n'oſe point en jouir.

L'envie, à nuire toujours prête,
Par ſes frémiſſements m'inſpire la terreur:

(a) L'avarice.

Quels horribles ſerpents environnent ſa tête!
Quel vautour déchire ſon cœur!
Sans relâche elle cherche à noircir le mérite:
L'aſpect de la vertu l'irrite,
Dans la publique joie, elle verſe des pleurs:
Bientôt le déſeſpoir deviendroit ſon partage,
Ses pleurs ſe changeroient en rage,
Sans nos fautes & nos malheurs.

Toujours de noirs ſoucis troublée,
La haine ne connoît que projets inhumains;
Quelquefois découverte, & bien ſouvent voilée,
Pour porter des coups plus certains.
La colere la ſuit, & dans ſa prompte ivreſſe,
Menace, tonne, frappe, bleſſe;
De ſon bras meurtrier, rien n'arrête l'effort:
La victime ſanglante à ſes genoux expire;
Tout ſon ſang pourra-t-il ſuffire
A calmer ſon cruel tranſport?

Tels ſont de votre aveugle rage,
Cruelles paſſions, les funeſtes effets.
La terre, des enfers trop reſſemblante image,
N'offre à mes yeux que vos forfaits.
Quel frein arrêtera votre fougue inſenſée?
Thémis juſtement courroucée,
En vain, pour la dompter, épuiſe ſes rigueurs;
Tandis que ſous le poids de ſes coups redoutables,
On voit expirer les coupables,
Vous régnez encor dans leurs cœurs.

Mais, ciel! quelle clarté ſuprême!
La ſageſſe.... (a) Tremblez, tyrans impérieux:

(a) C'eſt Minerve.

Que ſon divin aſpect, terrible à l'enfer même,
Calme vos tranſports furieux.
Mortel, par ſon ſecours, ta raiſon ſouveraine,
Arrachant ton cœur à leur chaîne,
Peut braver à ſon tour leur orgueil abattu;
Oſe de la ſageſſe, oſe achever l'ouvrage;
Le ciel attend de ton courage
Le triomphe de la vertu.

M. DE LA VISCLEDE.

L'ENVIE.

ODE.

OUI, je la reconnois, c'eſt l'implacable envie,
Qui, pour exécuter ſes projets odieux,
Sort de cet antre inſidieux,
De Mégere, ou plutôt de tout l'enfer ſuivie:
Son viſage hideux, livide, décharné,
La pâleur de ſon front, de ſerpents couronné,
Des fureurs de ſon cœur m'offrent l'horrible image,
Déja l'air eſt ſouillé de ſon ſouffle pervers.
Ciel, ſi tu n'enchaînes ſa rage,
Elle va de forfaits inonder l'univers.

Je frémis: quel objet de l'affreuſe immortelle
Ranime tout-à-coup les tranſports furieux!
Le mérite a frappé ſes yeux.
Le mérite, grands dieux! quel ſpectacle pour elle!
Soudain d'un trait fatal ſon cœur eſt pénétré:
De quel dépit jaloux le vois-je dévoré!
Quels ſoupirs forcenés échappent de ſa bouche!
Ses ſerpents hériſſés ſe gonflent de venin,

Dans ſon regard ſombre & farouche,
Je lis le déſeſpoir renfermé dans ſon ſein.

Vertus, talents, bonheur, dans ſa fureur extrême,
Le monſtre, à vous pourſuivre eſt ſans ceſſe occupé;
De votre gloire trop frappé,
A vous anéantir, il met ſon bien ſuprême.
Quoi! ſur vous, à ſes yeux, tous les yeux ſont fixés!
Par-tout où le jour brille, il vous voit encenſés.
Ah! l'enfer à ſon cœur offre moins de ſupplices,
Et cet affreux ſéjour de tourments raſſemblés,
Lui ſeroit un lieu de délices,
S'il pouvoit n'y point voir l'éclat dont vous brillez.

Des illuſtres mortels, d'un œil impitoyable,
Je la vois obſerver toutes les actions:
Leurs moindres inattentions
Deviennent des forfaits pour ce juge implacable:
Elle empoiſonne tout, & ne pardonne rien,
Exagere le mal, & rabaiſſe le bien.
Le bien! c'eſt lui ſur-tout dont l'aſpect la déchire;
Et ſon cœur agité par les jaloux accès
Que l'orgueil frémiſſant inſpire,
Pardonneroit plutôt cent crimes qu'un ſuccès.

Réduite à ſe cacher avec un ſoin extrême,
L'Euménide voudroit, d'un maſque ſpécieux,
Se couvrir à ſes propres yeux;
Elle craint de ſe voir, & rougit d'elle-même.
Lâche, elle aime à frapper ſans éclat & ſans bruit;
C'eſt toujours à l'abri des voiles de la nuit,
Que ſa tremblante main lance ſon dard perfide;
Et ſon cœur malheureux eſt toujours partagé

Entre la rage qui le guide,
Et l'effroi du grand jour, dont il eſt aſſiégé.

✣

Je vois, fille d'enfer, tes coupables miniſtres,
L'artifice odieux, l'infame trahiſon,
Semant ſourdement ſon poiſon,
Ajouter leurs noirceurs à tes forfaits ſiniſtres;
Je te vois, du mérite occupée à regret,
L'encenſer en public, le noircir en ſecret,
T'armer, pour l'accabler, d'une double impoſture;
Et s'il a jamais lieu de craindre un trait obſcur,
C'eſt lorſque ta bouche parjure,
A l'hommage public joint ſon hommage impur.

✣

Mais que tu caches mal le trouble qui t'agite!
Que ces dehors plâtrés déguiſent mal ton cœur!
A travers un calme impoſteur,
Je vois les maux qu'il ſent, les forfaits qu'il médite.
Quand ta bouche prononce un éloge glacé,
Quand tu feins d'approuver par un ſouris forcé,
Je te vois dévorer & tes pleurs & ta rage.
Elle perce à travers ton maintien concerté:
Ta contrainte groſſit l'orage,
Moins dangereux cent fois, s'il avoit éclaté.

✣

Le ciel, qui ſait au crime égaler le ſupplice,
Et qui, juge & témoin de tous tes attentats,
Semble ne s'en offenſer pas;
Ce ciel pour châtiment te laiſſe ta malice.
Des plus mortels ennuis ſans relâche aſſiégé,
Ton cœur eſt un vautour par lui-même rongé;
Le tranquille ſommeil fuit loin de ta paupiere;
A l'aſpect de ta joie on t'entend ſoupirer:

Tremblante, tu fuis la lumiere,
Et pour comble de maux, n'oſes les déplorer.

✣

Mais je vois rire enfin l'Euménide implacable.
Tremblez, talents, vertus, rien ne ſuſpend ſes pleurs,
Que vos fautes ou vos malheurs.
Ah! plus que ſa fureur, ſa joie eſt redoutable;
Votre gloire un moment auroit pu s'éclipſer;
Un inſtant de vertige auroit pu la bleſſer:
Je friſſonne pour vous... mais le monſtre ſe trouble.
Le preſtige eſt détruit, & prompt à vous venger,
Votre éclat vainqueur qui redouble,
Dans ſon premier enfer vient de la replonger.

✣

N'eſpérez point pourtant que ſa haine ſe laſſe.
Ce n'eſt qu'en méritant le mépris des humains,
Qu'on échappe à ſes traits malins:
La ſeule obſcurité près d'elle trouve grace:
Elle eſt, comme la gloire, attachée à vos pas.
C'eſt un arrêt des cieux; ne vous en plaignez pas.
Sa cenſure eſt un frein, & ſa haine un hommage;
Et je vois un malheur plus à craindre pour vous,
Que les noirs accès de ſa rage:
C'eſt de n'exciter plus ſon déſeſpoir jaloux.

LES CHARMES DE L'ÉTUDE.

ÉPITRE AUX POETES.

Mes bons amis, mes compagnons, mes guides,
Illuſtres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaiſirs purs, délicats & ſolides;
Je viens jouir, je viens charmer le temps.
Ce temps, ſi court, a des langueurs mortelles,
Quand l'ame oiſive en compte les inſtants;
C'eſt le travail qui lui donne des ailes.

L'homme veut être, & ne peut réſiſter
Au ſentiment de ſa propre durée :
L'heure où l'on vit, ſe paſſe à s'éviter;
La peine active eſt ſouvent préférée
Au froid loiſir de ſe voir exiſter.
J'ai vu ce cercle où regne l'inconſtance,
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaiſir eſt l'objet d'importance,
Où tour-à-tour on ſe cherche, on s'attend,
Pour s'oublier le ſoir en ſe quittant.
Qui ne croiroit, à voir cette affluence,
Dans ces jardins, à ce brillant ſoupé,
Qu'on eſt heureux? l'on n'eſt que diſſipé;

De deux ſoleils abréger la diſtance,
Eſt tout le ſoin dont on eſt occupé;
Et dans la foule à ſoi-même échappé,
L'on ſe dérobe à ſa triſte exiſtence.

Livres chéris, ah! qu'il m'eſt bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous!
Vous élevez, vous enchantez mon ame,
Rapide Homere, audacieux Milton,
Torrents mêlés de fumée & de flamme.
A ce mêlange en vain préfere-t-on
La pureté d'un goût puſillanime:
Du char brûlant du dieu qui vous anime,
Si vous tombez, c'eſt comme Phaéton;
Et votre chûte annonce un vol ſublime.

De l'art naiſſant l'eſſor ambitieux,
Libre du moins dans ſa route incertaine,
Oſoit franchir la barriere des cieux:
L'uſage encor, tyran capricieux,
Ne tenoit point le génie à la chaîne.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers
L'heureux larcin du hardi Prométhée,
Donner la vie à mille êtres divers,
Élever l'homme, embellir l'univers;
Telle eſt la loi que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui regne en vos écrits,
Coloſſe informe & beauté monſtrueuſe,
Par ſa grandeur fiere & majeſtueuſe,
Du cenſeur même étonne les eſprits.

Le ſeul Lucain (*a*), cherchant une autre gloire,

(*a*) Lucain mourut à l'âge de vingt-ſept ans, & nous laiſſa un poëme défectueux, mais plein de génie, dont le grand Corneille faiſoit ſon étude. *Voyez* Cinna, les Horaces, la mort de Pompée,

Sans le secours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin fait animer l'histoire.
Et son génie en fait le merveilleux.
Il est un vrai que l'artifice énerve;
Ce vrai l'inspire & lui donne le ton.
Qu'a-t-il besoin de Mars & de Minerve?
Il a César, & Pompée & Caton.
Les passions de César & de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate & d'Alecton :
Le ciel, l'enfer sont dans le cœur de l'homme.

Donne à Lucain ton style harmonieux,
Ou prends de lui son audace intrépide,
O toi, d'Homere émule trop timide (*a*),
Peintre touchant, poëte ingénieux,
Sage Virgile; & pourquoi de tes ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles?
Ulysse errant descendit aux enfers;
Et sur ses pas j'y vois descendre Énée.
Si Calypso gémit abandonnée,
Didon trahie, expire dans tes vers,...
Didon! que dis-je? Est-il rien que n'efface
De ce tableau la sublime beauté?
Tu peins Didon, & tu n'as pas l'audace
D'aller sans guide à l'immortalité!
Si ton rival tient le sceptre au Parnasse,
Il ne le doit qu'à ta timidité.

Ah! si du moins tu l'avois imité
Dans ses desseins majestueux & vastes,
Dans ce grand art des grouppes, des contrastes;
Art, dont Le Tasse a lui seul hérité.....

(*a*) On sait que les premiers livres de l'Enéide sont d'après l'Odyssée; & les derniers, d'après l'Iliade.

J'entends Boileau qui s'écrie : O blaſphéme !
Louer Le Taſſe !... Oui, Le Taſſe lui-même.
Laiſſons Boileau tâcher d'être amuſant,
Et pour raiſon donner un mot plaiſant.

Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle,
Que ce poëme, objet de ſes mépris !
Je ſais, Virgile, admirer tes écrits :
Troie & Carthage, & la rive infernale,
Les pleurs d'Évandre & la mort d'Uriale,
Sont des tableaux dont je ſens tout le prix ;
Didon ſur-tout n'eut jamais de rivale.

Mais que Le Taſſe a bien mieux exprimé
Cet héroïſme ébauché par Homere !
Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la piété ſincere,
La grandeur ſimple, & la ſageſſe auſtere,
Et la valeur qui connoît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeuneſſe ardente à ſe plonger
Dans les plaiſirs, qu'elle craint & qu'elle aime,
Et la vertu, qui la vient dégager.

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome en héros ſi féconde,
Qui choiſis-tu pour pere des Romains ?
Ce n'eſt pas tout que d'aller fonder Rome ;
Ce grand deſſein demandoit un grand homme.
Compare Énée à ce héros brillant,
A ce Renaud, ſi tendre & ſi vaillant.
Un foible amour eſt doucereux & fade ;
Mais dans ſa force il eſt beau, généreux,

Touchant, sur-tout quand il est malheureux:
Si la colere a fait une Iliade,
L'amour est-il moins fier, moins dangereux?

Phedre brûlant d'un feu qu'elle déteste,
Phedre au milieu du crime & du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceste,
Pour vous toucher, sont de foibles ressorts.
En vain Clairon, cette actrice sublime,
Rend plus frappants ces tableaux qu'elle anime.
Vous demandez des spectacles plus forts:
Voyez Phocas, cherchant d'un œil avide,
Quel est le cœur que sa main doit percer;
Réduit au choix, frémir d'un parricide,
Sans qu'il échappe au sang qu'il va verser,
Un mouvement, un cri qui le décide.
Puissant génie, étonnant créateur,
Combien de fois, ô grand homme! ô Corneille!
De ton vol d'aigle, observant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille!
De quel rayon le ciel t'illumina!
Quel feu divin s'alluma dans tes veines,
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Par les lauriers que ta main moissonna,
Paris devint la rivale d'Athenes!

Reine des arts, si fameuse autrefois,
Ne vante plus ton théatre (a) magique,
Ta Mélopée & ton masque tragique;
Ne vante plus ces oracles menteurs,

(a) Le mobile de l'action théatrale chez les Grecs, est presque toujours hors de l'intrigue.

Et ces deſtins, invincibles moteurs
D'une fatale & ſanglante aventure,
Où l'innocence eſt miſe à la torture
Pour des forfaits dont ils ſont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuſe impoſture,
S'évanouit, fait place à la nature:
L'action naît de l'ame des acteurs;
Les paſſions ſont les dieux du théatre.

O Rodogune, éternel monument,
Qu'avec effroi j'admire & j'idolâtre,
Où ſont puiſés ce nœud, ce dénoûment,
Cet intérêt? Au ſein de Cléopâtre.

Tiſſu hardi d'inviſibles rapports,
Héraclius, ſimple & vaſte machine,
Quel dieu caché préſide à tes reſſorts,
Les fait mouvoir? L'ame de Léontine.

Ainſi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les preſtiges.
Crime ou vertu, tout fut grand ſous ſa main;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir & parler un Romain.

Fable, autrefois en tableaux ſi fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmants, quel fut donc votre aſyle?
Lully monta ſon luth harmonieux;
A ſes accents s'éleva ce beau temple.
Brillant théatre, où préſide l'amour,
Où tous les arts triomphent tour-à-tour,
Et dont Quinault fut la gloire & l'exemple.
Chantre immortel d'Atys & de Renaud,

O toi, galant & sensible Quinault !
L'illusion, aimable enchantereſſe,
Mêla son philtre à tes vives couleurs ;
Le dieu des vers, le dieu de la tendreſſe,
T'ont couronné de lauriers & de fleurs :
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaſte, un plus riche tréſor ?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie :
En vain ta gloire, en naiſſant, fut ternie ;
Elle renaît plus radieuſe encor.
Dans tes tableaux, quelle noble magie !
Dans tes beaux vers, quelle douce énergie !
Si le François, par Racine embelli,
Lui doit la grace unie à la nobleſſe,
Il tient de toi, par ton ſtyle amolli,
Un tour liant & nombreux ſans foibleſſe.

Que n'avoit-il, ton injuſte cenſeur,
Que n'avoit-il un rayon de ta flamme !
Son fiel amer valoit-il la douceur
D'un ſentiment émané de ton ame ?

Mais ce Boileau, juge paſſionné,
N'en eſt pas moins légiſlateur habile ;
Aux lents efforts d'un travail obſtiné,
Il fait céder la nature indocile ;
Dans un terrain ſauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un ſillon fertile ;
Et ſon vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art, rendu ſimple & facile,
Reſſemble au trait d'un or pur & ductile,
Par la filiere, en gliſſant, façonné.

Que ne peut point une étude conſtante !
Sans feu, ſans verve & ſans fécondité,
Boileau copie ; on diroit qu'il invente ;

Comme

Comme un miroir, il a tout répété.
Mais l'art jamais n'a su peindre la flamme :
Le ſentiment eſt le ſeul don de l'ame
Que le travail n'a jamais imité.
J'entends Boileau monter ſa voix flexible
A tous les tons, ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaiſant, fin moqueur,
Même léger dans ſa gaîté pénible ;
Mais je ne vois jamais Boileau ſenſible ;
Jamais un vers n'eſt parti de ſon cœur.

Que la nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce poëte ingénu,
Ce La Fontaine, à lui ſeul inconnu,
Ce peintre né, dont l'inſtinct nous enchante !
Simple & profond, ſublime ſans effort,
Le vers heureux, le tour rapide & fort,
Viennent chercher ſa plume négligente :
Pour lui ſa muſe, abeille diligente,
Va recueillir le ſuc brillant des fleurs :
En ſe jouant, la main de la nature
Mêle, varie, aſſortit ſes couleurs ;
C'eſt un émail ſemé ſur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ſes pleurs.

Mais ſous l'appas d'un ſimple badinage,
Quand il inſtruit, c'eſt Socrate ou Caton ;
Qui de l'enfance a pris l'air & le ton.
De l'art des vers tel eſt le digne uſage ;
Mais laiſſons-lui ſa noble liberté ;
A peine il ſent le frein de l'eſclavage,
Qu'il perd ſon feu, ſa grace & ſa fierté.

La poéſie eut le ſort de Pandore :
Quand le génie au ciel la fit éclorre,

Chacun des arts l'enrichit d'un préſent ;
Elle reçut des mains de la peinture
Le coloris, preſtige ſéduiſant ;
Et l'heureux don d'imiter la nature :
De l'éloquence elle eut ces traits vainqueurs,
Ces traits brûlants qui pénetrent les cœurs ;
A l'harmonie elle dut la meſure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accents qui raviſſent les dieux.
La raiſon même à la jeune immortelle
Voulut ſervir de compagne fidelle ;
Mais quelquefois, inviſible témoin,
Elle la ſuit, & l'obſerve de loin.

Dès que Rouſſeau s'éleve au ton de l'ode,
Et qu'il décrit en vers harmonieux,
L'ordre éclatant qui regne dans les cieux (*a*),
L'enthouſiaſme eſt ſa ſeule méthode :
Quand ſous ſes doigts commence à retentir
La harpe ſainte ou le luth de Pindare,
J'aime à penſer, je crois même ſentir
Qu'un feu divin de ſon ame s'empare ;
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.
Mais d'un ton grave & d'un air réfléchi,
A la raiſon (*b*) ſi lui-même il inſulte,
Pour la combattre, il faut qu'il la conſulte,
Et de ſes loix il n'eſt plus affranchi.
Que dis-je ? Eſt-il d'eſſor qu'elle ne regle ?
Pour s'élever & planer dans les cieux,
L'enthouſiaſme a les ailes de l'aigle ;
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux ?

(*a*) Voyez l'Ode II. du premier Livre, *Pſ.* 8.
(*b*) Voyez l'Ode à M. de la Fare.

Voyez Horace, & ſi, dans ſon délire,
Sa main voltige au hazard ſur la lyre,
Avec quel art, variant ſes accords,
D'un mode à l'autre il s'éleve, il s'abaiſſe!
Vrai dans ſa fougue, & ſage en ſon ivreſſe,
La raiſon même approuve ſes tranſports.
D'un ton moins haut, ſi l'ami de Mécene,
Des mœurs de Rome ingénieux cenſeur,
A mes regards en expoſe la ſcene,
Quelle morale & plus pure & plus ſaine!
Qu'il y répand de charme & de douceur!
En le liſant, avec lui je crois vivre:
A Tivoli je m'empreſſe à le ſuivre.
La liberté, l'enjoûment, la raiſon,
Dans ſa retraite accourent ſur ſes traces;
L'amour y vient ſans bandeau ni poiſon,
Et la vieilleſſe y joue avec les graces.

De nos devoirs le mutuel accord,
De nos beſoins l'intime & doux rapport,
Le choix du bien, ſa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuiſable,
De l'amitié le charme & les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver ſon bonheur en ſoi-même,
Sous ces berceaux, voilà nos entretiens.

Mais à mes yeux encore plus familiere,
Plus près de moi, plus facile à ſaiſir,
La Vérité, dans les jeux de Moliere,
De ſes leçons ſait me faire un plaiſir.
Enſeigne-nous où tu trouves la rime,
Lui dit Boileau, ſans doute en badinant;
Eſt-ce donc là ce que ton art ſublime,
Divin Moliere, a de plus étonnant?

Enſeigne-nous plutôt quel microſcope,
Depuis Agnès juſqu'au fier Miſanthrope,
Te dévoila les plis du cœur humain;
Quel Dieu remit ces crayons dans ta main?
Dans tes écrits, quelle ſeve féconde,
Quelle chaleur, quelle ame tu répands!
La cour, la ville, & le peuple & le monde,
Tu fais de tout une étude profonde;
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit d'un ſot qui lui reſſemble;
Le médecin ſe moque de Purgon;
L'avare pleure & ſourit tout enſemble,
D'avoir payé pour entendre Harpagon:
Le ſeul Tartufe a peu ri, ce me ſemble.

Moi, qui n'ai point le maſque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaiſſie
S'éleve autour de mon ame obſcurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la ſombre & vague inquiétude
Trouble mes ſens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sotenville & Dandin,
Le bon Soſie, & Nicole & Jourdain:
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon ſang coule ſoudain,
De mes eſprits le feu ſe renouvelle;
Je crois renaître, & ma ſérénité
En un jour clair me peint l'humanité.
Tous ces travers qui m'excitoient la bile,
Ne ſont pour moi qu'un ſpectacle amuſant:
Moi-même enfin je me trouve plaiſant
D'avoir tranché du cenſeur difficile.

Fruits du génie, heureux préſents des cieux
Embelliſſez la retraite que j'aime,

Et rendez-moi mon loiſir précieux;
Seul avec vous, je me plais en moi-même:
Par vous guéri de cette vanité
Qui ſacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus ſolide,
De cette vie, & inconſtante & fluide,
Je ſuis le cours avec tranquillité;
L'œil attaché ſur un charmant rivage,
Où la nature étale à mon paſſage
Son abondance & ſa variété.

M. MARMONTEL.

VERS

Sur la mort de Madame du CHATELET.

L'UNIVERS a perdu la ſublime Émilie:
Elle aima les plaiſirs, les arts, la vérité:
Les dieux, en lui donnant leur ame & leur génie,
Ne s'étoient réſervé que l'immortalité.

M. DE VOLTAIRE.

SUR LE MÊME SUJET.

UN ſommeil éternel a donc fermé ces yeux
Où brilloient la vertu, la candeur, le génie:
La vérité, l'honneur, la foi, la modeſtie,
N'ont pu changer du ſort l'arrêt impérieux:
Tu meurs, immortelle Émilie,
Ou plutôt ta belle ame, en volant vers les dieux,
A ſon principe eſt réunie.
Avec toi, la pudeur, de la terre bannie,

Rentre pour jamais dans les cieux.
Tu meurs, & je survis à ton heure fatale,
Je vois encor ce ciel dont tu ne jouis plus.
Hélas! où l'amitié, les talents, la vertu,
Pourront-ils trouver ton égale ?
Qui me rendra ces jours passés dans la douceur
D'une confiance tranquille,
Où mon ame, à tes goûts docile,
N'avoit pour loi que ton humeur ;
Où, loin des propos de la ville,
Et du vain faste de la cour,
Sans soins, sans brigues, sans détour,
L'*Arioste* & *Newton*, dans un loisir utile,
Remplaçoient, à Cirey (*a*), la jeunesse & l'amour ?
Dans les bras de la paix, au sein de la sagesse,
Oubliant Versaille & Paris,
Les flatteurs & les beaux esprits,
L'orgueil des grands & leur bassesse,
Nous étions seuls heureux, du moins dans nos écrits.
Pardonne, ombre chere & sacrée,
Si, de son bonheur enivrée,
Mon ame quelquefois secoua ses liens,
Par tes transports, vainqueurs des miens,
Tu vis ma chaîne resserrée.
Si sur nos plus beaux jours, tissus par le bonheur,
Le caprice a versé l'amertume & l'aigreur,
Du moins, après ta mort, tu seras adorée.
Vois des arts la troupe éplorée,
Te suivre en deuil jusqu'au tombeau ;
Vois l'hymen & l'amour éteindre leur flambeau ;
Vois le cœur même de l'envie
S'ouvrir enfin à la pitié ;

(*a*) Terre de Madame la Marquise du Châtelet.

Vois ton cercueil baigné des pleurs de l'amitié;
Vois ton époux errant, & déteſtant la vie,
Redemander aux dieux ſa fidelle moitié.
Admiſe à la céleſte troupe,
A la table des dieux, où tu bois dans la coupe
Et de Minerve & d'Apollon,
Si ton cœur eſt ſenſible à l'éclat d'un grand nom,
Si mes vœux juſqu'à toi peuvent ſe faire entendre,
Que tu dois t'applaudir d'une amitié ſi tendre !
Je veux que l'avenir, dans mes vers t'admirant,
Te confonde avec Uranie;
Et ſi quelque cenſeur impie
Rit du culte immortel que ma muſe te rend,
Pour confondre la calomnie,
J'aurai *Saint-Lambert* pour garant.

M. DE VOLTAIRE.

CHANSON.

Air : *Laire la, laire lan laire,*

IL faut toujours aux grands ſeigneurs
Rendre toute ſorte d'honneurs;
Les aimer, c'eſt une autre affaire.
Laire la, laire lan laire,
Laire la, laire lan la.

Qui ne les connoît qu'à demi,
S'honore d'être leur ami;
Qui les connoît bien, ne l'eſt guere.
Laire la, &c.

Ils ſont d'un commerce très-doux,
Tant qu'ils ont affaire de vous;

Hors de là, c'eſt tout le contraire,
Laire la, &c.

✠

Comme ſi tout leur étoit dû,
Chez eux, d'un ſervice rendu,
L'ingratitude eſt le ſalaire.
Laire la, &c.

✠

Approcher d'eux comme du feu,
Les bien connoître; & les voir peu,
C'eſt le mieux que vous puiſſiez faire.
Laire la, &c.

REGNIER DES MARAIS (a).

(a) François-Séraphin Regnier des Marais, Pariſien, de l'Académie de la Cruſca de Florence, & de l'Académie Françoiſe, dont on a des poéſies françoiſes, latines, italiennes & eſpagnoles, mort en 1713.

LES PROGRÈS DE L'ÉLOQUENCE.

POEME.

QUEL art impérieux, & plus fort par ſes charmes,
Que le pouvoir des loix, que la terreur des armes,
Dans l'ame des humains porte ces traits vainqueurs
Qui domtent les eſprits, & qui changent les cœurs?

A ce noble triomphe, ô divine éloquence!
Je reconnois ta gloire, ainſi que ta puiſſance:

Athenes, qui long-temps dut ſa force à ta voix,
En ſes diviſions n'écoutant plus les loix,
De Philippe bientôt devenoit la conquête:
Ce roi s'arme; elle tremble; il vient... mais qui l'arrête?
Quel danger imprévu l'auroit donc ébranlé?
Les Grecs ſont réunis, Démoſthene a parlé.

Aux ſouverains des rois, prépatant l'eſclavage,
Le fier Catilina s'apprêtoit au carnage,
Et déja par la crainte il les avoit vaincus;
On entend Ciceron, Catilina n'eſt plus.

Telle étoit l'éloquence en ces temps ſi célebres;
Bientôt la barbarie étendant ſes ténebres,
Obſcurcit la clarté des arts qu'elle opprima;
Leur flambeau s'éteignit, Louis le ralluma;
Charlemagne & François, d'un jour qui luit encore,
N'avoient ſur nos climats fait briller que l'aurore.
Ces rois du ſeul ſavoir étoient reſtaurateurs,
Mais Louis ſut former nos eſprits & nos mœurs.
Soutien de tous les arts, dont il remplit la France,
A côté de ſon trône il plaça l'éloquence,
Et voulut, lui ſervant de modele & d'appui,
Qu'elle ſoumît les cœurs, & régnât comme lui;
Il a rendu l'empire à l'art de Démoſthenes,
Art défenſeur de Rome, & ſouverain d'Athenes,
Et que Paris a vu briller, plaire, émouvoir
Avec autant d'éclat, & non moins de pouvoir.

Avant ce regne heureux, orateurs ſans culture,
Les prêtres l'ignoroient autant que la nature;
Mais l'éloquence enfin leur impoſa des loix,
Réforma leur génie & leur ſtyle à la fois;

Et cultivant la chaire, en ce champ si stérile,
Fit naître de ses fleurs les fruits de l'évangile.

Bourdaloue, invincible en ses raisonnements,
Des passions en nous confond les arguments;
L'avare, en le quittant, court soulager son frere;
Déja dans Dieu l'athée a reconnu son pere,
L'orateur au parjure arrache des regrets,
Et l'enfer qui l'apprend, frémit de ces progrès.

Au milieu des tombeaux où repose la cendre
Des héros que la mort a forcé d'y descendre,
Simple & toujours sublime, aussi profond que grand,
Bossuet le célebre, émeut, ravit, surprend.
Vous, qu'illustra la paix, qu'a signalés la guerre,
Dieu vous couronne au ciel, Bossuet, sur la terre.

D'un pas sûr, moins hardi, mais plein de majesté,
Conduisant ses héros à l'immortalité,
Fléchier le suit, l'atteint dans la même carriere;
Il brille en répandant la plus douce lumiere,
Près des ombres qu'il plaint, les graces sont en pleurs,
Et les tristes cyprès s'embellissent de fleurs.

C'est ainsi qu'on apprit de ces esprits sublimes,
A louer les vertus, à confondre les crimes;
Leurs talents unités ont ranimé la foi,
Illustré leur art même, & la France & son roi.

Du progrès de ses soins, quelle preuve éclatante,
Dans un nouveau triomphe, à mes yeux se présente!
L'éloquence au barreau fait retentir sa voix,
Chasse la barbarie, en défendant les loix.
L'orateur, malgré lui, de mille erreurs complice,

En voulant vers le vrai conduire la juſtice,
L'entraînoit juſqu'alors par de trop longs détours
L'égaroit quelquefois, & l'arrêtoit toujours.
Je vois Le Maître ouvrir une route nouvelle ;
Mais Patru ſon diſciple, & lui-même modele,
Ami de l'élégance unie à la clarté,
Pour attacher l'eſprit, ornant la vérité,
Muni de nouveaux traits, vient enfin la défendre :
Érard, qui ſuit ſes pas, déjà ſe fait entendre,
Joint la beauté de l'ordre à la force des tons,
Et la chaleur du ſtyle, au pouvoir des raiſons ;
Imité de nos jours, il ſemble vivre encore.

Souvent ceux qu'au barreau l'art de parler honore,
Des clients animés épouſent la fureur,
Et s'armant du ſavoir, combattent pour l'erreur.
Avant le grand Talon, que cet art fut inſtruire,
Qui pouvoit mieux que lui la vaincre, la détruire ?
Il démêloit le fil des diſcours captieux ;
Thémis, qu'il éclairoit, voyoit tout par ſes yeux :
Bignon & d'Agueſſeau, ces orateurs auguſtes,
Auſſi ſages que vrais, fermes autant que juſtes,
En ſuivant ce modele, auroient laiſſé douter
Que leurs pareils un jour puſſent les imiter,
Si ceux dont en ce ſiecle on admire la gloire,
Par d'auſſi grands talents ne forçoient à le croire.

O généreux Louis, combien d'autres effets,
Pour le bonheur du monde, ont produit tes bienfaits !
L'art que tu protégeas, fut par-tout s'introduire ;
L'éloquence inſpira ceux qui vouloient inſtruire ;
Au ſein de tous les arts, ſa chaleur, ſa clarté,
Ont porté la lumiere & la fécondité ;
Pour plaire, la raiſon par elle fut parée,

Du pénible savoir elle applanit l'entrée,
Et sous cent noms divers, elle a, dans nos auteurs,
Augmenté nos plaisirs, ou réformé nos mœurs.
L'ame enfin fut rendue à Dieu par l'éloquence;
Le cœur, à l'équité; l'esprit, à l'évidence.
Tout jouit de tes dons; même tes ennemis,
Jaloux de notre gloire, à notre goût soumis,
Empruntèrent bientôt nos immenses richesses;
Par-tout, comme le ciel, tu versas tes largesses,
Et l'on vit s'enrichir de tes trésors ouverts,
La foi, Thémis, les arts, la France & l'univers.

M. LINANT.

CHANSON.

Air: *De Joconde.*

IRIS, vous connoîtrez un jour
Le tort que vous vous faites,
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.
Cherchez à vous faire estimer,
Plus qu'à vous rendre aimable;
Le faux honneur de tout charmer,
Détruit le véritable.

FÉNELON.

Cette chanson morale de l'auteur du beau roman de Télémaque, est apparemment une de ces fleurs qu'il trouvoit sous ses pas dans sa jeunesse.

VAUDEVILLE

Sur la naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

QUE la Dauphine & le Dauphin,
De nos chanſons ſoient le refrain;
Que ce couple charmant y brille.
Mais partageons plutôt nos tranſports en ce jour,
Et que le même zele exprime notre amour
Pour toute la famille.

✣

Louis ſert de modele aux rois;
De ſes bienfaits, de ſes exploits;
Par-tout notre hiſtoire fourmille;
On l'admire, on le craint, mais on l'aime encore plus;
Et déja le Dauphin nous promet les vertus
De toute la famille.

✣

Belle Dauphine, objet chéri,
Pour toi nos vœux ont réuſſi,
Le fils ſuit de bien près la fille.
Heureux de ton bonheur, notre cœur s'en réjouit;
Tout François, en ce jour, par ſon amour ſéduit,
Se croit de la famille.

✣

Sur ce fils nous nous raſſurons,
Il nous ſuffit que des Bourbons
Le ſang dans ſes veines pétille:
Leur nom ſeul pour ſon ſort eſt un préſage heureux,
Ils naiſſent tous héros, & la gloire chez eux
Eſt un bien de famille.

Mais de Marie, en vérité,
Et la douceur & la bonté
Méritent bien une apostille.
Chantons, chantons aussi cette heureuse maman;
Puisse-t-elle d'un prince encore voir dans un an
Augmenter la famille!

Un essaim de jeunes beautés (a)
Nous représenté à ses côtés,
Des graces la troupe gentille:
On y voit tout ensemble esprit, sagesse, attrait;
Le ciel a pris plaisir à verser ses bienfaits
Sur toute la famille.

Tout peint le plaisir à nos yeux;
Il se reproduit en tous lieux;
Ici, l'on chante & l'on sautille;
Plus loin, le vin coulant avec rapidité,
Chacun trouve moyen de boire à la santé
De toute la famille.

Unissons-nous, qu'un jour si beau,
Sans choix mette au même niveau
Le bel habit & la mandille;
Le rang doit s'oublier en des moments si doux;
Pour les mieux célébrer, François, ne formons tous
Qu'une même famille.

M. Mesle.

(a) Mesdames de France.

EPITRE

A MONSIEUR

L'ABBÉ DE ROTHELIN.

DOCTE Abbé, dont l'esprit, guidé par la sagesse,
Aux fruits de la raison joint les fleurs du Permesse,
Souffre que dans ton goût, cherchant un sûr appui,
L'amitié, par ces vers, te consulte aujourd'hui.
De la vaste science embrassant l'étendue,
Dans ses riches états, rien n'échappe à ta vue;
Philosophe, critique, ardent ami des arts,
Promenant en tous lieux tes avides regards,
Tantôt tu te nourris des vérités divines,
Tantôt l'antiquité, du sein de ses ruines,
Offre à tes yeux perçants, dans ses restes usés,
Quelques faits précieux, par le temps déguisés.
Tu portes le flambeau dans ces routes obscures,
Des savants rebutés, éternelles tortures.
Quelquefois plus hardi, d'un esprit incertain,
Tu sondes le mystere ou du vuide ou du plein;
Mais bientôt mépriſant ce problème frivole,
Qu'enfanta le loisir dans l'ombre de l'école,
A toi-même indulgent, docile à tes desirs,
Dans de plus beaux objets tu cherches tes plaisirs.
Ton cœur s'émeut aux sons du fier chantre d'Achille;
Il s'amuse du Tasse, il adore Virgile;
Enchanté de Corneille, il aime son rival;
La Fontaine te charme, & son style inégal,
Dans son désordre même imitant la nature,

Te plaît, malgré la regle, & brave ta cenſure;
Tu mets dans la balance Horace, Deſpréaux:
L'un, plus aiſé, plus vif en ſes riants tableaux;
L'autre, eſclave de l'art, fidele à l'harmonie,
Au joug de la méthode aſſervit ſon génie:
Ainſi donc, tour-à-tour, paſſant du grave au doux,
Tu ſais, ſans les confondre, allier tous les goûts.
Mais, dis-moi, quel démon, dans ſa bizarre audace,
Souffle dans tous les cœurs le dégoût du Parnaſſe?
Aujourd'hui ſur ſon trône Apollon étonné,
De tous ſes courtiſans ſe voit abandonné.
En vain, pour repeupler les rives du Permeſſe,
Il répand les tréſors de Rome & de la Grece;
En vain à nos François, par l'erreur éblouis,
Il peint ces jours heureux, ce ſiecle de Louis,
Où l'art, encore enfant, ſut franchir les obſtacles,
Et, géant tout-à-coup, enfanta des miracles.
Rien ne peut ramener ſes ſujets revoltés:
Apollon, (diſent-ils, par l'orgueil excités,)
Cet enchanteur des ſens n'eſt qu'une vaine idole;
Il faut détruire enfin ſon culte trop frivole;
Il faut, à la raiſon conſacrant nos travaux,
Domter la vérité par des efforts nouveaux,
Découvrir le ſecret de ces loix ſi profondes,
Qui firent la diſtance & la courſe des mondes.

Ainſi, la regle en main, & d'Euclide eſcortés,
Ils cherchent pas à pas d'obſcures vérités;
Créateurs, dans l'eſpace ils forment cent chimeres,
Et dédaignent des ſens les objets trop vulgaires:
L'un veut que, par le plein, chaque aſtre reſſerré,
Puiſſe écarter les corps dont il eſt entouré;
Un ſecond, à ſon tour, fait une autre méthode,
A ces corps trop ſerrés donne un lieu plus commode.

Dans un vuide infini, le corps mû ſans moteur,
Court ſans être pouſſé, peſe ſans peſanteur.
Être foible & rampant, ta vaine conjecture
Veut embraſſer ce cercle où roule la nature.
Si, par égard encor pour les foibles mortels,
Ils n'oſent d'Apollon renverſer les autels,
Le faux goût qui les guide au milieu d'un délire,
Du dieu brillant des ſons veut accorder la lyre.

Aujourd'hui le génie, eſclave du compas,
Dans ſa courſe, en tremblant, meſure tous ſes pas;
A ſes auſteres loix, cette regle importune,
Aſſervit tous les arts, la chaire, la tribune.
Cet art plus libre encor, cet art charmant des vers,
Languit empriſonné dans des indignes fers.
Oui, Borée, entouré de frimas & de glace,
En un déſert aride a changé le Parnaſſe:
Son ciel jadis ſi pur, obſcurci de vapeurs,
Empoiſonne à la fois les lauriers & les fleurs.
Ce ſiecle raiſonneur, en ſa froide manie,
Par de triſtes calculs, veut régler l'harmonie,
Proſcrit comme un écart, un aimable détour,
Et bannit des écrits & la grace & le tour.
Offrir la vérité ſous quelque noble image,
C'eſt, dit-on, la voiler d'un importun nuage;
Sa beauté, ſans atours, a des attraits puiſſants;
L'erreur ſeule a beſoin du preſtige des ſens.
Ainſi par ſes diſcours devenu plus timide,
De Pégaſe trop vif, Phébus retient la bride.
Un poëte aujourd'hui, toujours de ſens raſſis,
De l'exacte raiſon ſuit le chemin précis.
Pour de riants objets ſa muſe indifférente,
N'oſe ſe détourner dans ſa marche prudente;
Et dédaignant des ſens le langage vainqueur,

Parle toujours raiſon, jamais ne parle au cœur.
Eſt-ce ainſi qu'autrefois le ſublime Virgile,
Répandant les tréſors de ſa veine fertile,
Par ſa douce éloquence entraînoit les eſprits ?
La raiſon & le goût d'accord en ſes écrits,
Se prêtent tour-à-tour un ſecours favorable ;
Son art aux vérités donne un habit aimable.
S'il veut de la phyſique étaler les ſecrets,
Ses dogmes déguiſés ſous les plus nobles traits,
Par ſes mains adoucis, perdent leur air ſauvage,
De figures ſans nombre il orne ſon ouvrage.
Dans les moindres ſujets, humble ſans s'avilir,
D'une image élégante il ſait les ennoblir.
En vain ſur le théatre étalant ſa morale,
Et du cœur des humains parcourant le dédale,
Séneque nous inſtruit en ſon ſtyle profond :
Le lecteur languiſſant l'admire & ſe morfond ;
Et fuyant un auteur dont la raiſon le glace,
S'attendrit chez Tibulle, & vit avec Horace.

L'homme, quoi que l'on diſe, eſt fait pour le plaiſir ;
Entre les vérités il a peine à choiſir :
Paſſant du pour au contre, en vain dans ſa balance
Il croit pouvoir fixer la tranquille évidence,
Elle échappe ſans ceſſe ; & depuis ſix mille ans,
Rebute des mortels les vœux les plus preſſants.
Mais l'objet des beaux arts, d'un abord plus facile,
Promet à nos efforts une moiſſon fertile ;
Et flattant de nos cœurs les avides deſirs,
Au lieu de vérités, il offre des plaiſirs.

Abbé, toi, dont le goût, dans ta démarche ſure,
Du préjugé ſubtil démêle l'impoſture,
De l'erreur ſéduiſante écarte les brouillards,

Eclaire les eſprits, viens au ſecours des arts;
Que par toi, rétabli, l'Apollon de la France
Ranime ſes concerts, réchauffe l'éloquence;
Que d'autres Boſſuets, des Racines nouveaux,
De ces auteurs fameux ſoient de dignes rivaux.

M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR CLAIRAUT,

A M. DE VOLTAIRE.

LAISSE à *Clairaut* tracer la ligne
Du rayon qui frappe tes yeux :
Armé d'un verre audacieux,
Qu'il aille au cercle radieux
Chercher quelque treizieme ſigne;
Qu'il donne ſon nom glorieux
A la premiere tache inſigne
Qu'il découvrira dans les cieux.

Toi, d'un plus aimable délire
Écoute les tendres leçons;
D'une autre muſe qui t'inſpire,
Ne dédaigne point les chanſons;
Quitte ce compas, prends ta lyre.
Je donnerois tout *Pemberton*,
Et tous les calculs de *Newton*,
Pour un ſentiment de Zaire.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

UN certain chantre abandonnoit ſa lyre;
Nouveau *Kepler*, un téleſcope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendoit y lire,
Et décider ſur le vuide & le plein.
Un roſſignol, du fond d'un bois voiſin,
Interrompit ſon morne & froid délire;
Ses doux accents l'éveillerent ſoudain :
(A la nature il faut qu'on ſe ſoumette;)
Et l'aſtronome, entonnant un refrain,
Reprit la lyre, & briſa ſa lunette.

LES CERISES
RENVERSÉES.
POEME HÉROIQUE.

CHANT PREMIER.

JE chante ce combat où, tout couvert de gloire,
Damon, près du pont-neuf, remporta la victoire,
Où ſon cœur généreux, pour deux fois dix-huit ſols,
Sut d'un peuple en fureur appaiſer le courroux.

Muſe, qui du clocher de la Samaritaine,
Vis de loin ſes exploits, viens animer ma veine;

Viens m'apprendre comment ce héros indomté
Sut mêler la prudence à la témérité ;
Conte-moi le péril où se trouverent prises
Les dames dont le char renversa les cerises ;
Et dis-moi par quel art Damon sut ménager
La gloire du beau sexe, & vaincre le danger.

Le soleil fatigué de parcourir le monde,
Précipitoit ses pas pour se plonger dans l'onde,
Et déja du pont-neuf les enroués chanteurs,
Pour chercher à souper, quittoient leurs auditeurs,
Lorsqu'en un char doré, deux dames arrêtées,
D'une troupe insolente indignement traitées,
Porterent à Damon, du spectacle surpris,
En lui tendant les mains, leurs regards & leurs cris.
Là, cent voix de fausset, dans les airs confondues,
Leur crioient : Payez-nous nos cerises perdues,
Que vos maudits chevaux, en voulant avancer,
Sur le pavé poudreux viennent de renverser.

En vain l'aimable Églé, du désordre troublée,
De son char exhortoit la criarde assemblée ;
En vain elle essaya, contre ces furieux,
L'art de persuader qu'elle a reçu des dieux.

D'autre part, la discorde à la forte poitrine,
Prêtant des tons aigus à la troupe mutine,
Des halles du marché, par chemins différents,
De nouveaux bataillons épaississoient les rangs :
Damon voit le péril, entre au champ de bataille
Monte sur une borne : Écoutez-moi, canaille,
Cria-t-il ! on se tait ; chacun de tous côtés
Tient sur le harangueur ses regards arrêtés.
Tel on vit autrefois le chantre de la Thrace,

Par ſes divins accents ſuſpendre ſa diſgrace ;
Quand, reſpirant le ſang, le carnage & l'horreur,
Des femmes, pour le perdre, accouroient en fureur;
Ou plutôt comme on voit ſur les mers orageuſes,
Bruire & s'entre-pouſſer les vagues écumeuſes,
L'eau ſe lancer en l'air, les autans irrités,
Exercer à l'envi leurs poumons agités ;
Alors Neptune ſort de ſes grottes profondes,
Donne un coup de trident, calme, applanit les ondes ;
Ainſi l'on voit Damon, en élevant ſa voix,
Rendre muets, d'un mot, cent goſiers à la fois.

Mutins, leur crioit-il, quelle brutale envie
Dans un combat douteux vous fait riſquer la vie?
Aveugles, vous ſuivez un aveugle courroux :
Vous attaquez Églé : quoi ! la connoiſſez-vous ?
Vous oſez inſulter ſon aimable couſine !
Pouvez-vous ignorer leur illuſtre origine ?
Ah ! ſi vous n'écoutez ni reſpect ni raiſon,
Appréhendez du moins la mort ou la priſon.

Le ſilence régnoit, & la troupe rétive,
A l'éloquent Damon ſe rendoit attentive,
Quand, les rênes en main, le coupable cocher,
Profitant du ſermon, commença de toucher.
La troupe, à cet aſpect, reprenant ſa furie,
Laiſſe là le prêcheur, qui ſe démene & crie;
Les valets vainement occupent le chemin
Pour former une digue à ce peuple mutin.
Comme un torrent groſſi par un nouvel orage,
Renverſe arbres, rochers, qu'il trouve en ſon paſſage,
Tout de même l'on voit ce peuple révolté,
De la gent bigarrée abattre la fierté.
Mais c'eſt aſſez chanter, & pour reprendre haleine,
Allons rêver un peu ſur les bords d'Hipocrene.

CHANT II.

Cependant la Diſcorde aux cheveux hériſſés,
A grands coups de ſerpents hâtoit les moins preſſés;
La crainte, la pâleur, à ſon ordre rendues,
Environnoient déja les dames éperdues,
Et, pour fixer le char, en guiſe de crampons,
S'alongeoient mille bras à pattes de chapons.
En vain l'adroit cocher dégageant les portieres,
Fait claquer ſon fouet de diverſes manieres;
Cent autres bras nerveux, ſecondant les premiers,
Engageant les devants, ſaiſiſſent les courſiers.
Telle on voit quelquefois ſur la mer agitée,
Par deux vents oppoſés une nef arrêtée.
Les palefrois fougueux ſous la main bondiſſant,
Rongeoient leurs freins dorés, d'écume blanchiſſant.
Champagne, l'Adonis des beautés ſubalternes,
Le Baſque aux pieds légers, l'ornement des tavernes,
Picard, Lafleur, & vingt que je ne nomme pas,
Dans ce combat fameux ſignalerent leurs bras.
Mais qui pourroit compter les cottes dégraffées,
Les collets déchirés, les têtes décoëffées,
Les claques, les ſoufflets, les coups de poing reçus,
Les coups de pied donnés, bien plutôt qu'apperçus?
Alors on vit, dit-on, (qu'importe qu'on le croie)
En l'air les mêmes dieux qu'Homere vit dans Troie.
Là, s'avance Junon d'un pas grave & réglé,
Et d'abord prend parti pour la craintive Églé:
Fuyez dans les enfers, vaines terreurs, dit-elle,
J'oppoſe à vos efforts ma préſence immortelle.

D'autre part, la Diſcorde & le terrible Mars,
Dans le parti contraire armoient de toutes parts;

Quand Damon rebuté de perdre ſes paroles,
Pour rendre le bon ſens à tant de têtes folles :
Il faut, je le vois bien, dit-il, joindre à la fois,
Pour mieux perſuader, le geſte avec la voix ;
Par ce bâton noueux, la raiſon mieux prouvée,
Se fera reſpecter ; puis la canne levée,
Il ſaute en bas, il court ; la déeſſe aux grands yeux,
Minerve, l'arrêtant : quel tranſport furieux
T'agite en ce moment ? écoute, lui dit-elle ;
Voici le ſeul moyen de finir la querelle :
Ouvre ta bourſe, cours, & d'un pas diligent,
Va-t-en trouver les chefs, offre-leur de l'argent.
C'eſt ainſi qu'autrefois Priam quittant ſa ville,
Fut racheter Hector des mains du fier Achille.
Elle dit, & Damon, ſans autre compliment,
Hauſſe la voix : Parlons d'un accommodement ;
C'eſt Minerve elle-même à préſent qui m'inſpire :
Je paîrai le dommage, & que l'on ſe retire.
Pour la ſeconde fois les mutins confondus,
Se taiſent, leurs eſprits demeurent ſuſpendus.
A la tempête on voit ſuccéder la bonace,
Le ſilence banni vient reprendre la place :
Tel qui, le poing levé, répandoit la terreur,
Reſte immobile, & ſent ralentir ſa fureur ;
Tous étoient attentifs, quand un filou s'approche,
Et côtoyant Damon, met ſa main dans ſa poche,
Tire la bourſe, fuit, comme l'adroit chaſſeur,
Du jeune lionceau diligent raviſſeur,
Qui, craignant le retour de la mere en furie,
Aſſure par ſa fuite, & ſa proie & ſa vie.
Le peuple, de l'accord paroiſſant ſatisfait,
Veut voir joindre auſſi-tôt la promeſſe à l'effet :
Tous entourent Damon ; le captif équipage
Tout-à-coup délaiſſé, s'ouvre un libre paſſage ;

Le

Le prudent conducteur, du péril dégagé,
Touche les fiers courſiers, part ſans prendre congé.

CHANT III.

Phébus prêt à finir ſa brillante carriere,
Lançoit obliquement quelques traits de lumiere;
Des nuages confus la vaſte obſcurité,
De ſes derniers rayons éteignoit la clarté.

Églé fuyoit alors, du danger garantie,
Et laiſſoit à Damon achever la partie;
Pendant qu'autour de lui mille bras avancés,
Demandoient à la fois d'être récompenſés;
Il fouille en ſon bourſon, n'y trouve rien, ſe trouble;
Il cherche dans ſa poche; encor moins, pas un double;
Il cherche en l'autre poche, & dedans & dehors,
Viſite, tout confus, & veſte & juſtaucorps,
Réitere vingt fois ſa recherche frivole;
L'étonnement s'accroît, lui coupe la parole;
En cet état douteux, il ne ſait que choiſir.
Fuir, ſeroit le plus sûr. La peur le vient ſaiſir;
Il demeure ſtupide en ſa triſte aventure:
La troupe s'en émeut, parle bas, puis murmure,
Puis éleve la voix & redouble les cris.
Minerve accourt, Damon rappelle ſes eſprits,
Cherche à ſe dégager de la troupe profane,
Fait ſur les plus hatés pleuvoir des coups de canne;
Il ſe bat en retraite, & gagnant le terrain,
Minerve à reculons le conduit par la main;
Il attrappe le quai: là, réſide un libraire,
Des nouveautés du temps riche dépoſitaire:
On y voit chaque jour, ſur les bords étalés,

De maint & maint auteur les titres empoulés :
C'eſt là que s'arrêtant, d'une guerriere audace,
Damon aux plus hardis fait déſerter la place.
La déeſſe l'anime en ce preſſant beſoin,
Guide ſes coups, les pouſſe & de près & de loin :
Tel aſſailli des chiens, laſſé, mis hors d'haleine,
Eſt un fier ſanglier acculé contre un chêne,
Qui, rappellant ſa force en ce dernier combat,
A grands coups de défenſe, atteint, déchire, abat.
Ainſi combat Damon, quand la foule imprudente
Renverſe, en ſe pouſſant, la boutique ſavante :
Deux cents volumes neufs, en un tas ramaſſés,
Du parapet dans l'eau ſe trouvent diſperſés ;
Vieux & nouveaux, tout tombe, & le triſte libraire
Voit voltiger en l'air ſon dernier exemplaire.
O fortune ennemie ! où me vois-je réduit ?
Jour malheureux, dit-il, plutôt funeſte nuit !
O mes galants auteurs, abymés dans la Seine,
Écoutez mes regrets, venez finir ma peine !
Auteurs, qui du bon ſens renfermiez les tréſors,
Qui, ſortant du palais, veniez parer nos bords,
Pourquoi, précipités juſqu'au plus creux de l'onde,
N'êtes-vous pas témoins de ma douleur profonde ?
Quel magique pouvoir dans le ſiecle à venir,
De vos noms oubliés fera reſſouvenir ?
Ainſi ſe lamentoit le malheureux libraire :
Telle on voit Philomele en un bois ſolitaire,
Faire entendre aux échos, par ſes douloureux cris,
Qu'un cruel laboureur a ravi ſes petits.

Mercure en ce moment vers la voûte étoilée,
Pour boire le nectar reprenoit ſa volée,
Quand, l'oreille attentive à ces lugubres ſons,
Il reconnoît la voix d'un de ſes nourriſſons :

Sa tendresse s'émeut ; du ciel, il envisage
Du malheureux marchand le désastreux naufrage ;
Il descend pour calmer l'excès de son ennui,
Et d'un vol suspendu plane au dessus de lui.

Le marchand l'apperçoit : Favorable Mercure,
Équitable témoin de ma triste aventure,
Cria-t-il, tu me vois accablé de douleur ;
Si jamais des marchands tu fus le protecteur,
Sois aujourd'hui sensible au coup qui me désole.
Mercure gravement prend alors la parole :
Je sais quelle est ta perte, & j'en ai du regret ;
Mais du sort ennemi c'est l'injuste décret :
Ces chefs-d'œuvre galants dont tu pleures l'absence,
Périssent presque tous au point de leur naissance ;
Avortons malheureux, dont le brillant destin,
Comme aux plus belles fleurs, ne dure qu'un matin ;
Va donc, sans frapper l'air de tes plaintes funestes,
De tes auteurs noyés, pêcher les tristes restes :
Descends : mais qu'apperçois-je ? ô prodige nouveau !
J'en revois quelques-uns qui reviennent sur l'eau ;
Le nombre en est petit : vois-tu comme à la nage,
Un favorable vent les repousse au rivage ?
Le reste sous les flots demeure enseveli,
Et justement mérite un éternel oubli :
Mais ne t'afflige point d'une perte légere ;
Les bons sont échappés ; j'y fais mettre l'enchere,
Et devant que la lune ait montré son croissant,
Un seul, pour le profit, t'en vaudra plus de cent.
Minerve cependant, du danger alarmée,
Pour dégager Damon, parle à la Renommée :
Il nous faut de l'argent ; Damon en a promis,
Lui dit-elle ; dépêche, avertis ses amis,
Qu'ils viennent promptement, si son péril les touche.

La déesse aux cent voix met la trompette en bouche;
Fait retentir au loin les échos redoublés.
Parmi les spectateurs, de tous lieux rassemblés,
Un ami de Damon l'entend, accourt, se presse,
Des coudes & des poings écarte, fend la presse:
Prends courage, Damon, dit-il, je viens t'aider:
Te faut-il de l'argent? tu n'as qu'à demander.
Minerve alors s'approche, & lui parle à l'oreille;
Il lui donne sa bourse: ô subite merveille!
Cette paix, où les dieux travailloient vainement,
La moitié d'un écu l'a fait en un moment.

Mlle CHERON.

A MONSIEUR

NÉRICAULT DESTOUCHES.

INVITATION A DINER.

AUTEUR solide, ingénieux,
Qui du théatre êtes le maître,
Vous, qui fites le *Glorieux*,
Il vous appartiendroit de l'être.
Je le serai, j'en suis tenté,
Si demain ma table s'honore
D'un convive aussi souhaité;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

M. DE VOLTAIRE.

PLACET
DE L'AUTEUR
A MONSEIGNEUR
LE RÉGENT,
Pour obtenir son rappel.

PRINCE, dont la vertu va changer nos destins,
Toi, qui par tes bienfaits signales ta puissance;
Toi, qui fais ton plaisir du bonheur des humains,
Philippe, il est pourtant un malheureux en France.
Du dieu des vers un fils infortuné,
Depuis un temps, fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta présence.
Songe que d'Apollon souvent les favoris,
D'un prince assurent la mémoire.
Philippe, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil destin;
Auguste l'exila dans l'affreuse Scythie:
Auguste fut un héros; mais ce n'est pas enfin
Le plus bel endroit de sa vie.
Grand Prince, puisses-tu devenir aujourd'hui,
Et plus clément qu'Auguste, & plus heureux que lui!

M. DE VOLTAIRE.

CHANSON (a).

Air : *De Joconde.*

Sur votre bouche de travers,
Tout le monde raisonne ;
Tous les sentiments sont divers,
Cette aventure étonne.
Pour moi, je ne m'étonne pas
D'aventure pareille ;
Votre bouche a voulu tout bas
Vous parler à l'oreille.

De Coulanges.

(a) Ce couplet est adressé à un homme dont une fluxion avoit tourné la bouche.

CHANSON.

Air : *La trop innocente Colette*, ou *Comm' v'là qu'il est fait.*

Que notre ignorance est extrême !
Toujours douter, est notre lot ;
Le flambeau de la raison même
N'est pour nous qu'un foible falot.
Sans savoir ni pourquoi ni comme
On naît, on meurt presqu'aussi-tôt.
L'homme est une énigme pour l'homme :
Quand on veut en chercher le mot,
On est tout sot,
On est tout sot.

L'Abbé Prévost.

EPITRE
AU ROI DE PRUSSE.

Les fileuſes des deſtinées,
Les parques ayant mille fois
Entendu les ames damnées
Parler là-bas de vos exploits,
De vos conquêtes, de vos loix,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois :
Alors, des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant viſite,
Atropos vint avec le Temps,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et diſcours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée!
Elle apperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flûte, & votre épée ;
Elle ſongea, pour mon bonheur,
Qu'*Orphée* autrefois, par ſa lyre,
Et qu'*Alcide*, par ſa valeur,
La braverent dans ſon empire.
Elle trembla, quand elle vit
Le monarque qui réunit
Les dons d'*Orphée* & ceux d'*Alcide* :
Doublement elle vous craignit,
Et jetant ſon ciſeau perfide,
Chez ſes ſœurs elle s'en alla,

Et pour vous le trio fila
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle,
Et la même que pour Louis;
Car vous êtes tous deux amis;
Tous deux vous forcez des murailles,
Tous deux vous gagnez des batailles,
Contre les mêmes ennemis:
Vous régnez sur des cœurs soumis,
L'un, à Berlin; l'autre, à Versailles:
Tous deux un jour.... mais je finis.
Il est trop aisé de déplaire,
Quand on parle aux rois trop long-temps:
Comparer deux héros vivants,
N'est pas une petite affaire.

M. DE VOLTAIRE.

VERS

Envoyés à Monsieur SYLVA.

AU temple d'Épidaure, on offroit les images
Des humains conservés & guéris par les dieux.
Sylva, qui de la mort est le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages.
Esculape nouveau, mes jours sont tes bienfaits;
Et tu vois ton ouvrage, en revoyant mes traits.

Par le même.

AU ROI DE PRUSSE.

PHILOSOPHE des rois, que ma carriere eſt belle!
J'irai de *Sans-ſouci* (*a*), par des chemins de fleurs,
Aux champs Élyſéens parler à *Marc-Aurele*,
Du plus grand de ſes ſucceſſeurs.

A *Salluſte* jaloux, je lirai votre hiſtoire;
A *Lycurgue*, vos loix; à *Virgile*, vos vers:
Je ſurprendrai les morts; ils ne pourront m'en croire;
Nul d'eux n'a raſſemblé tant de talents divers.

Mais lorſque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas, après moi, confirmer mes récits:
Vivez, rendez heureux ceux qui vous ſont ſoumis,
Et n'allez que fort tard auprès de vos modeles.

Par le même.

(*a*) Maiſon de plaiſance du Roi de Pruſſe.

ÉPITRE

*A MONSIEUR B**.*

OUI, je ſais bien que la jeuneſſe
Eſt vraiment l'âge des plaiſirs,
Et que ce printemps où ſans ceſſe
Se ſuccedent nouveaux deſirs,
Ne porte guere à la ſageſſe.
Toujours de concert avec nous,

La nature, dans ce bel âge,
Nous inſpire mille dégoûts
Pour tout ce qu'on appelle ſage,
Et nous invite à faire uſage
D'un temps ſi charmant & ſi doux.
Mais, tendre ami, défiez-vous;
La jeuneſſe foible & volage,
Trop pleine de la volupté,
Aveuglément ſouvent s'engage
Sur un océan où l'orage,
Se forgeant dans l'obſcurité,
Bientôt prêt à faire ravage,
Éclate & produit le naufrage,
Lorſqu'on ſe croit en ſûreté.
Il n'eſt point de ſécurité
Sur un ſi dangereux rivage:
Heureux, hélas! qui ſe dégage
Du monde & de ſa vanité.
Cher ami, plus je l'enviſage,
Et plus, loin de lui rendre hommage,
Mon cœur en paroît dégoûté.
Douce, aimable tranquillité,
Non, vous n'êtes pas l'appanage
Des plaiſirs d'un monde emporté:
Qui s'y livre, eſt dans l'eſclavage;
Qui les fuit, eſt en liberté.
Sourds au trop ſéduiſant langage
Que nous tient le libertinage,
Sous l'air & le maſque emprunté
D'une innocente volupté,
Craignons, armons-nous de courage,
Fuyons ce brillant étalage
Qui flatte la cupidité:
Tel qu'on voit ſur l'humide plage,

Un matelot, quoiqu'enchanté,
Des flots, des vents craindre la rage,
Et rappeller ſa fermeté,
Au moment où, ſur le rivage,
La ſirene au triſte préſage,
Par ſes mélodieux accents,
Vient interrompre ſon voyage;
Tels, ami, dans notre jeune âge,
Fuyons les charmes ſéduiſants
Des plaiſirs qui flattent nos ſens;
Prenons la vertu pour partage,
La ſageſſe eſt belle en tout temps:
Et c'eſt ſur-tout dans la jeuneſſe,
Que de cette ſeule richeſſe
On doit jeter les fondements.
A notre âge, de la ſageſſe,
Quand on n'a pas les ſentiments,
Dans une peſante vieilleſſe,
Si nous retournons au bon ſens,
Croyons-nous que le crime ceſſe?
Non, ſouvent c'eſt notre foibleſſe
Qui rend nos deſirs impuiſſants.
Qu'un autre, au gré de ſes caprices,
Sur un vaſte océan de vices,
Promene ſes égarements;
Bientôt la jeuneſſe s'efface,
La volupté s'éclipſe & paſſe
Avec tous ſes amuſements.
Grand Dieu! qu'apperçois-je en leur place?
En lui quels triſtes changements!
Les frémiſſements, les alarmes,
Les ſoupirs, les craintes, les larmes,
Suite de ſes débordements;
Tout l'agite, tout le tourmente;

Il connoît enfin son erreur :
Hélas ! plus son âge s'augmente,
Plus il sent croître sa douleur :
Ami, touchés de son malheur,
Plaignons un sort si déplorable,
Prévenons un destin semblable,
Et nourrissons dans notre cœur,
Des vertus le précieux germe ;
Jusques à ce funeste terme
Où nous descendrons chez les morts :
Dociles à la voix du sage,
Cherchons le paisible avantage
De vivre & mourir sans remords.

M. MEUNIER.

A LA JEUNESSE.

INCOMPARABLE enchantereſſe,
Par qui tout plaît, tout intéreſſe,
Et ſans qui tout manque d'appas ;
Déeſſe aimable & fugitive,
Arrête, que ma voix plaintive,
Pour un moment, fixe tes pas.
Jeuneſſe, d'un vol ſi rapide,
Eh quoi ! tu veux m'abandonner ?
Si tout me devient inſipide,
Pourrai-je te le pardonner ?
Hélas ! lorſque ta main volage
Nous met ſur un trône de fleurs,
Croit-on qu'au-delà du bel âge,
Tu nous coûteras tant de pleurs ?
On cueille ces fleurs ſéduiſantes,

Dont l'éclat dérobe à nos yeux
Les douleurs vives & cuisantes
D'un avenir injurieux :
A ta douceur on s'abandonne ;
On chérit tout ce qu'elle donne,
On s'enivre de voluptés ;
Vains plaisirs, un si doux empire
Commence à peine, qu'il expire,
Et fait place à tes cruautés.
Banquet trompeur, mais délectable,
Que ta malignité nous sert !
L'espérance nous met à table,
L'ennui nous attend au dessert.

M. PESSELLIER.

ÉTRENNES

A FEU MONSEIGNEUR LE DAUPHIN (a).

NOBLE sang du plus grand des rois,
Son amour & notre espérance,
Vous, qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des François,
Pourrez-vous souffrir que ma veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous, qui n'en recevez que de la main des dieux ?
La nature, en vous faisant naître,
Vous étrenna de ses plus beaux attraits,
Et fit voir dans vos premiers traits,

(a) Ces vers furent présentés à ce prince par un soldat des invalides ; l'auteur avoit alors à peine quinze ans.

Que le fils de Louis étoit digne de l'être.
Tous les dieux, à l'envi, vous firent leur préſent :
Mars vous donna la force & le courage ;
Minerve, dès vos jeunes ans,
Ajouta la ſageſſe au feu bouillant de l'âge ;
L'immortel Apollon vous donna la beauté ;
Mais un dieu plus puiſſant, que j'implore en mes peines,
Voulut auſſi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

M. DE VOLTAIRE.

VERS
A M. DE VOLTAIRE.

Assis devant votre pupitre,
Avec votre plume j'écris ;
Cela ſemble d'abord un titre,
Pour façonner des vers polis ;
Auſſi je voulois vous en faire,
Mais Apollon m'a reconnu :
J'ai beau vouloir vous contrefaire ;
De lui je n'ai rien obtenu :
Je vois trop que c'eſt temps perdu,
Et qu'il ne répond qu'à *Voltaire.*

Par M. F**, *de Rouen.*

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

ON m'a conté, on m'a menti peut-être,
Qu'*Apelle* un jour vint, entre cinq & six,
Confabuler chez ſon ami *Zeuxis*;
Mais ne trouvant perſonne en ſon taudis,
Fit, ſans billet, ſa viſite connoître.
Sur un tableau, par *Zeuxis* commencé,
Un ſimple trait fut hardiment tracé.
Zeuxis revint: puis, en voyant paroître
Ce trait léger, & pourtant achevé,
Il reconnut ſon maître & ſon modele.
Je ſuis *Zeuxis*; mais chez moi j'ai trouvé
Des traits formés par la main d'un *Apelle*.

LE PATRIOTISME.
POEME.

CE peuple enorgueilli de l'empire des mers,
Qui diviſe l'Europe & trouble l'univers,
L'Anglois ſe croit-il donc le ſouverain du monde?
Hé! quel eſt le triomphe où ſon orgueil ſe fonde?
Voit-on ſes pavillons arborés dans nos ports?
Je ne vois que ſon ſang qui fume ſur nos bords.
Que de l'Amériquain, poſſédant les contrées,
Il ferme à nos vaiſſeaux les mers hyberborées;
Que de l'or du bramine, uſurpateur jaloux,

Aux rivages du Gange il l'emporte sur nous :
Croit-il nous étonner par ce foible avantage ?
Rome n'a point tremblé des succès de Carthage.

Si Louis desira que l'univers calmé
Vît enfin de Janus le temple refermé,
Ce n'est point d'une main suppliante & craintive,
Qu'aux bords de la Tamise il fit porter l'olive ;
Il n'a déshonoré ni son rang ni son cœur.
Sans paroître vaincu, sans se croire vainqueur,
Ce monarque vouloit qu'on mît dans la balance
Les droits de l'Angleterre & les droits de la France ;
Qu'au gré de l'équilibre & de l'égalité,
Les deux peuples rivaux signassent le traité.
Sans doute il étoit loin d'employer l'artifice,
Et la paix devenoit le fruit de sa justice ;
Mais puisqu'on veut la vendre, & nous donner la loi,
Il la voulut en pere, il la refuse en roi.

Stanlei, toi qui portas ce refus à ton maître,
Que Londres, par ta bouche, apprenne à nous connoître.
Du commerce étranger nous fermons les canaux,
Londres se promettoit des triomphes nouveaux.
Elle a cru que, pressés du fardeau des subsides,
Nous allions à ses fers tendre des mains timides.
Dis-lui, Stanlei, dis-lui que le cultivateur
Seme en paix les trésors qui font notre grandeur ;
Que la main qui féconde & moissonne la terre,
Est prête, s'il le faut, à lui porter la guerre.
Dis-lui que le François est encore aujourd'hui
Ce qu'il fut dans des temps où l'on tremblait pour lui.

Le dernier de nos rois, après trente ans de gloire,
Vit, loin de ses drapeaux, s'envoler la victoire ;

Mais intrépide & fier, ſur ſon trône ébranlé :
« Non, dit-il, mon malheur n'eſt point encor comblé.
» J'appellerai mon peuple. Unis par le courage,
» Le pere & les enfants iront braver l'orage ».

Que ſon auguſte fils éleve auſſi la voix ;
Sur les mêmes ſujets il a les mêmes droits.
A des abaiſſements penſiez-vous le contraindre ?
Nous l'aimons ; il peut tout ; c'eſt à vous de le craindre.

Mais peſons nos vertus, & comparons nos mœurs.
Vous, fiers républicains ; vous, ſuperbes vainqueurs,
Qui, couvrant de vaiſſeaux la ſurface de l'onde,
Raſſemblez dans vos murs les richeſſes du monde ;
Quoi ! pour armer vos bras, pour ouvrir vos tréſors,
Il faut donc que la cour, par de ſecrets reſſorts,
A travers vos débats, vos lenteurs importunes,
Captive le ſuffrage & les voix des communes.
Cependant, ces François que votre orgueil jaloux
A privés d'un commerce interrompu par vous,
Qui ne vont plus chercher aux deux bouts de la terre,
L'or que vous raviſſez par une injuſte guerre :
On les voit, ces François, ces zélés citoyens,
Prodiguer à leur prince & leur ſang & leurs biens :
On porte au pied du trône un tribut volontaire ;
Et Paris a donné, quand Londres délibere.

Ce luxe à nos climats reproché tant de fois,
La pompe de la cour, le faſte de nos rois,
Ces vaſes, ces métaux qu'étale l'opulence,
Ces chefs-d'œuvre des arts dont s'embellit la France ;
On a vu notre zele en immoler l'éclat
A la gloire des lis, au ſoutien de l'état ;

Les sujets, du monarque imitoient les exemples ;
Du sein de leurs palais & du fond de leurs temples,
Les prélats & les grands envoyoient à leur roi,
Ces dons de leur amour, ces gages de leur foi ;
Et le pauvre, sensible à la gloire commune,
Pour la premiere fois pleura son infortune ;
Malheureux seulement sous ses toits ruinés,
Dans posséder pas des biens qu'il eût donnés.

Toi, le maître & l'ami d'un peuple qui t'adore,
Louis, quel noble espoir doit t'animer encore !
Une plus belle ardeur embrase nos esprits :
L'audacieux Anglois, trop fier de nos débris,
Contemplant de nos ports l'enceinte abandonnée,
Croit déja voir la France à ses pieds enchaînée ;
Il croit que désormais sur l'empire des eaux,
Lui seul fera tonner l'airain de ses vaisseaux ;
Qu'aux éclats de sa foudre, ou foibles, ou captives,
Nos flottes n'oseront s'éloigner de leurs rives.
Que dis-je ? A son orgueil, tant de fois démenti,
Le pavillon françois semble être anéanti,
Et l'affreux léopard, respirant les ravages,
Déja gronde & rugit autour de nos rivages.

Cependant, quel génie, ou quels puissants efforts
Rouvrent nos arsenaux & repeuplent nos ports ?
Déja dans les chantiers de la France indignée,
J'entends gémir au loin la scie & la cognée,
Ces chênes & ces pins qui bravoient dans les airs,
Et la fureur des vents & le froid des hivers,
Qui, touchant de leur cime à la voûte du monde,
Plongeoient jusqu'aux enfers leur racine profonde ;
Ces colosses du nord, par la terre enfantés,
Sur un autre élément tout-à-coup transportés,

Fendent le ſein des mers, & les vagues dociles
S'abaiſſent ſous le poids de ces châteaux mobiles.

Quelles mains à l'état ont donné ces ſecours?
C'eſt vous, mortels heureux, mais enviés toujours;
Vous, que de noirs crayons peignent dans l'abondance,
Vous abreuvant des pleurs verſés par l'indigence;
C'eſt vous, miniſtres ſaints, pontifes révérés,
De l'autel & du trône appuis chers & ſacrés.
C'eſt toi, vaſte cité, qui, fidelle à tes princes,
Dans les temps malheureux ſers d'exemple aux provinces;
Tu ranimes leur zele, & les fleuves françois,
Unis par leur amour, rivaux par leurs bienfaits,
Vont porter, en roulant leurs ondes fortunées,
De plus nobles tributs aux deux mers étonnées.

Généreux citoyens, que ne puis-je en ces vers,
A la poſtérité tracer vos noms divers!
Je laiſſe à nos héros, je laiſſe à la victoire
Le ſoin de les inſcrire aux faſtes de la gloire.
Qu'ils doivent leur ſplendeur aux ſuccès des guerriers!
Que le lis refleuriſſe à côté des lauriers!

Enfants de Mars, comblez une attente ſi belle:
Oui, c'eſt à la valeur à couronner le zele.
Partez, nouveaux Jaſons, & traverſant les flots,
Allez venger la Grece, allez punir Colchos:
Pour ravir la toiſon, par un monſtre gardée,
Vous n'aurez point l'appui des charmes de Médée.
Il faut du léopard affronter le courroux;
Il faut, ſans l'aſſoupir, l'abattre ſous vos coups.
Allez, & que bientôt nos mains reconnoiſſantes
Puiſſent orner de fleurs vos pouppes triomphantes!

De l'empire des lis, toi, miniſtre éclairé,
Du vaiſſeau de l'état le pilote aſſuré,
Sage Choiſeul, pourſuis; ſers ton maître & la France.
J'ignore quels deſſeins occupent ta prudence.
Ma muſe n'ira point, par un zele indiſcret,
Du cabinet des rois pénétrer le ſecret.
Mais à tes ſoins actifs la politique unie,
Les vertus de ton cœur, le feu de ton génie,
L'aſtre prédominant de tes heureux deſtins,
Tout annonce aujourd'hui des triomphes certains.
C'eſt par ton entremiſe, & ſous ton miniſtere,
Que vont marcher unis le François & l'Ibere.
Ils naiſſent, ces beaux jours, ces jours trop attendus,
Où l'aïeul des Bourbons dit qu'on ne verroit plus
Entre l'Eſpagne & nous les monts des Pyrénées,
Où les deux nations, l'une à l'autre enchaînées,
Dans un même intérêt confondant tous leurs vœux,
Du ſang & de l'amour reſſerreroient les nœuds.
Puiſſe enfin la Tamiſe, après ces temps d'orage,
Entrer dans les traités de la Seine & du Tage!
Puiſſai-je voir tes ſoins conſacrés par la paix,
Et l'univers heureux jouir de tes bienfaits!

M. COLARDEAU.

L'AMOUR DE LA PATRIE.

ODE

A M. LE DUC DE FITZ-JAMES.

LORSQUE ces fiers tyrans des bords de Cilicie,
Porterent l'épouvante aux rives d'Italie,
Et ſous leurs pavillons faiſoient courber les eaux,
De ſes vrais intérêts Rome entiere occupée,
A la voix de Pompée,
Fit voler ſur les mers d'innombrables vaiſſeaux.

On vit les citoyens, à leur mere commune,
Par l'amour réunis, prodiguer leur fortune :
Cet accord enfanta des ſuccès éclatants,
Et de leurs ennemis les troupes conſternées,
Dans les flots entraînées,
Semerent les écueils de leurs débris flottants.

O France, tes ſujets, qu'un même zele anime,
Retracent à nos yeux cet exemple ſublime,
Et déja les forêts deſcendent dans tes ports;
L'onde, à regret captive, appelle ton courage :
Va, cours, porte l'orage,
Et d'une iſle orgueilleuſe oſe embraſer les bords.

D'un ministre éclairé l'active prévoyance,
Dans l'ombre du secret, seconde ta vengeance:
Sous les yeux de ton maître il a pesé tes droits:
Louis est ton arbitre. Ah! remplis son attente;
Ta valeur triomphante
Ne fut dans tous les temps que l'amour pour tes rois.

Digne fils de Barvic, ô bienfaisant génie!
Dont l'œil veille au bonheur de la Septimanie,
Qui te fait adorer de ses enfants heureux:
Je crois voir ces héros que ta présence inspire,
Pour défendre l'empire,
Redoubler à l'envi leurs efforts généreux.

Déja, de leur vertu, que l'univers contemple,
Tous nos peuples unis ont imité l'exemple.
Vois, Paris, quelle ardeur remplit tes habitants,
Combien de citoyens, dignes de nos hommages,
Chéris dans tous les âges,
Survivront à l'airain que dévore le temps!

Des mortels qu'entraîna la fureur de la gloire,
Le nom ne retentit qu'au jour de la victoire;
L'ambition barbare a flétri leurs lauriers;
Mais Boufflers (*a*), qu'animoit l'amour de la patrie,
Voit sa palme fleurie
Braver, en s'élevant, l'ombre de ses guerriers.

Amour de la patrie, amour des grandes ames,
Source des beaux exploits, à tes brûlantes flammes

(*a*) On sait que l'amour de la patrie étoit l'ame des actions du maréchal de Boufflers, cet habile défenseur de Lille.

S'allume cet honneur qui défend les états :
Quand l'Anglois, des Valois uſurpoit l'héritage,
Tu fis tomber ta rage,
En repouſſant ſur lui le démon des combats.

Autrefois ces rivaux attachés à la France,
Oſerent lâchement inſulter ſa puiſſance,
Et la haine, en grondant, les ſépara de nous.
Du continent qui s'ouvre une iſle détachée,
Par la mer arrachée,
D'accord avec les flots, fit mugir leur courroux.

Mais des ondes bientôt franchiſſant les barrieres,
Leurs drapeaux eſcortés des fureurs meurtrieres,
De la mort dans nos champs déployerent le deuil.
Ah! rappellons ces temps pour venger nos outrages:
Emportés ſur leurs plages,
D'Albion qui nous brave, oſons punir l'orgueil.

Vous le pouvez, François: de cette iſle effrayée,
Voyez s'anéantir l'audace foudroyée;
C'eſt un de vos aïeux (*a*) qui briſe ſes remparts;
Admirez ce Louis (*b*) & ſes troupes vaillantes,
Qui, de leurs mains ſanglantes,
Sur ſes murs ébranlés plantent vos étendards.

Eh quoi! n'êtes-vous pas ces héros indomtables,
Qui, toujours généreux & toujours redoutables,
Commandiez ſur les flots de vos voiles couverts?
Neptune vous attend; il cherche dans ſes plaines,

(*a*) Guillaume le conquérant.
(*b*) Louis VIII, fils de Philippe-Auguſte.

Si vous rompez les chaînes
Que vos rivaux altiers étendent sur les mers.

✣

Déja les potentats, que leur pouvoir menace,
Brûlent d'exterminer leur déteſtable audace;
Sur ces fougueux tyrans ils vont porter leurs coups,
Ah! n'entendez-vous pas éclater sur leurs têtes
Les horribles tempêtes
Que de l'Europe entiere enfante le courroux.

✣

Si leur rage a vomi les fléaux de la guerre,
L'équité doit contr'eux armer toute la terre,
La sage politique en impoſe la loi;
Ou bientôt sur l'amas de couronnes briſées,
De villes embraſées,
On verroit s'élever le trône d'un seul roi.

✣

Mais que dis-je? La France aux pieds de la victoire,
Enchaînera ce peuple enivré de sa gloire,
Et les lis s'uniront aux palmes de la paix;
Lorſque, pour soutenir la grandeur d'un empire,
La juſtice conſpire,
Le ciel cede aux vertus, & punit les forfaits.

✣

Eh! que peut d'un vainqueur l'inſolente furie,
Contre un roi que défend l'amour de la patrie?
Des citoyens armés ſont les dieux des combats:
Voyez-les raffermir des murs réduits en poudre,
Et détourner la foudre
Qui sur leurs ennemis tombe avec le trépas.

✣

Quels citoyens pourroient, sans se noircir d'un crime,
Refuſer leur ſecours à l'état qu'on opprime?

Les

Les jours de ſes beſoins ſont les jours des héros :
C'eſt alors que l'honneur, pere de la nobleſſe,
Diſſipant la molleſſe,
Fait ſortir les vertus des ombres du repos.

Malheur à ces mortels, guidés par leurs caprices,
Qui, ſous de nouveaux cieux, emportant leurs ſervices,
Inſultent leur pays juſques dans ſes dangers :
Enfants ingrats, pareils à ces plantes chéries,
Qui, dans leur ſol nourries,
Vont produire des fruits aux climats étrangers.

M. SABATIER.

LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE.

POEME.

HÉROS, dont la valeur ſurpaſſa la puiſſance,
Toi, qui par tes vertus illuſtras ta naiſſance,
Qui vainquis d'Albion le fier uſurpateur,
Et d'un état conquis devins légiſlateur,
Permets-moi de graver au temple de mémoire
Tes exploits éclatants dépoſés dans l'hiſtoire :
Que leurs traits embellis inſpirent aux vainqueurs
La noble ambition de régner ſur les cœurs.

Du beau ſang de *Rollon* ſeul & précieux reſte,
Guillaume alloit ſervir la vengeance céleſte.
Déja, pour détrôner & punir un tyran,
De ſes nombreux vaiſſeaux il couvroit l'océan.
Le dieu de l'univers, du ſiege de ſa gloire,

Imprimoit dans ſon cœur le ſceau de la victoire,
Et l'ange de la mer applaniſſant les flots,
Laiſſoit aux ſeuls zéphyrs conduire le héros.

Il voit, il touche enfin les bords de la Tamiſe :
Là, non loin de l'aſyle où ſa flotte eſt admiſe,
Un fidele pontife, organe du Seigneur,
Lui prononce en ſecret l'oracle du bonheur :
Va, prince, lui dit-il, triomphe d'un perfide,
Sous l'inviſible main dont le pouvoir te guide.
Ton rival, chef habile, & dangereux ſujet,
De t'enlever ton rang conçut le noir projet ;
Lorſqu'*Édouard* finit ſa pieuſe carriere,
L'avide uſurpateur vit tomber la barriere
Qui s'élevoit encore entre le trône & lui,
Et l'Anglois qui le hait, lui prêta ſon appui.
Ce peuple, inacceſſible aux aſſauts de la crainte,
Mépriſe la douceur, inſulte à la contrainte,
Renverſe les tyrans, craint d'aimer les bons rois,
Foule aux pieds ſes devoirs, & s'arroge des droits.
Eſclave des tréſors, ſans en chercher l'uſage,
D'une liberté vaine il adore l'image,
Et ne peut ſe fixer que dans le changement,
De l'ardeur britannique éternel aliment.
Par ces puiſſants reſſorts conduit au rang ſuprême,
Un ſoldat ſur ſon front a ceint le diadême ;
Mais bientôt la terreur qui marche devant toi,
Va faire évanouir ce fantôme de roi.
Qu'il viole, à ſon gré, la foi qu'il t'a jurée,
Le Dieu vengeur le voit, ſa perte eſt aſſurée.
Ambitieux *Harald*, aſſez tes vains ſerments
Ont tenu ſuſpendu le glaive des Normands,
Il va trancher tes jours : une ardente comete
Du haut de l'empirée annonce ta défaite ;

Et ſes feux menaçans, lancés contre le nord,
Seront dans ces climats le flambeau de la mort.
Toi, prince, à qui le ciel a remis ſon tonnerre,
D'un monarque odieux tu vas purger la terre.
Il s'avance, enivré d'un eſpoir ſéducteur;
Mais a-t-il, comme toi, ſon Dieu pour conducteur?

A ces mots, enflammé d'ardeur, d'impatience,
Guillaume aux ennemis vole avec confiance;
Il voit ſon fier rival précipiter ſes pas,
Et, victime imprudente, accourir au trépas.
Alors, levant les mains vers le Dieu des armées,
Il appelle, à grands cris, ſes troupes animées:
Amis, accoutumés à vaincre ſous mes loix,
Suivez-moi, que ce jour couronne vos exploits.
A l'inſtant, devant lui, l'Anglois meurt, ou recule:
Il joint le cœur d'*Achille* à la force d'*Hercule*;
Et *Rollon*, qui le voit des céleſtes lambris,
Veille ſur lui, l'admire, & reconnoît ſon fils.
Tel le roi des oiſeaux, planant ſur les montagnes,
Diſtingue ſon aiglon dans les baſſes campagnes,
Lorſqu'il le voit fixer un œil audacieux
Sur le globe embraſé qui roule dans les cieux.

Le trait vole, on ſe mêle, on combat, le ſang coule,
Les bleſſés, les mourans, expirent dans la foule.
L'ange exterminateur, ſecouant ſon flambeau,
Des plaines de Haſtings fait un vaſte tombeau.
A ſes côtés mugit la diſcorde inhumaine,
Et, ſur l'aile des vents, la victoire incertaine,
A l'un & l'autre chef partage ſa faveur,
Et n'oſe décerner le prix de la valeur.

Mais Dieu, qui fait voler de ſon trône ſublime
Ses dons ſur la vertu; ſes foudres, ſur le crime,

De ſa tonnante voix, qui ſouleve les mers,
Qui pénetre les cieux, & remplit l'univers :
Que *Guillaume* triomphe & venge mon injure ;
Harald a trop vécu ; puniſſons ce parjure.
Il dit : *Harald* n'eſt plus. Le vainqueur couronné
Adopte les Anglois, & tout eſt pardonné :
Sa clémence & ſes ſoins raſſurent l'Angleterre,
Et la plus douce paix naît du ſein de la guerre :
Ainſi, dans la tempête, après de longs éclairs,
Le nocher alarmé voit enfin dans les airs
Des feux légers errants autour de ſon navire ;
Préſage fortuné du calme qu'il deſire.

Heureux le ſouverain qui peut à ſes ſujets
Faire chérir ſes loix par l'attrait des bienfaits ;
Qui préfere l'amour à la crainte ſervile,
Et l'olivier fécond, à la palme ſtérile ;
Ami des nations & de l'humanité,
Son nom vole avec gloire à l'immortalité.

Tel fut ce conquérant, honneur de la Neuſtrie,
Qui, ſuivi des guerriers dont elle eſt la patrie,
Combattit en héros un peuple belliqueux,
Et fut plus grand encore en le rendant heureux.

M. D'IFS, *de l'Académie de Caen.*

ODE.

CHARMÉ de mon loiſir & de ma ſolitude,
Que les grands, à l'envi, m'appellent auprès d'eux,
On ne me verra point chercher la ſervitude,
Lorſque je ſuis heureux.

Faut-il courir ſi loin, inſenſés que nous ſommes,
Pour trouver ce bonheur que nous éprouvons tous ?

Retranchons nos deſirs, n'attendons rien des hommes,
Et vivons avec nous.

Déja trop accablés de liens néceſſaires,
Pourquoi groſſir encor la ſource de nos pleurs?
Épargnons-nous du moins tous les nœuds volontaires;
Ménageons nos douleurs.

Qu'un lâche adulateur chaque jour importune
Le maître dont il peut eſſuyer la fierté,
Je n'irai point à ceux qu'éleve la fortune,
Vendre ma liberté.

Dans les palais des rois un coup d'œil nous captive;
L'homme y va follement chercher un heureux ſort;
En entrant, il ſe perd: libre, quand il arrive;
Eſclave, quand il ſort.

Le ſage toutefois ne pourra jamais l'être;
Pour l'homme vraiment libre il n'eſt point de lien;
Au milieu de la cour il peut vivre ſans maître;
Et lui ſeul eſt le ſien.

Ni l'or ni les honneurs ne le rendent fidele;
La vertu, qui le guide, eſt ſon unique appui;
Quand il arrive au Louvre, il y monte avec elle;
Elle en ſort avec lui.

Il ſert, ſans intérêt, ceux que la terre adore;
Ce qu'ils ont à donner, ne flatte point ſes vœux;
Il n'en deſire rien, & lui ſeul les honore,
S'oubliant auprès d'eux.

Lorſque l'air eſt ſerein, il prévoit la tempête;
L'air ſe trouble, la nuit ne peut l'intimider;
Sans changer de viſage, il entend ſur ſa tête
Le tonnerre gronder.

La ſolide grandeur dont l'éclat l'environne,
Dans ſa diſgrace encor répand un plus grand jour:
Nous le félicitons, quand la cour l'abandonne,
Et nous plaignons la cour.

Frappé d'une peinture & ſi rare & ſi belle,
Si quelqu'un croit qu'ici j'invente ce tableau,
Qu'il regarde, Alexandre, il verra le modele
Qui conduit mon pinceau.

Ah! ſi par leurs vertus & leur douceur extrême,
Comme toi tous les grands enchantoient l'univers,
Que je perdrois bientôt la liberté que j'aime,
Pour courir dans leurs fers!

Mais plutôt qu'ébloui d'une vaine opulence,
Je recherche un honneur d'amertume rempli,
Je veux, loin des palais, vivre dans le ſilence,
Et mourir dans l'oubli.

Oui, mon obſcurité fera mon aſſurance;
J'y braverai du ſort le caprice inconſtant,
Tranquille, délivré de crainte & d'eſpérance,
Pauvre & toujours content.

Apollon quelquefois viendra dans ma demeure;
Les muſes m'offriront leurs charmes innocents:
Douces divinités, c'eſt pour vous qu'à toute heure
Fumera mon encens.

Que de moments heureux ſe paſſeront à lire
Des Romains & des Grecs les aimables écrits ;
Moi-même j'oſerai répéter ſur ma lyre
Ce qu'ils m'auront appris.

✣

Et dans l'inſtant fatal où la parque ennemie
Coupera de mes jours le fil délicieux,
Sans accuſer la mort, ſans regretter la vie,
Je fermerai les yeux.

RACINE.

LES TEMPÊTES.

CANTATE.

ELEVE-TOI, muſe ſacrée,
Dirige ton vol vers les cieux ;
La gloire du Très-haut, ſous leur voûte azurée,
Va ſe dévoiler à tes yeux.
Au ſignal éclatant des céleſtes trompettes,
Le démon du midi, par d'affreux ſifflements,
Dans les airs obſcurcis appelle les tempêtes ;
Et le courroux du ciel, attiſé par les vents,
S'allume & gronde ſur nos têtes.

Vents impétueux,
Livrez vous la guerre ;
Volcans furieux,
Ébranlez la terre ;
Eſprits du tonnerre,
Embraſez les cieux.

Océan immenſe,
Abyme des eaux,

Souleve tes flots
Avec violence ;
Et dans ta fureur,
Franchis les limites
Que t'avoit preſcrites
Le doigt du Seigneur.
Vents, impétueux, &c.

Dieu des vengeances ! Dieu terrible !
Si ton bras tout-puiſſant s'appeſantit ſur nous,
Qui pourra réſiſter à ta force invincible ?
Qui pourra braver ton courroux ?
Aux éclats foudroyants de ta voix menaçante,
Le ſoleil pâlit d'épouvante,
Les aſtres de la nuit éteignent leurs flambeaux,
Les colonnes du ciel gémiſſent,
Les monts audacieux frémiſſent ;
Et de ſes funebres lambeaux
L'impitoyable mort voilée,
De crainte & de frayeur troublée,
Se replonge dans les tombeaux.

Ébloui de la majeſté
Du Dieu dont l'éclat l'environne,
Le chérubin épouvanté
Embraſſe les pieds de ſon trône.

Le fier ſéraphin proſterné,
Voile ſa face de ſes ailes,
Et l'enfer même eſt conſterné
Dans ſes demeures criminelles.

Des barrieres de l'orient,
Juſqu'aux lieux où le jour expire,

Deſſus leur char étincelant,
Les puiſſances des airs annoncent ton empire;
La nature interrompt ſes loix,
Pour rendre hommage à ta puiſſance;
Frappés de ta magnificence,
Les éléments troublés répondent à ſa voix.
La mer te glorifie au ſein de ſes abymes,
Et les mugiſſements de ſes flots en fureur,
Sont des cantiques ſublimes
De ta gloire & de ta grandeur.

Voix des tempêtes, noirs orages,
Chantez un hymne à l'Éternel;
Tonnez dans le ſein des nuages;
Que le voile azuré du ciel
Retentiſſe de vos hommages;
Inviſible au milieu des airs,
Il verſe ſur nous l'abondance;
Ses bienfaits ſont pour l'univers,
Et les carreaux de ſa vengeance
Sont le partage des enfers.
Voix des tempêtes, noirs orages, &c.

M. D. B. *Capitaine de Grenadiers au Régiment de Touraine.*

PAROLE DE SOCRATE.

SOCRATE fit maiſon petite, mais fort ſaine:
On le blâmoit, diſant: à peine y tient-on deux.
Socrate répondit: Que je ſerois heureux,
Si de mes vrais amis je pouvois la voir pleine!

DE LA COUR.

FANFAN ET COLAS.

FABLE.

Fanfan gras & vermeil, & marchant ſans liſiere,
Voyoit ſon troiſieme printemps.
D'un ſi beau nourriſſon Perrette toute fiere,
S'en alloit à Paris le rendre à ſes parents.
Perrette avoit ſur ſa bourique,
Dans deux paniers, mis Colas & Fanfan:
De la riche Cloë celui-ci fils unique,
Alloit changer d'état, de nom, d'habillement,
Et peut-être de caractere.
Colas, lui, n'étoit que Colas,
Fils de Perrette & de ſon mari Pierre;
Il aimoit tant Fanfan, qu'il ne le quittoit pas;
Fanfan le chériſſoit de même:
Ils arrivent. Cloë prend ſon fils dans ſes bras,
Son étonnement eſt extrême,
Tant il lui paroît fort, bien nourri, gros & gras.
Perrette de ſes ſoins eſt largement payée;
Voilà Perrette renvoyée;
Voilà Colas que Fanfan voit partir:
Trio de pleurs, Fanfan ſe déſeſpere;
Il aimoit Colas comme un frere;
Sans Perrette & ſans lui que va-t-il devenir?
Il fallut ſe quitter. On dit à la nourrice:
Quand de votre hameau vous viendrez à Paris,
N'oubliez pas d'amener votre fils;
Entendez-vous, Perrette? On lui rendra ſervice.
Perrette, le cœur gros, mais plein d'un doux eſpoir,
De ſon Colas déja croit la fortune faite.

De Fanfan cependant Cloë fait la toilette :
Le voilà décraſſé, beau, blanc; il falloit voir;
Habit moiré, toquet d'or, riche aigrette :
On dit que le frippon, ſe voyant au miroir,
Oublia Colas & Perrette.
Je voudrois à Fanfan porter cette galette,
Dit la nourrice un jour : Pierre qu'en penſes-tu ?
Voilà tantôt ſix mois que nous ne l'avons vu.
Pierre y conſent, Colas eſt du voyage.
Fanfan trouva (l'orgueil eſt de tout âge)
Pour ſon ami, Colas trop mal vêtu ;
Sans la galette, il l'auroit méconnu.
Perrette accompagna ce gâteau d'un fromage,
De fruits & de raiſins, doux tréſors de Bacchus.
Les préſents furent bien reçus ;
Ce fut tout : & tandis qu'elle n'eſt occupée
Qu'à faire éclater ſon amour,
Le marmot lui bat du tambour,
Traîne ſon chariot, fait danſer ſa poupée :
Quand il a bien joué, Colas dit : C'eſt mon tour.
Mais Fanfan n'étoit plus ſon frere ;
Fanfan le trouva téméraire ;
Fanfan le repouſſa d'un air fier & mutin.
Perrette alors prend Colas par la main :
Viens, lui dit-elle avec triſteſſe ;
Voilà Fanfan devenu grand Seigneur :
Viens, mon fils, tu n'as plus ſon cœur.

L'amitié diſparoît où l'égalité ceſſe.

M. L'Abbé Aubert.

ODE
A LA PROBITÉ.

HATE-TOI, quitte l'empirée,
Deſcends, digne fille des cieux,
Probité, du ſiecle de Rhée
Ramene les jours précieux.
Viens faire régner la droiture;
Par elle confonds l'impoſture,
Replonge-la dans les enfers;
Reprends un pouvoir légitime,
Long-temps uſurpé par le crime,
Qui nous forgea d'indignes fers.

Des maux cauſés par ton abſence,
Vois l'affreux & fatal progrès.
Par-tout la timide innocence
Se conſume en de vains regrets.
L'ambition, la tyrannie,
Du monde altérant l'harmonie,
Font, par de criminels deſſeins,
Tour-à-tour triompher les vices,
Réglant, au gré de leurs caprices,
Le ſort des aveugles humains.

L'hypocrite, ſans nuls obſtacles,
A l'abri d'un dehors menteur,
Juſqu'aux pieds des ſaints tabernacles
Porte ſon maſque ſéducteur.
Inſenſé! quelle eſt ton ivreſſe!

Crains la colere vengereſſe
D'un Dieu juſtement irrité ;
Ta malice allume la foudre
Dont il va te réduire en poudre,
Pour prix de ton iniquité.

Thémis, ton glaive redoutable
Menace en vain ces forcenés,
Dont l'avarice inſatiable
Conduit les deſirs effrénés ;
La chicane prend leur défenſe ;
Elle fait pencher ta balance,
Déguiſant le crime en vertu ;
Et par ce préjugé funeſte,
Offuſquant ta clarté céleſte,
Le bon droit languit abattu.

Je vois la déteſtable envie
Répandre à grands flots ſon poiſon,
Et, par l'erreur toujours ſuivie,
Troubler la fragile raiſon.
L'envieux frémit & s'irrite,
En voyant briller le mérite,
Dont l'éclat ſe fait reſpecter ;
Et bien loin de lui rendre hommage,
Il cede à la jalouſe rage
Qui le preſſe de l'inſulter.

Amitié, ſentiment de l'ame,
Lien de la ſociété,
Quel mortel connoît de ta flamme
L'ineſtimable pureté ?
Tel du titre d'ami ſe pare,
Dont le cœur, ingrat & barbare,

N'a jamais entendu ta voix,
Et qui, par de vaines careſſes,
La flatterie & les ſoupleſſes,
Du ſeul intérêt ſuit les loix.

Quelle hydre, de venin nourrie,
Fait entendre ſes ſifflements !
La plus implacable furie
Conduit ſes affreux mouvements :
Jamais des profondes bleſſures
De ſes incurables morſures
Nous ne pouvons nous garantir.
Calomniateurs vils, indignes,
Reconnoiſſez-vous à ces ſignes,
Que vous ne pouvez démentir.

Par ces trop fidelles images
Du déréglement des mortels,
Probité, connois les outrages
Qui déshonorent tes autels :
Vole, il eſt temps, viens à notre aide ;
Qu'à tes divins attraits tout cede ;
Fais briller ton ſacré flambeau ;
Qu'il diſſipe les triſtes ombres
Des nuages affreux & ſombres
Qui nous cachent un jour ſi beau.

Qui peut te retenir encore ?
Quoi ! n'entends-tu pas nos clameurs ?
Eſt-ce vainement qu'on t'implore ?
N'as-tu point pitié de nos pleurs ?
Ou crains-tu de manquer de guides,
Pour te garantir des perfides,
Dont l'univers ſemble inondé ?

Ne crains plus, viens en aſſurance,
Et par les héros de la France
Ton effort ſera ſecondé.

✣

Il eſt en ces lieux un aſyle
Qu'habite un mortel vertueux,
Soumis aux loix de l'évangile,
A Dieu ſeul adreſſant ſes vœux :
Né dans un rang ſublime, auguſte,
Mais affable, modeſte, juſte,
Et des infortunés l'appui,
Il t'offre une main ſecourable.
Sous cet auſpice favorable,
Cours te ranger auprès de lui.

✣

C'eſt dans cette retraite ſainte
Qu'à l'abri de tous les revers,
Sans inquiétude & ſans crainte,
Tu veilleras ſur l'univers.
Les mœurs, dès long-temps exilées,
Par ton organe rappellées,
Reprenant un juſte pouvoir,
Vont faire chérir ton empire,
Soumettant tout ce qui reſpire
A la ſage loi du devoir.

M. S. DU C.

LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE.

FABLE.

Après avoir, avec les oiſillons,
Raſé les prés & les ſillons,
Une alouette dans la nue,
D'un vol rapide, s'élançoit,
Et puis, lorſque la belle étoit
Au plus haut des airs parvenue,
La voilà qui s'égoſilloit,
Planoit & tournoyoit, ſiffloit, roſſignoloit;
Puis tout-à-coup, zeſte, elle s'abattoit
Dans les plus bas vallons, & s'y tenoit en mue,
Se pavanant, ſe rengorgeant,
Et de ſes courſes caquetant.
Que ne m'imitez-vous, dit-elle
A la modeſte philomele?
Vous évolez toujours de buiſſons en buiſſons,
Frédonnant les mêmes chanſons....
(Que ces oiſeaux reſſemblent bien aux hommes!
Dame nature, à tous, tant que nous ſommes,
Départit force orgueil, avec quelques talents:
Que voulez-vous? ainſi ſont fait les gens.)
Le roſſignol vola ſur l'épine fleurie,
Sans daigner lui répondre; il modula des airs,
Dont la douceur & l'harmonie
Ravirent les hôtes des airs:
De ſes ſoupirs fluttés variant les nuances,
Il développe avec légéreté

Et les éclats & les cadences
De ſes chants pleins d'aménité,
De ſentiment & de variété ;
Il met de l'art en tout, même dans ſes ſilences.
L'alouette trouva pourtant à critiquer ;
Les cadences étoient des trilles déplacées ;
Les roulements, des caſcades forcées....
Et puis vous ſautillez de roſier en roſier,
Répétoit-elle, & d'oſier en oſier,
Vous raſez humblement les boſquets, la prairie,
Lorſqu'aux plaines des cieux, mon flexible goſier
Enfante des accords remplis de mélodie....
-- Eh ! mon dieu ! taiſez-vous, alouette, m'amie,
Reprit l'aimable roſſignol ;
Vous dirigez bien votre vol
Vers ces régions inconnues ;
Mais vos chanſons alors ſont-elles entendues ?

Vous, dont l'eſſor ambitieux,
Au ton ſublime oſe prétendre,
Vous vous guindez juſques aux cieux :
A vos productions je ne puis rien comprendre.
Du haut des airs, meſſieurs, daignez un peu deſcendre ;
Las ! je n'oſe vers vous lever mes foibles yeux :
Je veux vous admirer ; mais faites-vous entendre.

M. BERENGER, *de l'Oratoire.*

ODE
SUR L'INGRATITUDE.

QUELLE furie, au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein:
L'insensible oubli, l'insolence,
Les sourdes haines, en silence,
Entourent ce monstre effronté,
Et tour-à-tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au tartare,
Des froides ondes de Léthé.

Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs:
Parmi tes bassesses insignes,
Quel silence assoupit Phébus!
Trop long-temps tu fus épargnée,
Sur toi, de ma muse indignée
Je veux lancer les premiers traits;
Heureux, même en souillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès.

Naissons-nous injustes & traîtres?
L'homme est ingrat dès le berceau;
Jeune, sait-il aimer ses maîtres,
Leurs bienfaits lui sont un fardeau;
Homme fait, il s'adore, il s'aime,

Il rapporte tout à lui-même,
Préſomptueux dans tout état;
Vieux enfin, rendez-lui ſervice,
Selon lui, c'eſt une juſtice;
Il vit ſuperbe, il meurt ingrat.

✣

Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on ſuit,
Pourquoi garder l'ingratitude,
Vice ſans douceur & ſans fruit?
Reconnoiſſance officieuſe,
Pour garder ta loi précieuſe,
En coûte-t-il tant à nos cœurs?
Es-tu de ces vertus ſéveres
Qui, par des regles trop auſteres,
Tyranniſent leurs ſectateurs?

✣

Sans doute il eſt une autre cauſe
De ce lâche oubli des bienfaits:
L'amour propre en ſecret s'oppoſe
A de reconnoiſſants effets;
Par un ambitieux délire,
Croyant lui-même ſe ſuffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint, dans la reconnoiſſance,
Un témoin de ſon impuiſſance,
Et du beſoin qu'il eut d'autrui.

✣

Paré d'une ardeur complaiſante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux ſe préſente,
Sous le manteau de l'amitié:
Il rampe, adulateur ſervile,
Vous penſez, à ſes vœux facile,

Que vous allez faire un ami:
Triſte retour d'un noble zele!
Vous n'avez fait qu'un infidele,
Peut-être même un ennemi.

Déja ſon œil fuit votre approche;
Votre préſence eſt ſon bourreau;
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudroit voir votre tombeau.
Monſtre des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche;
Vous ſentez le bien qu'on vous fait;
Seul, des monſtres le plus ſauvage,
L'ingrat trouve un ſujet de rage
Dans le ſouvenir d'un bienfait.

Mais, n'eſt-ce point une chimere,
Un fantôme que je combats?
Fut-il jamais un caractere
Marqué par des crimes ſi bas?
O ciel! que n'eſt-ce une impoſture?
A la honte de la nature,
Je vois que je n'ai rien outré;
Je connois des cœurs que j'abhorre,
Dont la noirceur ſurpaſſe encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles,
Faudra-t-il, mortels bienfaiſants,
Que vos mains, déſormais ſtériles,
Ne répandent plus leurs préſents?
Non, leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire:
Il vaut mieux, d'un ſoin généreux,

Servir une troupe coupable,
Que manquer un ſeul miſérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des dieux imitez les exemples
Dans vos dons déſintéreſſés;
Aucun n'eſt exclus de leurs temples,
Leurs bienfaits ſur tous ſont verſés;
Le ſoleil, qui, dans ſa carriere,
Prête au vertueux ſa lumiere,
Luit auſſi pour le ſcélérat;
Le ciel ceſſeroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excluoit l'homme ingrat.

Juſte Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive ni voix?
Que l'ingrat n'eſt-il ta victime,
Ainſi qu'il le fut autrefois!
Que ne reprends-tu, dans notre âge,
De ton antique aréopage
L'équitable ſévérité?
L'ingratitude étoit flétrie,
Et ſouffroit, loin de la patrie,
Un oſtraciſme mérité.

Mais pourquoi te vanté-je Athenes,
Sur la juſtice de tes loix?
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta république en rompt les droits:
Que de proſcriptions ingrates!
Tes Miltiades, tes Socrates,
Sont livrés au plus triſte ſort;
La méconnoiſſance & l'envie

Leur font, de leur illuſtre vie,
Un crime digne de la mort.

✣

Ainſi parloit, fuyant ſa ville,
Thémiſtocle aux Athéniens :
" Tel qu'un palmier qui ſert d'aſyle,
» J'en ſers à mes concitoyens ;
» Pendant le tonnerre & l'orage,
» Sous mon impénétrable ombrage,
» La peur des foudres les conduit ;
» L'orage ceſſe, on m'abandonne,
» Et long-temps avant mon automne,
» La foule ingrate abat mon fruit ».

✣

D'un cœur né droit, noble & ſenſible,
Rien n'enflamme tant le courroux,
Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui ſe doit à nous ;
Sous vingt poignards, (fin trop fatale !)
Le triomphateur de Pharſale
Voit ſes jours vainqueurs abattus ;
Mais de tant de coups le plus rude,
Fut celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus.

✣

Mortels ingrats, ames ſordides,
Que mes ſons puiſſent vous fléchir !
Ou ſi de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux ſoient vos maîtres ;
O honte ! ces ſtupides êtres
Savent-ils mieux l'art d'être humain ?
Oui, que Séneque vous apprenne

Ce qu'il admira dans l'arene
De l'amphithéatre romain.

✣

Un lion s'élance ; on l'anime
Contre un eſclave condamné ;
Mais à l'aſpect de ſa victime,
Il recule, il tombe étonné ;
Sa cruauté ſe change en joie ;
On lance ſur la même proie
D'autres lions plus en courroux :
Le premier, d'un cœur indomtable,
Se range au parti du coupable,
Et ſeul le défend contre tous.

✣

Autrefois, du rivage more,
Cet eſclave avoit fui les fers ;
Trouvant ce lion jeune encore,
Abandonné dans les déſerts,
Il avoit nourri ſa jeuneſſe :
L'animal, ému de tendreſſe,
Reconnoît ſon cher bienfaiteur,
Un inſtinct de reconnoiſſance ;
Arme, couronne ſa défenſe ;
Il ſauve ſon libérateur.

M. B. B.

LE LEVER DU SOLEIL.

Déja l'aſtre du jour s'eſt emparé du ciel ;
Il lance par faiſceaux ſes rayons ſur la terre,
& je découvre à la lumiere,
Les prodiges ſortis des mains de l'Éternel.

Mon ame, élance-toi vers cette clarté pure,
Aux portes du matin, admire la nature,
Et remplis-toi de ſon auteur.
Ah! ſi nos yeux pouvoient, ſans bleſſer leur paupiere,
Approcher du ſoleil, contempler ſa ſplendeur,
Et s'enfoncer dans ſa lumiere,
Ils ne verroient qu'un océan de feux,
Qui ne rencontre aucuns rivages,
Que tourbillons brûlants, luttant ſans ceſſe entr'eux,
Et, dès la naiſſance des âges,
Embraſſant les plaines des cieux.
La pierre ſe diſſout, bouillonne avec furie;
Au ſein de ces foyers ardents,
La flamme roule par torrents;
La lumiere, par flots, jaillit & tombe en pluie.
C'eſt aux clartés de tant de feux divins,
Que marchent les ſaiſons, qu'agiſſent les humains.
Mais, grand Dieu! cet amas de lumiere éternelle,
Qu'eſt-il devant tes yeux? A peine une étincelle.
Ce diſque dont les mains ont arrondi les bords,
Dont jamais les feux ne s'épuiſent,
Colore ſeulement la ſurface des corps
Où ſes rayons ſe briſent:
Ton œil, plus pénétrant, perce leurs profondeurs,
Réunit ſous un point les déſerts de l'eſpace;
Il ne parcourt pas, il embraſſe,
Et du même regard il ſonde tous les cœurs.

LE MIERE.

Cette deſcription eſt énergique & ſublime.

ÉPIGRAMME.

EPIGRAMME.

CERTAIN Pradon, bâtard de Melpomene,
Rimant toujours, & rimant toujours mal,
Voulut encor expoſer ſur la ſcene,
De ſon génie un avorton fatal.
L'affiche annonce, & tout Paris y vole;
Chacun avant, eut ſoin de ſe munir
D'un gros ſifflet. Vain projet! ſoin frivole!
On bâilla tant, qu'on ne put s'en ſervir.

PIRON.

L'AMITIÉ.

ODE.

PARMI nous viens régner encore,
Fille du ciel, charme des cœurs,
Viens, tendre amitié que j'honore,
Plus que tous les biens enchanteurs;
Tu fais le bonheur de la vie;
Sans toi, richeſſe, honneurs, génie,
Beautés, talents, ſont ſans appas;
Tout n'eſt que triſteſſe, amertume;
Un noir chagrin détruit, conſume
Le cœur qui ne te connoît pas.

Mais que vois-je donc ſur la terre?
L'envie aux regards criminels,
Les ſoupçons, la haine & la guerre
Se liguent contre tes autels;

L'affreuſe diſcorde, à ta place,
Par-tout triomphe avec audace:
O ciel! arrête ſon courroux.
Et toi, vertu trop peu chérie,
Regne, amitié, dans ma patrie,
Tous les maux fuiront loin de nous.

✣

Au ſiecle d'or plus honorée,
Tu vis tes temples reſpectés;
Des vertus la troupe ſacrée
Marchoit ſans ceſſe à tes côtés;
Ton flambeau guidoit la prudence;
Des heureux jours de l'innocence
Tu fis le plus bel agrément;
Aux malheureux toujours propice,
Ta parure étoit la juſtice;
La ſageſſe, ton ornement.

✣

D'une étreinte délicieuſe,
Tu ſerrois des cœurs innocents;
Chaque jour l'ame plus heureuſe,
Goûtoit mieux tes attraits puiſſants:
Telle que du ciel l'influence
Mûrit ces fruits dont l'abondance
Nourrit tant de peuples divers;
Telle autrefois, loin des alarmes,
Ton aſpect répandoit des charmes
Sur le printemps de l'univers.

✣

Dans le ſein d'un ami fidele,
Sans crainte on épanchoit ſon cœur,
Aſſuré d'y trouver ce zele
Qu'enflamme la plus vive ardeur.
Il n'étoit point d'ame perfide,

De traître, ni de parricide;
Alors triomphoient les vertus :
On ſe plaiſoit ſous leur empire.
Douce amitié! que vais-je dire?
Tu fuis, les vertus ne ſont plus.

✣

Jadis ſenſible & bienfaiſante,
Tu mépriſois l'éclat trompeur;
Ta couronne, la plus brillante,
Étoit le lis de la candeur;
Ton front déceloit la droiture,
Et ta langue étoit auſſi pure
Que l'aſtre qui produit le jour,
Quand il ſort éclatant de l'onde,
Et que de ſa chaleur féconde
Il embellit notre ſéjour.

✣

Tu nous offres, dans Syracuſe,
Un ſpectacle digne des dieux.
Oh! ſi les accents de ma muſe
Pouvoient le dépeindre à vos yeux,
Vous verriez deux hommes qu'anime
Un zele ardent & magnanime,
Braver un tyran redouté,
Et, par un ſort digne d'envie,
L'un pour l'autre donnant leur vie,
Voler à l'immortalité.

✣

Que cet héroïſme m'enchante!
Quelle noble intrépidité!
Tendre amitié, chaleur brûlante,
Donne-moi ton activité,
Éleve, ſoutiens mon courage,
Prête-moi ce divin langage

Qui touche, pénetre les cœurs,
Et qui, plus prompt qu'un trait de flamme,
Remue, échauffe, attendrit l'ame,
Par des attraits toujours vainqueurs.

✲

Que j'aime à voir ce fils d'Ulyſſe,
Guidé par tes ſoins bienfaiſants,
Réſiſter aux pieges du vice,
Aux écueils les plus ſéduiſants!
Ton zele éclaire le jeune âge;
Dans l'homme fait, il enviſage
Le bonheur de l'humanité;
Il eſt l'appui de la vieilleſſe,
La conſole, adoucit ſans ceſſe
Le poids de ſon adverſité.

✲

C'eſt toi, tendreſſe vertueuſe,
Que je veux peindre dans mes vers,
Qui, toujours forte & courageuſe,
Triomphes des plus grands revers.
Je veux un ami qui nous aime
Auſſi tendrement que lui-même,
Qui ſoit ſenſible, affable & doux;
A qui l'on s'ouvre ſans contrainte,
Sans déguiſement & ſans feinte:
Cet ami, le trouverons-nous?

✲

Sur tes pas, Amour, tu fais naître
Des plaiſirs qui ſemblent charmants:
Attendons, ils vont diſparoître
Sur l'aile rapide du temps;
Souvent même on les voit éclore,
Vivre à peine une ſeule aurore,
S'enfuir tels qu'une illuſion;

Amitié, cent fois plus conſtante,
Dis, n'es-tu pas toujours riante ?
N'es-tu pas toujours de ſaiſon ?

✣

Oui, le cœur qui fuiroit tes charmes,
Fut formé de marbre ou d'airain :
On le verra dans les alarmes,
Traîner le poids de ſon chagrin.
Dieux ! ſous quel aſtre eſt-elle née,
Cette ame ſombre, infortunée,
Qui ne connoît pas tes douceurs ?
De tous les maux que j'enviſage,
Fondant ſur elle, dans l'orage,
Comment ſupporter les rigueurs ?

✣

Qui voudroit ſe voir ſur le trône,
Environné de courtiſans,
S'il n'étoit aimé de perſonne ?
Tel eſt le deſtin des tyrans ;
L'on n'entend point, ſur leur paſſage,
Des cœurs retentir le ſuffrage ;
Toujours cruels, vains, dédaigneux,
Si quelque revers les accable,
D'un ami l'image agréable
Ne vient point s'offrir à leurs yeux.

✣

O toi, plaintive tourterelle,
Divin tableau de l'amitié !
D'où vient cette douleur mortelle ?
Tu cherches ta chere moitié :
Le ſort cruel qui l'a ravie,
T'arrache avec elle la vie :
A l'homme, moins ſage que toi,
Puiſſe-tu ſervir de modele !

Il ne ſait plus être fidele,
Après qu'il a donné ſa foi.

Mais non ; revenez, temps antiques,
Où la candeur, la probité,
Repoſoient ſous des toits ruſtiques,
Dans une riche pauvreté,
Où la bonne foi, la droiture,
Auſſi ſimples que la nature,
Recevoient pour juſtes tributs,
D'un cœur pur l'innocent hommage,
Sous un ciel toujours ſans nuage,
Qui voyoit briller les vertus.

Amitié tendre & généreuſe,
Tu refleurirois parmi nous ;
Une eſpérance ſi flatteuſe
Produit les tranſports les plus doux.
Que nous verrions bien d'autres hommes !
Ames trop foibles que nous ſommes,
Nos cœurs ne ſavent plus aimer.
Temps heureux, puiſſiez-vous renaître !
Amitié, daigne reparoître ;
Ton regne a droit de nous charmer.

M. Bory, *de l'Oratoire.*

LE BASSON.

Jusqu'aux genoux, trois puiſſants villageois
Tenoient Lucas enfoncé dans la glace,
Qui, renifflant & ſoufflant dans ſes doigts,
Faiſoit très-laide & piteuſe grimace.
Eh ! mes amis, pour Dieu, faites-lui grace,

Dit un paſſant, qui plaignoit le piraud.
-- Monſieur, répond le ſacriſtain Thibaud,
De notre bourg c'eſt demain la grand'fête;
J'y chanterons l'office en faux-bourdon;
Et ce gros gars qui crie à pleine tête,
Je l'enrhumons pour faire le baſſon.

VERS

Préſentés au Roi, au ſujet de la cinquantieme année de ſon regne.

LORSQU'AUTREFOIS le ſage Séſoſtris
Eut régné cinquante ans dans les murs de Memphis,
Le Nil vit ſur ſes bords la fête la plus belle
Dont l'hiſtoire ait jamais parlé;
Et le peuple & les grands employerent leur zele
Pour offrir à leur prince un tribut ſignalé.
Un ſimple villageois tout-à-coup fend la preſſe;
On l'entoure, on murmure; il parle, & tout ſe tait;
Le roi lui-même écoute, & d'un air ſatisfait,
Lui fait voir que ſon cœur répond à ſa tendreſſe:
Mais l'orateur s'arrête au milieu du diſcours;
Chacun eſt étonné: Séſoſtris lui demande
Pourquoi de ſa harangue il interrompt le cours.
-- Je n'ai pu, lui dit-il, achever mon offrande;
Grand prince, pardonnez ce facheux contre-temps;
Pour vous ma tendreſſe eſt ſi grande,
Qu'on ne peut l'exprimer en de ſi courts inſtants;
Mais je me flatte au moins que la bonté céleſte,
Une autre fois voudra m'accorder plus de temps,
Et que dans cinquante ans je vous dirai le reſte.

Il revint en effet, & le roi s'y trouva;
Le roi se mit à rire, & le rustre acheva.

O vous, dont la bonté facile & secourable
Ressemble à la bonté de ce monarque heureux;
Puissant roi, si le ciel exauçoit tous mes vœux,
Votre sort à son regne en tout seroit semblable.
Pour vous, du villageois j'ai tous les sentiments;
Comm'il aimoit son roi, grand prince, je vous aime:
Hélas! pourquoi, dans cinquante ans,
Ne reviendrois-je pas de même?

MADAME DE MAISON-NEUVE.

L'idée de ces vers est très-ingénieuse.

ÉTRENNES

*A M***.*

AMI, j'approuve votre haine
Contre tout cérémonial.
L'anniversaire, phénomene
Que le froid Janus nous ramene,
Et qu'honorent, d'un culte égal,
Le badaut, le provincial,
Le soldat & le capitaine,
Et le seigneur & le vassal,
Me procureroit la migraine,
S'il n'amenoit le carnaval.
C'est un dieu d'étrange figure;
Écho l'engendra de Mercure;
Et de sérieux Pantalons

L'éleverent de-là les monts;
Il a le babil de ſa mere;
Il eſt hableur comme ſon pere;
Des deux ſexes il prend la voix;
Il porte jupes & culottes;
Il a plus de maſques cent fois,
Que dom Japhet n'a de calottes;
Vêtu de diverſes couleurs,
Il rit d'un œil, pleure de l'autre,
Embraſſe goujats & ſeigneurs,
Crie à tout venant: Je ſuis votre;
Bref, c'eſt le dieu du compliment.
Pauvre de ſens; riche en parole,
Il flatte, il ſouhaite, il conſole,
Et le tout indifféremment:
C'eſt en janvier qu'il caracole,
Et met le monde en mouvement;
Il rend toute une cité folle:
Bien eſt-il vrai que ſon ſéjour
N'eſt ici que d'une ſemaine;
Il tient plus long-temps à la cour;
Toute l'année il s'y démene.

VERS
AU ROI STANISLAS.

IL falloit un monarque aux fiers enfants du nord,
Un peuple de héros s'aſſembloit pour l'élire;
Mais l'aigle de Ruſſie & l'aigle de l'empire
Menaçoient la Pologne, & maîtriſoient le ſort.
De la France auſſi-tôt, ſon trône & ſa patrie,

La vertu descendit aux champs de Varsovie ;
Mars conduisoit ses pas ; Vienne en frémit d'effroi ;
La Pologne à genoux, courut la reconnoître :
Peuples nés, lui dit-il, & pour Mars & pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre maître.
Staniſlas, à l'instant, vint, parut, & fut roi.

M. DE VOLTAIRE.

RIEN n'excite plus les talents que l'amour de la patrie.

ODE

Couronnée à l'Académie Françoiſe en 1750.

TEL que, d'un œil ardent, mesurant la carriere,
Au signal dont retentit l'air,
Un athlete, de la barriere,
S'élance plus prompt que l'éclair ;
Tels les fiers nourrissons des filles de mémoire,
S'élevent aux cris de la gloire ;
Et, d'une aile de feu, fendant l'azur des cieux,
Sur les traces de l'immortelle,
Dans l'olympe vont avec elle
Se placer à côté des dieux.

D'où vient que les talents, de leurs tiges fertiles,
Par-tout n'offrent point les honneurs ?
Pourquoi, près des ronces stériles,
Ne croît-il pas toujours des fleurs ?

La nature, en ſes dons inégale & biſarre,
Ici prodigue, ailleurs avare,
Au gré de ſon caprice, ouvre-t-elle ſes mains :
Tantôt tendre, tantôt ſévere,
Seroit-elle à la fois la mere
Et la marâtre des humains ?

✣

Non, non, ſur les eſprits ſon heureuſe influence,
Sans choix ſe répand en tous lieux ;
Par-tout la même, elle diſpenſe
Les talents les plus précieux ;
De cent peuples divers la foule renaiſſante,
Que ſon ſein tour-à-tour enfante,
Objets de ſon amour, en ſont tous ſecondés :
Dans les bois que le nord renferme,
Peut-être a-t-elle mis le germe
Des Corneilles & des Condés.

✣

Mais, ô gloire ! ô ſoleil, puiſſant moteur de l'ame,
Ce n'eſt qu'à tes divins regards
De lancer la féconde flamme
Qui fait éclore les beaux arts.
La tige en qui repoſe une ſeve abondante,
Penche ſa tête languiſſante,
Si par l'aſtre du jour ſon ſein n'eſt animé ;
Et l'eſprit s'affoiblit comm'elle,
Si le feu ſacré qu'il recele,
Par ton ſouffle n'eſt rallumé.

✣

Oui, les arts, ſans ſoutien, ſont des plantes débiles ;
Qui rampent ſans fructifier ;
Pour déployer leurs bras fertiles,
Ils veulent l'appui du laurier.
L'honneur ſeul à l'eſprit fait prendre un vol ſublime ;

A cet aigle, quand il l'anime,
Quels rayons, quels éclairs feroient baisser les yeux
Ils fondent toute la nature,
Et pénetrent la nuit obscure
Qui voile les secrets des dieux.

Plutus, tes vils autels sont entourés d'esclaves
Accablés sous le poids de l'or,
Les talents, avec tes entraves,
Pourroient-ils prendre un noble essor?
Du cœur où l'avarice excite ses orages,
D'impurs & terrestres nuages
Vont souiller de l'esprit les rayons lumineux:
C'est une exhalaison grossiere,
Qui, s'élevant de la matiere,
Du soleil fait pâlir les feux.

Quels barbares, sortis des bords que l'ourse glace,
Désolent l'Europe & les arts?
Bellone guide leur audace,
Jusques au trône des Césars.
Le Tibre épouvanté voit fumer dans son onde
Le sang des souverains du monde;
Leur avilissement passe jusqu'aux esprits:
Triste effet de la tyrannie!
Rome succombe, & le génie
S'ensevelit sous ses débris.

L'univers rompt sa chaîne, & sa honte s'efface:
L'esprit retrouve un jour serein;
L'émulation, du Parnasse
Ranime le stérile sein.
Sur leurs troncs cultivés les palmes se relevent,
Mille fleurs naissantes achevent

De rendre au mont ſacré ſa premiere beauté :
De la gloire immortel ouvrage,
Son feu s'éteint dans l'eſclavage,
Et renaît de la liberté.

✣

O gloire, des beaux arts ſource féconde & pure!
Que tes bienfaits ſont éclatants !
Tu triomphes de la nature,
Et la fais produire en tout temps ;
Sur tes ailes l'eſprit, devançant les années,
Hâte ſes belles deſtinées :
Tu peux le relever, quand il eſt affaiſſé.
Sophocle, dans les jeux d'Athenes,
Sentit bouillonner dans ſes veines,
Un ſang que l'âge avoit glacé.

✣

Mais quels ſont ces ſerpents qu'une horrible furie
Irrite contre le talent ?
Verroit-il ſa gloire flétrie
Par leur ſouffle impur & brûlant ?
Non, non, contr'elle en vain leur rage eſt conjurée ;
Pour cette Andromede adorée,
Il va, nouveau Perſée, affronter le danger ;
Et, ſur les ailes de Pégaſe,
Il attaque, il perce, il écraſe
Le monſtre qui veut outrager.

LE CHEVALIER LAURÈS.

APOLOGIE
DE L'ART.

ÉPITRE

Adreſſée le premier jour de l'an à un Amateur de la belle nature, en lui envoyant des Magots, des Papiers de la Chine, & d'autres colifichets.

Bon jour, bon an, ſalut, ſanté,
A mon philoſophe entêté
De la ſimple & froide nature,
Cette triſte divinité,
Qui n'oſe, dans ſa marche obſcure,
De ſon éternelle parure
Varier l'uniformité.
De mon ame idole chérie,
Art charmant, dieu de ma patrie,
Le merveilleux naît ſous tes pas :
Enrichis toujours ces climats,
Des tréſors de ton induſtrie;
Laiſſe gronder les partiſans
De ta rivale déſolée ;
De nos villes & de nos champs
Pour jamais elle eſt exilée.
Un ſceptre d'émail à la main,
Tu gouvernes en ſouverain

Le François brillant & volage;
C'eſt toi qui formes l'aſſemblage
De ſes légers ameublements;
Ta délicateſſe & tes graces
Brillent dans ſes appartements;
Il doit à tes heureux talents
Ces feſtons, ces vernis, ces glaces,
Ces rideaux à nœuds de rubans,
Ces papiers que ta main divine
Peignit pour le plaiſir des yeux,
Ces magots ſi facétieux,
Nés de ton humeur enfantine,
Et tous ces riens délicieux
Que tu fais venir de la Chine,
Pour en décorer ces beaux lieux.

Qui ſuit la nature à la piſte,
Ne ſera jamais qu'un copiſte,
Qu'un malheureux imitateur.
Le Chinois ſeul eſt créateur;
Il donne un nouvel ordre aux choſes;
Fertile en prodiges divers,
Ses riantes métamorphoſes
Font éclore un autre univers.

Fleuves, coulez ſur les montagnes;
Détachez-vous du firmament,
Étoiles, parez les campagnes;
Poiſſons, quittez votre élément;
Vous, oiſeaux, rampez ſur la terre;
Cerfs, rhinocéros, éléphants,
Volez au ſéjour du tonnerre;
Et vous, mortels impertinents,
Venez, ſous diverſes figures,

Par mille groteſques poſtures,
Me divertir à vos dépens.
Voilà, malgré votre ſatyre,
Ce que j'aime & ce que j'admire;
Soyez auſſi de votre temps;
Et que la nature marâtre,
Dont vous êtes trop idolâtre,
Perde ſon pouvoir ſur vos ſens.

M. FRÉRON.

Il y a dans cette épître de l'imagination, de la poéſie, des détails agréables: on pourroit faire auſſi une excellente piece ſur le ſujet contraire.

VERS
DE M. DORAT,
A MADAME BURETTE,

Qui lui avoit envoyé ceux qu'elle a eu l'honneur de préſenter au Roi.

Vous chantez depuis quatorze ans,
Le bonheur de la France, & le roi qu'elle adore:
C'eſt par un noble emploi conſacrer ſes talents.
De luſtre en luſtre ainſi renouvellez vos chants:
Le regne de LOUIS eſt toujours à l'aurore;
Sans craindre d'inſpirer l'ennui,
Puiſſiez-vous dans cent ans encore
Faire de jolis vers, & les faire pour lui!

LES HOMMES
UNIS PAR LES TALENTS.

POEME

Couronné à l'Académie Françoiſe en 1757.

Aux cris que le beſoin & l'intérêt formerent,
L'un vers l'autre attirés, les humains s'aſſemblerent;
Mais de cette union les premiers fondements
Ne pouvoient s'affermir ſans l'appui des talents.
A l'aſpect du génie, auſſi puiſſant que rare,
Ne dites plus, ingrats: la nature eſt avare.
S'il fut dans tous les temps, peu d'eſprits lumineux,
La race humaine au moins s'éleve entiere en eux:
Ils ont créé les arts dont le monde s'honore,
Et la ſociété, plus précieuſe encore:
Les céleſtes préſents, dont vous êtes jaloux,
Entre quelques mortels ſont partagés pour tous.
C'eſt un heureux lien, qui s'étend & ſe ſerre.

Au deſſus des talents, ſous les traits préſentés,
Brille celui qui fonde ou régit les cités,
L'art du légiſlateur, l'auguſte politique,
Non cet art d'opprimer, ſourdement tyrannique,
Sous un nom reſpecté, talent vil & cruel,
Mais cette autre ſcience, à l'exemple du ciel,
Secrete quelquefois, & toujours bienfaiſante,

Qui consacre aux humains sa vertu vigilante ;
Que le premier seconde, & jamais ne corrompt.

Je la vois en silence, &, la main sur le front :
L'autre, en signe d'appui, sur un peuple étendue,
La barbarie expire, à ses pieds abattue.
L'homme étoit, sans les loix, ou sauvage, ou pervers,
Ou le tyran de l'homme, ou seul dans l'univers ;
Tout rentroit dans l'oubli. Politique profonde,
Tu parus, on compta les premiers jours du monde,
On te vit commencer tes heureuses leçons
Par la double harmonie & des vers & des sons (a) ;
Chantant l'amour de l'ordre, elle apprit à le suivre ;
Sous la loi du plaisir la terre alors crut vivre ;
Il fut des mœurs, il fut des temps plus fortunés :
C'est à l'ombre des loix que tous les arts sont nés.

Mais quels troubles civils ! quelle effroyable rage
Va de la politique anéantir l'ouvrage !
On se menace, on court à pas précipités ;
Le fer brille, on se mêle : ah ! cruels, arrêtez.
Société fatale ! imprudente sagesse !
Solon, qu'avez-vous fait ? Trop heureuse rudesse,
Pour l'homme errant encor, premier présent des cieux !
Il n'étoit que farouche, il est séditieux.
L'éloquence commande, ô ressource imprévue !
par dessus tous les cris sa voix est entendue ;
Le fer tombe, tout cede, & les cœurs égarés,
Emportés loin de l'ordre, y sont déja rentrés.

Ainsi donc à la fois & les talents se servent,
Et par eux des mortels les liens se conservent ;

(a) Les premieres loix étoient en vers, & se chantoient.

Liens toujours plus doux, & toujours plus ſerrés,
Dans les lieux par les arts de plus près éclairés.
Jetez au loin les yeux ſur l'Égypte leur mere ;
L'union des eſprits fut ſon grand caractere :
On vit s'étendre ainſi ce peuple d'inventeurs ;
Il dut ſes mœurs aux arts, & ſon empire, aux mœurs.
Quand l'Alphée orgueilleux voyoit à chaque luſtre
Les peuples aſſemblés courir ſa rive illuſtre,
Ces jeux où triomphoient les talents excités (a),
Étoient l'art de la Grece, & le nœud des cités.

Les talents, en des jours plus féconds en miracles,
Pour unir les mortels, n'ont point connu d'obſtacles.
Sagement inquiete en ſes nobles deſſeins,
La phyſique s'eſt dit : il eſt d'autres humains.
Soudain, nouvel arbitre & de l'onde & d'Éole,
L'aimant, qui s'ignoroit, interroge le pole.
Sous des cieux inconnus, un monde au notre offert,
S'ouvre, s'unit à nous, nous imite & nous ſert.
Il n'eſt plus de longs cours ſur l'élément humide ;
Il n'eſt plus ni d'erreurs, ni de nocher timide :
L'œil fixé ſur l'aimant, on court toutes les mers ;
Le commerce a peuplé les liquides déſerts :
Chaque route eſt connue, & l'onde, où tout s'efface,
De la pouppe qui fuit, ſemble garder la trace.

O vous, peuples nombreux de ces vaſtes pays,
Découverts par l'Europe, & par elle conquis,
La force vos domta, mais nos mœurs vous ſoumirent ;
Le fer fit la conquête, & les arts l'adoucirent ;
L'Amériquain changé, s'unit à ſes vainqueurs ;
Ailleurs, du vaincu même un vainqueur prend les mœurs :

(a) On envoyoit des poëmes aux jeux olympiques.

Le Cattay s'aſſervit ſon conquérant barbare ;
Tout périt, hors les loix, ſous l'effort du Tartare ;
Et le long mur franchi par ſes incurſions,
Sépare deux pays, & non deux nations.

Du rapide Volga parcourant les rivages,
Cet empire du nord, ces régions ſauvages,
Des arts n'avoient reçu ni cherché les clartés ;
Là, tout étoit déſert, même aux lieux habités.
Le Ruſſe, ſans commerce, & ſans loix & ſans villes,
Dans ſes huttes caché, perdoit ſes jours ſtériles ;
Sur la terre à lui-même il étoit étranger :
Pierre amene les arts, Pierre va tout changer.
Des fanges d'un marais ſort une ville immenſe ;
De la ſociété le regne heureux commence :
Les Ruſſes ſont unis, quand leurs yeux ſont ouverts ;
L'univers naît pour eux, comm'eux pour l'univers ;
Et réparant ainſi tant de ſiecles de honte,
Au rang des nations le peuple enfin les compte.
Qui l'auroit cru ? Des feux par la guerre allumés,
Ces nœuds, fruits des talents, ne ſont point conſumés.
L'intérêt s'arme encor, l'ambition diviſe ;
Mais cette haine aveugle, aux nations tranſmiſe,
Ces préjugés honteux déſormais ſont bannis ;
Les peuples ſont en guerre, & les hommes unis.

LE MIERE.

L'ANE VOYAGEUR.

FABLE.

DU temps que les bêtes liſoient,
(Ce temps eſt plus voiſin du notre qu'on ne penſe)
Un âne avoit appris qu'aux gens qui voyageoient,
Le ciel accordoit la ſcience.
Le voilà cheminant & par monts & par vaux,
Piétant, trottant, courant, d'un pas agile,
Toujours en des ſentiers nouveaux.
Où vas-tu, dit un bœuf qui trouva l'imbécille?
-- Je voyage... -- Toi? -- Pourquoi non?
Les voyages rendent habile.
-- Tais-toi, mon pauvre aliboron,
Reprit le bœuf, ton erreur eſt extrême;
Si tu n'obſerves pas, ſi tu ne réfléchis,
Que te ſervira-t-il de changer de pays?

Tel qui n'a que deux pieds, a voyagé de même.

EPIGRAMME.

UN coquin à qui l'on fit grace,
Étoit au carcan ſur la place:
Il a de l'eſprit, diſoit-on.
Mais un quidam répondit: Non;
Vous voyez ſa ſottiſe inſigne:
S'il en avoit, ſeroit-il là?
Comm'il parloit, Damon paſſa:
Tenez, dit-il, en faiſant ſigne,
Un homme d'eſprit, le voilà.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

D'un Recueil de Poésies diverses que La Fontaine publia en 1679.

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI.

PRINCE chéri du ciel, qui fais voir à la France,
Les fruits de l'âge mûr, joints aux fleurs de l'enfance ;
Conti, dont le mérite, avant-courrier des ans,
A des astres heureux épuisé les présents ;
A l'abri de ton nom, les manes des Malherbes
Paroîtront désormais plus grands & plus superbes ;
Les Racans, les Boileaux, auront bien plus d'attraits ;
La scene semblera briller de nouveaux traits.
Par ton nom tu rendras ces ouvrages durables ;
Après mille soleils, ils seront agréables.
Si le pieux y regne, on n'en a point banni
Du profane innocent le mêlange infini.
Pour moi, je n'ai de part en ces dons du Parnasse ;
Qu'à la faveur de ceux que je suis à la trace :
Ésope me soutient par ses inventions ;
J'orne de traits légers ses sages fictions ;
Ma muse cede en tout aux muses favorites
Que l'olympe doua de différents mérites :
Cependant à leurs vers je sers d'introducteur ;
Cette témérité n'est pas sans quelque peur.
De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,

Non point par vanité, mais par obéiſſance.
Ceux qui, par leur travail, l'ont mis dans cet état,
Te le pouvoient offrir en termes pleins d'éclat;
Mais craignant de ſortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en ſecret, loin du bruit & du monde;
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laiſſant le ſoin de t'en faire leur cour.
Leur main l'eût enrichi d'un plus beau frontiſpice;
La mienne leur a plu, ſimple & ſans artifice.
Conti, de mon reſpect ſois du moins ſatisfait;
Regarde le préſent, non celui qui le fait.

LA FONTAINE.

L'IMAGINATION
ET LE BONHEUR.
FABLE ALLÉGORIQUE.

L'IMAGINATION, amante du bonheur,
Sans ceſſe le deſire, & ſans ceſſe l'appelle;
Mais ſur elle il exerce une extrême rigueur;
Objet de ſes deſirs, il eſt peu fait pour elle.
Dans ſa tendre jeuneſſe, elle alla le chercher
Juſques dans l'amoureux empire;
Mais lorſque du bonheur elle crut approcher,
Le ſoupçon, le jaloux martyre,
La délicateſſe encore pire,
Soudain à ſes tranſports le vinrent arracher.
Dans un âge plus mûr, du même objet charmée,
Au palais de l'ambition,
Elle crut ſatisfaire encor ſa paſſion;

Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
Fantôme du bonheur, & pure illuſion.
Enfin, dans le pays qu'habite la richeſſe,
Séjour agréable & charmant,
Elle va demander ſon fugitif amant;
Elle y vit l'abondance, elle y vit la molleſſe,
Avec le plaiſir enchanteur;
Il n'y manquoit que le bonheur.
La voilà donc encor qui cherche & ſe promene;
Laſſe des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un ſentier peu battu, qu'on découvroit à peine;
Une beauté ſimple & ſans art,
Du lieu preſque déſert, étoit la ſouveraine;
C'étoit la piété. Là, notre amante en pleurs,
Lui raconta ſon aventure:
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs;
Vous verrez le bonheur, c'eſt moi qui vous l'aſſure,
Lui dit la fille ſainte; il faut, pour l'attirer,
Demeurer avec moi, s'il ſe peut, ſans l'attendre,
Sans le chercher, au moins, ſans trop le deſirer:
Il arrive auſſi-tôt qu'on ceſſe d'y prétendre,
Ou que dans ſa recherche on ſait ſe modérer.
L'imagination à l'avis ſut ſe rendre;
Le bonheur vint ſans différer.

MLLE B.

LE BON SEIGNEUR.

ÉGLOGUE.

COLAS & Mathurin, aſſis ſous des ormeaux,
Tous deux nonchalamment étendus ſur l'herbette,
Chantoient un ſoir ces vers, au ſon de la muſette,
Tandis

Tandis que leurs moutons erroient ſur les côteaux :
Amour, reconnoiſſance,
Enflez notre muſette, animez nos doux chants :
Nous célébrons le Dieu qui répand dans nos champs
La joie & l'abondance.

MATHURIN.

Du berger & du laboureur
Le bon Dorilas eſt le pere :
Nous ne craignons ſous lui, ni la dure miſere
Qu'étend ſur les hameaux le bras de l'oppreſſeur ;
Ni des cieux irrités la vengeance ſévere.
Du berger & du laboureur
Le bon Dorilas eſt le pere,
Et notre appui dans le malheur.

COLAS.

A qui ne ſourit pas ſa bonté familiere ?
Qui de nous n'eſt heureux ſous ſes paiſibles loix ?
Jamais des parvenus il n'eut la morgue fiere,
Ni l'air impérieux, ni l'arrogante voix.
Amour, reconnoiſſance, &c.

MATHURIN.

Si Louis l'appelle à la cour,
Dans nos champs attriſtés tout reſſent ſon abſence ;
Nos prés n'ont plus de fleurs .... un lugubre ſilence
Regne dans nos vallons juſques à ſon retour.

COLAS.

Revient-il, on renaît ; tout vit dans la nature ;
Les champs reprennent leur parure ;

Les villageois, leurs chalumeaux;
Tout se ranime à sa présence;
C'est une fête; on rit, on danse
Sur la molle pelouse, à l'ombre des ormeaux.
Amour, reconnoissance, &c.

MATHURIN.

Ciel, témoin de nos jours heureux,
Prolonge ceux de notre pere;
Prends sur les nôtres, si tu veux,
Plutôt que d'accourcir une vie aussi chere:
Bientôt le bon seigneur a vu soixante fois
Les roses dans son champ éclore;
Puisse-t-il voir autant de fois encore,
Les fleurs de ces vallons, les feuilles de ces bois.
Amour, reconnoissance, &c.

Derriere un buisson, Dorilas,
Par Mathurin & par Colas,
Entendoit célébrer sa douce bienfaisance;
Son cœur s'émut, des pleurs coulerent de ses yeux,
Dans un transport délicieux,
J'ai fait le bien, dit-il, voilà ma récompense.

PLACET

*Pour un homme à qui le Roi de** devoit de l'argent.*

GRAND roi, tous nos voisins vous doivent leur estime,
Vos sujets vous doivent leurs cœurs;
Vous recevez par-tout un encens légitime,

D'amour, de reſpect & d'honneurs ;
Chacun doit ſon hommage à votre ardeur guerriere.
O vous, qui me devez quatre mille ducats ;
Prince, ſi bien payé de la nature entiere,
Pourquoi ne me payez-vous pas ?

M. DE VOLTAIRE.

PORTRAIT
DE M. DE LA FAYE.

IL a réuni le mérite
Et d'Horace & d'Anacréon,
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt marchant à ſa ſuite ;
Il reçut deux préſents des dieux,
Les plus charmants qu'ils puiſſent faire :
L'un étoit le talent de plaire ;
L'autre, le ſecret d'être heureux.

M. DE VOLTAIRE.

LA PHYSIQUE
DE DESCARTES.
POEME.

O TOI, par qui, des cieux franchiſſant la barriere,
Des aſtres étonnés nous bornons la carriere,
Deeſſe, aide en ce jour ma muſe à célébrer
Ce ſage fortuné que tu vins éclairer.

Des ombres de l'erreur la terre environnée,
A ſon aveuglement étoit abandonnée;
L'ignorance, abuſant les trop foibles mortels,
Sous cent noms différents, uſurpoit des autels;
Son poiſon, des vertus corrompant les ſemences,
Étouffoit à la fois le germe des ſciences:
En vain la vérité préſentoit ſon flambeau,
L'erreur à ſes clartés oppoſoit ſon bandeau.
La terre enfin ſortit de cette nuit profonde;
Ce voile ſi groſſier ne couvrit plus le monde;
Ses yeux furent ouverts; le jour qu'il entrevit,
En éclairant ſon cœur, éclaira ſon eſprit:
De cet éclat nouveau les rayons l'étonnerent;
Alors vers la raiſon ſes regards ſe tournerent.
Cette aurore naiſſante aux mortels annonça
Un ſoleil plus brillant, qui bientôt s'effaça.
La phyſique hardie, étendant ſa carriere,
Lui prêta tous les traits de ſa vive lumiere;
Sur ce vaſte horizon il commença ſon cours;
A l'Europe ſavante il diſpenſa ſes jours.

De cet aſtre vainqueur, même dès ſa naiſſance,
Dominis le premier reſſentit l'influence;
Il échauffa ſon ſein de ſes feux bienfaiſants;
Il regarde, le ciel s'ouvre à ſes yeux perçants.
Dans ce dédale obſcur, guidé par ſon génie,
Raſſuré par le fil de la philoſophie,
Du préjugé puiſſant il domte les erreurs,
De l'écharpe d'iris ſa main peint les couleurs.
Je démêle avec art ces diverſes nuances,
Des rayons répétés éclatantes ſubſtances.

Deſcartes vient enfin, cet aigle audacieux,
D'un vol hardi s'élance & plane dans les cieux;

Dans ſa courſe déja franchiſſant les nuages,
Il pénetre la ſphere, où naiſſent les orages;
Dans le ſein de la foudre il porte ſes regards;
Il voit de tous côtés ces tourbillons épars
Qui, portés dans des flots de ſubtile lumiere,
Semblent donner une ame au corps de la matiere:
Par lui, l'impulſion donne aux aſtres des loix;
Ces globes enflammés, dociles à ſa voix,
D'un nouveau Zoroaſtre éprouvant la puiſſance,
A ſon compas vainqueur ſoumettent leur diſtance;
De l'univers ſurpris il regle les reſſorts;
De ſa vaſte harmonie il conçoit les accords:
Il découvre à mes yeux ces brillants météores,
Ces cometes, ces feux, fugitives aurores,
Qui, de l'aſtre du jour empruntant les clartés,
Vers des mondes nouveaux ſont ſans ceſſe emportés;
Il détruit tous ces corps nés avec la nature,
Ces atomes créés par la main d'Épicure;
Syſtême monſtrueux, par l'erreur adopté,
Qu'en vain contre le ciel arma l'impiété,
De l'aſtre de la nuit la carriere eſt bornée;
Dans un cercle annuel ſa courſe eſt entraînée:
De la lumiere enfin diſtinguant tous les traits,
Il ſemble avoir fondé ſa cauſe & ſes effets.
La nature à ſon art n'oppoſe plus d'obſtacles.
Deſcartes, tes efforts ſont autant de miracles.
Soleil, reſte immobile & fixe dans ton cours;
Sur le trône des cieux aſſis-toi pour toujours.
Qu'aux loix du mouvement la terre obéiſſante,
Dans l'océan des airs nage toujours flottante:
Et vous, qui juſqu'ici nous étiez inconnus,
Mercure, Jupiter, Saturne, Mars, Vénus,
Planetes qui des cieux ornez l'immenſe voûte;
Deſcartes pour jamais a marqué votre route.

C'eſt ainſi qu'éclairant les yeux de l'univers,
Il ôta le bandeau dont ils étoient couverts;
Mais, à ſon Dieu fidele, & philoſophe ſage,
Deſcartes l'adora dans ſon ſublime ouvrage;
Et gardant le reſpect que l'on doit à ſon nom,
Sut toujours à la foi ſoumettre ſa raiſon.

M. D'ARNAUD.

LE LION
ET SES COURTISANS.

FABLE.

LE roi des animaux, méditant des projets
Inconnus à ſa cour, à ſes favoris même,
Fit aſſembler un jour, dans ſon conſeil ſuprême,
Ses plus honorables ſujets.
Pourquoi? Je vous le donne à deviner en quatre,
En cent, en mille, ami lecteur.
-- Finiſſez, monſieur le conteur....
Eh bien! en plus, ſans rien rabattre....
Jetez votre bonnet par deſſus les moulins.
Le voici donc enfin, ce projet d'importance;
Projet qui déplût fort aux eſprits patelins.
Je le crois. Le lion, dans cette circonſtance,
Vouloit qu'en plein conſeil on lui dît ſes défauts.
Sur cette énigme, Œdipe eût donné dans le faux:
Car rarement un roi, quoique de l'impoſture
Il ſoit l'ennemi décidé,
Tente-t-il pareille aventure;
Encore celui-ci fut-il mal ſecondé;
Chacun enviſagea dans un jour favorable,

Tous les défauts qu'en lui le lion croyoit voir.
Je ſuis, dit-il, cruel, colere, inexorable....
-- Ah! ſire, dites, juſte; & c'eſt votre devoir,
Une juſtice ſubalterne,
Sur tout ce qui la bleſſe, eſt prompte à s'émouvoir.
-- Je ſuis fier.... -- La fierté ſied bien aux grandes ames.
-- Pour les moindres écarts, je jette feux & flammes,
-- Vous ſavez maintenir le ſouverain pouvoir....
-- Ma figure eſt terrible, & même il n'en eſt guere
Que l'on craigne, dit-on, autant d'appercevoir.
-- Eh! laiſſons la figure à des êtres vulgaires:
Croyez, ſire, qu'un potentat
Eſt aimable, & ſavant & ſage par état....

Chaque défaut reçut une excuſe authentique,
Et pas un courtiſan ne dit la vérité;
Tant eſt grand le danger du pouvoir deſpotique.
Le renard ment par politique;
Le mouton, par timidité.

M. Pesselier.

ÉPITRE
AU LAC DE GENEVE.

O maiſon d'Ariſtippe! ô jardin d'Épicure!
Vous, qui me préſentez, dans vos enclos divers,
Ce qui ſouvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art ſoumis à la nature,
Empire de Pomone & de Flore ſa ſœur,
Recevez votre poſſeſſeur;
Qu'il ſoit, ainſi que vous, ſolitaire & tranquille.

Je ne me vante point d'avoir en cet asyle
Rencontré le parfait bonheur ;
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage,
Il est encor moins chez les rois,
Il n'est pas même chez le sage ;
De cette courte vie il n'est point le partage ;
Il y faut renoncer : mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.
Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés !
D'un tranquille océan l'eau pure & transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
D'innombrables côteaux ces champs sont couronnés ;
Bacchus les embellit ; leur insensible pente
Vous conduit, par degrés, à ces monts sourcilleux
Qui pressent les enfers, & qui fendent les cieux.
Le voilà, ce théatre & de neige & de gloire,
Éternel boulevard, qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire ;
Voilà ces monts affreux, célebres dans l'histoire ;
Ces monts qu'ont traversé, par un vol si hardi,
Les Charles, les Othons, Catinat & Conti,
Sur les ailes de la victoire.
Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vantent plus ces lacs & leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains,
Dans les campagnes italiques....
Mon lac est le premier ; c'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou desire, ou rappelle ;
Qui vit dans tous les cœurs, & dont le nom sacré,
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré ;
La liberté. J'ai vu cette déesse altiere,

Avec égalité répandant tous les biens,
Deſcendre de Morat en habit de guerriere,
Les mains teintes du ſang des fiers Autrichiens
Et de Charles le téméraire:
Devant elle on portoit ces piques & ces dards;
On traînoit ces canons, ces échelles fatales,
Qu'elle-même briſa, quand ſes mains triomphales,
De Geneve en danger défendoient les remparts.
Un peuple entier la ſuit; ſa naïve alégreſſe
Fait à tout l'Apennin répéter ſes clameurs;
Leurs fronts ſont couronnés de ces fleurs que la Grece
Aux champs de Marathon, prodiguoit aux vainqueurs:
C'eſt là leur diadême; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis & de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux ſommets pointus:
On ne voit point ici la grandeur inſultante
Porter, de l'épaule au côté,
Un ruban que la vanité
A tiſſu de ſa main brillante;
Ni la fortune inſolente,
Repouſſant avec fierté
La priere humble & tremblante
De la triſte pauvreté;
On n'y mépriſe point les travaux néceſſaires;
Les états ſont égaux, & les hommes ſont freres.
Liberté, liberté, ton trône eſt en ces lieux;
La Grece, où tu naquis, t'a pour jamais perdue,
Avec ſes ſages & ſes dieux;
Rome, depuis Brutus, ne t'a jamais revue;
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue:
Le Sarmate à cheval t'embraſſe avec fureur;
Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'eſclavage,

Te regarde, soupire, & meurt dans la douleur:
L'Anglois, pour te garder, signala son courage;
Mais on prétend qu'à Londres on te vend chaque fois.
Non, je ne le crois point; ce peuple fier & sage
Te paya de son sang, & soutiendra tes droits.
Aux marais du Batave on dit que tu chanceles;
Tu peux te rassurer; la race des Nassaux,
Qui dressa sept autels à tes loix immortelles,
Maintiendra, de ses mains fidelles,
Et tes honneurs & tes faisceaux.
Venise te conserve, & Genes t'a reprise;
Tout à côté du trône à Stockolm on t'a mise:
Un si beau voisinage est souvent dangereux.
Préside à tout état où la loi t'autorise,
Et restes-y, si tu le peux;
Ne va plus sous les noms & de ligue & de fronde,
Protectrice funeste, en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillants d'un peuple de vainqueurs,
Gouvernés par les loix, plus encor par les mœurs;
Il chérit la grandeur suprême;
Qu'a-t-il besoin de tes faveurs,
Quand son joug est si doux, qu'on le prend pour toi-même.
Dans le vaste orient ton sort n'est pas si beau:
Aux murs de Constantin, tremblante, consternée,
Sous les pieds d'un visir, tu languis enchaînée
Entre le sabre & le cordeau.
Chez tous les Levantins tu perdis ton chapeau;
Que celui du grand Tell orne en ces lieux ta tête;
Descends dans mes foyers en tes beaux jours de fête;
Viens m'y faire un destin nouveau;
Embellis ma retraite, où l'amitié t'appelle;
Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle;

Elle fuit, comme toi, les vanités des cours,
Les cabales du monde, & ſon regne frivole.
O deux divinités! vous êtes mon recours;
L'une éleve mon ame, & l'autre la conſole:
Préſidez à mes derniers jours.

M. DE VOLTAIRE.

L'Auteur écrivit cette épître en arrivant dans ſa terre près du lac de Geneve, au mois de Mars 1755.

BOUTS-RIMÉS.

SAVEZ-VOUS, chez la gent humaine,
Comm'on traite le . . . . . ſentiment?
L'amitié dure une . . . . . ſemaine,
L'amour ne dure qu'un . . . moment.

Ce quatrain de Madame Tronchin eſt ſi naturel, qu'on ne ſoupçonne pas la difficulté vaincue.

. . . . . *Quivis*
Speret idem, ſudet multùm fruſtràque laboret
Auſus idem. HOR. Art. Poët.

L'AIGLE ET LE CERF-VOLANT.

FABLE.

UN frêle cerf-volant,
Bien doré, bien luisant,
Bouffi d'impertinence,
Encor plus que de vent,
Vouloit passer dans l'air pour oiseau d'importance,
Caracoloit, planoit, se perdoit dans les cieux,
Alloit, venoit, brilloit, faisoit flotter sa queue,
Et jaune, & rouge & bleue,
Sur le bec de l'oiseau du souverain des dieux.
L'aigle rit, & lui dit: Étranger assez leste,
Je t'aurois cru né dans ces lieux;
Mais ce ton insolent que le vrai grand déteste,
Ce fil un peu terreux, à ta suite emporté,
Ont démenti ton air céleste,
Et m'ont appris la vérité.

M. DE FUMARS.

Cette fable est bien écrite, le sens en est clair, & il seroit difficile de mieux peindre les différents effets du cerf-volant.

LE TRIOMPHE DE LA GRACE.

Sur la retraite de Madame * * *.

PAR la grace autrefois Madelaine inſpirée,
Reconnut ſes égarements;
Par elle Rhodope éclairée,
Quitte aujourd'hui la cour & ſes amuſements:
Quel ſpectacle! elle voit une amie expirante,
Dont le teint brillant & vermeil
Effaçoit la beauté d'une roſe naiſſante,
Aux premiers rayons du ſoleil;
Ce n'eſt plus cet éclat: une douleur mortelle,
De ſes jours preſqu'éteints, conſume le flambeau;
Et bientôt ces attraits qui la rendoient ſi belle,
Vont être enſevelis dans l'horreur du tombeau.
De ſon propre néant vivement pénétrée,
Elle apperçoit Rhodope, & lui parle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois, d'une troupe éplorée
Les ſoupirs, les cris, les ſanglots:
Mépriſe des plaiſirs la douceur paſſagere;
Souffre qu'enfin ma mort te deſſille les yeux:
Tout paſſe; le temps fuit comm'une ombre légere;
Les moments en ſont précieux:
Songe qu'il faut mourir, & reçois mes adieux.
Elle expire. A l'inſtant Rhodope détrompée,
Fait d'utiles réflexions;
Rougit d'avoir ſubi le joug des paſſions;
Et de la vérité dont ſon ame eſt frappée,
Sent & ſuit les impreſſions:

Dans une ſainte & paiſible retraite,
Où le cœur eſt content, où l'ame eſt ſatisfaite,
Elle va pour jamais renfermer ſes appas,
Et ne chercher qu'en Dieu cette douceur parfaite
Que le monde ne connoît pas.

Feu divin, céleſte lumiere,
Guidez-nous dans une carriere
Où nous trouvons par-tout le menſonge & l'erreur;
Sur nous, grace puiſſante, opérez vos miracles;
Régnez, triomphez des obſtacles
Que le démon jaloux met à notre bonheur.

M. Le B**.

ZIRPHILE
ET DAPHNIS.
IDYLLE.

DAPHNIS.

Nous voici ſous l'ormeau que Licas a planté:
Vois comm'il porte au loin ſon ſalutaire ombrage.
Quand j'entends les zéphyrs agiter ſon feuillage,
Il me ſemble qu'un dieu voltige à mon côté.
Arbre majeſtueux, tu ſeras d'âge en âge
Le monument du zele & de l'humanité.
Licas vit ſon troupeau détruit par un orage;
Ce troupeau faiſoit tout ſon bien;
Damon l'apprend, l'aborde, & lui tient ce langage:
Je connois ton malheur, & mon cœur le partage:
Viens; je n'ai plus de pere, & tu ſeras le mien.
Licas le regardoit, & pleuroit de tendreſſe:

O mon fils! diſoit-il, ô mon unique appui!
Damon ſentoit la même ivreſſe;
Il l'embraſſoit, Zirphile, & pleuroit avec lui.

ZIRPHILE.

Damon pleuroit auſſi! quel moment plein de charmes!
Ah! qu'elles ſont douces, les larmes
Qui coulent ſur les maux d'autrui!
Combien de fois j'ai dit, en voyant l'indigence:
Pourquoi ſuis-je ſi pauvre? & je ſoupire alors....
Oui, Daphnis, ſi le ciel m'eût donné des tréſors,
Tout ce qui m'environne eût vécu dans l'aiſance.

DAPHNIS.

L'homme qui fait le bien, coule en paix d'heureux jours;
Jamais aux noirs ſoucis ſon ame n'eſt en proie;
Il jouit d'un ſommeil tranquille, dans ſon cours,
Et ſe réveille dans la joie.
Damon connut un ſort ſi beau.
Licas, de ſon ami partagea l'abondance;
Et les mains du vieillard ont planté cet ormeau,
Comm'un gage immortel de ſa reconnoiſſance.
Jamais à ce bel arbre un vent impétueux,
Jamais le temps n'a fait d'outrage,
Son ſuperbe ſommet, élancé dans les cieux,
Du voyageur ému frappe de loin les yeux.
Le vieux berger ſoupire, aſſis ſous ſon feuillage;
Souvent la tendre mere y mene ſes enfants,
Et, pour les rendre bienfaiſants,
Leur montre, en ſouriant, cette touchante image.
Ah! laiſſons après nous de pareils monuments,
Afin qu'errant un jour dans l'ombre d'un bocage,
On ſente, à leur aſpect, de doux treſſaillements.

M. LÉONARD.

LA RELIGION
EN PLEURS,

Gémit ſur le tombeau de M. de F* J**.
Évêque de S**.

ÉLÉGIE.

F. J**. n'eſt donc plus.... Languiſſante, éplorée,
Aux plus vives douleurs, hélas ! je ſuis livrée :
Il n'eſt plus ! Dieu puiſſant ! ainſi tu l'as voulu :
Tel eſt ſur les mortels ton pouvoir abſolu.
J'adore avec reſpect ton conſeil adorable :
Mais voici le tombeau d'un paſteur mémorable ;
Laiſſe-moi, dans ce jour, l'arroſer de mes pleurs :
Et toi, peuple orphelin, partage mes douleurs.

O mort ! cruelle mort ! que tes loix ſont ſéveres !
Tu frappes ſans pitié les têtes les plus cheres.
F**. J**. dans mon ſein à la vertu formé,
Pour ſes mœurs, ſes talents, de l'Europe eſtimé,
Que la poſtérité, par un commun ſuffrage,
Comme moi, jugera digne du premier âge ;
Ce prélat, de mon trône & l'honneur & l'appui,
Tombe donc ſous tes coups.... Que deviens-je ſans lui ?
Mes beaux jours ſont paſſés, ma gloire eſt éclipſée.
O triſte ſouvenir ! douloureuſe penſée !
J'ai perdu le vengeur de mes auguſtes droits ;

Il n'héſita jamais à me prêter ſa voix.
Attentif au dépôt de mes ſaintes maximes,
Il terraſſa l'erreur, il combattit les crimes.

Tu ris, Impiété, tu ris de ma douleur;
Ton ſacrilege orgueil inſulte à mon malheur;
Aux pieds de ce tombeau tu me vois attendrie,
Fixer mes triſtes yeux ſur cette ombre chérie:
Viens reconnoître ici ton vainqueur, ton fléau,
Et ne triomphe point de le voir au tombeau;
Ses ſublimes écrits, orgueilleuſe rivale,
Enchaînent pour jamais ta fureur infernale.
C'eſt lui qui combattit tes prêtres apoſtats,
Par lui Dieu fut vengé de leurs noirs attentats;
Par lui furent proſcrits ces livres exécrables
Où je vois attaqués mes dogmes adorables;
C'eſt lui qui confondit ce téméraire auteur,
Ce prêtre, de ma loi profane corrupteur,
Qui, bravant d'un Dieu ſaint les terribles oracles,
Aux indignes ouvroit ſes divers tabernacles.
De ce ſavant mortel les précieux écrits,
Tu veux, Impiété, tu veux qu'ils ſoient flétris:
Ils ſeront immortels; plein de mes feux propices,
F**. J**. a parlé ſous mes heureux auſpices:
Avec les tiens en vain contre lui tu frémis;
Ta rage appelle en vain mille & mille ennemis,
F**. J**. protégé par ma main triomphante,
Se rit des noirs complots que ta malice enfante.

Pontife vertueux, par les loix les plus ſages,
Il a fait refleurir mes antiques uſages;
A ſes nobles travaux, à ſon autorité,
De mon culte je dois l'auguſte majeſté.
Je le vois annoncer, dans un précieux livre,

Les dogmes qu'on doit croire, & les loix qu'il faut
suivre :
Par ſes ſoins vigilants, mes tendres nourriſſons
Reçoivent de la foi les premieres leçons.
Enfin, de ce paſteur les immortels ouvrages,
Pour ſon troupeau chéri, ſont de ſûrs pâturages.
Peuples favoriſés de ſecours ſi puiſſants,
Pleurez ſur ſon tombeau, ſoyez reconnoiſſants.
Prêtres, de ſes écrits heureux dépoſitaires,
Aimez-les, & ſuivez leurs conſeils ſalutaires.
Au rang de mes prélats par mon choix élevé,
Il fut des vrais paſteurs un modele achevé.
De ſes hautes vertus quel étoit l'aſſemblage !
Une aimable candeur brilloit ſur ſon viſage.
A la ville, à la cour, humble dans ſa grandeur,
Il mépriſa toujours le faſte & la ſplendeur ;
Il fut ami du vrai, doux, égal & paiſible ;
Il fut, dans les revers, courageux, invincible :
On le vit populaire, affable, généreux,
Tuteur des orphelins, appui des malheureux ;
Simple dans ſon maintien, mais ſimple ſans baſſeſſe,
De ſon auguſte rang ſoutenir la nobleſſe ;
Il ſut cet art heureux qui captive le cœur,
Et ſe fit tout à tous, par ſa rare douceur ;
Pere compatiſſant, & le meilleur des maîtres,
Il chériſſoit les ſiens, il honoroit ſes prêtres,
Il excitoit leur zele, animoit leurs travaux,
Et pleuroit avec eux mes pertes & mes maux.
O ! que d'un œil content j'admirois dans F* J**,
Ces ſublimes vertus qui font les grandes ames !
Falloit-il que ſi tôt, de ſes précieux jours,
La mort, l'aveugle mort interrompît le cours ?

Victime de la mort, ſa courſe eſt achevée ;
Par de longues douleurs ſa grande ame éprouvée,

Ne redouta jamais les horreurs du trépas :
C'eſt moi qui le ſoutins dans ſes derniers combats ;
Je ranimois ſa foi par mes leçons puiſſantes ;
Je lui peignois du ciel les beautés raviſſantes :
Tranquille entre mes bras, il écoutoit ma voix :
Je ſuis ſoumis à Dieu, me dit-il mille fois ;
J'ai vécu pour Dieu ſeul, que j'aime & que j'adore ;
Pour cet aimable roi je veux mourir encore.
Puiſſé-je, dans ſon ſein pour jamais réuni,
L'aimer & contempler ſon éclat infini !
J'ai vu du Tout-puiſſant la loi déshonorée ;
J'ai vu fouler aux pieds ſa majeſté ſacrée ;
Des prêtres apoſtats, ſacrileges mortels,
Oſoient lui diſputer ſes temples, ſes autels :
Témoins de cette audace, ô coupable indolence !
Les pontifes reſtoient dans un honteux ſilence ;
L'erreur alloit croiſſant : plein d'une juſte horreur,
J'ai tonné, j'ai proſcrit les maîtres de l'erreur :
Pour venger le Très-haut de leurs ſanglants outrages,
J'ai ſuivi les ſentiers ſuivis aux premiers âges ;
Saintement indigné contre ces ſéducteurs,
J'ai ſuivi de la foi les antiques docteurs ;
Conduit par le flambeau des conciles, des peres,
J'ai vengé Dieu, ſa loi, ſa grace & ſes myſteres.
Ah ! ſi j'aimai toujours les ſaintes vérités,
Grand Dieu, fais-moi jouir de tes vives clartés ;
Fais-moi régner enfin dans le céleſte empire.
Il dit... ſa voix s'éteint, dans mes bras il expire.

C'eſt ainſi, cher paſteur, qu'auprès de ton tombeau,
Je fais de tes vertus le fidele tableau ;
Tandis que des ingrats, pleins d'une noire envie,
S'efforcent d'obſcurcir les beaux traits de ta vie,
Et tandis qu'oubliant tes bienfaits paternels,

Ils trament contre toi des complots criminels,
Gémiſſante, abattue, & dans le deuil plongée,
Je viens pleurer ici ta mémoire outragée:
Mais le ciel m'adoucit un ſort ſi rigoureux;
J'ai, parmi tes enfants, vu des cœurs généreux,
Qui, pénétrés, hélas! d'une douleur amere,
Déploroient avec moi la mort d'un tendre pere;
J'ai vu de vrais amis; je les ai raſſemblés,
Par ma plaintive voix... par ces cris redoublés....
Eh! F* J**. n'eſt plus... à ce nom ſi célebre,
Ils accourent en foule à ta pompe funebre.
Ici, je contemplois des prélats conſternés;
Là, des nobles, des grands, aux pleurs abandonnés;
De ſavants magiſtrats, d'illuſtres perſonnages,
Y portoient la douleur peinte ſur leurs viſages;
Un troupeau déſolé, des paſteurs gémiſſants,
Faiſoient retentir l'air de lugubres accents,
Et j'y mêlai pour toi mes ferventes prieres.

Enfin tu deſcendis au tombeau de tes peres:
Le voilà, diſoit-on, au tombeau deſcendu,
Ce prélat, pour la France, hélas! trop tôt perdu;
Ce pontife éclairé, ce docteur reſpectable,
Fut pour nos libertés un rempart redoutable;
De ſa plume il ſoutint cet auguſte ſénat
Qui d'une hydre fatale a délivré l'état:
Il parle pour ſon roi, contre des parricides;
Proſcrivit leurs erreurs & leurs loix homicides....
Couronne, ô Dieu puiſſant! dans le ſein du repos,
Ses ſublimes vertus, ſes glorieux travaux;
Pour ta gloire, ô Dieu ſaint! pour l'honneur de tes temples,
Fais ſuivre à nos paſteurs ſes illuſtres exemples.

N.

MADRIGAL

A LA LOUANGE DE LOUIS XIV.

LEs muſes, à l'envi, travaillant pour la gloire
De Louis, le plus grand des rois,
Orneront de ſon nom le temple de mémoire ;
Mais la grandeur de ſes exploits,
Que l'eſprit humain ne peut croire,
Fera que la poſtérité,
Liſant une ſi belle hiſtoire,
Doutera de la vérité.

ÉLÉGIE

SUR

LA MORT D'UNE FOUINE APPRIVOISÉE.

TU viens donc d'expirer, & la parque ennemie
A tranché, ſans pitié, la trame de ta vie :
Quel étoit ton forfait ? Par quel crime odieux
Offenſas-tu jamais les hommes & les dieux ?
Depuis que ſur ſes monts l'Auvergne te vit naître,
Tu n'eus point d'autre ſoin que de plaire à ton maître,
Ou de lui procurer quelqu'innocent plaiſir,
S'il perdoit avec toi ſes moments de loiſir :
Tu faiſois ſeule, hélas, l'objet de ſa tendreſſe ;
Il aimoit ta beauté, ta douceur, ton adreſſe,
Et le plus noir chagrin, le plus cuiſant ennui,

Se calmoit au moment où tu venois à lui.
Tu n'étois pas moins chere aux autres qu'à ton maître;
Si-tôt qu'entre ses bras on te voyoit paroître,
Chacun avec ardeur accouroit pour te voir,
Et tous se disputoient le plaisir de t'avoir.
Parmi ceux toutefois qui, loin de leur patrie,
Trouvent mille douceurs dans l'amour qui les lie,
Et coulent d'heureux jours dans ces aimables lieux,
Le jeune D'Ardanus t'aimoit plus que ses yeux;
Il t'accordoit souvent un baiser de sa bouche.
Eh! quel homme, après tout, si sombre & si farouche,
N'eût égayé sa bile & déridé son front?
Si-tôt qu'on te voyoit, d'un pas léger & prompt,
Grimper au haut d'un arbre, & poursuivre ta proie,
Quel esprit si chagrin, n'eût été plein de joie?
Quand, faisant mille bonds, & t'élançant en l'air,
Tu fuyois de nos mains, plus prompte que l'éclair;
Ou bien, lorsque tournant, d'une vitesse extrême,
Tu semblois & te fuir & te chercher toi-même?

Impitoyable mort, monstre, amant de l'horreur,
Faut-il que rien n'échappe à ta noire fureur?
Pourquoi, par un injuste & barbare partage,
Moissonnes-tu si tôt ce qui plaît davantage?
Quand tu vois quelqu'objet qu'on commence à
chérir,
C'est un titre chez toi, pour le faire périr.

Que le loup, altéré de sang & de carnage,
Sur de foibles agneaux aille assouvir sa rage,
Disperse les troupeaux, dévore les passants,
Après tant de forfaits, en vit-il moins de temps?

Le milan, dans les airs, à l'aide de ses ailes,
Poursuit & fait la guerre aux chastes tourterelles;

Il vit pourtant, il vit, & jamais, de ſes jours,
On ne voit que ta faux vienne abréger le cours.
Le corbeau, cet oiſeau de malheureux préſage,
Eſt, après cent hivers, au printemps de ſon âge;
Et ces fiers animaux, habitants des forêts,
Sont ceux qui ſont toujours moins en butte à tes traits.
S'il faut ſur tes autels immoler des victimes,
N'y traîne au moins que ceux qui ſont chargés de crimes;
Étouffe dans les bois les tigres & les ours;
Purge de loups la terre, & les airs, de vautours;
Fais leur ſentir les coups de ton bras redoutable;
Mais ſépare du moins l'innocent du coupable.

Encor ſi cet arrêt, qui veut que tout mortel
Vienne un jour de ſon ſang arroſer ton autel,
N'avançoit point les jours qu'accorde la nature,
Chacun s'y ſoumettroit ſans peine & ſans murmure;
Car tout doit ici-bas obéir à tes loix:
Ta faux moiſſonne, hélas! les bergers & les rois.
Mais que, malgré mes ſoins, malgré ſon innocence,
Finette expire, ô ciel! ſi près de ſa naiſſance,
Et que ta cruauté précipite des jours
Dont le cours innocent devroit durer toujours,
C'eſt ce qui fait pleurer ſa triſte deſtinée;
Car elle eſt preſque morte auſſi-tôt qu'elle eſt née;
A peine a-t-elle vu refleurir deux printemps,
Et Cérès, de moiſſons couvrir deux fois nos champs;
Rien n'a pu cependant appaiſer ta colere;
Finette t'a déplu, pour m'avoir trop ſu plaire:
Mille petits attraits qui la faiſoient aimer,
Ont charmé tous les cœurs, & n'ont pu te charmer.
Cet œil dont la prunelle étoit brillante & noire;

Ces dents dont la blancheur faiſoit honte à l'ivoire;
Ce petit nez pointu, dont l'odorat ſi fin,
Lui faiſoit de ſi loin éventer un lapin;
Ce corps long & fluet, ſa queue encore naiſſante;
Ce cou marqué de blanc, ſa peau douce & luiſante;
Cet air vif & bouillant, ces ſauts capricieux,
Auroient pu te toucher, ſi tu n'étois ſans yeux:
Elle avoit dépouillé ſon naturel ſauvage;
Elle ſe contentoit d'un peu d'eau pour breuvage,
Et ne mangeoit ſouvent qu'un morceau de pain noir,
Que ſon maître attentif lui portoit chaque ſoir;
Elle meurt toutefois, & la haine ou l'envie
Lui viennent d'arracher ſon innocente vie;
Une main ſacrilege a ſu lui préparer
Le funeſte poiſon qui l'a fait expirer.
Je ne ſais ſi les dieux, touchés de nos diſgraces,
Nous en montroient de loin quelques légeres traces,
Ou, pour nous préparer à ces vives douleurs,
Faiſoient dans l'avenir entrevoir ces malheurs;
Mais, depuis quelques jours, accablé de triſteſſe,
Mon cœur ſembloit ſe plaindre & ſoupirer ſans ceſſe.
La nuit qui précéda ce forfait plein d'horreur,
Un ſonge, hélas! trop vrai, me remplit de terreur:
Je vis deux ſcélérats, dont le ſombre viſage
Étoit de nos malheurs un aſſuré préſage,
Qui, le fer à la main, & l'œil plein de courroux,
Se jetoient ſur Liſette, & la perçoient de coups:
Une vieille au teint pâle & d'un regard funeſte,
Les animoit encor de la voix & du geſte;
Et montrant à leurs yeux fix malheureux pouſſins,
Crioit: Frappez! frappez! à ces noirs aſſaſſins.
Ce ſpectacle touchant me fit verſer des larmes,
Et je courois déja leur arracher les armes,
Lorſque ce ſonge affreux s'enfuit en un moment,

Et

Et me laiſſa rempli d'un triſte étonnement.
Tout le jour agité d'une crainte mortelle,
J'embraſſois ma Liſette, & je tremblois pour elle,
Et la nuit, mes frayeurs m'arrachant au ſommeil,
J'attendois, pour dormir, le retour du ſoleil :
Mais que devins-je, ô ciel ! quand, frappant à ma porte,
Un ami tout tremblant, me dit : Finette eſt morte !
Ces mots, ces triſtes mots, me percerent le cœur ;
Je ſentis dans mon ame une amere douleur ;
Et moi-même vaincu, malgré ma réſiſtance,
Je vis ſous ce malheur ſuccomber ma conſtance.
Mille fois, vains efforts, j'eſſayai de bannir
D'une ſi triſte mort l'importun ſouvenir ;
L'image de Finette à mes yeux retracée,
Venoit s'offrir ſans ceſſe, & troubloit ma penſée ;
Tous les lieux où j'allois, ſembloient me la montrer ;
Je croyois l'y conduire, ou l'y voir folâtrer.

Enfin, depuis le jour où tu me fus ravie,
Tout, Finette, ſans toi, me déplaît dans la vie :
Les objets les plus chers ne font que m'affliger,
Et je pleure une mort que je ne puis venger.
A quel malheureux ſort étois-tu réſervée !
Mes ſoins à cet eſpoir t'avoient-ils élevée ?
T'avois-je de ſi loin conduite dans ces lieux,
Pour t'y voir triſtement expirer à mes yeux ?
Si quelqu'un m'a voulu faire éprouver ſa haine,
Quel crime as-tu commis, pour en porter la peine ?
J'étois ſeul le coupable, & leur brutal effort
Devoit te laiſſer vivre, & me donner la mort.
Mais pourquoi me livrer au chagrin qui me tue ?
Rendons mon premier calme à mon ame abattue ;
Auſſi bien je ne puis, par d'immortels regrets,
Ni fléchir le deſtin, ni changer ſes arrêts.

LE CORBEAU MALADE.

Fable tirée d'Ésope.

CERTAIN corbeau, l'estomac trop chargé,
Sentoit venir sa derniere heure ;
Il dit donc à sa mere, en pécheur affligé:
Ma mere, devant que je meure,
Priez les dieux qu'ils me soient indulgents:
Bien coupable je suis ; mais ils sont plus cléments.
-- Hélas ! mon fils, que ton erreur est grande!
Lui dit-elle ; eh ! quel dieu puis-je pour toi prier ?
En est-il dans le ciel entier
Un seul dont mille fois tu n'aies mangé l'offrande?

Cette fable n'avoit été traduite, ni par Phedre, ni par aucun Auteur François. L'idée en est singuliere.

ÉPITRE
A M. AVED,
PEINTRE CÉLEBRE.

PEINDRE des traits, copier un visage,
C'est un secret que peut donner l'usage ;
C'est un secret qui devient si commun,
Que, grace au ciel, il cesse d'en être un.
Est-il au monde, état, princes, ou ville,
Où l'on n'ait pas cette adresse futile,
Qui, didactique & froide en ses transports,
Croit peindre l'homme en peignant ses dehors?
Mais de savoir décrire sur la toile
Le cœur humain, son penchant, son étoile;
Dans un regard, sur un sourcil parlant,
Tracer l'état, les mœurs & le talent;
Faire que l'ame, à travers les prunelles,
Pousse au dehors de vives étincelles ;
Savoir enfin donner à la couleur
Le mouvement, le souffle, la chaleur,
Et par l'effet de cet adroit système,
Mettre en suspens la nature elle-même;
C'est un secret assez rare par-tout,
Dont la recette est un présent du goût.

Oui, cher *Aved*, c'est la seule nature
Qui sait fournir cette méthode sure :
Pour la saisir, il faut l'étudier,
Et comme toi s'en rendre l'écolier.
Ceux que ta main consacre, immortalise,

Seront toujours revus avec surprise :
Leur caractere, au bout de ton pinceau,
Se fait sentir. Dans ton savant tableau,
Tout ce qu'ils sont en un point se rassemble :
Tu peins le corps & l'ame tout ensemble,
Et de-là vient que tes riches portraits,
Répétant l'homme, animant tous ses traits,
Plus éloquents, plus vrais que l'écriture,
Font son histoire à la race future.

Rends, par ton art, à nos derniers neveux,
De notre temps tous les hommes fameux.
Et vous, beautés, dont l'aimable jeunesse,
Malgré vos soins, court après la vieillesse,
Par le pinceau, l'inconstance des temps
Respectera vos charmes éclatants ;
Sur votre bouche il fixera les graces,
Et sans jamais abandonner vos traces,
Le tendre amour, en dépit de la mort,
De vos attraits éternisant le sort,
Leur produira, dans le cours de chaque âge,
De tous les cœurs la tendresse & l'hommage.

M. DE VOLTAIRE.

Fin du premier Volume.

RU.

PQ
1161
E4
t.1

Elite des poésies décentes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY